

11. 89
102
106

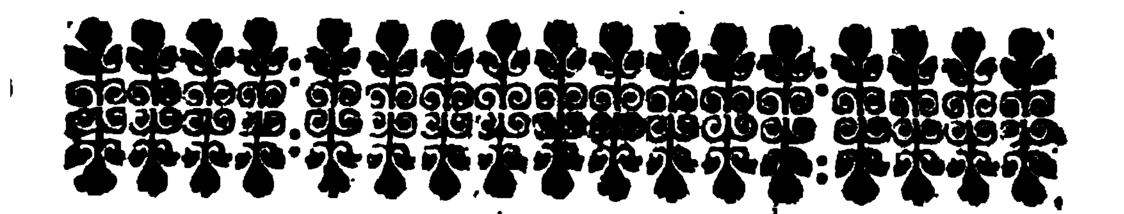
T. 95 l'abbé L. Bordelon

LES
TOURS
DE
MAÎTRE GONIN.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez LOUIS RENARD, Marchand
Libraire, derriere la Maison de Ville.

M. DCC. XIII.



PREFACE.

CET Ouvrage comprend tant de faits differens, tant d'intrigues, tant d'adresses, de souplesses, de dissimulations, d'artifices & de ruses; que toute l'idée que j'en puisse donner, c'est de dire qu'on y trouvera dans la vie d'une seule personne la pratique d'un nombre prodigieux de tromperies qui sont en usage dans presque tous les états & toutes les professions. Il n'y a jamais eu homme qui ait joüé tant de personnages, ni fait tant de figures. Aussi est-il à craindre qu'on aille se persuader qu'il n'a existé que dans l'imagination de celui qui en a fait l'Histoire. Quoi qu'il en soit, je crois que s'il n'y a point eu véritablement de *Maître Gonin*, tel qu'on

nous le représente, on doit tenir compte à l'Auteur d'avoir si utilement & si agréablement imaginé. Je n'oserois pourtant pas assurer que tout cet Ouvrage soit une fiction: car je ne trouve pas impossible, qu'un seul sujet soit capable de penser, de dire, d'écrire & de faire tout ce qu'on y lit. *Maître Gonin* a vécu si long-tems, a commencé si-tôt le cours de ses souplesses, & l'a fini si tard, qu'il a eu, ce me semble, autant de tems qu'il lui en falloit pour remplir une si étrange carriere. En tout cas, convenons qu'en apprenant par la lecture de son Histoire toutes les tromperies qu'il a faites aux autres, nous apprendrons en même tems à nous défier, & à prendre des mesures contre celles qu'on pourroit nous faire à nous-mêmes.

APPROBATION.

J'AY lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Tours de Maître Gonin*; & n'y ay rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. FAIT à Paris ce 26. Janvier 1713. Signé,

FONTENELLE.

LES

LES TOURS DE MAISTRE GONIN,

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance imprévûë de Maître Gonin. Prodige qui accompagne cette naissance. Un Astrologue & d'autres gens tirent des prognostics de ce prodige & de quelques autres circonstances qui furent remarquées. Réflexion sur ces prognostics. Comment on faisoit taire le petit Gonin, quand il crioit étant dans son berceau. Son adresse pour les tours de main. Deux tours de souplesse qu'il inventa. Il trompe de jeunes enfans comme lui, d'une maniere fort plaisante.

SI je m'étois proposé d'écrire poëtiquement l'histoire de Maître Gonin, que j'entreprens de donner au Public, je chercherois parmi cette foule de

Dieux qui se faisoient tant valoir dans le Paganisme, ou plûtôt, à qui les hommes avoient la bonté d'attribuer de grands pouvoirs, pour en trouver quelqu'un dont je pusse invoquer le secours dans l'execution de mon dessein. A quoi pourrois-je mieux m'adresser qu'à Mercure, lui qui excelloit par dessus tous en ruses & en souplesses, pour faire des tours de main, ainsi qu'Admete, Apollon, Vulcain, Venus & Jupiter même en pourroient rendre un fidele témoignage, si l'on vouloit s'en rapporter à la fable : mais ce seroit une démarche indigne d'une histoire aussi veritable que celle-ci, de s'adresser, pour l'écrire avec succés, à de fausses Divinitez. Et ainsi point d'autre invocation que celle de mon génie. Il m'a inspiré cette entreprise, c'est à lui à conduire ma plume, & à faire bien réflexion, que s'il ne réussit pas, ce sera sa faute, & non point celle de son Heros ; car assurément celui-ci lui fournira une matiere si ample, si diversifiée & si agréable par elle-même, qu'il n'y a presque qu'à la suivre & à la representer celle qu'elle est, pour qu'elle fasse plaisir.

Quelques curieux du nombre de ceux qui veulent absolument qu'un Auteur rende avec une précision exacte, raison de tout ce qu'il dit, & qu'il ne laisse rien à deviner, me demanderont peut-être ce que

j'entends par mon génie. Je déclare que je ne connois pas assez ce qu'il est, pour en donner une définition si juste, qu'elle pût les contenter, puisqu'elle ne me contenteroit pas moi-même. Je connois bien moins sa nature, que ses operations; bien moins comment il est fait, que ce qu'il peut faire. Il ne me seroit pourtant pas impossible de dire au hazard quelque chose pour le définir; mais à quoi cela serviroit-il à mon projet? j'allongerois mon prologue, c'est à dire, qu'à l'exemple de plusieurs Historiens, je dirois bien des inutilitez. Je crains même de m'y être trop arrêté. Il est bien plus à propos de parler du génie de Maître Gonin, que du mien; on n'attend que cela de moi. C'est donc afin de satisfaire à cette attente, que je vais commencer, sans remise, d'entrer dans mon sujet.

Avant que de venir au détail des faits & dits de quelque personne remarquable, dont on prétend donner l'histoire, on rapporte d'ordinaire l'année, le lieu & d'autres circonstances de sa naissance; comme le nom de ses parens, & leur profession, & même on remonte quelquefois jusqu'au grand-pere, au bisayeul, au trisayeul, enfin aussi loin qu'on peut pénétrer dans les tems passez, pour y faire connoissance avec la famille du Heros. Je ne ferai rien de tout cela, parce que l'année de la naiss-

ſance de Maître Gonin ne fait rien du tout à ſon hiſtoire ; parce que ſa famille s'en trouveroit peut-être offenſée ; parce que ſa patrie m'en ſçauroit, ſans doute, mauvais gré. On conviendra que j'ai raiſon de garder un ſévére ſilence là-deſſus, quand on aura lû ce que je dis de ſes proüeſſes. Quant à ſon nom, celui de Maître Gonin lui fut donné par ſobriquet ; & comme on a donné, & que l'on donne encore ſouvent le même nom à bien d'autres, j'ai crû qu'en le lui laiſſant, je ne ferois pas pour cela connoître ce que je veux taire. Quant au nom de la Ville où il eſt né, & à pluſieurs autres noms de perſonnes, dont il ſera fait mention dans le cours de cet Ouvrage, ils ſeront tous déguiſez. La prudence l'exige ainſi, & je lui obéïrai fidellement.

Je nommerai donc Damoram le lieu de la naiſſance de Maître Gonin. Peut-être maniera-t'on ce mot en differens ſens, afin d'en conſtruire quelque interprétation, parce qu'on s'imaginera que j'y entens fineſſe ; cela ne m'embarraſſe point. Je ne ſerois pas le premier à qui l'on auroit fait dire ce à quoi il n'auroit jamais penſé. On ne voit autre choſe dans la conduite de la plûpart de nos Commentateurs. Ils veulent avoir part à l'honneur du livre, il faut bien qu'ils y mettent du leur le plus qu'ils peuvent.

C'eſt donc à Damoram que nâquit Maître Gonin. Il arrive ordinairement & heureuſement quelque prodige à la naiſſance des Grands hommes ; je dis heureuſement, pour les Hiſtoriens ; car rien ne les accommode mieux alors qu'une merveille ; en ce qu'ils ſont perſuadez, (& ils ont très-grande raiſon de l'être) qu'elle ragoûte parfaitement une hiſtoire. Auſſi la font-ils valoir de leur mieux ; & s'il n'y en a point eu d'autre que celle que le peuple debite, parce qu'il l'a imaginée, ils ne laiſſent pas d'en faire leur profit, & de la mettre en œuvre. Maître Gonin fut pendant le cours de ſa vie un Grand homme en ſa maniere, ainſi qu'on le verra dans la ſuite. Il lui falloit par conſequent quelque prodige quand il commença de voir le jour. Je ſerois bien à plaindre s'il ne s'y en étoit pas trouvé ; ou plûtôt mon hiſtoire manqueroit d'abord d'un grand avantage, pour en donner une favorable idée ; mais je ne ſuis point dans ce cas, & voici pourquoi. Il ſortit du ſein de ſa mere au moment qu'elle y penſoit le moins, & ainſi l'on juge bien qu'elle n'eut pas beſoin du miniſtere d'une ſage-femme ; auſſi n'en avoit-on point appelé, car il n'avoit donné aucun avertiſſement qui marquât qu'on en eût beſoin. Il ſe déroba, pour ainſi dire, lui-même du lieu où il étoit enfermé depuis neuf mois, & parut

gay & gaillard, pleurant pourtant, mais d'une maniere qui faisoit croire qu'il ne pleuroit que pour rire. Ceci arriva en hyver, un Mercredy, & pendant une éclipse de Soleil des plus considerables. Je remarque ces circonstances, parce qu'elles ne tomberent pas à terre ; ce fut un faiseur d'horoscopes qui leur procura son secours, pour les préserver de cette disgrace. Bientôt on verra comment il y réussit. Autre circonstance veritablement prodigieuse, & qui étoit assurément digne qu'on y fît bien de l'attention. Aussi lui donna-t'on beaucoup de relief, & peut-être bien plus qu'elle n'en meritoit ; le Lecteur en sera le juge. La voici.

Quelques jours avant celui de la naissance de Gonin, sa mere avoit perdu chez elle une petite bourse, remplie de quelques pieces d'argent ; ce qui avoit engagé à jetter des soupçons sur une servante & sur un valet, qui composoient tout le domestique de cette famille. Le valet en vouloit à la servante : c'est pourquoi il l'accusoit d'avoir volé cette bourse ; & la servante qui le haïssoit à mort, ne manquoit pas de lui rendre la pareille. Le pere & la mere de Gonin les menaçoient tous les jours depuis ce tems-là de les mettre entre les mains de la Justice. Enfin quand Gonin parut au monde, il les tira de ce danger, en faisant

connoître leur innocence. On avoüera que ce n'est pas sans raison que j'appelle prodige ce que je vais dire, puisqu'on n'a jamais rien vû de si surprenant à la naissance des plus Grands hommes de l'Univers. Sans doute personne ne devinera la merveille qui s'est faite à l'occasion de cette bourse; & en quoi mon heros y a pû entrer pour sa part d'une maniere admirable, lui qui à peine pouvoit alors passer pour être au nombre des vivans. Que ne m'est-il permis de rappeler tous ces fameux Historiens du tems passé, pour les rendre témoins d'un spectacle si étrange, eux qui s'imaginoient avoir donné d'infaillibles prognostics du merite futur de leurs Heros, quand quelque chose d'extraordinaire avoit paru à l'instant que ceux-ci paroissoient! Mais je crains d'impatienter le Lecteur, en lui faisant trop long-tems attendre le recit du prodige que j'ai à lui aprendre. J'y viens.

L'enfant s'étant dérobé du sein de sa mere, ainsi que je l'ai dit, une nourrice qu'on lui avoit destinée quelques mois auparavant, & qu'on avoit fait venir sur le champ, parce qu'elle demeuroit dans le voisinage, s'en empara, & le tenant sur elle assise par terre le long de la cheminée auprès d'un grand feu, pour l'emmailloter, une Pie, oyseau, comme on sçait, fort domestique, fort facile à apprivoiser,

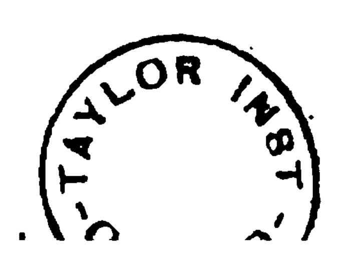
qui demeuroit depuis long-tems dans cette maison, & qui y alloit çà & là familierement, en divertissant extrêmement par son caquet, entra, tenant à son bec la bourse perduë, qui avoit causé tant de rumeur, entra, dis-je, dans la chambre où la nourrice tenoit le petit Gonin couché sur ses jambes, s'approcha de cet enfant, & lui presenta cette bourse; il avança aussi-tôt une de ses petites mains, saisit la bourse avec avidité, & la tint si serrée, qu'il fut impossible de la lui ôter. On cria alors, miracle! prodige! merveille! tout le monde de la maison, & même plusieurs voisins & plusieurs voisines accoururent pour voir une action si étonnante pour un enfant; le valet & la servante accusez en ressentirent du moins autant de joye, que les autres en témoignoient d'admiration; en ce que cette pie les justifioit, puisqu'elle prouvoit par cette restitution, que c'étoit elle qui avoit volé la bourse. En effet c'étoit cette bête qui avoit fait ce larcin; ce qui n'est pas difficile à croire, puisque tout le monde sçait que ces sortes d'animaux sont fort sujets à dérober. Il y en a plusieurs exemples, mais on n'en trouvera aucun de ce que nôtre pie & Maître Gonin venoient de faire. Une pie vole une bourse pleine d'argent; la garde fort secrettement jusqu'à la naissance d'un enfant; & aussi-tôt

qu'il est né elle lui apporte cette bourse, il s'en saisit avec ardeur, la retient avec avidité, & ne la veut point laisser aller, de quelques addresses qu'on se serve, & quelques efforts qu'on fasse pour la tirer de ses mains. Où a-t'on jamais vû une chose semblable ? Ne va-t'on point dire toutefois en apprenant à quoi se réduit le recit du prodige que j'avois fait esperer, que c'est la montagne qui accouche d'une souris ? Je m'attens bien que ces gens qui ne trouvent rien de considerable, que ce qui porte la figure de grands objets, raisonneront de la sorte. Il est vrai qu'il ne se trouve icy qu'un petit enfant, une pie, une petite bourse, & quelques pieces de monnoye ; mais c'est une bourse dérobée par une pie ; c'est une pie qui va l'offrir à un enfant qui vient de naître ; c'est un enfant naissant qui prend cette bourse, & la veut absolument garder, comme s'il connoissoit déja l'utilité de ce qu'elle contient. Toutes ces circonstances jointes ensemble, forment un certain tout qui peut porter avec raison le nom d'un grand objet, d'un objet qui renferme quelque mystere assez important, pour meriter qu'on y fasse beaucoup d'attention. Un certain homme qui se mêloit de devination & de faire des horoscopes, fut chargé de faire cette attention. Cet homme étoit du nombre de ceux qui font

eſt le Dieu de l'éloquence ; qu'il prendroit bien des ſortes de figures pour réuſſir dans ſes deſſeins, parce qu'au rapport des Chimiſtes, Mercure eſt le Prothée des métaux ; qu'il s'inſinuëroit adroitement dans tous les eſprits qu'il voudroit gagner, parce que, ſelon les Médecins, Mercure eſt un furet qui par ſa ſubtilité ſe gliſſe par tout, pour y faire ſentir par ſes operations les effets de ſa force & de ſes proprietez. Une conſiderable Eclypſe du Soleil ſe faiſoit, quand Gonin nâquit, c'eſt-à-dire, que la Lune déroboit alors à la terre la lumiere du Soleil ; donc encore inclination dans Gonin pour ce qui ne lui apartiendroit pas. L'Aſtrologue tira la même concluſion du Parrain, parce qu'il étoit Procureur ; de la Marraine, parce qu'elle étoit femme d'un Tailleur ; de la Nourrice, parce qu'elle étoit fileulle d'un Intendant qui avoit ruiné ſon maître ; & de la pie, parce qu'elle étoit venuë lui preſenter une bourſe qu'elle avoit dérobée, comme ſi elle avoit voulu lui témoigner, qu'elle le reconnoiſſoit pour ſon maître dans ce métier ; & parce que ce preſent lui avoit été ſi agréable, qu'il n'avoit pû conſentir à le rendre. Les parens de Gonin furent ſi mécontens de cet horoſcope, qu'ils déliberererent long-tems pour ſçavoir s'ils récompenſeroient l'Aſtrologue de ſes peines.

Ils prirent pourtant le parti de ne lui pas refuser son salaire ; car ils craignoient que s'il se retiroit mal satisfait d'eux, il n'allât divulguer ces odieuses prédictions. Ils le payerent donc assez liberalement ; mais à condition qu'il n'aprendroit point à d'autres ce qu'il avoit prétendu voir dans l'avenir au sujet de leur fils ; il le leur promit, & ne le leur tint apparemment pas parole ; puisque tout ce qui s'étoit passé à cet égard est venu jusqu'à moi. Aussi lui étoit-il glorieux que tout le monde en fût instruit, puisque tout ce qu'il avoit prédit est arrivé.

Une petite réfléxion sur cet horoscope : il me semble qu'il la merite. Est-il bien vrai que la prédiction a été faite ainsi que je la donne ? ou est-ce par hazard que l'événement s'est trouvé conforme à la prédiction ? à dire vrai, je croi qu'on a raison de faire ces deux questions ; & aussi-bien sur tous les horoscopes, que sur celui-ci. Quant à la premiere, il arrive souvent qu'on rapporte des prédictions qui n'ont jamais été faites dans les circonstances dont on les accompagne, ou qui n'ont été faites qu'après l'événement : c'est pourquoi on les trouve si justes, qu'il est difficile de ne les pas admirer. Je n'assurerai point que celle dont il s'agit soit de ce nombre. Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai apprise par tradition ; & j'ose assurer que les tra-



ditions sûr ces sortes de matieres me sont fort suspectes. Si elle a été faite veritablement, je soûtiens, sans hésiter, que c'est par hazard que l'événement y a répondu. Au lieu d'insister là-dessus, pour appuyer mon opinion, j'aime mieux renvoyer le Lecteur à deux livres nouveaux, dont l'un est intitulé; *L'Histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle*; & l'autre, *les Coudées franches.* Cette matiere y est traitée avec plus d'étenduë & de force qu'il ne me seroit permis d'en employer icy. Car une longue digression interromproit trop le fil de mon histoire.

Revenons au petit Gonin. On ne pût lui tirer la bourse, que quand il fut endormi. Et étant éveillé, il parut qu'il la cherchoit de ses mains. On prit plaisir à lui presenter quelque linge pour voir s'il s'y tromperoit : mais bien loin d'en faire cas, il le rejettoit; & quand on mettoit la bourse en la place, il s'en saisissoit avec autant de goût que la premiere fois. Que de raisonnemens differens on fit sur ce manége! Un joüeur assûroit qu'il aimeroit les bourses de jettons, & par consequent le jeu; un parasite prétendoit qu'il vivroit souvent sur la bourse d'autrui : un Marchand vouloit absolument persuader qu'il embrasseroit le commerce, à cause qu'on appelle bourse le lieu où les Négotians s'assem-

blent. Un Perruquier même se mêla de donner son explication, disant qu'il auroit des cheveux si longs, & en si grande abondance, qu'il seroit obligé de les mettre dans une bourse, pour en être moins embarrassé. Toutes ces prédictions, comme on voit, sont bien pitoyables ; mais il faut s'attendre à cela, quand il s'agit d'interpréter les grands évenemens. Chacun veut opiner en sa maniere ; & tres-rarement attrape-t'on la verité. C'est une hardie entreprise, que de décider sur l'avenir. Les hommes s'en servent souvent pour se joüer les uns des autres, & presque toûjours il se joüe de tous ces joüeurs. Au reste, celui qui rencontra le mieux, ce fut l'Astrologue, & ensuite un Plaisant qui le seconda parfaitement bien par ce proverbe ; au plus larron la bourse. La suite de la vie de Gonin prouva qu'ils ne se trompoient point ; c'est ce qu'on verra par la lecture de son histoire. Je vais considerer Gonin pendant quelque tems dans son berceau & entre les bras de sa nourrice. Quoi que d'ordinaire les enfans ne fassent rien de bien remarquable quand ils sont dans cet état, je ne puis pourtant me dispenser de faire attention sur celui-ci ; car enfin il s'y distingue des autres en bien des manieres. Les enfans qui sont à la mammelle ont leurs fantaisies, aussi-bien que nous. Ils crient, ils se tour-

mentent, ils s'impatientent, ils se fâchent. Pour les apaiser, pour les amuser, on leur donne des joüets, on se met en differentes postures devant eux, on leur fait du bruit. Quant à Gonin, le bruit le fâchoit, au lieu de l'apaiser. Dans quelque agitation qu'il fût, si quelqu'un marchoit doucement & sur le bout des pieds, il se tranquilisoit d'abord, & soûrioit à celui qu'il voyoit prendre cette précaution. On lui donna un hochet, mais il ne vouloit pas qu'on en fît sonner les grelots; il tâchoit même de les ôter, comme pour marquer que le bruit qu'ils pourroient faire ne l'accommoderoit point du tout. De tous les joüets, ceux qu'il aimoit le plus, c'étoient les clefs; non pas qu'il prît plaisir à les entendre brimbaler, ainsi qu'on en agit pour faire taire les autres enfans quand ils crient, il ne demandoit qu'à les manier. Il les tenoit par l'anneau, & les tournoit tantôt à droit, tantôt à gauche, comme on a accoûtumé de faire quand on s'en sert pour ouvrir ou pour fermer. Un jour un Serrurier étant entré pour ouvrir un coffre dont on avoit perdu la clef, Gonin lui tendit les bras; [quel bon naturel, quelle tendresse pour un Serrurier !] il n'ôta point la vûë de dessus lui pendant tout le tems qu'il resta dans la chambre, & demeura triste le reste de la journée après qu'il en fut sorti. Les mas-

ques font toûjours peur aux enfans; pour lui il s'en divertissoit; plus on lui en montroit de sortes, plus on lui faisoit plaisir. Grand pronostic, dit-on, qu'il aimeroit à se déguiser. Ses differentes métamorphoses prouverent dans la suite qu'on ne s'étoit pas trompé en portant ce jugement.

Aussi-tôt qu'il commença de parler, il donna des présentimens de beaucoup d'esprit, de jugement, de prudence & de memoire. On lui trouva même toutes sortes d'humeurs, mais presque toûjours accommodées à celles de gens à qui il avoit affaire. Il falloit voir la peine qu'on avoit à lui faire dire un oüi ou un non. Quand il ne pouvoit absolument s'en dispenser, il tâchoit de ne point prononcer ces deux mots, il les exprimoit seulement par des signes, & souvent on étoit obligé de s'en contenter. Rarement disoit-il sans necessité ce qu'il pensoit. On voyoit déja en lui une dissimulation qu'on ne trouve presque jamais dans les enfans de son âge. Le silence ne lui coûtoit rien. Plus il avançoit en âge, plus ces qualitez se dévelopoient & se faisoient connoître.

Il avoit une adresse admirable pour les tours de mains. Il apprit, étant âgé de six à sept ans à joüer des gobelets & de la gibeciere; il s'en acquitoit avec tant de subtilité, qu'il y surpassoit les plus habiles

maîtres. Il en inventa plusieurs qui nous sont restez ; & c'est de là qu'on commença de lui donner le nom de Maître Gonin. En voici un entr'autres qu'il imagina, & que je n'ai vû faire à personne : je n'assurerai pourtant pas pour cela que personne ne l'ait fait. Quoi qu'il en soit, on ne sera peut-être pas fâché de le voir ici. Le voici, avec la maniere de l'executer.

Ayant sa gibeciere attachée devant lui, il en tiroit un jeu de cartes, & le montroit à la compagnie, permettant de l'examiner, pour voir s'il n'y manquoit rien, & s'il n'y avoit point de fraude : puis il reprenoit ce jeu d'entre les mains de celui qui l'avoit, le mettoit sur la table, & il n'y touchoit plus, que pour faire son tour. Après ce manége il tiroit aussi de sa gibeciere un petit miroir pliant, l'ouvroit & le montroit tout ouvert aussi à tout le monde, de sorte qu'on voyoit que la glace ne representoit rien que les objets qui lui étoient representez, ainsi que font les autres miroirs. Après ce second manége, il le fermoit, & le mettoit aussi sur la table. Il reprenoit ce jeu de cartes dont j'ai parlé, le mesloit beaucoup, & en donnoit une à tirer au hazard, par le premier des spectateurs qui s'offroit pour cela, sans pourtant montrer le dessus des cartes, c'est-à-dire le côté où elles sont figurées. Quand

on avoit tiré cette carte, il prioit qu'on la remarquât bien : on la lui rendoit, & sans la voir, il la mettoit avec les autres, & les laissoit sur la table. Cela fait, il reprenoit le miroir, l'ouvroit, & l'on y voyoit representée la carte qu'on avoit choisie. On dit que la premiere fois qu'il fit ce tour, une Dame du nombre de celles qui traitent de sortilége, tout ce qu'elles ne comprennent pas (& c'est par conséquent beaucoup de choses) en fut si effrayée, qu'il s'en fallut peu qu'elle ne tombât évanoüie ; elle sortit sur le champ, quelques remontrances qu'on lui fit, pour la tirer de son erreur afin de la retenir : & jamais depuis elle ne voulut, ny parler à Gonin, ny r'entrer dans la maison de son pere, quoi qu'elle eût été jusqu'alors extrémement de leurs amies. Il n'y avoit pourtant rien en tout cela, qui ne fût fort naturel. Quelques préparations avec quelques souplesses de mains avoient operé ce prétendu prodige : & c'est à quoi il faut réduire presque tous ceux qui nous surprennent. On fait bien des merveilles de toutes les sortes, quand on a beaucoup d'adresse pour engeoler & pour agir : non seulement quand il s'agit de tours de gibeciere, mais encore d'autres tours sur des sujets bien plus importans. Que j'en rapporterois ici d'exemples, si je ne sçavois, qu'il ne faut pas toûjours dire

ce qu'on voit & ce qu'on sçait ! nous en trouverons souvent de cette sorte en chemin dans l'histoire de mon heros. Je ne ferai point scrupule de les révéler, puisque je m'y suis engagé par mon dessein, & que je suis certain qu'il ne m'en sçaura pas mauvais gré : il est trop bien déguisé, pour pouvoir être reconnu. Revenons à nôtre petit prodige : car j'ai promis d'apprendre la maniere de l'executer, & par conséquent, d'en découvrir le mystere. Gonin avoit deux jeux de cartes, dont l'un étoit un jeu ordinaire : & l'autre n'étoit composé que d'une seule sorte de cartes, par exemple, si on veut de sept de trefle. D'abord il montroit le veritable jeu, & le donnoit à examiner, puis le prenoit & le mettoit dans sa gibeciere, de telle sorte pourtant qu'il paroissoit ne l'avoir pas mis : car il retiroit dans le moment, comme s'il se ravisoit, sa main de sa gibeciere avec un jeu, & le mettoit sur la table : mais ce n'étoit plus le même, c'étoit seulement celui des sept de trefle. Tout ceci se faisoit avec tant d'agilité & si vîte qu'on ne doutoit pas que ce jeu qu'on voyoit sur la table, ne fût celui qu'on avoit exactement visité. On juge bien, que, quand ensuite il donnoit à choisir une carte, on ne pouvoit pas en prendre une autre, qu'un sept de trefle. Avant que de faire son tour,

il avoit préparé deux miroirs plians fort semblables par l'exterieur, tant en grandeur qu'en figure, l'un avoit une veritable glace, & l'autre n'en avoit qu'une fausse, c'est-à-dire, un simple verre, derriere lequel étoit un morceau d'étoffe noire, ce qui le faisoit paroître un veritable miroit; & avant que de joüer, il avoit mis un sept de trefle entre le verre & ce morceau d'étoffe noire. Et dans le jeu, il faisoit à l'égard de ces miroirs, pour mettre l'un en la place de l'autre, le même manége, que pour changer les jeux de cartes: mais avec cette précaution de plus, c'est de ne pas tenir long-tems en vûë celui où la carte étoit representée, de peur qu'on ne reconnût qu'il étoit faux. Le principal dans ce métier, c'est d'escamoter subtilement.

On a prétendu encore (je ne l'assureray pourtant pas) que c'étoit lui qui avoit inventé un autre tour, qui auroit encore bien plus effrayé la Dame, dont j'ay parlé cy-devant, si elle l'avoit vû faire; car il sent beaucoup plus le sortilége, puisqu'il se fait par le secours de quelques paroles. Il n'y a toutefois pas plus de magie à l'un qu'à l'autre. Je l'ay donné autrefois à un fameux Mathematicien, & il l'a placé dans un de ses ouvrages. Cela ne doit pas, je croi, m'empêcher de le mettre encore ici; car peu songent à chercher dans les livres

de Mathematiques ces sortes de divertissemens. Il s'agit entre trois choses & trois personnes, de deviner ce que chaque personne aura caché de ces trois choses. Par exemple. On met sur une table une bague, un étuy & un éventail, & on dit à trois personnes de cacher chacune ce qu'elle voudra; on met sur la même table vingt-quatre jettons. Avant que de commencer, le joüeur a numeroté en lui-même chaque personne. Je suppose que les noms de ces trois personnes soient, Alexandre, Pompée, Ciceron. Il aura donné le nombre 1. à Alexandre, le nombre 2. à Pompée, & le nombre 3. à Ciceron. Il prend de ces vingt-quatre jettons qui sont sur la table, & en donne un à Alexandre, deux à Pompée, & trois à Ciceron; de sorte qu'il n'en restera plus que dix-huit. Il a aussi appellé interieurement chaque chose qu'on doit cacher des noms des trois premieres voyelles; sçavoir la bague sera A, l'étuy sera E, & l'éventail sera I. Ayant pris interieurement ces précautions, il se retirera, afin qu'il ne puisse rien voir de ce qu'on va faire; puis il dira: „ que la personne qui a ca-
„ ché la bague prenne autant de jettons que
„ je lui en ai donné, [ce qui se doit faire:]
„ que celle qui a caché l'étuy prenne le
„ double des jettons que je lui ai donnez:
„ que celle qui a caché l'éventail prenne

quatre fois autant de jettons que je lui en " ai donné. " Cela fait, il en doit rester ou un, ou deux, ou trois, ou cinq, ou six, ou sept. Il revient ensuite vers la table, & examine combien il en reste en effet. Et pour deviner, il se sert de ces paroles : *Par fer. Cesar. Jadis. Devint. Si grand. Prince.* Il faut remarquer qu'il se sert de *par fer*, quand il ne reste qu'un jetton ; de *Cesar*, quand il en reste deux ; de *jadis*, quand il en reste trois ; de *devint*, quand il en reste cinq ; de *si grand*, quand il en reste six ; & de *Prince*, quand il en reste sept. Les voila disposez selon cette remarque, pour en faciliter l'usage.

Par fer. Cesar. Jadis. Devint.
1. 2. 3. 5.
Si grand. Prince.
6. 7.

Il faut encore remarquer, que la premiere syllabe de chacun de ces mots signifie celui à qui l'on a donné le nombre 1. & la voyelle de cette syllabe, la chose cachée à qui l'on a donné le nom de cette voyelle ; la seconde syllabe signifie la seconde personne, & la voyelle de cette seconde syllabe signifie la chose cachée qui porte le nom de cette voyelle ; par consequent on connoît par qui deux choses ont été ca-

chées ; la troisiéme est ensuite facile à de
ner, & ainsi du reste. Voici un exemple
cette operation, pour la rendre plus int
ligible. Je suppose que le joüeur n'ait tr
vé de reste que trois jettons. Pour devin
il prendra le mot *jadis*, & connoîtra qu'
lexandre a caché la bague, & cela pa
qu'Alexandre a le nombre 1. & que la l
tre A se trouve dans cette premiere syl
be, qui est le nom qu'on a donné à la l
gue ; il connoîtra ensuite que Pompé
caché l'éventail, parce que Pompée a
nombre 2. & que la lettre I se trouve d
cette seconde syllabe, laquelle lettre I
le nom qu'on a donné à l'éventail. Il co
cluëra de là que c'est Ciceron qui a ca
l'étuy qui reste. Voila en quoi consist
tout le stratagême : je ne sçai si je l'au
expliqué aussi-bien que je le compre
quoi qu'il en soit, je n'ai pas pû mie
faire.

Si en effet Gonin, qui étant dans sa p
tendre jeunesse, a inventé ce tour de pa
passe, on doit juger qu'il étoit tres-capa
d'en inventer bien d'autres. Après ce
tout ce qu'on lira de lui dans le cours
cet Ouvrage, ne doit pas assurément s
prendre.

Il y a plusieurs petites histoires sur
compte, où l'on rapporte les trompe
qu'il faisoit à ses petits camarades, p

les attraper. Ils le craignoient tous, & cependant ils le recherchoient toûjours, & ne pouvoient le quitter. Il avoit pris une si grande autorité sur eux, par une je ne sçai quelle maniere imperieuse, soûtenuë par l'adresse de son esprit, qu'il leur faisoit faire tout ce qu'il vouloit; & par la même adresse il les attiroit & les engageoit si agréablement, qu'ils se faisoient un plaisir de leur joug. Entre plusieurs tours qu'il leur joüa, en voici un qui merite d'être raconté.

Un jour qu'il étoit avec eux; c'est-à-dire, avec quatre jeunes enfans comme lui, chez le pere d'un d'eux pour y passer l'après-dînée à se divertir ensemble, on leur donna à chacun une orange, & chacun la serra dans sa poche. Gonin se mit dans l'esprit d'avoir par surprise toutes ces oranges pour lui seul. Ce n'étoit pas tant la gourmandise qui lui mettoit ce dessein dans la tête, que le plaisir d'user de quelque supercherie. S'il leur avoit marqué qu'il les souhaitoit, on prétend qu'ils les lui auroient accordées, tant ils avoient de disposition à ne lui rien refuser. Mais il étoit d'un caractere à faire plus de cas de ce qu'il gagnoit par adresse, que ce qu'on lui donnoit de bon cœur. Il y a un jeu qu'on appelle, le jeu de l'Abbé: les régles de ce jeu sont celles-ci. Un de la compagnie

prend le nom d'abbé : & étant choisi d'un commun consentement pour ce personnage, tous les autres sont obligez sous de certaines peines, de faire generalement tout ce qu'il fait. Il proposa de se divertir à ce jeu : tous y consentirent d'autant plus volontiers, que rarement les enfans refusent-ils un jeu, tel qu'il soit : & que c'étoit assez pour lui de marquer souhaiter d'eux une chose, pour être assuré de l'obtenir. On n'hésita pas à le choisir pour abbé, aussi s'y attendoit-il parfaitement. Il commença par faire plusieurs choses indifferentes, & qui ne tendoient qu'à de très-innocens plaisirs, comme de remuer le bras d'une certaine maniere, de chanter, danser, faire des mines, & tous l'imiterent avec une très-exacte précision. Les voyant en si beau train, & si fidelles à le copier, il tira son orange de sa poche, & l'alla porter sur une table dans une antichambre qui étoit entre la salle où ils joüoient & l'escalier, & revint s'asseoir sur une chaise. Ils allerent aussi tous porter leurs oranges sur cette table, & vinrent s'asseoir comme lui. Il resta quelque-tems dans cette situation, & tous aussi demeurerent assis. Il se leva, alla se mettre à genoux, & fit plusieurs prieres, c'est à dire, celles qu'il étoit certain qu'ils sçavoient aussi-bien que lui. Ce qui dura assez long-tems, & cela

pour lui donner le loisir d'executer ce qu'il avoit entrepris ; quand pour suivre les loix du jeu, ils se mettroient pareillement à prier. Il se leva, & alla dans l'antichambre. Ils se mirent aussi à prier, & pendant qu'ils faisoient bonnement oraison, il prit toutes les oranges, & se retira chez lui. Leurs prieres faites, ils allerent aussi dans l'antichambre, afin de ne manquer en rien aux loix du jeu. Mais quand ils ne trouverent ni leur abbé, ni leurs oranges, ils furent fort embarrassez ; non pas qu'ils crûssent être trompez, mais c'est qu'ils ne sçavoient où le prendre, & qu'ils se croyoient pourtant obligez de faire ce qu'il faisoit alors. Ces pauvres enfans le chercherent par tout dans cette maison. Enfin un des plus avisez, qui soupçonnoit le tour qu'on leur avoit joüé, dit qu'il falloit l'aller chercher chez son pere, & qu'assurément on l'y trouveroit. Lui de son côté ne doutant point qu'ils ne lui rendissent cette visite, les attendoit en mangeant les oranges, & en méditant une défaite si adroite & si hardie, que bien loin de passer dans leur esprit pour être de mauvaise foy, il leur persuada qu'ils étoient eux-mêmes coupables, & qu'ils meritoient d'être mis à l'amende. En effet, aussi-tôt qu'ils furent entrez, il leur fit dire de rester là, sans parler jusqu'à ce qu'il eût expédié la derniere

orange; puis il mit la tête à la fenêtre, &
après y avoir resté quelque tems, il se tour
na de leur côté, & leur dit : „ Ah ! ah
„ mes petits Messieurs, voila donc com
„ ment vous faites vôtre devoir ! à la veri
„ té vous êtes venus icy comme moi, ma
„ mangez-vous, comme moi, chacun cin
„ oranges ? à l'amende, à l'amende. Ce
enfans se regardoient les uns les autres
dans un étonnement étrange. Ils étoien
comme stupefiez, & ne sçavoient que dire
Enfin ils ne douterent point qu'ils n'eus
sent tort. Lui cependant, par un excès d
bonté, leur dit : allez, parce que vous ête
mes camarades, je vous le pardonne,
condition pourtant que vous me pardonne
rez aussi, s'il arrive que je manque à mo
devoir la premiere fois que nous joüerons

Quel progrez Gonin ne devoit-il pas fa
re dans l'art des bons tours, puisqu'étan
si jeune, il en sçavoit joüer un comme ce
lui-ci ! Il y en a bien d'autres que je pass
sous silence, de peur que quelques Lecteur
ne s'accommodent point de voir si long
tems des espiegleries d'enfans sur la scen
Voila bien des bagatelles, diront peut-êt
quelques-uns. Oserois-je leur remontrer
qu'il ne faut gueres attendre autre cho
d'un enfant ? Oserois-je leur dire enco
qu'il arrive rarement que l'on trouve dan
les enfans ce que je viens de dire de Gonin

tant par rapport à ce qu'il a fait, qu'à ce qui lui est arrivé dans les premieres années de sa vie ? Oserois-je enfin ajoûter, que presque toûjours ce que nous voyons de plus grand dans la conduite des hommes, a commencé par de petites choses ? Si nous pouvions pénétrer dans la source de la plûpart des plus considerables événemens, que nous serions étonnez en faisant comparaison de ce qu'ils sont dans leur cours avec ce qu'ils étoient dans leur origine ! Il est bon souvent pour l'honneur de ce qui nous surprend, de ce qui attire nôtre admiration, de ne pas trop faire de ces sortes de comparaisons... Mais je me jette insensiblement dans la morale, & ce n'est pas de cela dont il s'agit à present : les moralitez m'écarteroient trop de mon sujet; l'histoire de Gonin m'en fournira assez par elle-même, & ainsi je juge à propos de revenir à lui, & de le considerer par de nouveaux endroits.



CHAPITRE II.

Les progrez que fit Maître Gonin dans l'art d'écrire, étant encore fort jeune. Quelques-unes des preuves qu'il donna de ces progrez. Il se venge avec beaucoup de malignité de la fille de son Maître à écrire, qui lui avoit causé quelque chagrin. Ce que produisit cette vengeance.

IL ne faut pas croire que Gonin ne s'occupât d'autre étude, que de faire des tours aux uns & aux autres, ainsi qu'on vient d'en voir un échantillon. Il est vrai, qu'il y avoit une inclination naturelle : mais il ne laissoit pas pour cela de s'appliquer à des choses plus serieuses & plus importantes pour la suite de sa vie. Ses parens n'épargnerent rien pour le faire instruire de tout ce qu'on apprend d'ordinaire aux enfans, tant pour contribuer à leur établissement, que pour les rendre utiles & supportables dans la societé civile. Il écrivoit parfaitement bien, il excelloit même en toutes sortes d'écritures. Dans les commencemens, son Maître eut bien de la peine à obtenir de lui, qu'il apprît la lettre ronde : & comme il connoissoit son humeur, il disoit quelquefois par plai-

fanterie, qu'il n'aimoit pas la lettre ronde, parce qu'il n'aimeroit pas à agir rondement. Il s'y perfectionna pourtant dans la suite. Quelques-uns disent, que c'étoit ce bon mot de son Maître, qui l'y avoit engagé.

Etant à l'Ecole, pour s'instruire dans cet art, il se mit à contrefaire toutes les écritures de ses camarades. On prétend que ce ne fut pas avec dessein de faire usage de cette habileté. C'est, dit-on, que d'abord quelques paresseux d'entre ses compagnons l'y exciterent, en lui promettant quelque récompense, selon leur pouvoir, s'il vouloit bien faire pour eux leurs exemples. C'est ainsi, comme on sçait, qu'on appelle les ouvrages de ceux qui apprennent à écrire. Soit que le hazard ou l'intention ait produit cette habileté, il ne s'est peut-être pas trouvé d'homme qui en ait eu autant que lui. Son Maître en fut surpris & même fâché, prévoyant que les conséquences en pouvoient être dangereuses pour son disciple. En effet, quand on sçait écrire comme un autre, & que l'on a à esperer quelque avantage considerable, si l'on écrit pour lui, la tentation peut devenir si forte, qu'il faut avoir bien de la probité de reste, pour n'y pas succomber.

Il songea à se former une signature, presque aussi-tôt qu'il commença à former

des lettres. Chose fort extraordinaire, qui donna matiere à bien des raisonnemens sur l'avenir, c'est qu'il s'étudia en même tems à imiter de son mieux les signatures des autres, & il y réussit admirablement. Par tout où il trouvoit des contracts vieux & nouveaux, des billets, des promesses, des lettres de change, des lettres missives, enfin quelque expedition, quelque écriture que ce fût ou il y eût une signature, il ne la laissoit point sortir de ses mains qu'il n'en eût fait une copie. Et sur ce qu'on lui remontroit, que cet exercice ne pouvoit apporter aucune utilité qui ne fût dangereuse, il répondoit qu'il n'avoit aucun dessein de faire usage de sa science à cet égard ; mais qu'il prétendoit par là prendre des précautions, afin que sa maniere de signer ne ressemblât à aucune autre ; car, ajoûtoit-il, ne sçachant pas comment les autres signent, je pourrois par hazard signer comme eux. Voila ce qui s'appelle prendre ses mesures de bien loin, pour ne pas s'exposer aux tromperies des hommes. Une défiance si prématurée ne donne-t'elle pas lieu de soupçonner que comme on songe un peu trop tôt & trop creux en fait de finesses, on pourra peut-être devenir trop fin ? Un soupçon à cet égard jetté sur Gonin, étoit assurément bien fondé : en voici la preuve.

Son Maître d'écriture avoit une Fille, jeune, jolie, & en âge de produire une passion; mais aussi sage, qu'un pere raisonnable le pouvoit souhaiter. Il y avoit entr'elle & Gonin une de ces je ne sçai qu'elles antipathies qu'on ne définit ordinairement qu'en disant qu'on ne les peut exprimer. Il y avoit presque toûjours quelque querelle entr'eux; ils ne se pouvoient souffrir l'un l'autre. La Demoiselle faisoit au Jeune homme autant de chagrins qu'il s'en presentoît d'occasions; & celui-ci fort mal endurant (car il n'étoit pas encore en âge d'avoir des ménagemens pour le beau Sexe, & de lui faire des sacrifices, sans sçavoir pourquoi) celui-ci, dis-je, fort mal endurant, ne laissoit passer aussi aucunes des occasions qui lui fournissoient quelques moyens de la mortifier. Il arriva au milieu de cette mesintelligence, que le Maître n'étant point dans son Ecole, Gonin y détourna tous les écoliers de faire leur devoir, les amusant par mille tours de sonplesse; & je ne sçai combien de sortes d'espiegleries, dont il les divertissoit. Son ennemie en fut quelque tems témoin, & marquoit même s'en divertir autant que les autres; & cela malicieusement, afin que sa presence le mettant en train, il mît toute cette Jeunesse en désordre, & qu'il se rendît ainsi parfaitement

digne de la mercuriale qu'elle lui pr
roit. Son pere étant arrivé, elle le va t
ver sur le champ, & prenant toute
mines qu'elle jugea les plus persuasi
pour l'engager dans un ressentiment,
l'instruisit de tout le dérangement que
nin avoit causé dans l'école. Cet hom
qui étoit naturellement fort colere, y
rive tout furieux; prélude par un sou
qu'il lui aplique à force de bras, comm
de à tous les autres de lui en faire auta
& les menace de les chasser, s'ils ne v
loient pas lui obéir. Mais comme ils l
moient tous, parce qu'il leur faisoit,
son humeur niévre, plus de plaisir que
mal, ils resterent chacun en sa place, s
dire un seul mot, témoignant par cette
tuation, qu'ils n'étoient point disposé
accorder ce qu'on leur demandoit.
Maître devient encore plus furieux à
vûë de cette désobéissance; mais il n'y e
que ceux qui se trouverent auprès de lui q
s'en ressentirent. Aprés leur avoir donn
ce qu'on appelle en termes d'Ecolier
quelques bonnes taloches, il se retira, r
prit ses esprits, & insensiblement sa tra
quillité. On dit d'ordinaire, & l'on a ra
son, qu'il ne faut point exposer son po
voir, c'est-à-dire, commander, quand
y a grande apparence qu'on ne sera poi
obéï. Nôtre Maître Ecrivain venoit

tomber dans cette imprudence, & le reconnut aussi-tôt qu'il fut devenu plus tranquille. Il se trouva entre deux extrémitez tout-à-fait désagréables, ou de voir son autorité méprisée, ou de chasser de son Ecole tous ses Ecoliers, puisqu'il leur avoit assuré, qu'il les chasseroit, s'ils ne lui obéïssoient pas : il ne trouvoit pas son compte à prendre ce dernier parti : car il auroit perdu en un seul jour une grande partie du revenu qui le faisoit subsister avec sa famille. Environ 80 écoliers, qui lui donnoient deux écus par mois, faisoient un objet de somme assez considerable, pour que la perte lui en dût être sensible. Il se réduisit donc à changer le commandement qu'il leur avoit fait de souffleter Gonin, en quelques petites mortifications qui leur fussent personnelles, afin du moins de ne pas perdre tout-à-fait son autorité.

Cependant Gonin pénétré de chagrin pour tout ce qui venoit d'arriver, & aussi sensible au commandement qu'on avoit fait à ses compagnons, qu'au soufflet qu'il avoit reçû, songea à la vengeance, non pas contre son Maître, car il reconnoissoit de bonne foi qu'il lui avoit rendu justice ; mais contre sa fille qu'il soupçonna être la source de sa disgrace : il prit si bien ses mesures, qu'il apprit avec certitude, que c'étoit elle qui avoit animé son pere contre

lui : il la haïssoit trop pour lui pardonner cette trahison : il résolut donc de lui joüer un tour de son métier ; & voici comment il s'y prit.

Avant pourtant que d'en écrire l'histoire, il est bon que je donne un nom à cette fille, & un à son pere, afin d'en mieux faciliter l'intelligence, & de n'être pas obligé de répéter toûjours les noms généraux de pere & de fille, qui ce me semble, ne fixent pas assez l'imagination sur les personnes qu'ils désignent, parce qu'ils peuvent s'appliquer à plusieurs autres. J'appellerai donc Graphir ce Maître d'écriture, & je donnerai celui de Marianne à sa fille. Entre tous les écoliers de Graphir, il y en avoit un que j'appellerai Dinal, fils d'un riche Financier que je nommerai Capion.

C'est sur Dinal qu'il établit le fondement de la supercherie qu'il résolut de faire à Marianne. Il trouva moyen d'avoir de son écriture, & s'éxerça de telle sorte à l'imiter, qu'elle-même s'y seroit trompée. Il se mit donc dans l'esprit de prouver, qu'il y avoit un commerce d'amour entr'elle & Dinal. Il n'y avoit point d'autre fondement pour persuader, que ce commerce régnoit entr'eux, que parce que l'une étoit une jeune fille, & l'autre un jeune homme ; car ils ne s'étoient peut-être pas

parlé quatre fois ; encore s'ils s'étoient parlé, ce n'avoit été qu'en passant, & en presence des autres. On peut assurer qu'ils n'avoient jamais pensé à se faire l'amour, du moins il n'y en avoit pas eu jusqu'alors la moindre apparence. Gonin ne laissa pas d'entreprendre de le prouver. Il sembloit, que quoi qu'il fût fort jeune, & par consequent sans expérience, il ne laissoit pas de sçavoir, que rien n'est si facile, que d'insinuer des soupçons sur cette matiere, particulierement, quand on sçait conduire aussi-bien qu'il fit les manieres de les établir, ainsi qu'on va le voir. Il écrivit une lettre anonyme à Capion, pere de Dinal, & dans cette lettre il en mit une autre, qu'il prétendoit faire croire avoir été écrite à Dinal par Marianne.

LETTRE DE GONIN A CAPION.

Vos interêts, MONSIEUR, *me sont trop chers, pour ne pas vous donner avis de ce qui se passe entre Monsieur vôtre Fils & la File du Maître chez qui il va pour apprendre à écrire. Voicy une lettre qui vous en instruira mieux que tout ce que je pourrois vous en dire. Je ne vous mande pas comment elle m'est tombée entre les mains, parce qu'outre que je me cache, pour des raisons*

qui m'y engagent, c'est qu'il seroit inutile vous l'aprendre. Il vous doit suffire de voi en effet elle est de cette Demoiselle; c'est à v à vous en rendre certain. Quant à moy vous en assure, sans prétendre pourtant vous vous en teniez à cette assurance, pu que je ne me donne point à connoître. reste, je n'ay point d'autre interêt que le tre, en vous donnant cet avis: car je persuadé, qu'un Pere comme vous, a qui reste un seul Fils, a des vûës plus élev que les siennes, ainsi que vous le connoîtr par la lettre que vous trouverez dans cell cy. Je suis, &c.

Il est étonnant qu'un enfant de dou ans imagine une intrigue de la sorte, s'exprime avec tant de jugement & d' dresse pour la conduire. Il faut assurémen que la malice donne de l'esprit. En voic encore une espéce de preuve: c'est la lett prétenduë de Marianne à Dinal, qu avoit construite.

LETTRE PRETENDU DE MARIANNE A DINAL.

Si vous m'aimiez autant que vous le dite vous prendriez plus de mesures que vous faites, pour me voir souvent. Hier vous aviez une occasion si favorable, qu'il y avi

beaucoup moins de sujet de craindre d'être surpris, que toutes les autres fois que nous nous sommes vûs : vous sçavez qu'il n'y a personne qui songe à soupçonner nôtre commerce ; que n'êtes-vous donc plus alerte, pour profiter de cette heureuse létargie, où tout le monde est à nôtre égard ? Demain je ne manquerai pas de mettre où vous sçavez le signal d'avis, dont nous sommes convenus, aussi-tôt qu'il me paroîtra que vous pourrez venir par l'escalier de la cuisine, sans rien risquer. Faites-y bien attention, je vous prie, afin qu'il n'y ait point de vôtre faute, si vous tardez à venir pour vous justifier, & pour me donner de nouvelles assurances de vôtre amour. Sur tout, défiez-vous de Gonin, car il a du moins autant de pénétration que de malice.

On avoüera que voila deux lettres des plus artificieusement construites, pour accabler d'opprobres une innocente. Il falloit encore un artifice pour les faire tenir à Capion, de telle sorte qu'on ne pût deviner de qui elles venoient. Le jeune Gonin trouva bien-tôt cet artifice, sa tête ne lui en laissoit pas manquer. On va convenir, sans doute, que les plus vieux imposteurs, n'ont peut-être jamais été plus loin que lui pour pousser une trahison. Ce qu'il fit paroîtra si rude, que je doute qu'on croye ce que je vais en dire. Un

bon Religieux, à qui il paroissoit confie de bonne foy le soin de sa conscience, lu servit, mais fort innocemment, ainsi qu'on le va voir, dans l'éxécution de c noir projet.

Il l'alla voir avec un air contrit & repentant, & lui dit, que s'étant trouvé, il y avoit quelques jours, dans le cabinet de Capion, il lui avoit volé un billet de six cens livres, payable au porteur; qu'il étoit depuis ce tems là si fort tourmenté par l'énormité de cette action, qu'il n'avoit pas eu un moment de repos; & qu'enfin il venoit se jetter à ses pieds, & implorer son secours, pour faire incessamment la restitution de ce billet, mais pourtant de telle sorte que sa réputation ne fût point en danger d'en souffrir. Il lui montra en même-tems un paquet cacheté; c'étoit celui où étoient ces cruelles letres, avec l'adresse à Capion, & lui dit, que ce paquet contenoit le billet, dont il s'agissoit, avec quelques avis. „ Pour me ménager, mon „ Révérend Pere, ajoûta-t'il, & pour ne „ me mettre point en danger d'être la vic- „ time de quelque mauvaise affaire, par „ aucun soupçon, faites en sorte que quel- „ qu'un mette dans la boëte de la poste à „ quelques lieuës d'icy ce paquet; vous „ avez assez d'habitudes & de connoissan- „ ces, soit par vous, soit par vos amis,

pour me procurer cette précaution. J'es- «
pere que la charité & mon sincere repen- «
tir vous engageront à m'accorder cette «
grace. «

Qui est-ce qui n'auroit pas donné dans un tel piége ? Aussi le bon homme y donna-t'il dans toute l'étenduë que le fourbe pouvoit souhaiter. Il pleura même de tendresse & de compassion, voyant, ainsi qu'il lui paroissoit un jeune homme si repentant de sa faute. Et se persuadant que c'étoit par la force de ses avis & de ses instructions qu'il revenoit à son devoir, il le releva, l'embrassa, & lui promit de prendre si secretement & si exactement soin de son affaire, que le paquet seroit rendu à Capion, sans qu'il pût soupçonner en aucune maniere celui qui lui avoit fait le vol. En effet, quelques jours après, Capion le reçût par la poste. Ce Financier qui d'un très-bas étage, s'étoit élevé si haut, qu'il s'étoit, pour ainsi dire, perdu de vûë, fut pénétré d'indignation contre son fils, quand il apprit par ses lettres son prétendu attachement. Les richesses immenses qu'il avoit acquises, lui faisoient regarder la famille d'un Maître d'Ecriture, comme un objet, qui bien loin d'avoir droit de faire comparaison avec la sienne, n'en méritoit que du mépris. Enfin il y trouvoit si peu de proportion, qu'il douta si vérita-

blement son fils étoit capable de former un projet d'alliance si indigne de son sang; car il faisoit bien moins d'attention sur le sang que lui-même avoit apporté en naissant, que sur celui qui couloit dans ses veines au milieu de ses grandes terres, de ses meubles somptueux, & de ses Palais magnifiques. On auroit dit qu'il s'imaginoit que ce sang étoit devenu précieux à mesure que ses tresors s'étoient augmentez. Ayant donc des raisons, selon lui, si plausibles pour suspendre sa crédulité sur ce qu'il venoit d'apprendre, il résolut de s'en éclaircir, avant que de faire aucune sortie éclatante contre son fils & son Maître d'Ecriture. Pour cela il jugea à propos d'avoir de l'écriture de Marianne, afin que la confrontant avec celle de la letre qu'on lui avoit envoyée, il vît si en effet celle-cy étoit de la même main. Après avoir beaucoup rêvé pour trouver moyen d'en obtenir, sans qu'on se défiât de son dessein, il se ressouvint qu'un de ses Commis avoit un fils qui alloit apprendre à écrire chez Graphir. Il envoya querir aussi-tôt ce Commis, & lui témoigna ce qu'il souhaitoit; il lui demanda sur tout de lui bien garder le secret, & d'engager son fils à observer la même discretion. On ne doute point qu'un Commis, à qui son maître demande un service de confiance, ne se fasse un plaisir

très-sensible & un honneur fort chatoüilleux de le contenter : ce Commis executa l'ordre de Capion si promptement, que deux jours après il lui apporta ce qu'il lui avoit demandé. Le Financier se retira dans son cabinet, confronta les deux écritures, & les trouva si semblables, qu'il fut entierement persuadé que c'étoit une même main qui les avoit formées. Sur le champ il mande Graphir. Celui-ci vient, Capion ferme la porte du cabinet où ils étoient, afin que personne ne fût témoin de l'entretien qu'il alloit avoir, lui presente le papier que le Commis lui avoit apporté, & lui demande s'il connoît cette écriture ? « Oüi, Monsieur, je la connois, répondit Graphir, & cela n'est pas étonnant, puisqu'elle est de ma fille. Hé bien, dit Capion, en lui presentant ensuite la lettre, voici un autre papier qui sera peut-être plus étonnant pour vous : voyez & lisez. » Le pauvre Graphir après avoir vû & lû, fut veritablement étonné. La honte couvrit son visage de rougeur, & immédiatement après la colere produisit le même effet. Il ne sçavoit que dire ; il relût la lettre, il examina l'écriture, & plus il relisoit & examinoit, plus il avoit de confusion. Enfin il dit au Financier : « Monsieur, selon le raport de mes yeux, je trouve que ma fille est dans le desordre ; mais quand

„ je fais réflexion sur l'éducation que sa „ mere & moy avons eu soin de lui procu- „ rer, & sur les preuves qu'elle m'a toû- „ jours données de la sagesse de sa condui- „ te, je me sens beaucoup porté à démen- „ tir ce que mes yeux me disent. J'avoüe „ qu'il me paroît que c'est elle qui a écrit „ cette lettre: mais je ne puis pas m'empê- „ cher de me défier de ce qui me paroît. Capion prenant un ton goguenard, lui ré- pondit: „ Monsieur Graphir, Monsieur „ Graphir, quand vous ne voulez pas croi- „ re ce que vous voyez à present, c'est sans „ doute que vous avez toûjours tenu vôtre „ fille dans vôtre poche; & quand même „ cela seroit, je ne vous conseillerois pas „ de tant compter sur cette admirable & „ sage conduite; rien ne s'échape si aisé- „ ment qu'une fille, une anguille ne glisse „ pas mieux. Graphir qui vouloit ména- ger cet homme, parce qu'il s'y agissoit de son interest par rapport à sa profession, souffrit patiemment cette raillerie. Il dit seulement qu'il alloit s'éclaircir sur cette affaire, & qu'il lui en rendroit compte. Il partit pour retourner chez lui. En che- min il creusa par ses réflexions, autant qu'il pût, dans l'esprit & dans l'humeur de sa fille, dans ce qu'il lui entendoit dire & dans ce qu'il lui voyoit faire tous les jours, dans les occasions qu'elle pouvoit

avoir de voir dehors ou chez lui quelque personne qui pût lui être suspecte ; & il ne trouvoit rien dans tout cela qui répondît à ce que disoit cette malheureuse lettre. Il rappela toutefois dans son esprit la poche dont Capion lui avoit parlé. Il se dit à lui-même, qu'il est vrai qu'une fille a bien des ressources pour venir à bout de ce qu'elle entreprend, quelques difficultez qu'elle y trouve, & quelque exactitude qu'on apporte à la garder. Toutes les histoires qu'il sçait des peres & des meres trompez à cet égard, lui reviennent dans l'esprit : enfin il arrive chez lui en faisant ces raisonnemens, appelle sa fille, & lui raconte tout ce qui venoit de se passer. A peine eut-elle entendu le recit du déréglement dont on l'accusoit, que la douleur lui serrant le cœur, & lui liant la langue, elle demeura sans mouvement & sans parole ; puis tomba évanoüie. Elle resta si long-tems dans cet état, que cet affligé pere commença à desesperer de sa vie. On la fit enfin revenir de son évanoüissement à force de secours. Elle ramassa tout ce qui lui restoit de force & de raison, pour dire seulement ces paroles : « Mon cher Pere, montrez-moi, je vous prie, cette lettre qui me fait si « criminelle, & qui me rend si indigne de « vous. «

Graphir convaincu entierement de son

innocence, & dont les entrailles avoient été extrêmement émûës par l'évanoüissement de cette sage fille, lui répondit : „ Vivez en repos, ma chere fille, rien ne „ sera jamais assez fort pour m'arracher „ de l'esprit l'estime que j'ai toûjours euë „ pour vous, ni du cœur la tendresse que „ vous meritez. Elle fit plusieurs instances pour voir cette lettre : mais son pere lui dit qu'il ne l'avoit point, qu'elle étoit restée entre les mains de Capion, & qu'il n'avoit pas songé à la lui demander. „ Ne „ vous inquietez point, ajoûta-t'il, je ne „ croi rien de ce qu'elle contient : quelque „ fourbe en veut à vôtre vertu; cette trahison est trop cruelle pour que le Ciel ne „ permette pas que nous en découvrions „ l'auteur.

Pendant que cette scene se passoit chez Graphir, on en joüoit une autre, mais qui n'étoit pas si triste, chez Capion. Aussitôt que le pere de Marianne fut sorti, il fit appeler Dinal son fils, & lui montra ces deux lettres qui venoient de causer tant de troubles. Celui-ci, au lieu de prendre sur ce qu'on lui montroit un ton aussi consterné que celui de l'affligée Marianne, n'en fit que rire, protestant fort sérieusement, „ qu'à peine connoissoit-il cette fille. Je „ croy, dit-il, l'avoir vûë deux ou trois „ fois par hazard; mais bien loin de sentir

quelque chose pour elle, à peine pour- «
rois-je dire si elle est belle ou laide. « Le
pere traitant de pure défaite ces discours,
& commençant d'enfiler une carriere de
sévéres remontrances; Dinal lui ferma la
bouche par ces paroles : « Mon pere, je «
vous proteste, foy d'homme d'honneur, «
que tout ce que dit cette lettre est faux; «
& si vous continuez à insister là-dessus, «
vous me donnerez lieu de croire que c'est «
un artifice dont vous vous servez, afin «
que je songe à le faire devenir vrai. Je ne «
vous dirai point si cette Lettre est verita- «
blement de l'écriture de la fille de Gra- «
phir; car je ne sçai point du tout com- «
ment elle écrit. «

Pendant ce dialogue, Graphir poussé par les instances pressantes de sa fille, ausquelles il n'avoit pû résister, arriva pour demander la Lettre. Dinal le voyant entrer, alla se jetter à son col, en l'appelant son beau-pere. Celui-ci qui n'avoit rien moins qu'envie de rire, & qui s'attendoit à toute autre reception qu'à celle qu'on lui faisoit, fut si surpris de cette carresse, qu'il ne sçavoit qu'en penser. Mais sur l'explication que Capion lui en donna, il jugea bien que ce n'étoit qu'une plaisanterie que l'embrassade de Dinal : il rentra dans le sérieux, leur apprit l'affliction de sa fille, & l'empressement qu'elle avoit pour voir

cette lettre. Le Financier qui étoit encore bien éloigné de compter si fort sur la négative de son fils, qu'il ne doutât point de sa sincerité, protesta qu'il ne confieroit cette lettre à personne : mais il ajoûta que si Marianne vouloit absolument la voir ; elle n'avoit qu'à venir chez lui, & qu'il la lui montreroit volontiers. Graphir en parla à sa fille ; & elle le pria de ne point exiger d'elle une visite où, quoi qu'innocente, elle ne laisseroit pas d'avoir de la confusion, puisqu'il l'assuroit que cette lettre paroissoit avoir été veritablement écrite de sa main. Il y eut pendant quelques jours plusieurs allées & venuës au sujet du desir qu'elle avoit de voir cette lettre ; & pendant ce tems, on en découvrit enfin l'auteur. Voici comment se fit cette découverte.

Le paquet qui contenoit la lettre en question, & que Gonin avoit confié au bon Religieux, qu'on sçavoit être son Directeur, passa par les mains de trois autres Religieux, pour arriver jusqu'au lieu de la Poste, d'où il fut envoyé à Capion. Le dernier qui l'envoya dans la boëte, avoit alors chez lui un ami qui lui étoit venu rendre visite ; cet ami, qui connoissoit particulierement le Financier, se trouva dans la chambre de ce Religieux le même jour que la lettre fut envoyée, & la vit sur sa table

table avant qu'on la portât à la poste : il n'y fit pas alors grande attention ; mais quelques jours après étant chez Capion, il s'en ressouvint, lui en parla, en lui demandant quelle relation il y avoit entr'eux. Capion le fit expliquer de telle sorte, qu'il fut convaincu que le paquet venoit de ce Religieux, & enfin il suivit par ses informations de l'un à l'autre si exactement cette affaire, qu'il apprit que la source de cet envoi étoit le Religieux qui passoit pour avoir soin de la conscience de Gonin, sans pourtant se persuader qu'il sçût veritablement ce qu'il y avoit dans ce paquet.

Capion & Graphir l'allerent trouver, & lui dirent tout ce qu'ils avoient appris, sans cependant témoigner qu'ils soupçonnassent nôtre jeune Fourbe d'avoir machiné cette intrigue ; parce qu'ils s'attendoient bien que la crainte de donner atteinte au secret dont il étoit chargé, l'empêcheroit de l'avoüer. Capion lui dit seulement qu'il venoit pour le remercier d'un petit paquet qu'il avoit reçû par son moïen, & lui cita les noms de ceux qui lui avoient prêté pour cela leur secours. Ce Religieux qui ne pouvoit pas le nier, à cause de toutes les circonstances qu'on lui rapportoit, qui reconnut ce paquet entre les mains de nôtre Financier, & qui croyoit qu'il contenoit une restitution, ainsi qu'on lui avoit

fait entendre, avoüa sans scrupule, " qu'il
„ venoit de lui. Mais il ajoûta : N'exigez
„ point de moi que je vous fasse connoître
„ celui qui me l'a remis, car je ne le puis
„ en conscience. Non, mon Pere, je ne
„ l'exige point de vous, répondit Capion,
„ car je sçai que vous ne le pouvez pas.
„ Mais est-ce ce paquet-ci que je tiens en-
„ tre mes mains, & sçavez-vous ce qu'il
„ contient ? Le Pere lui dit, qu'il recon-
noissoit que c'étoit là ce paquet, & qu'il
devoit y avoir un Billet de six cens livres,
payable au Porteur, dont on lui faisoit
restitution. „ Lisez ces deux lettres, re-
„ pliqua Capion, c'est ce qu'il contenoit.
Le Pere les lût, non sans trouble, non sans
étonnement, non sans douleur d'avoir
contribué à conduire un si horrible strata-
gême : il connoissoit assez Capion & Gra-
phir, pour être persuadé qu'ils ne lui im-
posoient point. Ah ! Messieurs, s'écria-
t'il, quel fourbe ! A qui se fiera-t'on, puis-
qu'un enfant est capable ?.... Il s'arrêta
là tout court ; car il s'apperçût qu'il enfi-
loit des exclamations qui auroient fait con-
noître l'auteur de cette trahison : mais Ca-
pion & Graphir n'avoient pas besoin d'un
plus grand éclaircissement, parce qu'ils ne
douterent pas que ce ne fût là un Tour de
Gonin.

Ayant quitté ce Religieux, ils s'entre-

tinrent ensemble sur cette maligne intrigue, convinrent, sans hésiter, de l'innocence de leurs enfans, & se séparerent bons amis. Dinal continua d'aller chez Graphir, & Marianne reprit sa tranquilité.

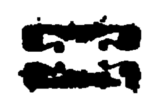
Mais Gonin n'étoit pas si tranquille. Comme il avoit été fort allerte, pour s'instruire de tout ce qui se passoit sur cette affaire, il en apprit le racommodement, le soupçon qu'on jettoit sur lui, les preuves qu'on en avoit, & prit le parti de ne plus retourner au Religieux, ni chez Graphir; aussi n'avoit-il plus besoin de celui-ci; car il s'étoit perfectionné dans l'écriture; ni besoin de celui-là, car il ne s'en servoit que pour la forme. Ce fut particulierement après ce cruel tour joüé à Marianne, que l'on commença de l'appeller Maître Gonin. Dans la suite, il se rendit bien plus digne de ce nom, puisqu'il n'y eut jamais homme aussi maître & aussi habile que lui en ruses, en artifices & en souplesses. Avant que d'entrer dans le détail de ses habiletez, je juge à propos d'apprendre au Lecteur ce qui se passa entre Dinal & Marianne, depuis que Gonin avoit voulu faire croire, qu'ils étoient en commerce d'amour. J'en abregerai l'histoire, afin de ne pas perdre trop long-tems de vûë mon Heros.

Dinal continua, ainsi que j'ai dit, d'al-

ler chez Graphir afin d'achever de se perfectionner dans l'art d'écrire. La premiere fois qu'il vit Marianne, après cette rentrée, il fit beaucoup plus d'attention sur elle qu'il n'en avoit fait jusqu'alors. Marianne de son côté, sentit que la rougeur lui montoit au visage, & se trouva embarrassée. La seconde fois Dinal lui parla gratieusement ; Marianne lui répondit avec civilité. La troisiéme fois Dinal lui témoigna combien il avoit de chagrin d'avoir servi d'instrument à Gonin pour lui faire de la peine. Marianne l'en remercia, & se sentant disposée à verser des larmes par ce ressouvenir, elle le quitta fort tristement. Dinal en fut attendri ; c'est pourquoi la quatriéme fois il lui marqua si vivement combien il étoit sensible à la douleur qu'il lui avoit causée, qu'elle en fut attendrie aussi, & trouva même quelque plaisir de voir qu'il prenoit tant de part à ce qui la regardoit. La sixiéme fois, cette affaire fut encore le sujet de leur conversation, & ils y trouvoient tant de goût, qu'il sembloit qu'ils avoient de la joye de tout ce qui étoit arrivé. La septiéme fois, ils parlerent moins que les autres, parce qu'ils pensoient beaucoup plus, & que ce qu'ils pensoient ne leur étoit pas pour lors aisé à dire. La huitiéme fois, ils n'en dirent gueres plus qu'à la septiéme : mais les yeux se

parlerent à merveille, & supléerent si bien au silence, que les deux Parties n'avoient point du tout besoin d'interprête pour s'entendre. La neuviéme fois, Dinal soûpira souvent, & Marianne ne fit pas semblant de s'en appercevoir. La dixiéme fois, Dinal ne disoit presque mot, mais ses regards demandoient extrémement permission de parler : car il avoit bien des choses à dire ; & Marianne auroit bien voulu qu'il eût parlé, sans en demander permission. L'onziéme fois Dinal la voyant inquiete, il lui témoigna qu'il craignoit fort que sa presence ne l'ennuyât & ne lui fût importune. Marianne répondit, qu'il ne l'ennuyoit point ; mais qu'elle appréhendoit qu'on ne remarquât, qu'ils se voyoient souvent, & qu'on n'en fit des raisonnemens qui lui fussent aussi désavantageux que la Lettre de Gonin. Car il faut remarquer, que ces entrevûës ne se firent pas loin à loin. Chaque jour avoit la sienne, parce que chacun y contribuoit de sa part & de son mieux, pour en faire naître l'occasion. Dinal apprenant de la bouche même de Marianne, qu'il ne l'ennuyoit pas, conçût de favorables esperances, & prit enfin résolution de s'expliquer, c'est-à-dire, de parler amour ; car il l'aimoit passionnément, & commençoit à ne pouvoir plus vivre sans elle. Et elle n'avoit point de

plaisir plus sensible, que quand elle étoit avec lui. Je ne veux point continuer de suivre pas-à-pas l'histoire de cet attachement. Tout le monde sçait, ou par sa propre expérience, ou pour l'avoir remarqué dans les autres, comme se conduisent d'ordinaire les manéges de l'amour. Pour abreger, je dis donc, qu'ils s'aimerent l'un l'autre réciproquement, toûjours en vûë du mariage; qu'ils prirent de si sûres mesures, pour se voir secretement pendant quelques mois, que personne ne s'en apperçût, & qu'enfin, après bien des difficultez, principalement de la part de Capion, qui s'opposerent à leur passion, quand elle fut connuë & déclarée, ils se marierent ensemble du consentement de leurs peres, & vécurent dans une si douce & si étroite union, que tout le monde convenoit qu'ils sembloient avoir éte faits l'un pour l'autre. Concluons de cette petite Histoire, qu'à force de dire à un homme & à une femme, qu'ils s'aiment, on leur donne avis, qu'ils peuvent s'aimer, & que rien n'est si naturel que d'être tenté de suivre cet avis, & de succomber à cette tentation.



CHAPITRE III.

Maître Gonin après s'être rendu habile dans les Langues Grecque & Latine, dans l'Eloquence & la Poësie, s'applique pendant quelque tems à l'étude de la Théologie. Ses vûës & ses intentions dans cette étude. Histoire à ce sujet.

DAns le tems que Maître Gonin s'occupoit de l'écriture pendant quelques heures de chaque jour, ainsi que je l'ai fait voir, il s'appliquoit avec une assiduité surprenante, à l'étude des Langues Grecque & Latine, de l'Eloquence & de la Poësie. La superiorité de son génie, jointe avec la constance de son travail, le firent réussir parfaitement dans toutes ces sortes d'études. Je m'arrêterai peu sur ce sujet, afin de venir incessamment à des choses plus importantes, & qui, sans doute, paroîtront bien plus interessantes dans son Histoire. Je dirai donc en général, qu'il parloit également bien Latin & Grec; qu'il n'ignoroit de rien de ce qui est necessaire pour former un grand Orateur, & un agréable Poëte; & que, quand les occasions s'en presentoient, & qu'il en vouloit prendre la peine, il mettoit en pratique

avec succez, & la Poësie & l'Eloquence. Outre l'Eloquence acquise, il en avoit une naturelle, qui lui étoit plus que suffisante dans les conversations familieres, & dans le commerce de la vie civile; personne ne faisoit mieux valoir que lui une proposition, quand ses interêts l'engageoient à la soûtenir, personne aussi ne détruisoit mieux celles qui lui étoient contraires, ou qu'il trouvoit insoûtenables. Le geste, le ton de voix, le front, les yeux, tout cela s'accordoit si fidellement avec son discours qu'il étoit difficile de se persüader, qu'il ne dît pas vrai, ou du moins qu'il pensât le contraire de ce qu'il disoit. Quant à la Poësie, il ne s'y exerçoit d'ordinaire, que par des ouvrages satiriques. S'il avoit dessein de tromper quelqu'un, il commençoit par composer une Satire contre lui, puis la faisoit courir dans le monde; & cela, afin que donnant par avance une mauvaise idée de cette personne, elle fût moins écoutée du Public, lors qu'elle se plaindroit de la tromperie qui lui auroit été faite. On a sçû qu'il avoit écrit contre des gens qui l'avoient comblé de bienfaits, sans autre raison, que parce que ne voulant point paroître leur être redevable, il tâchoit d'insinuer, qu'ils étoient indignes de sa reconnoissance. On a dit aussi, qu'aucune bonne réputation, quelque bien

établie qu'elle fût, n'étoit point exempte de sa censure, quand il s'imaginoit qu'elle pouvoit diminuer la sienne, ou que ses interêts, tels qu'ils fussent, en pourroient souffrir. Souhaittoit-il une place, une charge, un emploi ? aussi-tôt des satires cruelles sortoient de sa plume contre ses concurrens. Quelqu'un avoit-il disputé contre lui, même sur des choses indifferentes ? une Epigramme paroissoit le lendemain, pour donner quelque ridicule à celui qui n'avoit pas montré assez de complaisance pour son opinion. Une femme l'avoit-elle traité avec mépris ? il n'y a beau sexe qui tienne, ses vers injurieux contre elle, étoient les interprétes de sa vengeance. Un homme sage lui avoit-il fait une juste remontrance avec prudence & avec douceur ? une Satire suivoit presque immédiatement contre les faux dévots, entre lesquels il ne manquoit pas de lui donner place. Toutefois pour mieux cacher son jeu, plus il maltraitoit quelqu'un par ses poësies, plus il leur faisoit de caresses. Mais avançons chemin, & parlons de ce que j'ai promis pour ce Chapitre, c'est-à-dire, du progrez qu'il fit dans l'étude de la Théologie.

Selon l'idée que j'ai donnée de Maître Gonin, il paroîtra peut-être que la Théologie lui devoit être inutile. Ceux pourtant

qui connoissent bien le monde, ne seront, je croi, pas étonnez d'apprendre, qu'il s'étoit appliqué à cette science. La Théologie, comme on sçait, est une science qui donne la connoissance de Dieu & des choses divines. C'est elle qui instruit de la vérité de la Religion, qui fait connoître les Loix qu'elle a établies, & qui apprend les moyens de faire ce qu'elle commande, d'éviter ce qu'elle défend. Gonin vit bien, qu'il étoit de consequence pour lui dans le métier qu'il alloit faire, d'avoir toutes ces connoissances, d'en raisonner avec méthode, d'en discourir avec érudition. Ne voyons-nous pas tous les jours des gens qui trompent d'autant plus facilement les autres, qu'ils ont plus d'habileté pour parler sçavamment de la Religion, pour prêcher éloquemment la pieté, pour soûtenir & inspirer avec zéle la sainteté de la plus pure morale? Gonin sçavoit trop bien le mérite de toutes ces apparences religieuses pour négliger de les acquerir. Ce fut donc dans cet esprit, qu'il se fit Théologien, non pas pourtant avec cette étenduë vaste & onereuse qu'on exige de ceux qui veulent prendre le titre honorable de Docteurs; mais il apprit à parler si bien des choses saintes, qu'il parut être saint lui-même, quand il auroit lieu de craindre qu'on crût de lui le contraire.

On divise d'ordinaire la science Théologique en six parties ; sçavoir, la Théologie naturelle, qui donne la connoissance de Dieu par ses effets & par les seules lumieres de la nature. La Théologie surnaturelle, qui s'apprend par la révélation. La Théologie positive, qui consiste dans la connoissance de l'Ecriture Sainte, & l'explication suivant les sentimens des Peres & des Conciles, sans employer le secours des argumens de la Logique. La Théologie morale, qui instruit des Loix divines, afin de régler les mœurs. La Théologie scholastique, qui tire par le raisonnement plusieurs connoissances des choses divines, fondées sur les principes de la Foi. La Théologie mystique, qui est une connoissance infuse de Dieu & des choses divines, qui émeut l'ame d'une maniere douce, dévote & affective, & l'unit à Dieu intimément, éclairant son esprit, & échauffant sa volonté d'une maniere affective & extraordinaire. Ou celle qui enseigne une dévotion sublime, épurée & parfaite ; qui s'éléve à l'amour de Dieu pur, desinteressé & dégagé de tout propre interêt.

Gonin sçavoit assez de toutes ces sortes de Théologie, pour en discourir sçavamment, pour parler en homme de bien, & pour paroître dévot selon qu'il le jugeoit à propos.

Qu'il disoit de belles choses, quand il parloit selon la Théologie naturelle ! c'est-à-dire, par exemple, de ce sentiment naturel que nous avons de l'éxistence d'un Dieu; de toutes ces créatures, de tous ces êtres sensibles qui nous conduisent insensiblement comme par degrez, à la connoissance d'une Divinité. Il sembloit, à l'entendre, qu'il ne regardoit tout ce bas monde, & qu'il n'en vouloit user, que pour s'élever à cette connoissance : mais, si l'on avoit pénétré dans son intérieur, on auroit raisonné bien autrement; on auroit dit, qu'il sembloit ne vouloir élever les autres au dessus du monde, pour les porter à Dieu, qu'afin de restet lui seul dans ce monde, & y joüir plus à son aise de tout ce qu'il contient. Pourquoi ne pas penser cela d'un homme, qui pendant qu'il prêchoit le mépris & le détachement des créatures, ne travailloit pourtant sérieusement que pour elles; je veux dire, pour acquerir des richesses, s'élever dans les Charges, goûter toutes sortes de plaisirs, ainsi qu'on le verra dans la suite, par le détail de ses faits & dits ? Par la connoissance des créatures, on s'éleve à la connoissance de Dieu, selon la Théologie naturelle, ainsi que je viens de le dire. Voici de quelle maniere il faisoit l'usage de cette Théologie. Il s'appliquoit extréme-

ment à bien connoître ces créatures ; parce qu'il les aimoit beaucoup ; qu'il prenoit plaisir à les contempler, & que leur possession lui étoit chere : c'est pourquoi il ne demandoit qu'à rester avec elles, sans souhaiter monter plus haut, il lui suffisoit de porter les autres à monter au dessus d'elles ; il y trouvoit mieux son compte, que s'ils étoient restez avec lui. Le jugement que je porte de Gonin paroîtra bien étrange à quelques-uns, parce qu'ils le trouveront outré. Pour leur ôter cette idée, je les prie de faire cette réfléxion avec moi. Je m'imagine, par exemple, un Prêcheur qui s'échauffe, qui se tourmente, qui employe toute la force de l'éloquence dont il est capable, pour nous prouver qu'il ne faut point aimer l'argent, qu'il ne faut point le rechercher avec ardeur, qu'il ne faut point le posseder avec attachement, qu'il ne faut point avoir de chagrin si on le perd ; qu'il faut même s'en défaire en faveur de ceux qui en ont besoin ; enfin, qu'il faut le craindre, comme un objet des plus dangereux, parce qu'il peut servir d'instrument à bien des crimes. Tout cela est beau, tout cela est vrai, tout cela merite de n'être point oublié. Jusques-là le Prédicateur a raison : on ne peut trop le loüer, on ne peut trop lui donner d'applaudissemens, on ne peut trop lui marquer de reconnois-

sance pour de si salutaires instructions, pour de si judicieux avis. Mais si ce même homme qui vient de nous donner ces avis & ces instructions, ne nous les a donnez que pour gagner de cet argent qu'il nous a montré si digne de nôtre mépris & de nôtre haine; si c'est pour parvenir à des postes qui lui en fourniront abondamment; s'il en amasse sol sur sol, sans pouvoir s'en rassasier s'il brigue avec toutes sortes d'intrigues les places où l'on en gagne le plus, portera-t'on un jugement étranger & outré, que de dire: „ Cet homme assurément nous veut attra-„ per; il ne tâche de nous inspirer du mé-„ pris pour l'argent, qu'afin que sa part en „ soit plus grosse; qu'afin que trouvant peu „ de concurrens, il en puisse plus facile-„ ment acquerir? " A la verité, l'on aura tort si on l'accuse d'avoir avancé des propositions fausses; mais on n'aura pas tort si on lui attribuë ces indignes intentions.

Passons à la Théologie surnaturelle de Gonin. Il s'agit dans cette Théologie de croire des veritez, parce qu'elles sont divinement révélées. Il s'instruisit de tout ce qu'il en faut sçavoir sur ces veritez, bien moins pour se confirmer dans les sentimens de confiance qu'elles exigent, que pour montrer qu'il ne les ignoroit point. Il étoit comme bien d'autres; c'est-à-dire, qu'il témoignoit croire quand il étoit dan-

gereux pour lui de marquer ne croire pas, & qu'il ne croyoit qu'autant qu'il ne lui étoit point à charge de croire. On peut dire qu'il n'avoit qu'une foy de commande, ou qu'une foy qui ne l'incommodoit point. Il ne laissoit pas aussi, comme bien d'autres, de faire paroître, selon les occasions, autant de vivacité & de fermeté dans sa créance, que s'il avoit été prest de la soûtenir aux dépens de sa vie. Qu'il brilloit admirablement auprès de ces dévots outrez, de ces contemplatifs à révélations! Il s'en faisoit, pour ainsi dire, un commerce entre lui & eux; mais lui d'ordinaire en emportoit tout le profit. S'il pouvoit une fois se rendre maître de la confiance d'une femme qui fût dans ce goût, presque toutes les pensées qu'elle avoit étoient, selon lui, des révélations, parce que, selon lui aussi, il avoit eu des révélations qui l'en assuroient. Avoit-il affaire à certains esprits qui sont passionnez pour le merveilleux, qui n'estiment rien plus que ce qui sent le prodige; qu'il leur en donnoit bien à garder: il leur assuroit que c'étoient des révélations, que les choses les plus extravagantes qui leur étoient fournies par la bizarrerie de leur imagination. Il y avoit tels gens à qui il faisoit beaucoup plus valoir ces sortes de révélations, que celles que la Religion nous presente, que la ve-

rité soûtient, que les événemens confirment, parce qu'il connoissoit assez de ces gens-là pour n'ignorer pas, que se flâtant d'avoir des révélations particulieres, ils avoient droit de se regarder comme des ames privilégiées, que le Ciel distinguoit de toutes les autres qui ne joüissent pas de ces avantages. Rien ne chatoüille plus agréablement ces sortes de Dévots, que de telles distinctions. Que les Gonins alors font bien leur compte ! car ils leur joüent de bons tours de leur façon.

Gonin apprit aussi de la Théologie positive. Il sçavoit assez bien l'Ecriture Sainte, & n'ignoroit pas l'explication des endroits qui sont les plus difficiles. Il avoit fait un recueil alphabetique d'autres endroits qui avoient rapport aux vices qu'on doit fuir, & aux vertus qu'on doit pratiquer. Ce recueil étoit d'un grand usage pour lui, quand il prévoyoit quelque occasion de se faire valoir. Si, par exemple, il devoit avoir quelque affaire de conscience avec une femme mondaine, il apprenoit par cœur les passages qui pouvoient l'aider à lui donner de bons avis, & il les citoit si à propos, qu'elle croyoit son cœur aussi pénétré de ces veritez, que sa memoire en étoit remplie. Quelle idée n'avoit-elle pas alors de sa science & de sa vertu ? quelle entrée ne se procuroit-il pas par cette ad-

dresse pour pénétrer non seulement dans ce qui avoit relation aux interêts du salut de cette femme, mais encore dans ce qui regardoit ses affaires temporelles & domestiques! Il y a un petit livre qui justifie parfaitement bien de certaines contradictions apparentes de l'Ecriture. On ne peut croire quelle favorable réputation il s'étoit fait par le secours de ce petit ouvrage, qu'il possedoit, à ce qu'on a dit, du moins aussi bien que celui qui l'avoit composé. Il usa un jour de tant d'adresse dans une compagnie de Docteurs à fourure, & d'autres Sçavans, qu'il trouva moyen d'étaler toute sa science sur ces prétenduës contradictions: on l'y regarda comme un prodige, comme le plus habile homme qu'il y eût dans la plus profonde connoissance des Livres Saints; & cependant, au lieu de profondeur, il n'avoit, pour ainsi dire, qu'une superficie de science, mais bien ménagée: tant il est vrai qu'avec un manége bien conduit, il est facile d'imposer & de se faire un grand nom. Ce sont là en general des Tours que je rapporte de Maître Gonin, en attendant le détail d'une infinité de particuliers, dont le recit sera d'autant plus amusant, qu'il s'y agira de choses extraordinaires.

La Théologie morale fut encore un objet fort interessant pour Gonin; aussi s'en

fit-il une étude importante. Il faut avoüer que les cas de conscience qu'on lui proposoit de décider, n'étoient pas en de trop bonnes mains. Tous les Casuistes, tant relâchez que severes, lui étoient connus. Il se servoit des Casuistes severes; ou pour se faire estimer des scrupuleux, & se les attacher, s'il s'attendoit qu'ayant un long commerce avec eux, il en pourroit tirer quelque utilité; ou pour rebuter par une Morale extrêmement rigide ceux qui aimoient le relâchement, & qui lui auroient apporté beaucoup plus d'importunité, que de profit; ou quand au milieu de la guerre que se font entre deux considerables partis, il voyoit que celui de la morale severe triomphoit de l'autre, & avoit le dessus, ou lorsque ne doutant point qu'on le soupçonnât d'être trop relâché dans ses mœurs, il avoit à craindre que montrant du relâchement dans ses décisions, on n'en vint à conclure que ce soupçon étoit bien fondé. Qu'on ne se récrie pas tant contre cette conduite, comme si elle n'avoit point d'exemple; rien n'est si commun, que de s'accommoder, sur quelque matiere que ce soit, au tems, aux lieux, aux personnes; cet entregent régne par tout, & passe même pour prudence. J'avoüe qu'on est extrêmement blâmable, de faire ainsi dépendre le vrai de ces sortes d'accommode-

mens. Mais cela n'empêche pas qu'il ne soit très-veritable, qu'on l'attache à cette dépendance. Oserois-je le dire ? c'est que le Pyrrhonisme régne trop, pour que la verité ait ses coudées franches. Dans le doute où il s'agit de sçavoir s'il est permis de faire ou de ne pas faire une chose qui plaît, il est si naturel de prendre le parti qui convient le mieux à ce qu'on desire, que le moindre petit raisonnement qui se trouve lui être favorable, acquiert beaucoup de force par le secours que lui prête le penchant qu'on a à le suivre. C'est ce qui donne tant de vogue aux Casuistes relâchez. Maître Gonin ne manquoit pas de pratique à cet égard. C'étoit un veritable homme à expédiens; une source inépuisable de facilitez; un Sçavant des plus habiles à concilier l'inclination avec le devoir; & un des plus prompts à trouver dans les livres des autoritez pour tranquiliser les Consciences, en les élargissant. Il agissoit pourtant en cela avec beaucoup de circonspection, c'est-à-dire, s'appliquant à bien connoître les sujets qui s'adressoient à lui, pour recevoir des préservatifs contre les remords, afin qu'en faisant plaisir aux autres, il ne se causât pas du mal à lui-même. Voila quelle étoit sa Théologie morale. Disons un mot de sa Théologie scholastique.

Bien des gens se sont plaints que cette Théologie obscurcit plus les veritez qu'on prétend y enseigner, qu'elle ne les éclaircit; qu'on y a introduit une infinité de questions frivoles & inutiles qui ne servent qu'à embarrasser; qu'à force de distinctions, ces sortes de questions se sont multipliées de telle sorte, qu'on y perd de vûë ce qui doit être le principal objet de nos recherches, que l'on s'y échauffe pour des formalitez toutes pures; qu'on s'y forme des phantômes, exprès pour avoir des matieres de disputes; que les termes barbares qu'elle employe sont indignes de la sublimité & de la gravité des sujets qu'on paroît y vouloir traiter; & qu'enfin elle exige que l'esprit soit plus pointilleux, vetilleux & subtil, que judicieux, net & solide. L'étude d'une science de cette sorte convenoit parfaitement au caractere d'esprit de Maître Gonin. Un homme de son humeur, c'est-à-dire, un homme comme lui, qui aimoit à biaiser, à se conduire par des soûterrains, à cacher ses allûres, pour joüer des tours de souplesse, pour imposer, pour tromper, pour séduire, ne devoit pas, ce me semble, mépriser une science où l'on excelle dans l'art d'embarrasser, quand on la possede avec toute l'étenduë de ses distinctions, de ses obscuritez & de ses labirinthes. Voyez les joüeurs de gobelets,

les faiseurs de tours de passe-passe, faites attention sur les artifices dont ils se servent pour faire paroître ce qui n'est pas; ils éblouïssent par leurs gestes & par leurs mouvemens; ils étourdissent par la profusion de leurs paroles; ils donnent des distractions continuelles, pour détourner l'attention des spectateurs, afin de les mener plus sûrement, & sans qu'ils s'en apperçoivent, à la tromperie qu'ils préparent pour leurs yeux. Voila ce qu'il falloit pour Maître Gonin; voila en quoi la scholastique pouvoit lui être utile; & voila principalement pourquoi il s'en étoit fait une étude. Quant à la subtilité d'esprit qui lui étoit necessaire pour réussir, ce qu'on a vû jusqu'à present doit suffire pour prouver que ce n'étoit pas ce qui lui manquoit.

On va bien être surpris, quand je dirai qu'il voulut sçavoir aussi de la Théologie mystique, de cette Théologie qui dégage l'ame de tout propre interest, qui lui inspire une dévotion sublime, & qui l'éleve au dessus des choses créées, pour l'unir intimément aux choses divines; car, dira-t'on, selon le portrait qu'on vient de donner de Maître Gonin, il n'étoit rien moins que détaché de ses propres interêts, puisqu'il sembloit ne tendre qu'à y satisfaire. Mais ne sçait-on pas qu'il y a bien de la difference entre sçavoir en quoi consistent les

vertus les plus excellentes, & entre les pratiquer ? C'est beaucoup pour une infinité de gens, que de sçavoir bien discourir de la perfection ; ou plûtôt cela leur suffit ; ils n'en demandent pas davantage, parce que souvent ils n'y trouvent pas moins leur compte, que s'ils étoient eux-mêmes parfaits. On prévient autant avec les apparences, qu'avec la réalité ; & il s'en faut bien qu'il en coûte autant pour se couvrir de celles-là, que pour avoir veritablement celle-cy. Quelle impression n'étoit pas capable de faire sur les esprits un homme adroit comme Maître Gonin, quand il parloit d'amour pur, de dévotion sublime & épurée, de parfait détachement de soi-même, d'élevations, de contemplations, d'affections & d'unions divines ! Avec un langage qui exprime un tel desinteressement, que l'on accommode bien ses propres interêts, pour peu qu'on en ait intention ! On enchante les gens, & l'on en obtient tout ce qu'on veut. Par des discours si élevez, on leur fait, pour ainsi dire, perdre terre, la tête leur tourne, & on les mene ainsi aisément au but que l'on s'est proposé. Voila ce que j'avois à dire en general des études Théologiques de Maître Gonin, & voici une histoire qui y a raport.

Fort près de la maison de Maître Gonin logeoit une Dame de condition, veuve,

ſans enfans, fort vieille, fort riche, & dévote de bonne foi, & même de trop bonne foi. Je nommerai cette Dame Theonime. Elle faiſoit aſſez bonne figure ; car ſon état le demandoit, & ſes biens le lui permettoient : Elle avoit équipage & toute ſa ſuite, c'eſt-à-dire, laquais, femmes de chambre, & quelques autres domeſtiques, ſelon que ſes beſoins & ſes affaires l'exigeoient. Elle paroiſſoit toutefois tres-peu dans le monde, mais ſouvent dans les Egliſes, où elle étoit fort exacte à s'acquiter des obligations de ſa Religion. Les pauvres ſe reſſentoient beaucoup de l'abondance des biens où elle étoit ; elle alloit d'ordinaire deux fois la ſemaine dans les hôpitaux, dans les priſons & autres lieux où elle ſçavoit qu'elle trouveroit occaſion d'exercer ſa charité. Elle faiſoit & recevoit peu de viſites ; tout au plus elle étoit en commerce à cet égard avec quelques Dames pieuſes comme elle, & quelques Religieux & Eccleſiaſtiques qui la pouvoient édifier. Tres-peu de ſes parens entroient dans ce commerce ; auſſi n'en avoit-elle pas beaucoup. Quand ils venoient chez elle, ils avoient lieu d'être contens, s'ils ne demandoient que d'être traitez avec l'honnêteté & la civilité qu'on obſerve envers ceux que l'on conſidere veritablement. Mais elle n'en vouloit pas

trop de fréquentation. Enfin elle évitoit autant qu'il dépendoit d'elle, tout ce qui la pouvoit détourner de la vie réguliere qu'elle s'étoit proposée pour le reste de ses jours.

Maître Gonin, qui étoit l'homme du monde le plus vigilant & le plus attentif sur ce qui pouvoit lui convenir & accommoder ses affaires, & qui pour cela chassoit sans cesse de l'œil & de l'oreille, afin de faire quelque découverte qui lui fût favorable, sçût bien-tôt qu'il avoit une telle voisine. La bonne trouvaille pour lui! Que l'eau lui en vint à la bouche! Qu'il médita de projets! Qu'il roula de desseins! Qu'il imagina d'artifices pour la faire devenir sa dupe! Une femme dévote de bonne foi, & même de trop bonne foi, qui est en même tems fort vieille, fort riche, qui n'a point d'enfans, & qui n'a avec le peu de parens qui lui restent, que des commerces de civilité, quel objet pouvoit être plus amorçant pour un homme comme Gonin, qui faisoit, autant qu'il pouvoit, son profit de tout? Il resolut donc de faire connoissance avec Theonime. Il prit pour cela ses mesures de bien loin. Il tâcha d'apprendre à qui elle confioit la conduite de sa conscience, & apprit que c'étoit un Ecclesiastique qui s'étoit fait une réputation fameuse dans l'art de diriger; & dont la

rigi-

rigidité avoit particulierement formé & établi cette réputation. Il étoit veritablement homme de bien, d'excelentes mœurs, d'un grand désinteressement, & d'une droiture impliable, quelques violences ou quelques artifices qu'on employât pour lui faire changer de sentiment, quand il le croyoit fondé sur la verité & la justice. Ni flâteries, ni caresses, ni menaces ne le pouvoient séduire ni ébranler à cet égard. Quoique l'idée que j'en donne ne lui soit que glorieuse, je déguiserai pourtant son nom sous celui de Themistor, parce que je me suis imposé la loi de ne faire connoître personne. Gonin, ainsi qu'on le voit, se proposoit d'avoir affaire avec deux personnes dont les caracteres étoient bien differens du sien. Il falloit pourtant, pour arriver à ses fins, qu'il se conformât à leur esprit; qu'il parût être à peu près, ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, véritablement dévot, désinteressé, charitable, droit & détaché du monde; c'est ce qu'il entreprit, & il en vint parfaitement à bout. La premiere démarche qu'il se persuada devoir faire, ce fut de gagner Themistor, en se mettant si bien dans son esprit, qu'il lui fit croire tout ce qu'il voudroit. La maniere dont il s'y prit va assurément paroître également étrange & detestable. Il commença par fréquenter souvent l'Eglise où ce saint

Homme remplissoit les devoirs de son ministere, prenant si bien ses mesures, qu'il s'en fit remarquer par d'excellens endroits, sçavoir par l'aumône qu'il donnoit à tous les pauvres qui la lui demandoient ; par une modestie & une attention angelique qu'il observoit en priant, restant quelquefois deux heures entieres dans cette situation. Ce manége hypocrite dura deux mois, pendant lesquels Themistor étoit charmé de voir un homme si charitable, si assidu au Service divin, & priant Dieu de si bon cœur. Il souhaittoit même pour sa propre édification faire connoissance avec lui; Maître Gonin le souhaitoit encore plus à son égard; car toutes ces démarches ne tendoient qu'à cela. Voici comment il en fit naître l'occasion. Un jour qu'il prioit à son ordinaire, & qu'il remarqua que Themistor le consideroit avec beaucoup d'attention, il tomba en foiblesse, & ensuite dans un évanoüissement de commande; de sorte qu'il parut avoir perdu connoissance & être en danger de sa vie. Themistor touché de compassion de voir un homme réduit dans cet état par le zéle & l'assiduité de sa dévotion, accourut à lui, le fit emporter dans sa chambre, & là il lui donna tous les secours que sa charité put imaginer, pour le faire revenir à lui; mais il eut beau faire;

Maître Gonin ne revint que quand il crut qu'il étoit temps ; il vouloit auparavant entendre quels sentimens le bon homme avoit de lui, & comment il les exprimeroit. S'étant donc satisfait là-dessus, & en étant content, il reprit ses esprits, mais si foiblement, qu'il les reperdit quelque-tems après. Nouvel empressement, nouveaux secours de la part de Themistor; les larmes lui en venoient aux yeux; tant il étoit sensible à la triste situation de ce saint mourant. Nôtre fourbe se remet pour la seconde fois de cette situation; il ouvre des yeux languissans, regarde de tous côtez avec étonnement le lieu où il étoit, les personnes qui l'entouroient, & comme s'il se fût imaginé avoir été transporté dans un autre monde, il demande où il est. Le saint homme l'excite à reprendre courage, l'assure qu'il se trouve au milieu de ses meilleurs amis, le prie de ne s'inquieter de rien, mais plûtôt, de reprendre ses forces, pour continuer de servir Dieu. Maître Gonin veut se mettre à genoux pour lui demander pardon de l'importunité qu'il lui a apportée, pour le remercier de ses peines & de ses soins, & pour le suplier de lui accorder ses prieres auprès du Seigneur. Au milieu de toutes ces grimaces, Themistor le releve & l'embrasse tendrement. Il se fait entr'eux un combat de complimens de zéle,

de charité, de reconnoissance, qui donna tant d'agitation à Maître Gonin, qu'il retomba encore en foiblesse, non pas pourtant assez grande pour lui ôter la connoissance & la raison. Cette troisiéme foiblesse lui donna occasion de prier Themistor de le confesser, parce qu'il se sentoit, disoit-il, en danger de mourir. Themistor y consent, & voila enfin Gonin parvenu au but de ses premieres intrigues. Il ne faut pas douter qu'il ne fît une déclaration fort artificieuse de ses fautes, & une confiance fort étudiée de ses inclinations & de ses penchans; qu'il ne donnât une idée de lui-même tout-à-fait proportionnée à ses vûës; qu'en se disant pécheur, autant que cette confession ne lui pouvoit pas nuire, il ne se montrât fort éclairé & fort habile, car ses desseins exigeoient particulierement qu'il ne parût pas pécher par ignorance. On ne sçait point dequoi il s'accusa, mais on doit conclure de ce qui arriva dans la suite, qu'il ne dit rien qui pût empêcher de lui confier sans réserve, tout ce qu'on avoit de plus secret. Après qu'il se fut acquité de cet exercice de Religion, il se trouva beaucoup mieux: le bon Themistor qui rapportoit toûjours ses jugemens à de favorables interprétations, pour peu que quelque circonstance lui en donnât occasion, ne manqua pas d'attribuer ce mieux à ce que son

nouveau Pénitent venoit de faire : il en fut si charmé, qu'il ne pouvoit l'abandonner. Que les véritables gens de bien sont faciles à devenir dupes !

Maître Gonin, charmé de son côté d'avoir si heureusement réussi, ne put si bien cacher sa gayeté, qu'elle ne s'échapât : la précaution suivit de près, pour éloigner l'interprétation qu'on en pouvoit donner, & pour s'en faire un mérite auprès de Themistor : " Ah ! quelle joye pour moy, s'écria-t'il, de vous avoir ouvert mon cœur " de m'être déchargé de mes fautes & de " mes foiblesses dans vôtre sein ! permet- " tez-moi, Monsieur, ajoûta-t'il, " de me " donner souvent cette consolation. Ja- " mais je ne me suis trouvé si tranquille. " Sans doute le Ciel m'a mis aux portes de " la mort, afin de me procurer ce bonheur. !- " Il alloit enfiler une grande suite d'exclamations obligeantes pour le bon homme, si celui-ci confus de ce qu'il venoit d'entendre, & craignant que son humilité n'en fût endommagée, ne l'avoit arrêté dans cette course de flâteries. Après une conversation assez longue, & où chacun brilla beaucoup en expressions de pieté, Maître Gonin se retira chez luy.

Il retourna ensuite à son ordinaire dans la même Eglise, se montrer à Themistor, avec cet exterieur mortifié & dévot, qui

lui avoit si bien réussi. Il affecta toutefois de se placer dans quelque coin fort écarté, comme s'il n'avoit pas voulu qu'il le vît, avec pourtant de nouvelles adresses, selon l'occurence, pour être remarqué quand il entroit ou qu'il sortoit. Il eut ensuite plusieurs conférences avec son Directeur, où il montra également du sçavoir & de la Religion. Themistor le regardoit avec autant d'admiration, qu'il en étoit édifié. L'autre le poussa jusqu'à un tel point, que quand il lui venoit quelque cas de conscience, dont la décision étoit difficile, il consultoit Maître Gonin, & suivoit le plus souvent son avis; de sorte qu'il dirigeoit presque son Directeur. Il se forma entr'eux une si grande union, qu'ils se voyoient presque tous les jours, & mangeoient même quelquefois ensemble. Quand Themistor alloit voir Maître Gonin, il trouvoit toûjours sur sa table, l'Ecriture Sainte, quelques traits de la composition des Peres de l'Eglise, & des Livres de la plus sublime spiritualité, avec d'autres petits ouvrages de sa façon sur des sujets de Théologie, écrits avec beaucoup d'érudition, de pieté & d'éloquence. Themistor parloit par tout de son illustre Pénitent; (c'est ainsi qu'il l'appelloit) il en entretint souvent Theonime, & lui en prôna tant le mérite, qu'il lui inspira une forte envie de le connoître.

Il lui parla de son illustre Bénéficier ; & ce fut alors que celui-ci joüa encore des mieux son personnage. Il rejetta d'abord cette proposition avec de certains mouvemens qui ressembloient parfaitement à ceux de la colere. « Monsieur, lui dit-il, je ne cherche point du tout à faire de nouvelles connoissances, à moins que ce ne soit avec des gens faits comme vous : encore faudroit-il pour cela, que je vous eusse perdu, ou que vous m'eussiez abandonné : ce que je regarderois comme un des plus grands malheurs qui pourroient m'arriver. A quoi serviroit à cette Dame de me connoître ? De quel usage me seroit sa connoissance ? Seroit-ce pour m'édifier ? Vous me suffisez pour cela. Seroit-ce pour l'édifier ? A Dieu ne plaise que je m'en flâte ; mais quand même je pourrois me le promettre, ne devez-vous pas lui suffire ? Peut-elle faire mieux que de se contenter de vous, de suivre vos conseils, de se conformer à vos intentions ? En un mot, permettez-moi de vous supplier très-humblement de ne me faire jamais aucune instance là-dessus. Mes devoirs, vos conversations, mes livres, voila tout le commerce que je veux avoir. Tout autre me seroit à charge, parce qu'il pourroit m'occuper d'affaires qui ne me conviennent point, ou

„ me distraire de celles qui me sont les plus
„ essentielles, puisque ma perfection en
„ dépend.

Voilà ce qui s'appelle parler en habile hypocrite ! Comment les Themistors n'y seroient-ils pas pris ? Aussi le nôtre donna-t'il entierement dans ce beau discours, & luy en sçût interieurement bon gré : je dis interieurement ; car il parut fâché, & l'étoit en effet, de ce qu'il ne pouvoit pas donner cette satisfaction à sa dévote. Le pauvre homme étoit bien éloigné de soupçonner rien de ce qui se passoit dans l'esprit de ce séducteur. Cela est si vrai, qu'il auroit regardé comme des impies & des libertins ceux qui auroient voulu l'engager à tenir sa conduite pour suspecte. Il rendit un fidelle compte à Theonime de ce qu'il avoit exigé de Gonin, du refus qu'il lui avoit fait, & des raisons qu'il lui avoit données de ce refus. Ce refus augmenta de beaucoup l'idée avantageuse qu'elle s'étoit formée de cet homme. Elle l'admira, elle le crût un prodige de vertu. Si le prodigieux, tel qu'il soit, est toûjours une chose fort amorçante pour attirer la curiosité d'une femme, comment une femme extrémement dévote, pourroit-elle n'avoir pas un desir ardent de connoître un homme prodigieusement dévot ? Il n'est pas possible d'imaginer un commerce qui pût être

plus de son goût. Theonime en fut une preuve, malgré l'assurance que son Directeur lui donna, qu'il ne pourroit obtenir de Maître Gonin la visite qu'elle souhaitoit ; elle persista à le prier d'en réïterer ses sollicitations. Il ne fut pas au pouvoir du bon Themistor de s'en deffendre : c'est pourquoi il le lui promit. Cependant, comme elle avoit appris, que cet homme qu'elle souhaitoit tant de connoître, alloit tous les jours dans l'Eglise dont j'ai parlé, elle s'y rendit plusieurs fois, & le vit dans ces attitudes, si capables d'imposer à ces ames, qui souhaittant de trouver la vertu par tout, sont toûjours dans la disposition d'en prendre toutes les apparences pour autant de réalitez. Il la vit aussi, & fut fort attentif à ne démentir en rien le rapport qu'il sçavoit qu'on lui avoit fait de sa pieté. On auroit dit à la voir appliquée à le regarder, qu'il étoit la figure du Saint du jour, pour qui l'on faisoit la fête, tant elle paroissoit pénétrée de respect & de vénération pour lui. Ce spectacle la rendit encore plus ardente à presser Themistor de le lui amener. Il fit pour cela plusieurs démarches auprès de Gonin, qui furent tout-à-fait inutiles. Plus on le prioit, plus il faisoit le rencheri ; & par une continuation de précautions qu'il étoit fort exact à prendre, les raisons qu'il apportoit de

ses refus, engageoient à le rechercher davantage. Enfin après avoir mis en usage toutes les momeries que l'on peut employer pour se faire extrémement souhaiter, & voyant qu'il y avoit à risquer d'être abandonné, s'il poussoit le delay plus loin, il se rendit, mettant sa complaisance sur le compte de Themistor, à qui, disoit-il, il ne lui étoit pas possible de resister plus long-tems. Il lui promit donc d'aller trouver la Dame, à condition cependant, que ce seroit ce saint Ecclesiastique qui l'introduiroit chez elle, & qu'elle n'exigeroit pas de lui plusieurs autres visites. Themistor ne se sentit pas de joye, d'apprendre qu'on lui accordoit une chose qui lui avoit paru si difficile d'obtenir, & qu'il avoit demandée si long-tems, sans pouvoir se promettre de réussir. Il alla sur le champ annoncer cette agréable & précieuse nouvelle à sa Pénitente. Je n'expliquerai point icy l'excez de joye dont elle fut transportée; outre que cela me meneroit trop loin, c'est que je me persuade qu'on le concevra assez, si l'on prend la peine de mesurer cette joye sur l'ardent desir qu'elle avoit pour ce qui la causoit. On prit donc un jour pour l'entrevûë.

Avant que d'apprendre comment elle s'executa, je me trouve engagé à faire cette réflexion. Il arrivera peut-être que l'on

se moquera de moi, de ce que j'ai rapporté tant de circonstances, & qu'on me reprochera, que de la maniere que j'ai fait le détail de ce qui a précedé cette entrevûë, il semble qu'il s'agisse de deux Puissances Souveraines qui vont s'aboucher pour une décision importante qui regarde les interêts les plus essentiels de leurs Etats. Les ridiculitez ont leur importance, aussi-bien que les choses les plus judicieuses & les plus raisonnables. On en conviendra, si l'on fait attention sur l'utilité qu'on en peut tirer en les considerant dans un certain point de vûë, où la défiance doit avoir bonne part. Il est toûjours de l'interêt des honnêtes gens de bien connoître les fourberies des hypocrites. Ceux-cy ne feroient pas tant de maux, si l'on ne se fioit pas sur ce qui paroît de bien en eux. Toute leur attention, c'est de se bien cacher, que toute la nôtre soit de les bien découvrir. Je reviens à l'entrevûë.

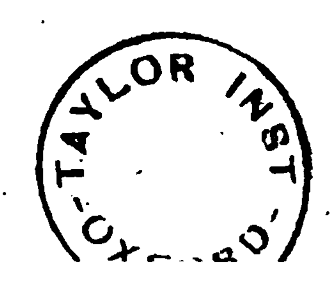
Themiston vint prendre Maître Gonin, parce que c'étoit son chemin de passer par chez lui, pour aller chez Theonime. Nôtre habile Intriguant, pour joüer son personnage jusqu'au bout, fit encore d'abord quelques difficultez; mais le bon Ecclesiastique les leva aisément, en lui representant la parole qu'il lui avoit donnée de vouloir bien faire cette visite, & que le jour en

avoit été pris de son consentement. Ils partirent donc. A peine étoient-ils à cent pas de la maison de Maître Gonin, qu'il arriva un contre-tems, qui fut tel, que Themistor désespera d'executer cette partie : cependant elle réussit ; car ce contre-tems étoit un tour que Gonin avoit imaginé, afin d'intriguer son compagnon, & de donner plus de relief à la complaisance qu'il avoit pour lui. Voici quel étoit le sujet de ce contre-tems : le valet de Maître Gonin accourut après lui, & l'ayant atteint, lui dit que Messieurs N. & N. (il les nomma) venoient d'arriver, qu'ils lui apportoient ce qu'il sçavoit, qu'ils le prioient instamment de venir pour terminer cette affaire, parce qu'ils alloient le lendemain à la campagne, où ils resteroient un mois ou deux. Gonin songea creux quelque tems, puis répondit ainsi à ce valet : „ Dites à ces Messieurs que je ne „ puis absolument les aller trouver, par„ ce que j'ai promis mon après-dînée à „ Monsieur : (il montra Themistor) ain„ si, qu'ils aillent à leur campagne, s'ils „ ne peuvent pas s'en dispenser, j'atten„ drai tranquillement leur retour. Le valet obéït, & nos deux amis continuerent leur chemin. Themistor donna de nouveaux témoignages de sa reconnoissance à Gonin, pour ce qui venoit de se passer ; ils

se complimenterent réciproquement là-dessus ; & cependant ils arriverent à la porte de Theonime.

On leur ouvrit avant qu'ils heurtassent, ce qui marquoit qu'on étoit au guet, pour les voir venir, & qu'ainsi ils étoient fort attendus. On ne les annonça point ; Theonime parut aussi-tôt qu'ils furent entrez, & les reçût avec toute la civilité & toutes les mines qu'une dévote observe d'ordinaire en presence d'un homme qu'elle croit du moins aussi dévot qu'elle. Elle étoit d'une propreté charmante ; à la verité, la magnificence ne régnoit pas sur elle ; mais une simplicité des mieux arrangée valoit assurément bien de la magnificence. Un pli ne passoit pas l'autre : quiconque n'auroit pas connu sa pieté & la régularité de sa conduite, auroit eu de la peine à ne pas croire qu'elle cherchoit trop à plaire, voyant la blancheur & la finesse de son linge, la convenance exacte de sa coëffure au contour de son visage, & de certains accompagnemens, qui, quoiqu'ils n'eussent rien de coquet, étaloient, de la maniere qu'ils étoient placez, un je ne sçai quel agrément, parce qu'ils ornoient celle qui les portoit, du moins autant que les parures les plus brillantes donnent de graces à d'autres.

La conversation roula d'abord sur des



loüanges, qu'on se renvoyoit l'un à l'autre, comme on fait des balles dans un jeu de paulme. Il faut pourtant dire qu'il y avoit bien de la difference entre deux de ces joüeurs & le troisiéme; Themistor & Theonime loüoient de bonne foi selon l'inclination de leur cœur & les lumieres de leur esprit; comme ils croyoient que ce qu'ils loüoient étoit véritablement loüable, & qu'ils étoient portez d'affection à lui rendre cette justice, on peut dire qu'ils s'énonçoient sans déguisement; mais il n'en étoit pas de même de Maître Gonin. Il ne loüoit que pour loüer. On peut assurer, qu'il ne loüoit que pour rire: aussi rioit-il bien en lui-même de tout ce qui se passoit devant lui.

Après les momeries du cérémonial, & quelques discours sur des choses indifferentes, ausquelles chacun ne prenoit de part, qu'autant qu'elles servoient à remplir le vuide de la conversation, & à empêcher qu'on ne tombât dans un triste & ennuyeux silence, on se jetta insensiblement sur quelques matieres assez interessantes, pour animer & ne point laisser languir. Le monde fut le sujet qui demeura le plus long-tems sur le tapis: il y parut par l'adresse de Gonin, qui l'introduisit sans qu'on s'en aperçût: aparemment il le fit exprès, parce qu'il s'y étoit bien préparé. Quoi qu'il en soit, il

parla de trés-bon sens là-dessus, & dit de si excellentes choses, que je les rapporterois fort volontiers icy, si je ne craignois de m'étendre trop sur cette histoire, qui n'est que comme une épisode de celle de Gonin, le principal objet de cet Ouvrage. Je me contenterai d'en citer le morceau qu'on va lire : il est si singulier, qu'on le recevra peut-être avec plaisir. Il s'agissoit particulierement de certains dévots, de certaines dévotes, de certaines personnes âgées qui disent continuellement qu'elles n'aiment point le monde, & qui font sans cesse la guerre aux jeunes qui y sont attachez, qui s'y répandent, qui y veulent goûter de tout ce qu'il leur presente de joyes & de plaisirs. Les premiers, disoit Gonin, assurent « qu'ils n'aiment point du tout le monde ; « & cela, parce qu'ils méprisent la magni- « ficence des habits, parce qu'ils ne vont « jamais aux spectacles, parce qu'ils évi- « tent les promenades publiques, parce que « les nombreuses assemblées leur sont in- « supportables, parce qu'ils ont de l'a- « version pour les grands repas. Il est vrai « que tout cela est beaucoup du monde ; « c'est là ce qui s'appelle le brillant, le « bruyant, le fracas, le tumulte, le char- « me, l'enchantement du monde. Je veux « bien convenir, qu'il est vrai aussi qu'ils « haïssent tout cela. Mais je ne convien- «

„ drai pas si volontiers, qu'il soit vrai
„ qu'ils n'aiment point du tout le monde.
„ J'ose dire qu'ils l'aiment par d'autres
„ endroits, par des endroits plus tenaces,
„ plus solides, plus durables; ou plûtôt,
„ qu'ils aiment, pour ainsi dire, le fonds
„ du monde. Ils aiment, par exemple,
„ passionnément la vie; tout ce qui leur
„ represente la moindre idée de la mort les
„ inquiete, les trouble, les effraye; ils
„ sont continuellement occupez de soins
„ pour entretenir celle-là, & par conse-
„ quent pour éviter celle-cy; ils en per-
„ dent même le repos. N'est-ce pas là ai-
„ mer veritablement le monde? Ils aiment
„ avec un attachement invincible les ri-
„ chesses: toûjours occupez d'intrigues
„ pour acquerir celles qu'ils n'ont pas; de
„ vigilance inquiete pour conserver celles
„ qu'ils possédent, ils tombent dans une
„ espece de desespoir, s'ils viennent à en
„ perdre quelque partie: ils se tourmen-
„ tent même pour des pertes qui n'arrive-
„ ront peut-être jamais, tant ils craignent
„ de manquer des biens qui sont les conti-
„ nuels objets de leurs desirs. N'est ce pas
„ là aimer veritablement le monde? Ils ai-
„ ment si sensiblement la prosperité, que
„ le plus petit accident les jette dans une
„ affliction accablante: l'imagination mê-
„ me qui leur represente quelqu'adversité

où ils pouroient tomber, les allarme; "
la perte de quelques-unes de leurs com- "
moditez, comme d'être obligez de lo- "
ger plus étroitement, d'être privez d'un "
équipage, de ne pouvoir se dispenser de "
se retrancher quelque domestique, de n'a- "
voir plus le moyen de se vêtir comme on "
avoit de coûtume, de n'être plus en état "
de faire une certaine figure qu'on appelle "
honorable : tout cela, dis-je, les jette "
dans la desolation, les pénétre de cha- "
grin, les plonge dans l'amertume. N'est- "
ce pas là aimer veritablement le monde? "
Oüi, c'est l'aimer veritablement. Je ne "
sçai si je ne pourois point avoir raison "
d'assurer que c'est l'aimer plus dangereu- "
sement que ceux qui aiment les grands "
repas, les nombreuses assemblées, les "
promenades publiques, les spectacles, "
les habits magnifiques; parce que ceux-ci "
peuvent plus facilement revenir, & re- "
viennent en effet souvent de ces sortes de "
passions : mais ceux-là, au lieu de reve- "
nir des leurs, ils augmentent leurs atta- "
chemens à mesure que leur âge s'avance, "
& ne les quittent point, que quand la "
vie les abandonne. Ils comptent ces at- "
tachemens pour rien. Que dis-je, ils les "
croyent sages, prudens & raisonnables, "
& se sçavent bon gré de les garder conf- "
tamment, &c. "

Theonime qui se trouvoit en partie representée dans le portrait que Gonin venoit de faire de ceux qui s'imaginent n'aimer point le monde, quoiqu'ils soient passionnez pour ce qu'il a de plus solide, si tant est qu'il ait quelque solidité ; Theonime, dis-je, fut d'abord surprise, & ensuite troublée de ce discours. Elle fit plusieurs questions à son nouveau venu, pour s'éclaircir sur cette matiere ; ausquelles il répondit si habilement, qu'il ne resta aucune difficulté à lever. Cette femme tendoit de bonne foy à la vraye perfection. Elle ne pouvoit souffrir qu'on la trompât là-dessus, & elle étoit bien éloignée de se faire à cet égard aucune illusion, & de se tromper elle-même : c'est pourquoi elle prit un goût pour Gonin qu'elle ne quitta qu'avec la vie. Ce fut ce qu'il venoit de dire qui commença de lui donner ce goût, qu'il fortifia extrêmement dans la suite, par son sçavoir-faire. Le pauvre Themistor commença de perdre dans cette entrevûë beaucoup de son crédit, & enfin petit à petit il le perdit entierement. Il ne faut pas croire qu'il fut sensible à cette perte ; car il n'étoit point du tout du caractere de ces Directeurs qui cherchent avec empressement des pratiques, qui sont jaloux de celles qu'ils possèdent, & qui ne pardonnent jamais à ceux qui les leur enlevent.

Comme il cherchoit uniquement, sans aucun retour sur lui-même, à rendre parfaits ceux qu'il dirigeoit, il ne s'affligeoit point d'être abandonné ; ayant un esprit assez bon pour se persuader que c'étoit qu'ils avoient trouvé mieux. Il aimoit passionnément Maître Gonin, il ne doutoit pas qu'il ne fût homme de probité, il le regardoit comme un des hommes le plus capable pour instruire, pour conduire, pour édifier ; on juge bien qu'avec ces sentimens & son caractere d'esprit, il ne trouva point du tout mauvais qu'il prît soin en sa place de la conscience de sa pénitente. Il continua pourtant encore pendant quelques mois de la voir, mais beaucoup plus loin à loin qu'il ne faisoit autrefois. Et enfin il ne la vit plus, & ne s'informa pas même de ce qui se passoit. Il sembloit qu'il ne l'avoit jamais connuë. Nous ne parlerons donc plus de lui, puisqu'il ne nous fournira plus rien à dire, qui le regarde. J'ajoûteray seulement, que dans la suite, si on lui faisoit quelques raports qui n'étoient point favorables à Gonin, il ne vouloit pas les écouter, soit qu'il se défiât de la sincerité de ceux qui les lui faisoient ; soit qu'il ne voulût pas les approfondir, de peur de s'embarrasser l'esprit par des scrupules, parce que c'étoit lui qui avoit donné occasion à la connoissance que son pré-

tendu amy avoit faite avec Theonime. Enfin il s'envelopoit dans sa bonne foy, & se tenoit tranquille; priant seulement le Ciel de changer l'esprit de Gonin, s'il l'avoit aussi dangereux, qu'on vouloit quelquefois le lui faire croire, & d'éclairer celui de Theonime, pour connoître le danger s'il y en avoit en effet, à se laisser gouverner par cet homme. Voila, ce me semble, tout ce qu'il pouvoit faire; & je crois qu'on ne devoit pas lui en demander davantage. Venons à present au commerce de nôtre fourbe avec cette femme pieuse.

Voila donc Maître Gonin, seul possesseur de l'esprit de Theonime. Ah! dans quelles mains se trouve cette bonne femme! On le va voir. En un mois, il prit un empire si despotique sur elle, qu'il disposoit absolument de toutes ses volontez. Elle n'écrivoit, elle ne disoit, elle ne pensoit, pour ainsi dire, presque rien, que de son consentement. Il régloit son manger, son boire, son habillement, sa coëffure, son emmeublement, les heures de son lever & de son coucher, les visites qu'elle pouvoit faire, celles qu'elle pouvoit recevoir, ce qu'elle achetoit, ce qu'elle vendoit, ses remedes, quelquefois ses besoins naturels; il ôtoit ses domestiques quand il vouloit, elle n'en prenoit point d'autres que ceux qu'il lui donnoit. Il connoissoit toutes ses

affaires, ses revenus, ses dettes, ses facultez; enfin il étoit plus maître qu'elle de tous les biens qu'elle possedoit. Elle le craignoit, elle l'aimoit, elle le respectoit. Tout cela faisoit un mélange de sentimens qu'on auroit eu bien de la peine à exprimer par un seul nom. Elle fit tous ses efforts pour l'engager à demeurer chez elle; mais il prévoyoit trop bien les consequences d'une telle démarche pour la lui accorder. Je dois lui rendre une justice; c'est d'avoüer qu'il lui donnoit toûjours de tres-judicieux conseils pour sa perfection, & c'est ce qui l'avoit entierement gagnée. Comme elle avoit souvent parlé de lui à ses amies, & qu'elle leur avoit vanté son habileté à décider sur les cas de conscience, & son attention à prendre toûjours le plus raisonnable parti, & à n'être severe ou relâché qu'avec raison, & pour l'édification de ceux qui le consultoient, elles la prierent de leur donner accès auprès de lui, afin de profiter de ses instructions (car d'ordinaire les femmes courent volontiers les Directeurs qu'on leur prône) mais elles ne le pûrent obtenir: il en donna cette raison à Theonime. « Vous sçavez, lui dit-il, ou si vous ne le sçavez pas je vous l'aprends, « que je ne prétends point du tout faire la « profession de Directeur ni de Casuite. « J'en fais, à la verité, les fonctions au- «

„ prês de vous ; mais ressouvenéz-vous,
„ s'il vous plaît, que ce n'est qu'après les
„ longues, les pressantes & les constantes
„ instances que vous m'en avez fait faire
„ par Themistor, qu'il ne m'a pas été pos-
„ sible de refuser, après les obligations que
„ je lui ai. Je borne à vous tout l'exercice
„ que j'en veüille faire; & je me trouve si
„ bien de vôtre docilité, que je ne m'en
„ repens pas. Et parce que je me persuade,
„ que je n'en trouverois jamais une pareil-
„ le, comme j'ay commencé par vous,
„ vous me permettrez, s'il vous plaît,
„ que ce soit par vous que je finisse, &
„ que je ne pousse pas la qualité de Direc-
„ teur plus loin. Si pourtant vous souhai-
„ tez que je rende en cela quelque service
„ à vos amies; pour vous faire plaisir, je
„ consens de les écouter & de leur répon-
„ dre par vôtre bouche; & ainsi elles n'au-
„ ront qu'à vous confier ce qu'elles deman-
„ dent de moi, & vous leur rapporterez
„ ce que je jugerai à propos de leur dire.
Une telle proposition ne déplût pas à Theonimie. En effet, en l'executant, elle devenoit en quelque façon Casuiste; car elle répéteroit ce qu'on lui auroit appris, ainsi que la plûpart de nos Casuites répétent ce qu'ils apprennent dans les Livres. Elle en parla à ses amies; il y en eut quelques-unes qui y consentirent; d'autres ne

furent pas de ce goût ; au contraire, elles trouverent un tel commerce si extraordinaire & si bizarre, qu'elles traiterent franchement de ridicule l'offre qu'on leur faisoit.

La bonne Theonime viellissoit cependant beaucoup, commençoit à se sentir accablée d'infirmitez, & à devenir fort foible. Maître Gonin s'en appercevoit ; c'est pourquoi il songea à prendre ses mesures de loin, pour faire un bon coup qui accommodât parfaitement ses affaires. Il en avoit déja obtenu des gratifications considerables ; rien ne lui manquoit de ce qu'il pouvoit souhaiter de commoditez. Quand je parle de souhaiter, il ne faut pas croire pour cela, qu'il importunât par ses demandes. Bien loin d'être demandeur, non seulement il ne paroissoit pas desirer, mais il ne montroit même que du chagrin lorsqu'elle lui envoyoit quelque present ; & il faisoit toutes les grimaces dont on se sert, pour marquer qu'on se fait violence quand on reçoit, quoi qu'on voulût déja tenir. Il n'étoit pas assurément necessaire qu'il témoignât ses besoins, qu'il exprimât ses desirs ; elle le prévenoit là-dessus avec une attention admirable. Il sembloit qu'elle sçavoit mieux ce qui lui manquoit, que lui-même. Tout cela étoit bon ; mais tout cela ne suffisoit pas pour satisfaire à son

projet. Il avoit eu bien d'autres vûës, quand il s'étoit réduit à faire connoissance avec elle. On les va bien-tôt apprendre. Il faut auparavant sçavoir qu'elle lui fit dans la suite une confidence importante. Elle lui apprit qu'une de ses intimes amies lui avoit remis en mourant un dépost considerable entre les mains, en faveur d'un sien fils qui étoit le seul enfant qui lui restoit, & qui servoit à l'armée chez les ennemis : mais à condition que ce dépost ne lui seroit rendu, que quand il auroit quité ce parti, pour se faire dans sa patrie un établissement raisonnable. Que si dans un certain tems il ne s'étoit pas rendu à la raison là-dessus, le dépôt seroit remis à quelques-uns de ses heritiers qu'elle désigna. Theonime après avoir fait cette confidence à Gonin, lui ajoûta, qu'elle avoit un grand scrupule à l'occasion de ce dépôt : „ C'est, lui dit-„ elle, qu'il m'est arrivé deux ou trois fois, „ que ces heritiers, qui soupçonnent le „ fait, m'ont demandé s'il étoit bien vrai „ que leur parente ne m'eût rien remis ; ce „ qui m'a fort embarassée, en ce que j'ai „ mieux aimé nier que d'avoüer. C'est par „ conséquent un mensonge en chose con-„ siderable, qui me pése extrémement sur „ la conscience. Je vous demande donc „ avis sur la maniere avec laquelle je dois „ me conduire dans la suite, pour ne pas mentir,

mentir, si l'on me fait une pareille ques- "
tion, & pour ne point aussi risquer le dé- "
pôt. „ Maître Gonin se donna bien de garde alors de conseiller la direction d'intention, la reticence, l'équivoque & autres subterfuges, où la conscience se croit bonnement en sûreté. Il lui dit, que le plus sûr expédient qu'il lui pouvoit donner, c'étoit de tâcher de ne point voir les gens qui pourroient éxiger d'elle cette révélation, & que si elle ne pouvant absolument les éviter, ils l'interrogeoient là-dessus, elle devoit avoüer, plûtôt que de mentir. Elle lui fit plusieurs remontrances sur l'obligation où l'on étoit d'être fidelle aux intentions de ceux qui confioient des dépôts. Il écouta ces remontrances, & témoignant une espéce d'embarras, pour trouver moyen d'accommoder cette fidelité avec la verité qui ne devoit être jamais blessée; & après avoir pensé creux pendant quelque tems, il lui répondit de cette maniere : " Voyez s'il y a quel- "
qu'un à qui vous puissiez vous confier de "
telle sorte, que vous n'en ayez rien à "
craindre : si cela est, mettez-lui entre les "
mains ce dépôt, avec toutes les précau- "
tions necessaires pour le retirer, quand "
vous croirez qu'il sera tems d'en dispo- "
ser. Alors, s'il arrive qu'on vous de- "
mande si vous l'avez, vous direz que "

„ non, & assurément vous ne mentirez „ pas. Ainsi vous tiendrez fidellement pa„ role à vôtre amie, & vous ne ferez point „ tort à vous-même. Theonime goûta fort ce conseil; & quant à ce qu'il lui falloit trouver quelque personne dont la fidelité fût telle, qu'elle n'eût aucun lieu d'en douter, elle ne se trouva pas obligée de l'aller chercher bien loin, puisqu'elle étoit en sa presence, je veux dire, nôtre Maître fourbe. Elle lui marqua qu'elle n'avoit personne en qui elle se confiât avec plus d'assurance qu'à luy, & qu'ainsi elle le prioit de se charger de ce dépôt, qui étoit pour elle un fardeau si pesant, qu'il ne lui seroit pas possible d'avoir la conscience en repos, tant qu'elle le porteroit. Je laisse à penser s'il ne se servit pas de toutes les mines & de toutes les expressions qu'il trouva necessaires pour la faire changer d'avis, & l'engager à jetter les yeux sur d'autres pour une telle confiance. Il lui parla même de Themistor, l'assurant qu'elle ne pouvoit pas mieux choisir, & lui faisant pour celà un détail de son mérite, dont il n'étoit pas permis de douter. „ Je ne vois plus The„ mistor, luy répondit-elle, & je vous „ vois tous les jours; c'est vous qui êtes „ le dépositaire de tout ce que j'ai de plus „ secret & de plus important. Me con„ viendroit-il aprés cela, de remettre ce

dépôt en d'autres mains qu'entre les vô- «
tres ? Vous-même, quelle idée auriez- «
vous de moy, si je donnois dans ce tra- «
vers ? N'auriez-vous pas sujet de m'accu- «
ser de défiance à vôtre égard ? Gonin «
écouta ces raisons & eut la bonté de s'y rendre. Voila où il l'attendoit ; & où il eut l'adresse de la faire venir. Sur ce qu'elle vouloit dans ce même moment executer ce qu'elle avoit résolu, il luy dit, que rien ne pressoit, parce qu'elle devoit aller passer quelques jours à la campagne, & que là elle ne seroit exposée à aucune de ces questions qu'elle craignoit tant. Elle entra dans cette remontrance, qui lui parut fort raisonnable, mais qui fut en même-tems pour elle une preuve, que ce Directeur n'avoit point d'empressement pour se charger de ce qui ne lui appartenoit pas.

Elle partit ; & dix ou douze jours après elle revint, & donna avis à Gonin de son arrivée, aussi-tôt qu'elle fut de retour. Il l'alla trouver, & ne sortit point de chez elle, sans emporter avec lui le dépôt : car après tout ce qui avoit été dit, il ne pouvoit apporter aucune raison valable, pour s'en deffendre. Il voulut lui donner par écrit quelques assurances de ce qu'il alloit lui garder ; mais elle les rejetta, lui disant que comme on ne lui en avoit point demandé, elle ne lui en demanderoit point non

plus : „ Il me suffira luy ajoûta-t'elle, de
„ vous apprendre les intentions de mon
„ amie, afin que si je venois à mourir
„ avant qu'il fût tems de les executer,
„ vous les executiez vous-même. C'est ce qu'elle fit, & il emporta le dépôt, fort résolu de prendre si bien ses mesures, qu'il en feroit son profit.

Autre artifice qu'il imagina, pour s'attirer de nouveaux témoignages de la confiance que Theonime avoit en luy, & rendre ainsi son commerce de direction plus lucratif. On étoit alors dans un tems, où l'on parloit beaucoup de maisons qui avoient été volées ; ce qui lui donna occasion d'inventer plusieurs histoires, qu'il recita de tems en tems à sa Dévote, de vieux garçons & de vieilles filles à qui cet accident étoit arrivé. (Il se donnoit bien de garde de parler de Veuves, de peur qu'elle ne soupçonnât son dessein.) Tout cela se disoit comme en passant, & par occasion. Ensuite il parla du peu de fidelité qui se trouve parmi la plûpart des domestiques ; des dangereuses tentations qui leur viennent, quand ils sçavent qu'il y a dans une maison beaucoup d'argent, & d'autres effets précieux qu'on peut aisément enlever. Il répéta si souvent ces discours, & en moralisant, il en tira tant de conséquences effrayantes, pour montrer la dé-

fiance dans laquelle on devoit toûjours être lors qu'on passoit pour riche, que la bonne femme prit sur l'heure son parti, pour éviter ces prétendus dangers. Elle lui parla de son inquietude, & luy avoüa qu'elle avoit chez elle une somme assez considerable d'argent comptant, avec plusieurs pierreries, dont elle n'avoit jamais voulu se défaire; qu'entre ses domestiques, il y en avoit deux, dont la phisionomie ne lui étoit jamais revenuë; mais qu'elle se feroit un scrupule de les renvoyer; parce qu'outre qu'elle ne trouvoit pas que cette raison fût valable pour les chasser, c'est qu'il y avoit long-tems qu'ils la servoient, & que le changement luy en feroit peut-être prendre de pires. Maître Gonin entra dans ces raisons favorables pour ces deux domestiques, & en même-tems il lui conseilla, mais tres foiblement, de se tranquiliser. Il s'attendoit bien qu'elle ne suivroit point ce conseil; car il lui avoit causé un trouble & une inquietude qu'il n'étoit pas facile de détruire. Ils raisonnerent long-tems là-dessus; & le résultat de tout ce qui se passa dans cette conversation, fut que l'argent & les pierreries de Theonime iroient chez Gonin faire compagnie au dépôt. Ce qui fut executé.

Comme c'est à cet événement que se termine le principal de cette histoire du

commerce de Theonime avec Maître Gonin, & que c'étoit à cela que celui-ci tendoit particulierement, il me suffira de dire, pour achever cette histoire, que peu de tems aprés Theonime fut surprise d'une apoplexie qui lui ôta d'abord toute connoissance, & la vie trois jours après. Le dépôt, l'argent & les pierreries resterent à Gonin; il garda le tout sans aucun scrupule, & s'en servit comme d'un bien justement acquis. Voila un des plus considerables fruits qu'il tira de ses études Théologiques. J'ai ici une occasion favorable pour bien moraliser, pour raisonner sur la défiance que l'on doit avoir des Directeurs & des Casuites, tels que Maître Gonin, & sur les circonspections qu'on doit apporter, quand il s'agit de confier un dépôt; mais comme il n'est que trop vray que les moralitez endorment, ainsi qu'on l'a dit autrefois, parce qu'elles font languir une histoire, & baailler ceux qui la lisent, quand elles sont trop étenduës & trop fréquentes; je vais passer à d'autres circonstances de celle de Gonin, & parler de ses autres études, sur lesquelles je ne puis me dispenser de m'étendre, puisqu'elles sont, pour ainsi dire, tout le fondement de ce qu'il dit, de ce qu'il écrivit, de ce qu'il fit dans la suite. J'ose promettre que l'on y trouvera des incidens & autres choses amusantes qui pourront plaire.

CHAPITRE IV.

Maître Gonin étudie la Philosophie. En quoi il faisoit consister sa Logique & sa Métaphysique. Son plan de conduite pour gagner les esprits.

SElon l'usage ordinaire, Maître Gonin devoit s'appliquer à l'étude de la Philosophie, avant que de venir à celle de la science Théologique. Il ne suivit pourtant pas cet ordre; apparemment il s'imagina que l'étude de celle-cy étoit pour lui la plus pressée, parce qu'elle lui procureroit plus promptement que l'autre, les avantages qu'il recherchoit. S'il agit par ce motif, il ne se trompa pas: la fortune qu'il fit avec Theonime, en est une preuve. Avec un air de dévotion, avec un langage de spiritualité, avec un sçavoir faire bien ménagé, pour conduire les consciences, l'on avance beaucoup mieux ses affaires, que si l'on y employoit les cinq voix de Porphyre, les categories ou prédicamens d'Aristote: quoiqu'il en soit des motifs de Gonin sur ce renversement d'ordre d'études, il ne laissa pas de réussir également bien dans la Théologie & dans la Philosophie; du moins aussi-bien qu'il le jugea à propos

pour ses interêts. Le Chapitre précedent a instruit du progrès qu'il fit dans celle-là ; ce Chapitre-cy va apprendre comment il profita dans l'autre.

Maître Gonin se mit principalement dans l'esprit de paroître Philosophe, plûtôt que de l'être en effet ; c'est-à-dire, de sçavoir dequoi il s'agit dans la Philosophie, ce quon y traite, & être autant qu'il pourroit, au fait des définitions qu'on y donne, & à dire vray, cela suffit ordinairement, pour se faire de la réputation, non seulement dans cette science, mais encore dans toutes les autres. On réussit presque toûjours beaucoup mieux pour son honneur, quand on sçait faire un agréable détail des superficies d'une science, que si l'on n'en parloit qu'à dessein de faire connoître ce qu'elle a de plus profond. Avec la premiere maniere, l'on amuse ceux qui écoutent, sans les fatiguer ; & c'est particulierement ce qu'ils demandent. C'est dans cet esprit que Gonin apprit la Philosophie. Il s'appliqua à s'instruire en gros des opinions des Pythagoriciens, des Epicuriens, Stoïciens, Platoniciens, Cyniques, Peripateticiens, Academiciens, Pyrrhoniens, Cartesiens & Gassendistes. Il apprit l'histoire des Fondateurs de ces differentes Sectes, ce qu'ils ont imaginé de plus extravagant & de plus bizarre (ce qui lui donnoit

un vaste champ) ce qu'ils ont fait de plus singulier & de plus surprenant, leurs avantures, leurs bons mots, leurs sentences, leurs mœurs. Tout cela fournit beaucoup dequoi babiller, & tout cela est ce qu'on aime le mieux, ce qui plaît le plus & ce qui donne un nom. On dira que tout cela est bon pour les gens superficiels, pour les gens qui n'approfondissent point, pour les gens qui n'aiment que l'écorce, sans se soucier du solide. Cela peut-être, & je conviens même que cela arrive fort souvent. Mais il faut que l'on convienne aussi, qu'il y a dans le monde beaucoup plus de ces gens-là, que de ces approfondisseurs qui ne cherchent que la solidité; & que de plus, souvent ceux-cy sont entraînez par les autres, & se conforment à leur esprit. Gonin sçavoit fort bien cette difference. Il n'ignoroit point du tout, qu'en fait de Philosophie, aussi-bien que de toute autre chose, le plus sûr party qu'on peut prendre, c'est celui qui est le plus universellement reçû; c'est pourquoi il ne se fit Philosophe qu'autant qu'il lui étoit necessaire pour babiller en Philosophe, & ne demeurer point court, quand il se trouveroit quelque occasion, où l'on traiteroit de Philosophie; bien résolu pourtant de parler peu, mais si adroitement qu'on se persuaderoit qu'il en sçauroit beaucoup plus

qu'il n'en voudroit dire. C'est là un talent que tout le monde n'a pas ; on veut presque toûjours montrer qu'on a beaucoup plus d'habileté, qu'on n'en a véritablement ; & le fruit de cette vanité, c'est qu'on paroît être encore plus ignorant qu'on ne l'est en effet.

On divise ordinairement toute la Philosophie en ces quatre parties, sçavoir la Logique, la Métaphysique, la Morale & la Physique. Considerons Maître Gonin comme Philosophe, dans ces quatre vûës. Commençons par la Logique.

On définit ainsi la Logique. C'est une science qui enseigne à perfectionner le raisonnement, qui donne des régles certaines, pour définir, diviser & argumenter. Maître Gonin pouvoit parfaitement suppléer par son esprit & par son jugement aux régles que donne cette science pour raisonner. Cela n'est pas étonnant, puisque nous voyons une infinité de gens qui, quoiqu'ils n'ayent jamais été dans les écoles, pour y devenir Logiciens, & qu'ils ne sçachent pas même s'il y a une Logique au monde, ne laissent pas de raisonner fort juste sur leurs affaires & sur celles des autres, & ainsi d'être capables des plus considerables emplois & du plus élevé ministere. Combien en voyons-nous tous les jours de cette sorte dans les plus hautes pla-

ces, qui y ſont montez & qui s'y maintiennent par leur mérite ? Gonin apprit pourtant la Logique de l'Ecole : & il en prit, ſur tout, les inſtructions qu'elle donne pour apprendre à chicaner, à diſputer, à deffendre tour-à-tour des opinions opposées, à donner plus de mots que de raiſons, à produire & à pouſſer de ces argumens que l'on appelle cornus, parce qu'ils ne ſervent à ceux qui ſe chamaillent, qu'à ſe choquer, à ſe heurter, enfin à être du nombre de ces Sophiſtes, habiles à faire valoir de mauvaiſes raiſons. Rien n'étoit plus convenable pour un homme comme lui, qui ſe propoſoit de joüer tant de tours de ſoupleſſes, de tromper, de ſéduire, de cacher ſes ſentimens, de les déguiſer, d'aller toûjours à ſon but par des chemins détournez, pour y arriver plus ſûrement. On dit pour l'honneur de la Logique, qu'elle eſt le *Criterium* ou la balance du vrai & du faux. L'interêt de Gonin étoit ſon *Criterium* & ſa balance. C'eſt au poids de ſon interêt qu'il peſoit la verité & le menſonge. La verité étoit comptée pour rien, ſi elle ne l'accommodoit pas, le menſonge pour beaucoup, s'il y trouvoit ſon compte ; il employoit cependant ſon art de raiſonner à faire paſſer cette verité pour un menſonge, ce menſonge pour une verité.

Les Peripateticiens conſtituënt dans leur

Logique cinq Universaux ; le genre, l'espéce, la difference, le propre & l'accident. Gonin en constitua aussi cinq dans la sienne, qui rouloient tous sur son interêt. La richesse en général étoit pour lui le genre ; les espéces de ce genre étoient l'or, l'argent, les terres, les maisons, les rentes, les revenus, les pierreries. Il visoit à tout cela. La difference consistoit dans la varieté des moyens qu'il étudioit pour pouvoir acquerir de tous ces biens, à quelque prix que ce fût. A voir comment il regardoit les biens qui appartenoient aux autres, & le peu de scrupule qu'il se faisoit de se les approprier, on auroit dit qu'ils étoient ses propres, & que lui seul avoit droit sur leur possession ; & ainsi ces biens n'étoient, selon lui, à leur égard, que comme des accidens, dont ils devoient se passer en sa faveur, & dont il lui étoit permis de les dépoüiller.

Je m'attends bien, qu'on va dire, que voila une Logique d'une fabrique nouvelle, qui n'a point eu d'autre existence que dans mon imagination. On verra dans la suite de cette histoire, qu'elle est si bien fondée sur la conduite de nôtre Chevalier d'industrie, que je ne croy pas qu'on la puisse juger indigne de lui. On trouveroit donc bien plus encore à redire, si je montrois que c'étoit par rapport à son même

interêt propre, qu'il admettoit les dix Categories, je veux dire, la substance, la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le tems, la situation, l'avoir ou façon, l'action, la passion. Rien ne me seroit pourtant plus facile, & l'on se trouveroit forcé de convenir que j'aurois été fondé en bonnes raisons pour donner un tel commentaire. Mais comme tous ces termes sont d'un goût fort sec, & qu'ils sentent trop l'Ecole, je ne passerai pas plus outre. Je crains même de m'être trop étendu là-dessus. On aime mieux des faits, que des explications, des interprétations, des moralitez, des commentaires. Je l'avoüe, un fait seroit necessaire à présent; je n'en trouve pourtant point dans mes memoires qui ait raport à la Logique; & je ne suis point d'humeur à en inventer; c'est pourquoi il faudra qu'on s'en passe icy: il en viendra assez d'autres, pour consoler de cette disette. Venons à sa Métaphysique.

On considere dans la Métaphysique les esprits, les substances incorporelles. Cette étude est fort abstraite; il ne s'y agit point de corps, de matiere, de sensations. Aussi demande-t'elle plus d'application que toutes les autres. Gonin en aprit, non pas autant que Descartes, Malebranche & Locke en ont enseigné, mais ce qui lui suffi[s]oit pour en discourir passablement. Ces sortes

de sujets traitez métaphysiquement, tombent si rarement dans les conversations ordinaires, qu'on ne risque que tres-peu, si l'on n'en sçait pas beaucoup ; j'entends de ce qu'on explique dans les écoles, ou de ce qu'on apprend dans les livres. Car il y a une autre sorte d'étude d'esprits, dont il se fit une veritable affaire. Il est toûjours de la prudence de bien connoître le caractere d'esprit de ceux avec qui l'on est en commerce ; & l'on peut dire que cette connoissance est des plus importantes, pour être suportable aux autres dans la societé civile, & pour qu'on les puisse soi-même suporter. C'est en cela que consistoit principalement la métaphysique de Gonin, si l'on la peut appeler ainsi ; & assurément si elle n'est pas moins utile que l'autre, elle n'est aussi pas moins difficile ; car que de sortes d'esprits il y a dans le monde, & que d'inégalitez il se trouve dans chacun de ces esprits ! Un homme qui entreprend de faire cette étude à fond, doit donc tendre à connoître le caractere de tous les esprits qu'il rencontre en son chemin ; sans cela, il ne pourra obtenir ce qu'il en peut esperer ; il ne pourra se garantir de ce qu'il en peut craindre. Ce qui fait le comble de la difficulté, c'est que quoi qu'on connoisse, par exemple, qu'un homme a un esprit facile, on ne peut pas se vanter absolument de pou-

voir agir sûrement à son égard ; & cela, parce qu'on le peut trouver au moment qu'on traite avec lui dans une certaine circonstance de situation, qui le rend tout-à-fait different de lui-même, c'est-à-dire, difficile, revêche, contrariant. Tout cela demande non seulement une étude qui ait fait acquerir la connoissance de la conduite qu'on doit observer quand on sera en commerce avec tous les esprits, tels qu'ils soient ; mais encore une application continuelle à pénétrer leur situation, dans le tems qu'on est en effet dans ce commerce : car sans cette précaution on leur est à charge, on les rebute, on leur devient odieux, on n'en obtient rien, on a sujet de les craindre. Maître Gonin qui étoit fort convaincu de la necessité de ce manége, & qui dans les projets qu'il faisoit d'intrigues, d'artifices & de souplesses pour le cours de sa vie, prévoyoit qu'il auroit fort besoin de s'instruire parfaitement là-dessus, travailla tres-sérieusement à se faire un plan le plus exact & le plus entendu dont il fût capable, afin de s'en servir dans les occasions où il trouveroit qu'il lui seroit utile. Ce plan m'est tombé entre les mains ; je m'imaginerois faire un larcin au public, si je ne lui en donnois pas la connoissance. Après qu'on en aura fait la lecture, on avoüera, sans doute, que cet homme avoit

une prévoyance aussi étenduë, que ses vûës étoient longues.

Plan de Maître Gonin pour gagner les esprits.

J'airai à vivre dans le monde avec bien des sortes d'esprits. Ce n'est pas assez de vivre avec eux, je veux tâcher d'en faire mon profit ; & pour cela je dois ne rien négliger pour me conformer si bien à leurs caracteres, qu'ils soient contens de moi ; sans cette précaution, je ne serai pas content d'eux ; & ainsi nous vivrons mal ensemble ; & adieu mes prétentions. Je vais donc les examiner les uns après les autres, autant que mon imagination m'en presentera, & considerer avec attention ce qui conviendra le mieux pour les gagner.

Bon esprit. Il juge équitablement ; il ne se laisse point prévenir ; il ne prend point le faux pour le vrai. Son discernement est juste. Il ne décide point par passion. Il faut que je prenne bien des mesures pour ne me point laisser pénétrer par un tel esprit, pour ne point allarmer sa justice. Je ne trouverois pas mon compte à lui montrer de bonnes apparences, s'il connoissoit qu'elles couvrissent un mauvais fond. Je me donnerai donc bien de garde de vouloir lui imposer. Si j'étois mauvais, j'aimerois beaucoup mieux lui paroître tel, que d'en-

treprendre de le tromper. En lui déguisant mes défauts, il ne se fieroit jamais à moi, pour peu qu'il vint à les connoître. En les lui avoüant, il me feroit des réprimandes, je les écouterois sans chagrin, je lui témoignerois m'y rendre; & alors ma condition en deviendroit meilleure.

Esprit malin. On est fort embarrassé pour s'accorder avec lui. Vouloir paroître avoir autant de malignité qu'il en a, n'est pas toûjours une démarche qui lui convienne, à moins que ce ne soit pour lui servir en second; tant que durera le secours, il sera à son tour de quelque utilité; mais le secours donné, comme on ne lui sera plus bon à rien, on aura autant sujet de le craindre, que ceux contre qui on l'a secouru. Paroître bon, ne lui conviendra pas plus. Est-ce que l'antipathie peut produire une convenance? Comment donc s'y prendre pour en venir à bout? N'y réussiroit-on pas, si on lui faisoit croire que l'on est encore plus malin que lui? On pourroit, ce me semble, par cette contrebatterie, le forcer à craindre. C'est toûjours quelque chose, que de le pousser jusques-là; car cette crainte le détourneroit peut-être d'entreprendre de faire du mal, puisqu'il auroit lieu d'être persuadé qu'il n'y pourroit pas facilement réussir. Les mauvais sont bien plus entreprenans contre les bons, que contre ceux

qui ne leur cedent point en malignité. Contre ceux-là leur malice va de plein pied; car elle ne trouve pas de la resistance. Contre ceux-ci elle échoüe souvent; & c'est un hazard qu'on n'aime point à courir. Un esprit méchant est d'ordinaire lâche; ses succès viennent bien moins de sa force, que de la foiblesse de ceux qu'il attaque.

Grand esprit. Il y en a tels de cette sorte, que l'on dupe en leur proposant de grands desseins, en leur inspirant de vastes projets. On les engage par ces endroits flâteurs, on les met en train de fournir aux dépenses necessaires pour les faire réussir. Si le succès ne répond pas, ils n'oseroient s'en plaindre, parce que leur honneur en souffriroit; & cependant avec un peu d'adresse, le conseiller aura profité en chemin faisant d'une partie de ces dépenses. On leurre d'autant plus facilement un homme qui se flâte d'avoir un grand esprit, que la bonne estime qu'il a de lui-même ne lui permet pas de croire qu'il y ait aucun obstacle qu'il ne puisse vaincre, aucune difficulté qui lui soit insurmontable. Une petite finesse bien conduite, mene quelquefois les grands esprits si loin, qu'ils seroient étonnez du chemin qu'elle leur a fait faire, si leur vanité ne leur fermoit pas si fortement les yeux, qu'il ne leur est pas possible de reconnoître les pieges qu'on leur a tendus.

Il y a souvent plus de prise sur eux, que sur des espiits médiocres.

Petit esprit. Il demande, aussi-bien que le grand, des ménagemens pour le dompter. Sa sphere étant de petite étenduë, il n'est pas par conséquent si aisé d'y entrer qu'on le pourroit croire. Il faut pour cela se proportionner à sa portée. Si vous vous étendez trop, il vous perd de vûë : comme il ne fait aucune attention sur vous, vous ne produisez aucun effet sur lui. A petit mercier, petit pannier, dit-on. A petit esprit, petits raisonnemens, petites réflexions, vûës fort bornées : voila ce qu'il lui faut, pour qu'il vous comprenne, pour que vous en soyez écouté, pour qu'il vous apperçoive. Ramassez-vous sur lui de telle sorte, que vôtre étenduë ne surpasse pas la sienne ; autrement il tombera dans la défiance, parce qu'il soupçonnera que vous voulez l'envelopper. Plus vous paroîtrez lui ressembler, moins il se mettra en garde contre vous ; au contraire il se flâtera que c'est vous qui devez vous tenir sur le qui vive en sa presence.

Esprit fort. Il ne veut croire que ce qu'il voit : quand on le veut tromper, il n'y a donc qu'à cacher les piéges qu'on lui tend, il ne se doutera point qu'on les lui tende ; car il ne les verra pas. Il affecte de paroître intrépide ; il n'y a donc qu'à lui applaudir

sur sa fermeté, & pendant qu'on l'affoiblit par la flâterie, pousser le soûterrain. Tout occupé de la confiance qu'il a en sa force, il sera facilement vaincu par la finesse. Se mettant toûjours au dessus du vulguaire, il prétend ne point penser, ne point opiner comme lui. Il n'y a donc qu'à lui persuader qu'on pense & qu'on opine vulguairement: par cette persuasion on lui inspirera beaucoup plus de pitié, qu'on ne lui donnera de crainte: il ne haïra pas même d'avoir commerce avec une personne de cette sorte, à cause du plaisir qu'il goûtera à primer sur elle, par la superiorité de ses idées, & par la force de ses sentimens. Pour venir à bout des gens, il faut, dit-on, les prendre par leur foible: pour mener celui-cy ou l'on veut, il faut le prendre par son fort.

Esprit profond. Il ne s'en tient pas à la superficie, quand il veut connoître. Il n'est point content qu'il ne pénétre aussi loin qu'il peut aller. Il parcourt toutes les dimensions d'un sujet, avant que d'en rien affirmer ou nier. Tout est, pour ainsi dire, abîme pour lui, tant il s'enfonce dans tout ce qui se presente pour objet de ses considerations, de ses réfléxions & de ses raisonnemens. Ce n'est pas assurément entreprendre un petit ouvrage, que de prétendre de se cacher aux yeux d'un tel aprofondisseur. Je suis d'avis, quand je rencontrerai en

mon chemin des esprits profonds, & qu'il sera de mon interest d'entretenir commerce avec eux, de leur fournir en moi matiere d'approfondissement, de telle sorte pourtant que par le choix que j'en ferai, il ne me soit pas de grande importance qu'ils aillent la pénétrant jusqu'au bout. Pendant qu'ils s'occuperont à cet exercice, je pourrai prendre des chemins détournez, pour arriver à un autre but qui me sera de plus grande consequence, sans qu'ils s'en apperçoivent, sans qu'ils songent même à le soupçonner. Quand ces esprits profonds s'occupent d'un sujet, ils y sont d'ordinaire si absorbez, que se livrant en proye à tous les projets qu'on forme contr'eux, on ne manque pas de les surprendre au milieu de leurs profondes considerations. On peut encore regarder un esprit profond dans un autre sens; c'est-à-dire, par sa capacité à concevoir de grandes choses, sans que pour cela il en soit rempli, il en soit embarrassé, comme s'il pouvoit contenir en soi beaucoup plus que les autres esprits. Le considerant dans ce point de vûë, si j'avois intention de lui plaire, par un retour d'utilité vers moi, je me ferois si petit en sa presence, que me jugeant indigne d'une forte attention de sa part, il me regarderoit seulement comme un objet d'amusement qui s'offriroit à lui, pour le délasser

de ses constantes applications. On avance souvent ses propres affaires auprès de ces vastes génies, beaucoup plus en les désennuyant, qu'en leur fournissant matiere de contention. Ils ne sont pas quelquefois fâchez qu'on les fasse en quelque maniere sortir d'eux-mêmes, par quelques distractions qui les remuënt, qui les réveillent, & qui les égayent. Comme ils sont alors de bonne humeur, on les manie mieux, & on les tourne comme on veut.

Esprit solide. Il est sûr, ferme, invariable, il ne fait cas que du vrai. On peut compter sur lui. C'est un grand avantage quand on s'est rendu maître d'un tel esprit, & que celui qui possede cet esprit, a du crédit, de l'autorité, de la richesse, & qu'ainsi il peut faire beaucoup de bien. J'ai eu quelque tems commerce avec un esprit de ce caractere; je ne m'en suis ni bien ni mal trouvé. Il m'est revenu, qu'il ne faisoit pas grand cas de moi, parce qu'alors je paroissois aimer beaucoup la Poësie, & que je me meslois de faire des Vers. Apparemment c'est qu'il ne trouvoit pas assez de solidité dans la versification, pour estimer ceux qui s'y adonnoient. Ces esprits solides sont souvent fort difficiles à contenter, on ne fait point son compte avec eux, en ne leur montrant que des choses frivoles; ils ne manquent pas de conclure

que ceux-là sont frivoles eux-mêmes, qui les leur presentent; & dès-là ceux-ci n'en doivent attendre que du mépris.

Esprit double. Quant à ceux qui ont cet esprit : c'est-à-dire, qui soufflent le froid & le chaud, qui disent d'une façon & qui pensent d'une autre, on vit bien avec eux, pourvû qu'on paroisse les croire en tout. On leur rend double pour double : on leur persuade qu'on les croit : avec cette momerie on se gâre de leurs pieges, & on les dispose à donner dans ceux qu'on leur tend. Je suppose en ceci, qu'on prenne bien soin de les connoître tels qu'ils sont : car à leur égard, & à l'égard de tous les autres, c'est par où il faut toûjours commencer.

Esprit fin. Fin contre fin n'est pas bon à faire doublûre, dit un Proverbe : c'est-à-dire, que deux personnes qui sont également habiles, ont de la peine à se tromper l'une l'autre. Pour que l'une ait le dessus, je lui conseillerois de ne se picquer point du tout de passer pour fine, mais plûtôt de donner lieu de soupçonner, qu'elle est tout le contraire. En suivant cet avis, elle verra venir son homme de loin, parce qu'il ne sera pas fort exact à se cacher; & en même-tems qu'elle sera prête à parer ses coups, elle pourra lui en porter d'autres, d'autant plus facilement, que celui-ci sera bien éloigné de s'y attendre. Il faut que cet avis

soit reconnu pour être bien sûr : car on le voit souvent mis en pratique : aussi seroit-on toûjours la dupe de ces esprits fins, déliez, subtils, si on ne le suivoit pas.

Bel esprit. On plaira à un homme qui se picque de bel esprit, & qui l'est véritablement, si on le laisse parler à son appetit, à son souhait, à sa suffisance : si on lui donne des occasions de discourir, de raisonner, de raconter, de répandre ce qu'il sçait d'enjoüé, de brillant, d'amusant, de curieux : si on loüe ce qu'il dit, & si l'on applaudit à sa maniere de le dire, aux tours agréables qu'il donne à ses narrations, à ses recits, (car je suppose tout cela dans un bel esprit) enfin, si l'on paroît être aussi content de lui, qu'il a en effet envie de contenter. Il n'en doit pas coûter beaucoup pour avoir cette complaisance ; car un véritable bel esprit la mérite. Ceux qui s'y connoissent, qui sentent ce qu'il vaut, qui sont capables de goûter avec plaisir ce qui est véritablement digne de plaire, ne manquent pas de lui rendre cette justice. Il faut être, ou rustique ou sauvage, ou bourru ou misantrope, ou d'un goût bizarre, ou insensible aux plaisirs des honnêtes gens, pour en agir d'une autre maniere.

Esprit brillant. A force de s'accoûtumer à se laisser ébloüir par l'oripeau, on se pourra

pourra plaire avec un esprit brillant. Comme il faut toûjours tâcher de s'accommoder, autant qu'on peut, de tout le monde, quoi qu'il n'y ait point de solidité dans ces sortes d'esprits, il ne faut pas négliger de se faire de leurs amis ; quand ce ne seroit qu'à cause qu'imposant à bien d'autres par leur éclat, si nous ne les ménagions pas, ces autres entrants dans leurs interêts, les vengeroient peut-être à nos dépens. Il y a bien d'autres choses frivoles qui ne laissent pas de nous occuper, quoiqu'elles ne valent pas mieux.

Esprit de bagatelle. Des riens l'occupent autant que les choses les plus considerables & les plus importantes. Il n'est pas difficile, cela étant, de l'amuser, de l'attirer, de le gagner : car on trouve tant qu'on veut des bagatelles, pour lui en fournir ; le monde en est plein. Le commerce est bon avec les gens de cet esprit. Pour peu de chose qu'on met dans ce commerce, on trafique avantageusement avec eux. Je l'ai expérimenté. Je m'en suis si bien trouvé, que je serois d'humeur à les préférer toûjours aux plus grands & aux plus solides esprits, si je n'avois pas quelquefois de très-fortes raisons qui m'arrachent cette préférence.

Esprit broüillon. J'en remarque de deux sortes. La premiere c'est de ces esprits qui

sont fort dérangez dans tout ce qu'ils font ; qui ne connoissent l'ordre que par oüi dire. Etant jeune j'ai fait pendant quelque-tems chambrée avec un écolier dont la societé m'étoit fort incommode par cet endroit. Nous ne faisions presque autre chose dans nôtre petit ménage, lui que de déranger, & moi que d'arranger. A la vérité, la compagnie d'un tel esprit est fort embarassante : mais aussi fait-on bien son compte avec lui, pour peu qu'on veüille profiter de son dérangement, & qu'il y ait en effet dequoi produire quelques avantages : car il ne serre rien, il publie tout, il ne peut rien cacher ; on n'a pas sujet de craindre qu'il suive exactement les mesures qu'il aura prises, si elles demandent un tems qui soit un peu long. Il y a une autre sorte d'esprits broüillons, très dangereux pour les autres. Ce sont ceux qui étans remuans à l'excès, ne tendent qu'à mettre la confusion, le desordre, la dissension, la discorde, le trouble par tout où ils se trouvent. Je fuirai toûjours, autant qu'il dépendra de moi, les esprits de ce caractere ; car souvent, après s'être beaucoup fait craindre, haïr, détester, ils tombent dans des disgraces éclatantes, où il arrive rarement que leurs amis ne soient enveloppez. Si cependant je ne pouvois me dispenser d'avoir quelques liaisons avec eux ; il conviendra

j'entrerois, à la faveur de cette liaison, dans la connoissance de leurs desseins, & des artifices, dont ils entreprendroient de se servir, pour troubler, y auroit-il de l'injustice, si je les revelois à ceux qui y seroient les plus interessez ? Je voudrois pour cela sçavoir s'il y a de la raison à trahir un seul homme, pour empêcher que plusieurs autres soient trahis, quand la justice est pour ceux-ci en même tems qu'elle est contre celui-là.

Esprit de travers. Il raisonne d'ordinaire faux. Il donne à ce qu'il conçoit une tournûre toute autre que celle qu'il devroit avoir. Il est bizarre, sans justesse; on diroit, qu'il pense toûjours de biais. S'il estime ce qui le merite; c'est, pour ainsi dire, par hazard que cela arrive. Quand on se propose d'obtenir de lui des faveurs, des graces, des bienfaits, il faut compter de le suivre aussi de biais: car en vain feroit-on des démarches qui méneroient toûjours au but que l'on a en vûë; ses écarts ne le permettent pas. Avec ceux qui vont de travers, il faut aller de travers; autrement on perd leur piste, & l'on ne les retrouve pas comme l'on voudroit.

Esprit bourru. Vouloir s'accommoder avec un esprit fantasque, bizarre, capricieux, que personne ne peut gouverner, mais qui se veut conduire lui-même par des

maximes extravagantes ; quelle entreprise ! On peut réussir pourtant ; & même à la faveur de son humeur fantasque : car poussé par cette même humeur, il lui peut prendre un dessein de faire du bien à tel qui le mérite le moins. Les gens à caprices, sont fort sujets à faire des démarches ausquelles on ne s'attend point, tant elles sont hors des régles qu'on observe ordinairement. A force de se presenter, on peut trouver des momens favorables, pour profiter de ces démarches. On dit en Proverbe ; quand on donne à choisir de plusieurs choses differentes, qu'il y a dequoi contenter les fantasques. Qu'on prenne donc ses mesures sur ce Proverbe, pour réussir auprès des esprits bourrus.

Esprit de contradiction. Oüi, quand on dit non ; non quand on dit oüi ; voila sa devise ; voila ce qui constituë particulierement son caractere. Apportez tant que vous voudrez de raisons à un esprit de contradiction, pour le faire changer de sentiment ; il ne les écoute pas ; il est si occupé, si pénétré des siennes, qu'il n'en démord point. Il se tient toûjours en garde contre la verité, de peur que s'il venoit à la connoître, il ne se trouvât obligé de s'y rendre & de la suivre aux dépens de son opinion. Il s'ensuit de tout cela, qu'il faut toûjours lui témoigner le contraire de ce

que l'on souhaite, si l'on veut être assuré de l'obtenir. C'est hazarder, il est vrai ; mais je ne vois rien de mieux, rien de plus convenable.

Esprit mélancholique. Un mélancholique ne se déride presque jamais le front ; il ne pense presque toûjours que des choses funestes. On dit qu'il mange son cœur, tant le chagrin le dévore. Il a cependant de certaines sensibilitez comme les autres ; & c'est par là particulierement qu'on le peut prendre. Il y a cet avantage avec lui, que, quand on l'a pris, il n'échappe pas aisément ; parce que n'étant point dissipé, il n'est pas tenté d'aller ailleurs.

Esprit guay. Il aime la joye, il a de la joye, il donne de la joye. Il donne par conséquent autant de prises sur lui, qu'il y a de choses qui peuvent le réjoüir. Que l'on mérite auprès de lui, si on le tire d'un objet, d'une occasion, d'un lieu, d'une affaire qui lui auroit causé de la tristesse ? Il paye volontiers un service qui lui est rendu si à propos.

Esprit inégal. Etudiez-le continuellement ; & quand vous aurez trouvé un moment, auquel il aura des sentimens favorables pour vous, saisissez-vous en, pour le faire venir où vous visez : car dans le moment suivant, il ne sera plus le même. S'il ne vous est pas favorable, ne quittez

pas prise pour cela : ne desesperez point ; son inégalité est un garand de vôtre esperance. Quand on a affaire avec un esprit inégal, il faut s'imaginer que l'on a affaire avec plusieurs esprits differens, tant il y en a de sortes, dont il fait le personnage. Voyez donc bien le personnage qui vous conviendra le mieux, & pendant qu'il le represente, tirez-en ce que vous desirez.

Esprit distrait. Lui parle-t'on ? Il n'écoute pas la moitié de ce qu'on lui dit. Est-il meslé dans une conversation ? Il ne la suit point ; ses pensées l'emportent ailleurs. On diroit qu'un homme qui a cet esprit, n'en porte jamais avec lui que la moitié. S'il arrive enfin qu'il l'ait tout entier, des inutilitez, des bagatelles le mettent en mouvement, le partagent, & en emportent la meilleure partie : & ainsi on l'empêche aisément d'être attentif à ce qu'on craint qu'il écoute, de suivre une affaire dont on appréhende le succès. La dissipation, dont il est extrémement susceptible, est une grande ressource pour le détourner, & ensuite le ranger au point qu'on veut.

Esprit vain. Qui est glorieux, superbe, qui est entêté de son mérite ; tout plein de l'idée de ses prétenduës belles qualitez ; qui méprise tous les autres, parce qu'il n'estime que lui-même ; qui ne se tient obli-

gé à personne, parce qu'il présume qu'on lui doit tout. Avec cet esprit il faut toûjours être sur le ton loüangeur, sur les expressions flâteuses, sur les situations respectueuses, sur les démonstrations soûmises; avec cet exterieur étudié, on l'attire; on se fait écouter, on le charme, on l'enchante, & enfin on le soumet lui-même de telle sorte, qu'il ne refuse rien de ce qui dépend de lui, parce qu'on lui donne ce qu'il souhaite le plus. C'est un pot à deux anses, qu'on porte où l'on veut, quand on le tient par les oreilles. C'est un tonneau, dont on est assuré de tirer ce qu'on lui demande, pourvû qu'on lui donne du vent. C'est comme une femme qui ne peut faire de résistance, quand on sçait bien la cajoler.

Esprit railleur. Tourner en ridicules ceux qui l'approchent, se moquer d'eux, rire à leurs dépens; voila sa profession. Entendre ses railleries, sans en montrer du ressentiment, faire semblant d'en rire, voila quelle doit être la profession de ceux à qui il en veut pour se divertir, & qui lui en veulent pour en tirer quelque profit. Voyez la conduite des Parasites; ils poussent leur complaisance bien au delà envers les grands, dont la table les fait vivre, & s'en trouvent bien. A la verité un honnête homme peut difficilement se réduire à faire

un si odieux personnage, sans une tres sensible mortification; mais enfin ç'en est une bien plus sensible, que de se voir dans la necessité de mourir de faim. J'ai été autrefois souvent en butte aux brocards d'un railleur; j'avois des raisons pour ne pas les repousser avec toute la vivacité dont je me trouvois fort capable. Je le laissois dire sans replique, & lui les continuoit sans relâche: car le caractere de la plûpart des railleurs, c'est de s'attacher sur tout à ceux qui semblant les craindre, ne leur répondent rien. Enfin ces raisons de ménagement pour lui ne subsistant plus, je me donnai l'essort, je sortis de ma léthargie, je le poussai si loin, que perdant terre, il crut ne devoir point prendre d'autre parti, que de me demander quartier; c'est ce qu'il fit, mais secretement, pour s'épargner de la confusion; & je le lui accordai. Il falloit voir comment il me ménageoit à son tour, & les services qu'il me rendit pour m'engager à lui tenir constamment la parole que je lui avois donnée de ne le railler jamais, qu'il ne m'y eût excité en me raillant le premier. Nous fûmes réciproquement tres contens l'un de l'autre, avec cette difference pourant, qu'il me fit beaucoup de bien sans retour.

Esprit familier. Je n'entends pas par esprit familier, un de ces esprits qu'on ap-

pelle folets, de ces lemures, de ces farfadets, de ces démons ou lutins, dont les bonnes femmes & les enfans sont extrémement effrayez; parce que, si l'on veut les en croire, ils leur apparoissent en les inquiétant par mille espiegleries, comme de faire des tintamares épouventables, de remuer les meubles de leur place, renverser la vaisselle, ouvrir des rideaux, tirer des couvertures, & faire d'autres singeries, où l'imagination a la meilleure part. Ce n'est pas de ces esprits, dis-je, que je veux parler ici; c'est de ces gens familiers, qui ne veulent se contraindre pour personne; qui se donnent toute liberté; qui, sans se mettre en peine des régles de la politesse & du cérémonial, traitent sans façon avec tout le monde; entrent chez les gens tels qu'ils soient & en sortent, comme s'ils entroient dans leur propre maison, ou comme s'ils en sortoient; tutoient indifferemment tout le monde; comme si tous ceux qu'ils rencontrent, à qui ils parlent, avec qui ils ont commerce, étoient, ou leurs domestiques, ou leurs égaux. A ces esprits il faut rendre la pareille, traiter sans façon, sans cérémonie, sans circonspection avec eux. Une familiarité réciproque produit une espéce d'union qui peut avoir ses utilitez, si l'on a assez d'adresse pour la mettre à profit. On en prend occasion de

demander plus hardiment ; on leur expose avec plus de liberté les besoins qu'on a de leurs secours. N'est-il pas juste de faire payer un peu cher à cet esprit familier, le droit qu'il s'attribuë de se dispenser de la consideration & des égards que la politesse exige que l'on ait pour les honnêtes gens ? Il ne veut se gêner avec personne ; pourquoi se gêneroit-on avec lui ? Pourquoi n'oseroit-on lui dire ; „ Puisque tu es ri- „ che, & que tu peux me soulager, voi „ mon état, je te l'expose familierement, „ soulage moi donc. Il n'y a que les honteux qui perdent ; & c'est assurément avec les gens familiers, qu'il faut être le moins honteux.

Esprits animaux. On va s'imaginer, que je vais parler medecine : car on entend d'ordinaire par esprits animaux, certains petits corps tres-subtils, tres-mobiles, tres-remuans, contenus dans le cerveau & dans les nerfs, qui ont été séparez des parties grossieres du sang, qui sont auteurs du sens & du sentiment animal. Ce n'est point assurément de ces sortes d'esprits, que je prétends parler ici ; mais de certains esprits, de certaines gens, qui tiennent si fort de la bête, qu'à les considerer dans un certain point de vûë, ce n'est point du tout leur faire injustice, que de les appeller esprits animaux. J'entends donc ces esprits

grossiers, sots, stupides, lourdaux, bouchez, steriles, animaux à figure humaine, qui ne raisonnent presque point; qui ne peuvent rien comprendre ni retenir; qui semblent agir bien moins par raison, que par instinct; c'est-à-dire, par cette disposition naturelle donnée aux bêtes, pour se conduire & rechercher ce qui leur est propre, & qui supplée chez elle au défaut du raisonnement. Quand Jean Bête est mort, il a laissé bien des heritiers. Ce proverbe veut nous faire entendre qu'il y a un nombre prodigieux d'esprits animaux; aussi voit-on bien des bêtises. Ce seroit un détail fort réjoüissant, que celui qui rapporteroit toutes les especes de ces esprits qu'on remarque dans le monde, & qui s'étendroit même jusqu'à représenter tous les individus de ces especes; mais il ne s'agit pas de cela icy: mon dessein exige seulement, que je m'instruise moi-même de la conduite que je dois observer à leur égard, pour qu'ils ne me soient pas inutiles. Comme il y en a beaucoup, il est donc de mon interêst, que je ne néglige pas de me donner cette instruction. Voici ce que j'en pense. Avec des gens qui ne raisonnent presque point, ne seroit-il pas à propos de raisonner beaucoup? Car par ce moyen on peut les étonner, les étourdir, & ainsi les pousser, sans qu'ils s'en apperçoivent, jusqu'au

but où l'on souhaite qu'ils arrivent. Avec des gens sots, grossiers, stupides, lourdaux, ne conviendroit-il pas, pour les attirer par l'attrait de la sympathie, de paroître quelquefois lourdaux, stupide, grossier, sot? Car la ressemblance engage, au lieu de rebuter. Aves des gens qui n'agissent presque que par instinct, ne suffiroit-il pas, pour s'en rendre le maître, de flâter leurs sens; car c'est par là que les bêtes se gagnent; ou de punir leurs sens, car c'est par là aussi qu'on réduit les bêtes à la raison?

Voila ce qui m'est venu du plan que Maître Gonin s'étoit fait pour gagner les esprits, avec qui il seroit obligé d'être en commerce, soit par des bien-séances dont ils ne pourroient se dispenser, soit par rapport à ses intérêts, indépendamment de ces bien-séances, ou de quelqu'autre sujet qu'il pouvoit avoir. Quoi qu'il y ait quelques endroits où il semble s'attendre que cet ouvrage tomberoit peut-être en d'autres mains, on voit pourtant bien qu'il ne l'avoit fait veritablement que pour lui; il y parle trop sans façon, pour qu'on se persuade le contraire.

Je ne sçai s'il croyoit alors, à la faveur de sa Métaphysique, autant l'existence des esprits, qu'il avoit d'ardeur de les séduire, pour en faire son profit. A dire vrai, une

partie de l'histoire de sa vie me donne beaucoup lieu d'en douter. Je n'oserois pourtant pas assûrer rien là-dessus ; car en fait de Religion, il ne faut pas toûjours s'aller imaginer qu'on ne croit pas les veritez qu'elle enseigne, parce qu'on n'obéït point aux loix qu'elle a établies. Le cœur & l'esprit semblent avoir leurs droits à part ; c'est pourquoi ils ne s'accordent pas toûjours. Dans les choses humaines & temporelles ne voyons-nous pas souvent que, quoi qu'on reconnoisse qu'il soit tres-raisonnable de faire une chose, cependant par fragilité, par passion, on ne laisse pas de faire le contraire. Mais je m'apperçois que je me jette insensiblement dans un raisonnement qui me meneroit trop loin ; j'espere que le Lecteur me le pardonnera, puisque je ne passerai pas plus outre, & qu'en la place je vais lui donner une histoire qui le réjoüira davantage. Elle aura rapport au sujet dont il s'agit, puisqu'elle rapportera un événement auquel les esprits ont donné occasion.

Maître Gonin ne croyoit point du tout ce qu'on dit de ces esprits qu'on appelle esprits follets ou revenans ; & ce n'est pas assûrément pour cela que sa Religion devoit être suspecte. Etant jeune écolier, il avoit fait souvent lui-même l'esprit ou le revenant, pour intimider ses camarades,

& s'en divertir ; & ainsi il sçavoit par sa propre expérience qu'on en peut faire beaucoup accroire sur ce sujet, particulierement aux enfans, aux femmes, & autres gens fort aisez à devenir dupes. Entre plusieurs tours qu'il joüa à cet égard à differentes personnes, j'en ai choisi deux que je juge à propos de rapporter avant que d'en venir à l'histoire que je viens de promettre ; on les trouvera dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Maître Gonin voyant qu'une servante de chez son pere craignoit extrêmement les esprits, & qu'elle s'imaginoit en être continuellement assiegée, en prend occasion pour joüer un tres mauvais tour.

IL y avoit chez le pere de Maître Gonin une servante, appellée Simonne, & un valet, nommé Bertrand. Simonne étoit une grosse païsanne, fort résoluë, qui n'entendoit pas raillerie, quand on la persécutoit sur un certain chapitre, & qui étoit plus disposée à donner un coup de poing, qu'à faire une caresse ; Bertrand l'avoit souvent éprouvé. Ce Bertrand étoit un grand flandrin, qui quoiqu'il n'eût rien de gracieux dans sa prestance, étoit cepen-

dant assez sot pour s'imaginer être beau garçon, & pour s'en faire accroire sur le pied de joly homme. Il avoit pourtant daigné prendre la peine d'en conter à Simonne; mais il avoit eu bien à décompter avec elle : car elle ne le pouvoit souffrir; on n'en a point sçû la raison, du moins elle n'est pas venuë à ma connoissance. Quoi que Simonne fût fort resoluë, elle avoit cependant la foiblesse de la plûpart de celles de son sexe; c'est qu'elle craignoit extrêmement les esprits. On ne lui avoit fait aucune histoire d'apparitions, qu'elle ne crût tres-fermement; & on lui en avoit fait beaucoup : car plus on est disposé à croire ces sortes de contes, plus on en entend reciter. Bertrand ne paroissoit pas si crédule à cet égard, & tranchoit même de l'esprit fort, quand on lui parloit de revenans : peut-être étoit-ce pour avoir plus de sujet de faire la guerre à Simonne sur sa crédulité. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette fille étoit là-dessus d'une timidité sans pareille. A peine pouvoit-elle rester seule dans une chambre en plein jour; sa tête se remplissoit de mille imaginations qui lui representoient des phantômes, ou qui donnoient des interpretations effrayantes au moindre bruit qu'elle entendoit, quand elle ne sçavoit pas d'où il pouvoit venir. La nuit étoit encore bien

plus effroyable pour elle : c'est l'ordinaire ; car elle contribuë par ses ténébres à donner des idées affreuses : on y rappelle alors les figures des démons, qu'on peint toûjours fort noires ; & les morts, dont on ne fait gueres les funerailles, que le noir ne les accompagne. Enfin la pauvre Simonne étoit continuellement livrée en proye à l'horreur de toutes ces visions. Gonin & Bertrand s'en divertissoient fort souvent. C'étoit elle qui étoit chargée du soin de la cave ; c'est pourquoi il n'y avoit qu'elle qui y allât tirer du vin ; & c'étoit là une des plus fâcheuses commissions qu'elle pût avoir. Aller seule dans un lieu soûterrain, où il n'y a point d'autre lumiere que celle d'une miserable chandelle qu'on y porte : quelle entreprise pour Simonne ! c'est pourtant ce qu'elle étoit obligée de faire fort souvent. Car qui mener avec elle ? le Maître de la maison ? l'usage ne le permet pas. Gonin ? il avoit l'air trop éveillé. Bertrand ? il étoit trop entreprenant & trop hai. Quelque voisine ? le Bon-homme ne l'auroit pas voulu, de peur qu'elle ne se fût fait payer de ses peines aux dépens de son vin. Simonne ne pût donc se dispenser de cette fatigante corvée.

Maître Gonin prit resolution de se servir de cette cave & des peurs de Simonne pour se divertir, & pour joüer un de ces

tours qui étoient si convenables à son humeur. Voici donc ce qu'il fit. Comme il connoissoit que le valet étoit fort mécontent de la servante, il le prit un jour en particulier, & lui dit ; „ Mon ami Bertrand, il y a long-tems que je m'apperçois que Simonne a beaucoup de mépris pour toi ; qu'elle te traite comme un faquin, quoi qu'assurément tu ne mérites pas d'être traité de la sorte, & qu'elle te fait toutes les pieces qu'elle peut, où pour te rendre ridicule, où pour te mettre mal dans l'esprit de mon pere. Cela me déplaît fort. Tu es un bon garçon, & je t'ai toûjours reconnu pour tel : il est constant que cette Païsanne devroit avoir plus de considération pour toi. Bertrand ouvroit de grands yeux, & paroissoit charmé de voir que son jeune maître prenoit avec tant de bonté ses interêts : il ne répondit pourtant à toutes ces obligeantes expressions que par un, Monsieur je vous suis bien obligé : aussi n'étoit-il pas capable d'en dire beaucoup plus. Gonin le voyant dans une si bonne disposition, ajoûta : " Il faut absolument que tu te venges pour une bonne fois de cette salope ; car si tu ne lui fais pas quelque tour, dont elle se puisse toûjours ressouvenir, comme elle continuëra de te prendre pour une bête, elle fera tant, qu'enfin

„ tu ſuccomberas. Voici donc ce que je te
„ conſeille de faire. Monſieur, dit Ber-
„ trand, en l'interrompant, pourvû qu'il
„ n'y ait point de danger pour moy, j'en-
„ treprendrai tout ce que vous voudrez ;
„ car vous ſçavez bien qu'il ne faut pas
„ s'arracher le nez, pour faire dépit à ſon
„ viſage. Oüi, je ſçai cela, repliqua Go-
„ nin ; c'eſt pourquoi je t'aſſure que ſi tu
„ ſuis l'avis que je vais te donner, il ne
„ t'en coûtera pas le moindre membre de
„ ton corps, pas même un de tes cheveux,
„ ni un des poils de ta barbe ; je t'aime
„ trop pour te vouloir cauſer aucune per-
„ te, quelque petite qu'elle ſoit. Ecoute-
„ moi donc. Tu ſçais que Simonne craint
„ beaucoup les eſprits, qu'elle ſe perſuade
„ preſque toûjours que quelque revenant
„ eſt en embuſcade pour la ſurprendre.
„ Oüi, je le ſçai, dit Bertrand, & elle
„ me fait grande pitié avec ſes imagina-
„ tions. Il faut avoir l'eſprit bien foible,
„ pour ſe mettre de telles fantaiſies dans
„ la tête. J'ai toûjours remarqué, dit Go-
„ nin, que tu as l'eſprit auſſi fort qu'il
„ doit être pour ne point donner dans ces
„ foibleſſes ; & je t'en eſtime davantage.
„ Mais revenons à ce dont il eſt queſtion.
„ Il faut que je t'habille en eſprit : quand
„ je t'aurai habillé comme je jugerai à
„ propos que tu devras être (car je ſçai

parfaitement comment les esprits sont " faits ; tu descendras secrettement dans " la cave, & là tu te bloriras dans le fond, " derriere un tonneau, de sorte qu'on ne te " voye point du tout : & quand Simonne " y sera arrivée pour tirer du vin, tu te " leveras tout d'un coup, tu te hausseras, " tu te baisseras, tu courras après elle, & " alors tu verras beau jeu. Compte qu'a- " près ce stratagême, dans la suite tu n'au- " ras qu'à la menacer des esprits, pour la " réduire à la raison. ,, Bertrand trouva cet expédient assez de son goût : cependant il lui vint dans l'esprit une petite difficulté qui l'embarrassoit ; c'est qu'il craignoit qu'en contrefaisant l'esprit, tous les esprits veritables le trouvant mauvais, ils ne vinssent à se jetter sur lui, pour le punir de la hardiesse qu'il auroit euë de faire leur personnage, & de se mêler d'un métier qui ne lui convenoit pas. Gonin l'assura qu'ils admireroient plûtôt son entreprise, qu'ils ne la condamneroient ; que ceux qui sont mal-faisans seroient ravis de voir qu'il auroit fait leurs fonctions ; parce que pourvû qu'on fasse du mal, ils ne s'embarassent pas d'où il vienne ; & que ceux qui sont bons sont bien aises qu'on excite à les craindre ; parce qu'en les craignant, on les respecte, & l'on garde des mesures raisonnables avec eux. Ce raison-

hortation pour l'encourager à ramasser toute son adresse & toute sa valeur, afin d'effrayer Simonne de son mieux, & sur tout de ne se point faire connoître, quelque chose qui arrivât. Bertrand promit, & Gonin se retira chez lui, aprés avoir fermé la porte de la cave.

Sur le soir Simonne vint trouver Gonin, pour lui demander la clef de la cave, parce que le tems commençoit de s'approcher, auquel elle devoit aller tirer du vin pour le souper. Elle étoit attenduë, mais non pas pour la faire donner dans le piége qu'on sembloit lui avoir dressé; car Gonin avoit un autre dessein dans la tête, & bien different de celui auquel le Lecteur s'attend. On va le voir. Quand cette fille fut entrée dans sa chambre, il en ferma la porte, & lui dit, qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer. Simonne voyant la porte fermée, & entendant parler d'affaire importante, la défiance la prend, elle s'allarme & va chercher la porte pour s'enfuïr, en montrant un certain visage noir & renfrongné, qui ne promettoit rien de bon pour celui qui venoit de la jetter dans cet embarras. Gonin craignant extrêmement que son entreprise ne vint à échoüer, entra dans un grand sérieux, & prenant un ton haut & ferme, lui parla avec autorité de cette ma-

nière. ,, Mon amie, à qui penses-tu avoir affaire ? pour qui me prens-tu ? reste ici, " & écoute moi. Il s'agit de tes interêts " dans l'avis que j'ai à te donner, & non " des miens. Tu en conviendras aussi-tôt " que tu l'auras appris. Si tu sors après " ce que je te dis, sans vouloir m'entendre " davantage, tu ne coucheras pas aujourd'hui ici ; j'en sçaurai bien trouver le " moyen. Après avoir parlé de la sorte, il " va à la porte, l'ouvre, & lui ajoûta : " Pour te marquer que je ne prétends point " te tenir de force, sors, si tu veux, tu en " as la liberté; voilà la porte toute ouverte. " La pauvre Simonne demeura comme stupefiée, & ne sçavoit que dire ; elle ne répondit que par des larmes, & resta quelque tems en la même place, sans parler, sans avancer, ni reculer. Gonin alla s'asseoir auprès d'une table qui étoit dans le fond de la chambre, & resta aussi quelque tems dans cette situation, sans dire un seul mot. Enfin après cette scene muette, il lui dit : ,, Veux-tu m'écouter ? veux-tu sortir ? " Point de réponse. Il va refermer la porte, & s'étant remis sur la même chaise qu'il venoit de quitter ; ,, Approche-toi, Simonne, lui dit-il, si tu veux m'écouter. Elle s'approcha fort timide & fort honteuse ; & il se mit à lui parler ainsi. Tu es une fort bonne fille, que j'ai toû-

„ jours trouvée fort sage, fort soigneuse,
„ & fort fidelle à ton devoir ; je t'aime
„ beaucoup à cause de cela ; c'est pour-
„ quoi je te vais avertir d'une piéce qu'on
„ te veut joüer : & c'est pour cela que j'ai
„ fermé cette porte, afin que je te par-
„ le, sans que personne puisse m'entendre.
A ce mot de piece qu'elle ne comprenoit pas bien selon la valeur du terme, elle fit des questions qui démonterent entierement le sérieux de Gonin. Il en fit des éclats de rire, si excessifs, qu'elle en fut fort mortifiée ; elle se *démortifia* pourtant, quand il lui eût donné l'explication de ce qu'il vouloit dire.

Il lui apprit donc, que Bertrand s'étoit déguisé en esprit avec un drap blanc qui le couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds : que quand elle seroit arrivée dans la cave où il l'attendoit, il sortiroit pour lui faire peur, de derriere un tonneau, où il se tenoit caché : qu'il se léveroit, qu'il se baisseroit, qu'il courroit après elle, enfin qu'il mettroit en usage toutes les postures & toutes les attitudes qu'il croyoit les plus propres pour l'effrayer. (A la vérité, il ne se servit peut-être pas du mot d'attitudes, de peur que cette bonne fille ne le comprenant pas, elle n'y soupçonnât encore quelque mystere ; & qu'ainsi elle ne redevint rétive sur ce qu'il exigeoit d'elle.

Ce

Ce mot s'est trouvé au bout de ma plume, le voila placé. Je l'effacerois, si je croyois qu'il dût donner occasion de douter de la verité de cette histoire : mais je me persuade qu'il ne lui fera ni bien ni mal. Il suffit que j'avertisse de bonne foi qu'il n'est pas dans mes Memoires. (" Est-il, possible, Monsieur, répondit Simonne ? Cela est " si possible, répartit Gonin, qu'aussi-tôt " que tu seras entrée dans la cave, il t'ap- " paroîtra ainsi que je viens de te le dire. " Oh, Monsieur, avec vôtre permission, " repliqua-t'elle, il ne m'aparoîtra point, " car je n'irai pas. „ Il y eut ensuite une grande altercation là-dessus, entr'eux deux : & il y fut dit souvent, je n'irai point, tu iras. Après que nôtre jeune fourbe se fut bien diverti de cette dispute : pour la finir, il lui apprit de quelle maniere Bertrand étoit enveloppé, comment ses bras étoient si bien liez, qu'il lui étoit impossible de s'en servir. Enfin, il lui protesta, qu'il n'avoit en tout que les jambes de libres, pour s'enfuïr en cas de besoin. Simonne crut ce qu'on lui disoit, & promit d'aller hardiment dans la cave, & de s'y bien mocquer de Bertrand, en lui marquant qu'elle le reconnoissoit, & le raillant de telle sorte, que rien n'y manqueroit. " Eh! que tu n'y es pas, Simonne, reprit Go- " nin, il faut faire tout le contraire de ce "

„ que tu viens de dire. Le railler seule-„ ment seroit une vengeance trop douce „ pour lui : il se mocqueroit lui-même de toi dans la suite, de ce que tu te serois contentée de le railler, l'ayant si beau pour le punir d'une bien autre maniere, & pour lui apprendre qu'il ne fait pas bon de vouloir te joüer de pareils tours. Simonne trouva que son Maître avoit raison, & goûta si bien la remontrance qu'il lui faisoit, qu'elle le pria de lui dire comment elle devoit s'y prendre, pour apprendre en effet à vivre à Bertrand, & à n'oser plus l'agacer de la sorte. Voila ce que tu as à faire, dit Gonin. Muni-toi premierement de ce bâton (il lui en donna un court assez fort) tu le cacheras sous ton tablier; quand tu seras arrivée dans la cave, & que le drôle se levera pour t'effrayer, fais comme si tu croyois que ce fût un esprit, parois tremblante de peur, & aussi-tôt qu'il t'approchera, tire ton bâton, donne-lui en de bons coups à tours de bras, & quelque chose qu'il te dise pour t'assurer qu'il est Bertrand, assure-lui que tu n'en crois rien, & frappe toûjours. Sur tout ne manque pas de résolution; tu vois que de la maniere qu'il est empacqueté, il ne te peut faire aucun mal; toute sa ressource sera de s'enfuir, s'il te voit disposée à continuer de le bâtonner, sans misericorde.

Dis-moi, te sens-tu assez de courage pour cette expédition à compte qu'elle te fera beaucoup d'honneur si tu t'en acquittes bien, & que nôtre homme tremblera dans la suite devant toi, autant de fois qu'il se ressouviendra de la force de ton bras, & qu'il deviendra à ton égard aussi doux qu'un mouton.

Simonne se trouva si encouragée par ce discours, qu'elle eût voulu être déja en faction. Elle prit de bon cœur le bâton, remercia Gonin, & sortit bien résoluë, non seulement d'éxécuter à la lettre tout ce qu'on lui avoit conseillé, mais encore d'y ajoûter, autant qu'elle le jugeroit necessaire pour bien prouver à Bertrand qu'elle étoit une terrible joüeuse quand elle s'y mettoit. Gonin lui récommanda bien, en la quittant de ne jamais dire à personne ce qui venoit de se passer; afin que tout le monde croyant que sa vengeance n'étoit venuë que de son adresse & de son courage, on en eût plus d'estime pour elle. Il faut avoüer que voila un tour tres-digne de Maître Gonin. Aussi s'applaudissoit-il beaucoup de l'avoir imaginé; il en attendoit l'éxécution avec la plus grande impatience du monde; & Simonne de son côté, eût voulu être déja à même. Enfin l'heure tant souhaitée de part & d'autre arriva. Elle partit pour aller à la

cave. En chemin sa chandelle s'éteignit. Ce petit accident lui sembla être d'un mauvais présage, elle en eut quelque inquietude. Gonin, qui rodoit aux environs de la cave, s'en apperçût; il la remit dans son assurance, en lui representant, qu'elle n'en devoit point tirer d'autre conséquence, sinon, que c'étoit sa faute, parce qu'étant tout occupée de son dessein, elle n'avoit pas pris assez de précaution pour garantir sa lumiere du vent qui soufloit alors assez fort, & qu'elle devoit se ressouvenir que la même chose lui étoit arrivée d'autres fois, sans qu'elle en eût tiré aucun mauvais prognostic. Elle rentra en raison là-dessus, & alla rallumer sa chandelle, puis vint pour entrer dans la cave. Quoiqu'elle eut pris une forte résolution de bien remplir le rôle qu'elle alloit joüer, on m'assure dans mes memoires, qu'en ouvrant la porte de la cave elle eut quelque fouteur; & que même ses mains étoient si tremblantes, qu'à peine pouvoit-elle tenir sa chandelle. Cela peut fort bien être, & je doute même qu'il fût possible que cela fût autrement; car s'il est vrai, ainsi qu'on nous l'a dit, qu'elle craignoit extrêmement les esprits, qu'elle avoit jour & nuit l'imagination remplie d'une infinité d'idées qui lui representoient des revenans, des phantômes & des spectres;

comment auroit-elle pû être alors plus assurée, puisqu'elle s'attendoit de voir du moins l'apparence & la figure d'un esprit, ainsi que Gonin l'en avoit avertie ? Peut-être quand elle se vit, comme on dit, au fait & au prendre, lui vint-il quelque doute sur l'histoire que nôtre fourbe venoit de lui faire. Quoiqu'il en soit, sa conduite fut telle qu'elle la lui avoit promise.

Elle descendit, & quand elle eut fait quelque pas vers les tonneaux, Bertrand ne manqua pas de se montrer. Simonne l'ayant vû, fit un cri ; mais en criant elle prit une précaution qui étoit fort à propos, c'est qu'elle posa son chandelier avec la chandelle sur le bord d'un tonneau du côté de la muraille, & par conséquent éloignée du chemin, prévoyant bien que dans le chamaillis qui s'alloit faire, on auroit pû éteindre la chandelle, & qu'ainsi elle n'auroit pas pû joüer aussi-bien qu'elle l'avoit projetté. Cependant Bertrand s'avance vers elle, en se haussant & se baissant ; & elle, sans se hausser ni se baisser, s'avance aussi vers lui, en disant : ah ! « il faut que je tuë une fois en ma vie un « de ces esprits qui me donnent tant d'in- « quietudes ; peut-être les autres n'oseront- « ils après cela se froter à moi. » En même tems elle lui porte un effroyable coup de bâton sur les épaules. Bertrand fait le

moulinet ; & recule. Elle le rencogne dans un coin, & travaille sur lui de son mieux avec le bâton. „ Hé maudite Simonne, „ s'écrie-t'il, veux-tu m'assommer ? Vraye- „ ment c'est bien mon dessein, répond- „ elle, en le frapant toûjours sur les épau- „ les, sur les bras, sur les reins & sur les „ fesses (car elle avoit la charité d'épar- „ gner la tête.) Laisse-moi aller, crie- „ t'il encore ; ne vois-tu pas, que je ne suis „ point un esprit ? Pour réponse elle lui donne un grand soufflet ; & le drap n'em-pêcha point du tout que la joüe n'en ressentit toute la force. Elle recommence à faire usage du bâton, & lui en donne des bourades depuis le col jusqu'aux jambes, par tout où elle pouvoit attraper : car il étoit dans une agitation étrange. Quand il avoit reçû un coup d'un côté, il se tournoit d'un autre, comme si ces virevoltes lui avoient été d'un grand secours pour éviter les persécutions de la terrible Simonne: Et cependant elles ne servoient qu'à donner moyen à cette batteuse de ne laisser aucune partie de son corps, qui n'eût été frappée. " Ma chere Simonne, „ s'écria-t'il dans l'amertume de son cœur, „ je t'assûre que je ne suis point un esprit, „ je suis Bertrand. A d'autres, à d'autres, „ s'écria-t'elle à son tour, vraiment tu „ m'en veux bien donner à garder, mau-

vais esprit que tu es ; voila un beau con- «
te que tu me fais là ! Bertrand a bien «
d'autres affaires que de venir ici pour «
me faire peur : il est peut-être à present «
au cabaret où il s'enyvre. De plus, com- «
ment seroit-il entré dans cette cave, «
puisque j'en ai la clef ? Il n'y a qu'un «
esprit qui ait pû venir ; car on dit que «
les esprits peuvent passer par le trou de «
la serrure. En lui chantant ces desagréa- «
bles paroles, elle battoit toûjours la «
mesure sur lui. Tu ne me laisseras pas, «
crioit-il encore ; la partie n'est point éga- «
le, ne le vois-tu pas bien ? « Pour répon-
se il avoit des *ce n'est point ma faute* accom-
pagnez de coups de bâton. Enfin voyant
qu'il n'y avoit point d'esperance d'obte-
nir d'elle aucune remission, se sentant tout
moulu de coups, & ne doutant point qu'el-
le n'eût résolu de l'assommer, il crie de tou-
tes ses forces : misericorde, misericorde, «
à moi, à moi, on me tuë, on m'égorge, «
on m'assassine ; & en criant de la sorte, «
il fait un effort pour se sauver, passe avec
violence entr'elle & les tonneaux ; Simon-
ne devenuë furieuse, le poursuit, mais
comme il étoit encore plus pressé qu'elle,
& plus ingambe, il s'échappe, & remonte
assurément beaucoup plus vîte qu'il n'étoit
descendu ; & sans regarder derriere lui,
pour voir ce que deviendroit son ennemie.

Mais pendant qu'il se sauvoit, que l'état de la pauvre Simonne étoit alors different de celui dont elle lui avoit quelque momens auparavant fait si bien sentir la vivacité & la vigueur ! Qu'il y a de traverses dans la vie ! que les prospéritez sont fragiles ! qu'il faut peu compter sur les succez, quoiqu'on les tienne comme assurez, & qu'il semble que rien ne les puisse détruire ! Qui n'auroit dit que Simonne seroit sortie triomphante de cette cave ? Qui ne se seroit attendu dans la lecture du recit que je viens de faire qu'elle ne se sentiroit pas de joye après une victoire si pleine & si bien conditionnée ? Helas ! la pauvre malheureuse ! elle ne sent ni joye ni tristesse ; car elle est par terre sans aucun sentiment, évanoüie ; si elle reste dans cet état seulement pendant une heure, on ne comptera plus sur sa vie.

Gonin, qui, comme j'ai déja dit, rodoit autour des acteurs de cette scene, pour voir à quoi se termineroit sa belle entreprise, après avoir vû Bertrand coûrant de toute sa force du côté du premier escalier qui se trouva en son chemin, se glissa vers la cave, & y descendit, dans le dessein de se réjoüir avec elle de la disgrace de ce valet ; (car il avoit tout entendu) mais quelle fut sa surprise & son inquiétude, quand il la vit par terre sans mou-

vement, & ne montrant sur son visage que la figure de la mort ? Il alla promptement prendre du vin, lui en mit dans la bouche & sur les yeux, lui en jetta au visage, & à force d'agitations la fit revenir à elle. Il revint aussi à lui, je veux dire qu'il se trouva un peu délivré de l'embarras & de l'inquietude que lui avoit causé l'état de morte ou du moins de mourante, où elle lui avoit d'abord paruë. Il la releva; & quand elle voulut marcher, elle fit un cri effroyable, parce qu'elle se sentit arrêtée par sa robe; & c'étoit pour cela aussi qu'elle étoit tombée dans un évanoüissement: car dans le tems qu'elle poursuivoit Bertrand, sa robe s'étoit accrochée au bout d'un cercle de tonneau; & nonobstant la fermeté & le courage, dont elle avoit donné de si sensibles preuves au pauvre valet, elle alla s'imaginer que c'étoit un esprit qui l'arrêtoit: la frayeur la saisit si fort dans ce moment, qu'elle demeura sans force & presque sans vie, ainsi que je viens de la representer. Gonin la tira entierement de cette illusion, en lui montrant de quelle maniere cette malheureuse robe étoit attachée au cercle. Elle reprit tout-à-fait ses esprits, alla tirer du vin, sortit de la cave, se retira dans sa cuisine, & Gonin d'un autre côté.

Voyons ce que devint Bertrand. Le

bruit qu'il avoit fait dans la cave en criant, pour intimider Simonne & l'empêcher de continuer l'exercice furieux de ses bras contre lui, s'étoit fait entendre jusques dans la chambre où étoit le pere de Maître Gonin; c'est pourquoi il en sortit, pour sçavoir d'où pouvoient venir ces cris; & malheureusement pour lui, il se trouva sur l'escalier au tems que le valet y montoit avec précipitation pour chercher quelque asile contre les poursuites de sa cruelle ennemie. Ce bon homme, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à trouver devant lui un tel spectre, en fut si effrayé, qu'il tomba à la renverse & s'évanoüit à son tour. Nouvel embarras pour son fils; il s'en tira pourtant assez heureusement: car après avoir fait revenir le Bon homme à lui; il reconnut qu'il n'avoit eu que de la peur, sans aucune blessure ni autre accident qui tirât à conséquence. Son pere eut beau ensuite assurer, qu'il avoit vû sur l'escalier un phantôme: le fils, qui avoit la langue du monde la mieux penduë, quand il s'agissoit de soûtenir quelque chose qui lui tenoit au cœur, lui prouva, sans qu'il pût repliquer un mot, qu'il n'avoit rien vû que par imagination. Il fonda particulierement ses preuves sur ce que celui-ci lui dit que cette apparition s'étoit presentée à ses yeux, immédiatement après avoir

été éveillé par des cris qu'il avoit entendus étant assoupi dans un fauteüil. Ce Bon homme & Simonne étant tranquillisez, Gonin alla chercher Bertrand ; il le trouva dans sa chambre, fort embarrassé pour se défaire de son funeste déguisement : il le dèshabilla bien plus facilement qu'il ne l'avoit habillé, le consola de son mieux, l'assura qu'il n'avoit aucunément contribué à cette grâle de coups de bâton qu'il assuroit lui avoir été donnez : & lui conseilla de ne jamais avoüer que ce fût lui qui les eût reçûs : tant afin de n'avoir rien à démêler là-dessus avec son pere, à cause de l'accident qui lui étoit arrivé, que pour faire dépit à Simonne. Il y consentit, parce qu'il ne voyoit pas qu'il pût faire mieux; & il prit assez sur lui, malgré son accablement & les douleurs qu'il sentoit, pour aller servir à table, aussi tranquillement que s'il avoit passé toute l'après-dînée à dormir. Simonne en fut même étonnée, & ne sçavoit qu'en croire. Quand elle passoit auprès de lui elle lui soûrioit, & lui la gratieusoit, comme s'ils avoient été le mieux du monde ensemble. Gonin étoit ravi de voir qu'ils faisoient si bien leurs personnages, & s'en divertissoit de tout son cœur. Il fut cependant fort attentif à leur representer en particulier à l'un & à l'autre la necessité où ils étoient de ne

rien dire, à cause de ce qui étoit arrivé à son pere. Il lui furent fort fidelles là-dessus; aussi voyoient-ils bien qu'il y alloit de leurs interêts de se taire : car le Bon homme n'auroit pas manqué d'en marquer son ressentiment & à son fils & à ses deux domestiques. On sçût pourtant, je ne sçai comment, quelques mois après cette histoire, avec toutes les circonstances que j'ai rapportées. Mais comme le pere avoit en quelque maniere oublié son évanoüissement, bien loin de s'en fâcher, il s'en divertit beaucoup, & se faisoit un plaisir de la raconter aux autres. Bertrand même, qui étoit entierement gueri de ses contusions, prit le parti d'en rire aussi, parce qu'il avoit assez d'esprit pour concevoir que s'il s'en fâchoit, on se moqueroit doublement de lui. Venons à l'histoire d'un autre tour de revenant que Maître Gonin joüa par lui-même.



CHAPITRE VI.

Maître Gonin se fait ami de deux Apothicaires ; puis après avoir trop maltraité leur profession, il se broüille avec eux. Parties enflées d'Apothicaires. Demi-lavement donné par vengeance : grand trouble élevé dans la Pharmacie à ce sujet : plaisanteries occasionnées par ce trouble. Source découverte, dont les eaux étoient salutaires. Adresse pour faire valoir cette source. Maître Gonin vole les fruits d'un jardin qui appartenoit aux deux Apothicaires, & les effraye par une apparition qu'il imagine.

L'Histoire, dont il s'agit dans ce Chapitre, sera peut-être plus interessante pour de certains Lecteurs difficiles à contenter, que celle du Chapitre précédent. Comme celle qu'on vient de lire ne roule principalement que sur un valet & une servante, ces sortes d'acteurs paroîtront sans doute, trop bas pour eux. « Nous avons bien affaire, diront-ils, qu'on nous « vienne apprendre avec un grand détail, « lardé même de réfléxions, que Simonne « la servante du pere de Maître Gonin, « craignoit beaucoup les esprits, que Ber- « trand lui voulut faire peur, & qu'il en «

,, devint la dupe. Voila une chose bien ,, rare, qu'une païsanne qui craint les es- ,, prits ! tous les villages en sont pleins : ,, aussi-bien que de Bertrands qui leur font ,, des piéces par rapport à ces sortes d'i- ,, maginations. Mais je prie ces Lecteurs délicats à outrance, qui veulent toûjours du grand & du noble, de faire réfléxion, que j'écris l'histoire d'un homme qui n'étoit point élevé dans la grandeur, qui alloit terre-à-terre, selon que les occasions le demandoient. Mais quoi ! pour se contenter, ils n'ont qu'à mettre par imagination une Princesse en la place de Simonne, & lui faire faire autre chose que d'aller tirer du vin dans une cave ; ils n'ont qu'à mettre en la place de Bertrand, un Chevalier d'importance, mais mal-voulu de la Princesse. Il n'y a rien de si aisé, que de se donner cette satisfaction : si j'avois été d'humeur à trahir la verité de mon histoire, je la leur aurois donnée moi-même. Pour les consoler, je les avertis, qu'ils trouveront dans la suite des Acteurs plus relevez, qui joüeront dans les scenes que je leur prépare. Quant à celle que je vais donner, ceux qui en sont les sujets, ne sont pas, à la verité, des plus brillans ; mais aussi sont-ils d'une condition plus élevée, que celles de Bertrand & de Simonne ; puisque ce sont deux honnêtes

freres Apothicaires, fort riches & des plus célébres dans leur profession. Je nommerai l'aîné Goubiche, & le cadet Clunier. Leur boutique étoit celle de toute la ville, qui passoit pour être la mieux fournie de tous les ingrédiens que la Pharmacie a inventez ; elle faisoit une partie de la maison où demeuroit Maître Gonin ; & ainsi on ne pouvoit pas être plus voisins qu'ils l'étoient les uns des autres ; ce voisinage avoit produit une grande fréquentation entr'eux ; ils étoient presque toûjours ensemble. Quoi que Gonin fût alors fort jeune en comparaison de ces deux Apothicaires ; il ne laissoit pas de raisonner beaucoup sur leur métier ; & même souvent d'une maniere fort desobligeante ; car il prenoit plaisir, pour peu que l'occasion se présentât, de tourner en ridicule leur profession, & quelquefois de la traiter de dangereuse & de pernicieuse pour le public.

On rapporte entr'autres disputes là-dessus, qu'à l'occasion d'un quiproquo qui venoit d'être fait par un autre Apothicaire, & qui avoit causé une grande rumeur dans la ville, Gonin en fit des plaisanteries si outrageantes contre toute la Pharmacie en présence de Goubiche & de Clunier, que ceux-ci furent sur le point de le chasser de leur boutique ; car

à parler franchement, il avoit trop outré l'invective, s'il leur avoit tenu le discours qui est tombé entre mes mains ; en voici un très-petit extrait ; le Lecteur jugera par cet échantillon, de tout ce discours ; j'en ai retranché tout le fiel & toute l'aigreur qui attaquoient personnellement ces deux freres.

,, Quelles gens sont-ce que les Apothi-
,, caires, leur dit-il dans la chaleur de la
,, dispute, quelles gens sont-ce, pour s'en
,, faire tant acroire ? Ce sont les cuisiniers
,, des Medecins, mais qui gâtent souvent
,, les mets qu'ils préparent, par les mau-
,, vaises drogues dont ils les assaisonnent ;
,, d'ordinaire ou leur ignorance, ou leur
,, inattention, ou leur paresse, ou leur
,, gueuserie les empêche de faire mieux.
,, Leurs boutiques sont remplies de boëtes
,, & de pots enjolivez de figures : on y
,, voit des écriteaux qui promettent des re-
,, medes admirables pour guerir de toutes
,, sortes de maux ; foüillez-y, vous y trou-
,, verez des especes de poisons, qui ne sont
,, propres qu'à détruire la santé, quand on
,, en joüit, ou à empêcher qu'elle ne re-
,, vienne, quand elle est perduë. J'appelle
,, poisons, les drogues qui y sont conte-
,, nuës, parce qu'elles sont souvent des
,, médicamens fort mêlez, où le bon & le
,, mauvais se trouvent presque également,

par la corruption & par la pourriture « qu'on se contente de déguiser, sans s'em- « barrasser des mauvais effets qu'ils peuvent « produire. Il n'arrive que trop souvent « qu'on vend dans ces boutiques une chose « pour une autre : de là les malades meu- « rent ou empirent, sans qu'on soupçonne « le moins du monde les drogues qu'on leur « a fait prendre. Ces frippiers de Pharma- « cie achetent au meilleur marché qu'ils « peuvent indifferemment bon & mau- « vais ; car ils se font un honneur, de te- « nir leurs boutiques bien remplies, afin « qu'on puisse dire qu'il n'y a point de nen- « ny chez eux ; & qu'ils ne donnent point « sujet de les appeller Apothicaires sans « sucre. S'ils sont assez de bonne foi, pour « ne vouloir pas tromper ; ils peuvent être « assez ignorans pour être trompez sans « qu'ils s'en apperçoivent, par les Mar- « chands ausquels ils s'adressent ; & tout « cela tombe sur les pauvres malades ; les « Apothicaires font les fautes, & les ma- « lades les boivent. Quelle momerie, que « de prétendre, comme ils font, qu'à cau- « se qu'ils auront formé une composition « de plusieurs choses, dont ils veulent que « les proprietez soient differentes, elle « nous guerira de toutes sortes de maux ; « comme si à cause que l'Apothicaire l'or- « donne, elles étoient obligées chacune de «

„ conserver toute leur force, quoi qu'elles
„ soient associées avec d'autres qui leur
„ sont contraires : comme si allans vers les
„ endroits du corps, qui selon l'Apothi-
„ caire, leur conviennent le mieux, il ne
„ leur étoit pas possible de se fourvoyer en
„ chemin : comme si celle, par exemple,
„ dont la bile est le département où elle
„ doit se ranger & agir, n'osoit se rendre
„ ailleurs, de peur de se faire de fâcheuses
„ affaires avec ses compagnes. Les Apo-
„ thicaires veulent absolument du mélan-
„ ge : ils ne sont point pour les médica-
„ mens simples : car trop simples seroient
„ leurs gains ; ils ne sont point pour ceux
„ qui se trouvent dans leur païs : car étant
„ trop communs & trop connus, leurs
„ profits seroient trop minces. En vain
„ leur representeroit-on, que ceux du païs
„ seroient plus frais, plus nouveaux &
„ plus sûrs ; plus sûrs, dis-je, parce qu'on
„ les cueilleroit plus à propos ; parce qu'on
„ les falsifieroit & qu'on les contreferoit
„ plus difficilement ; parce qu'ils ne se-
„ roient pas sujets à être moüillez, gâtez,
„ pourris, comme ceux qui viennent de
„ loin : en vain, dis-je, feroit-on ces re-
„ presentations aux Apothicaires ; ils sont
„ en possession de se servir des drogues
„ étrangeres, les Médecins les y soûtien-
„ nent, la prévention des malades leur est

favorable; c'est pourquoi on voudra toû- «
jours en cela, comme en plusieurs autres «
choses, de ce qui vient de fort loin, de «
ce qui est fort rare, de ce qu'on a de la «
peine à trouver, de ce qu'on achete bien «
cher. A la verité la santé ne s'en trouvera «
pas mieux, mais qu'importe à l'imagina- «
tion sera contente, & les Apothicaires «
s'en trouveront bien. «

Voila un fort leger extrait du discours que Gonin fit aux deux Apothicaires; on y voit assez qu'il ne les ménageoit point. Depuis ce jour-là il ne les vit que fort rarement; & la division devint telle dans la suite, qu'ils ne se vitent plus du tout: ils ne se saluoient pas même réciproquement, tant ils étoient broüillez ensemble.

Avant que de venir au recit du tour que Maître Gonin joüa à Gourbiche & à Clunier, je vais donner à connoître plus particulierement ces deux dignes freres Apothicaires. L'un & l'autre étoient vieux garçons, qui ne fréquentoient personne; car excepté nôtre Maître Gonin, ils n'avoient eu habitude avec qui que ce fût; on les appeloit dans leur quartier les deux misantropes; d'autres leur donnoient le nom de sauvages. On ne laissoit pas de les estimer; car ils passoient pour être de fort honnêtes gens. On ne les entendoit jamais discourir d'aucune affaire publique: on

étoit fort mal venu auprès d'eux, si l'on s'entretenoit en leur presence mal-à-propos des absens. Ils ne donnoient jamais à manger à personne, & n'alloient jamais manger dehors, à moins que ce ne fût à leurs dépens, c'est-à-dire, dans les Hôtelleries, quand ils étoient obligez d'aller à la campagne. Ils ne se mêloient de rien du tout, que de leur métier. Ils parloient peu, & écoutoient volontiers, quand il ne s'agissoit que de choses indifferentes. Ils faisoient beaucoup de charitez, mais le plus secrettement qu'il leur étoit possible; c'étoit les desobliger & leur être à charge, que de se répandre alors en profusion de remerciemens; c'est pourquoi souvent, pour éviter ces sortes d'importunitez, ils faisoient leurs aumônes par le ministere de tierces personnes, dont la probité leur étoit si connuë, qu'ils n'avoient aucun lieu d'en douter. On assure qu'ils s'aimoient réciproquement d'une tendresse qui ne s'est peut-être jamais trouvée entre deux freres; & on ajoûte qu'ils traitoient leurs domestiques, c'est-à-dire, trois garçons de boutique & deux servantes, avec plus de douceur & de bonté, que le meilleur pere ne traiteroit ses enfans. Ils étoient aussi attentifs à se cacher dans l'acquit des devoirs de leur Religion, que dans l'exercice de leur charité: pour les trouver à

l'Eglise, il falloit y aller de grand matin, & les y chercher dans quelques coins fort retirez, car c'est là qu'ils se plaçoient ordinairement. Enfin on peut dire qu'à leur métier près, ces deux hommes vivoient en veritables solitaires. Voila à peu près quel étoit le caractere de leur esprit & de leur humeur.

Quant à leur fortune, ils passoient pour être tres-riches, & l'étoient en effet: leur réputation d'habileté dans la Pharmacie, & de probité dans l'usage qu'ils en faisoient, y avoit beaucoup contribué. On a souvent dit, & l'on dit tous les jours en parlant des parties que l'on trouve trop enflées, que ce sont des parties d'Apothicaires, dont il faut retrancher la moitié. Celles de Goubiche & de Clunier n'étoient point de ce nombre; car ils s'étoient mis sur le pied de ne permettre point qu'on diminuât un seul denier sur celles qu'ils presentoient; & tous ceux qui avoient affaire avec eux à cet égard y étoient si accoûtumez, qu'ils ne lisoient que l'arrêté qui étoit au bas, & payoient sans aucune difficulté ni resistance la somme qu'il contenoit. On fait là-dessus un conte; je vais le donner tel que l'on me l'a apris, sans me rendre garant de la verité du fait. On dit qu'un homme de consideration, que j'apellerai Demorgant, à qui ils avoient fourni

plusieurs remedes, se mit dans l'esprit de retrancher, selon l'usage ordinaire, la moitié de la somme à laquelle montoient les parties qu'ils lui avoient envoyées. Ils allerent eux-mêmes lui representer, que ne suivant point la coûtume des autres Apothicaires, ils mettoient toûjours au juste ce qu'il falloit, & qu'il n'y avoit jamais un sol à rabattre. Ils eurent beau dire, il n'en voulut point démordre; & sur toutes les representations qu'ils lui faisoient, il ne leur donnoit point d'autre réponse que ces mots : Autant en emporte le vent. Enfin ils furent obligez d'en passer par là : mais ils en conserverent fidellement le souvenir, & sur tout de ces mots si souvent répétez, *autant en emporte le vent* ; afin que quand l'occasion s'en presenteroit, ils pûssent lui apprendre qu'il ne falloit pas se joüer de la sorte avec eux. Quelque tems après il eut besoin de leur ministere, c'est-à-dire, de quelques remedes qu'on appelle vulguairement lavemens ou clisteres. Il en prit un certain nombre, selon qu'il jugea qu'ils lui étoient necessaires. L'aîné alla ensuite lui porter ses parties. D'abord le convalescent, avant que de les lire, se plaignit qu'ils lui avoient fait d'étranges révolutions dans le corps, & qu'il sembloit que les tempêtes & les orages en sortoient. Tant mieux, répondit Goubiche, pourvû

que vous les ayez rendus : oüi, répondit «
l'autre ; mais de sorte qu'en les rendant, «
les quatre vents les accompagnoient, en «
soufflant de toutes leurs forces. Tant «
mieux, répondit encore Goubiche ; c'est «
signe qu'il n'en est rien resté. « Demorgant qui ne comprenoit point les raisons de ces tant mieux, lût ces parties ; & après les avoir lûës, il s'écria avec un transport qui marquoit la satisfaction où il étoit de lui-même : « Ai-je eu tort, Monsieur «
Goubiche, de vous retrancher la moi- «
tié de la taxe de vos parties précédentes, «
puisque vous mettez dans celles-ci les re- «
medes selon le prix auquel je les ai rédui- «
tes par le retranchement dont vous fai- «
siez tant de plaintes ; lisez plûtôt les unes «
& les autres (il les lui presenta dans le moment) & Goubiche lui repartit avec un sang froid, capable d'impatienter la patience même : « Vous m'avez retran- «
ché la moitié du prix auquel j'avois taxé «
les remedes de mes précédentes parties ; «
j'ai jugé là-dessus que vous ne payeriez «
ces dernieres aussi qu'à moitié, c'est «
pourquoi je ne vous ai envoyé que des «
demi-clisteres ; le vent qui les précédoit «
a suppléé à l'autre moitié ; car j'ai crû «
que c'étoit vôtre intention ; en ce qu'a- «
lors, quelques representations qu'on «
vous fit, vous ne répondîtes autre cho- «

„ ſe, ſinon, qu'autant en emportoit le
„ vent : auſſi a-t'on eu ſoin de vous don-
„ ner du vent, ſans en exiger un ſeul ſol.

Demorgant ne ſçachant lequel il devoit faire, ou de rire, ou de ſe fâcher de cette réponſe, fut quelque tems ſans parler; & enfin il dit : “ Mais, Monſieur
„ Goubiche, ne vous en déplaiſe, vous
„ me faiſiez courir riſque de crever avec
„ vos demi-lavemens. Point du tout, re-
„ prit l'Apothicaire, j'avois ſi bien pris
„ mes précautions, que le vent qu'on vous
„ inſinuoit devoit retourner ſur ſes pas,
„ & emporter avec lui tout ce qu'il trou-
„ veroit de mauvais en ſon chemin; car
„ comme vous avez fort bien dit : autant
„ en emporte le vent; & vous m'avez
„ avoüé vous-même que vous produiſiez
„ une eſpece d'orage en rendant ce que
„ vous aviez reçû.

Après ce dialogue, Demorgant prit le parti de la plaiſanterie; & en frappant ſur l'épaule à Goubiche : “ Je veux continuer
„ d'être de vos amis; je ne ferai plus de
„ retranchement dans vos parties, bien
„ entendu que vous n'en ferez point non
„ plus dans vos remedes. Cette ſcene finit par des proteſtations de reſpect, d'aſſiduité & de ſervices d'une part; & par des careſſes & des témoignages d'affection d'une autre. Demorgant ſe donna enſuite bien de

de garde de faire la moindre soustraction des prix que nos deux freres avoient mis à leurs remedes ; & eux continuerent de le servir fidellement, & d'aller leur train à l'égard de tout le monde dans l'usage qu'ils avoient de ne rien rabattre de leurs demandes pour ce qu'ils avoient fourni.

On ajoûte à ce conte, que quand on eut sçû dans la ville ce qui s'étoit passé entre Demorgant & les deux Apothicaires : il s'éleva une rumeur des plus bizarres ; tant il est vrai que des bagatelles sont capables de causer de grandes extravagances, pour peu que les esprits en soient susceptibles, & que l'interêt coure quelque danger de souffrir de l'alteration & du dommage. Voici le sujet de cette rumeur.

Sur ce que quelques gens répandirent par tout où ils se trouvoient que des demi-remedes suffiroient pour produire les effets qu'on en attend, quand ils sont entiers, ainsi que Demorgant en avoit fait l'expérience, tous les Apothicaires du païs craignant que ces raisonnemens tirassent à conséquence contr'eux en diminuant leurs profits, & que dans la suite on ne mît le vent à bien des usages, où ils ne trouveroient pas leur compte, ils s'assemblerent pour délibérer sur ce qu'il étoit à propos qu'ils fissent dans une telle conjoncture. Il fut d'abord décidé, qu'on citeroit Goubiche

& Clunier, pour paroître devant eux, & leur rendre un fidelle compte du fait. Ceux-ci comparurent le lendemain : (car leurs confreres se rassemblerent ce jour-là) & après avoir raconté sans aucun déguisement comment la chose s'étoit passée, on leur fit une mercuriale, à laquelle assurément il ne manquoit rien : elle fut des plus vives & des plus aigres. Elle consistoit principalement dans de tres-séveres réprimandes sur la prétenduë mauvaise foi qui paroissoit dans leur conduite, en ce que, sans en avertir, ils n'avoient donné que la moitié de ce qu'on leur demandoit, & sur le danger auquel il avoient exposé leur malade, en lui remplissant les entrailles de vent. Ils se justifierent de leur mieux, mais on ne laissa pas de leur ordonner de se donner de garde de récidive dans un tel cas, sous peine de voir biffer leurs noms du tableau : d'être ensuite exterminez de leur corps, & de ne plus exercer la Pharmacie. Ils promirent tout ce qu'on voulut ; mais ils se divertirent bien en leur cœur, & de l'assemblée, & de la mercuriale, & de la défense. On voulut encore les obliger à faire des parties enflées, selon un usage si constamment établi parmi leurs confreres : là-dessus, ils firent une si judicieuse remontrance, qu'on n'osa insister davantage pour les y engager : & on convint enfin, que

chacun auroit une liberté entiere à cet égard.

Ce manége fut sçû de tout le monde, & servit de matiere de conversations dans toutes les compagnies : on n'y parloit presque d'autre chose. Les rieurs de profession en firent des plaisanteries outrées : il y en eut qui envoyerent des soufflets à des Apothicaires dont ils étoient mécontens, en leur mandant, qu'avec ces instrumens ils rempliroient leurs boutiques de la marchandise dont le debit leur étoit si profitable : d'autres les turlupinoient, en les appellant Apothicaires devant-derriere, ou en disant qu'ils étoient devenus des gens de grande considération, ayant sujet de se vanter, puisqu'ils faisoient trafic de vent ; ou quand il faisoit un trop grand vent, qu'il falloit leur faire fermer leurs boutiques, parce que c'étoit de là qu'il venoit ; ou qu'on ne devoit pas avoir affaire à eux, si l'on craignoit les vents coulis ; ou qu'ils étoient tous autant de cameleons, parce qu'ils ne vivoient que de vent. Quand ils arrivoient quelque part, il y avoit de ces mauvais plaisans qui ne manquoient pas de leur dire : ah ! vous voila ! quel bon vent vous amene. On disoit encore, qu'ils ne couroient point risque de devenir poussifs, parce qu'ils avoient du vent de reste, & que les girouettes alloient devenir inutiles,

parce que, pour sçavoir d'où viendroit le vent, il suffiroit d'examiner d'où viendroit un Apothicaire.

Ce furent ces malheureuses assemblées qui donnerent lieu à tous ces méchans quolibets, & à une attention fort exacte que l'on fit pendant long-tems sur la conduite des Apothicaires : car ils ne donnoient point de remedes, que le malade, ou quelqu'un de ceux qui entroient dans ses interêts, ne considerât avec application si le vent n'y entroit point pour sa part. Ces bonnes gens ne se seroient point attirez tous ces brocards, s'ils n'avoient pas relevé par des discutions trop sérieuses, une plaisanterie, qui sans doute, seroit tombée d'elle-même, parce qu'on l'auroit prise pour telle qu'elle étoit : car les gens raisonnables étoient convaincus que le procedé des deux freres Goubiche & Clunier envers Demorgant, venoit plûtôt d'une envie qu'ils avoient de se divertir de l'injustice qu'il leur faisoit, en les croyant capables de surfaire leur marchandise, que d'un dessein de tromperie, qu'ils voulussent continuer. Avec le tems on reprit la confiance qu'on avoit aux Apothicaires, & on ne les soupçonna plus du tout de mêler du vent dans leurs remedes.

Revenons à nos deux freres, pour ensuite remettre Maître Gonin sur la scene,

Entre plusieurs moyens qui leur avoient servi pour acquerir de grandes richesses, j'en rapporterai seulement un qui merite quelque consideration. Ils découvrirent, je ne sçai par quel hazard, une source, éloignée de plusieurs lieuës de Damoram, ville où ils demeuroient aussi-bien que Gonin. Quand je dis, qu'ils découvrirent cette source, j'entends, non seulement, qu'ils la trouverent, mais encore, qu'après avoir éprouvé ses eaux, dont ils soupçonnoient quelques proprietez fort utiles; ils connurent en effet, qu'elles étoient propres pour guerir de plusieurs sortes de maux. C'est pourquoi ils se mirent dans l'esprit de les prôner & de les faire valoir. Il faut leur rendre justice en avoüant qu'ils regardoient en cela du moins autant l'utilité publique que la leur propre; & ainsi mal à propos, à mon sentiment, condamneroit-on les ingénieux artifices dont ils se servirent pour étendre la réputation de cette fontaine.

Ils acheterent & la source & le terroir où elle étoit située, sans pourtant marquer qu'ils en vouloient particulierement à la source. C'est une petite adresse, qui est, ce me semble, permise dans le commerce, si l'on en juge par l'usage de la plûpart des bons connoisseurs, qui ne se font aucun scrupule de tirer avantage de leurs décou-

vertes. Je ne ferai point de dissertation ici, pour examiner si cela est permis ou non ; je laisse cette question à décider aux Casuites, & je m'en rapporterai volontiers là-dessus à ces auteurs qu'on veut qui soient graves, pour que leurs décisions soient reçûës, sans que je veüille en appeler de leur jugement. Enfin, quoi qu'il en soit, il me paroît par mes memoires, que Goubiche & Clunier agirent de bonne foi ; & que s'ils firent une faute, la malignité poussée principalement par l'interêt, n'y avoit aucune part. L'idée que j'ai donnée d'eux, après qu'on me l'a donnée à moi-même, m'engage à n'avoir qu'une opinion favorable de leurs intentions.

Quand ils se virent maîtres de cette fontaine, ils recommencerent à faire des essais sur eux-mêmes des proprietez de ses eaux, mais avec la prudence & les ménagemens requis dans telles épreuves ; ils avoient toute la sagesse necessaire pour cela, & en même tems tout le zéle qu'on pouvoit exiger qu'ils eussent afin d'être utiles aux autres. Se tenant assurez des proprietez de ces eaux, ils en firent des essais sur quelques personnes du païs, & le succès en fut aussi heureux qu'ils le pouvoient souhaiter. On fut bien-tôt instruit de ce succez dans tous les environs. Cela n'est pas surprenant ; car quand même il n'auroit pas été

aussi constant qu'il l'étoit en effet, ceux de cette contrée n'auroient pas manqué de ne rien négliger pour le faire bien valoir : il y alloit trop de leur interêt pour tomber dans cette négligence. Quand il s'agit de ces sortes de découvertes, un moindre bruit, un petit soupçon, une éprouve équivoque, sont plus qu'il n'en faut pour leur donner cours ; de tout tems on en trouve des exemples. Si je voulois aller foüiller dans l'antiquité, j'y découvrirois, par exemple, plusieurs de ces oracles fameux, qui ne devoient cette prodigieuse étenduë de réputation qui les rendoit importans par toute la terre, qu'aux profits que les peuples du païs où ils résidoient tiroient du grand concours de ceux qui les venoient consulter. Un des plus beaux & des plus aimables esprits de nos jours nous l'a parfaitement démontré, & même trop au goût de certaines gens, qui, par un excez de charité pour leur prochain, aiment mieux avoir recours à des causes surnaturelles ou diaboliques, que de le soupçonner de fourberies & d'intrigues trompeuses, telles qu'elles soient.

La réputation de la fontaine de nos deux Apothicaires fit beaucoup de chemin en peu de tems. Comme ils agissoient toûjours par le principe de l'utilité publique, ils ne se firent point de scrupule de mettre

en usage les presens & les gratifications, pour gagner les suffrages des Médecins : & ils en vinrent si bien à bout, que cette fontaine devint la premiere ressource de presque toutes les maladies & de toutes les infirmitez. A voir l'affluence de ceux qui s'y rendoient, & la quantité de bouteilles qu'on en tiroit tous les jours pour les envoyer en differens païs, on craignoit qu'elle ne fût enfin épuisée. Il y venoit des Religieux & des Religieuses des Villes les plus éloignées, en si grand nombre, que des gens s'imaginoient qu'il n'étoit pas possible qu'il en fût resté pour garder leurs Convens. Des curieux, c'est-à-dire, de ces songe-creux qui cherchent à pénétrer & à deviner plus que l'on ne voudroit, remarquerent que plus les Religieux & Religieuses, des femmes & filles du monde venoient de loin, plus ces eaux leur étoient salutaires : qu'il y en avoit beaucoup qui n'aimoient point qu'on précipitât leur guérison, afin d'être obligez de revenir l'année suivante, tant la faveur de ces eaux étoit agréable & délicieuse. On ne doit pas douter que les explications que ces approfondisseurs donnoient au goût que ces infirmes prenoient à cette fontaine, ne fussent malignes ; j'en trouve quelques-unes dans mes Mémoires ; mais je les laisse là, parce qu'elles me semblent trop malicieu-

ses. J'ai trop de tours malins de Maître Gonin à raconter, sans m'aller étendre sur d'autres qui ne sont point de son histoire. De plus, je n'apprendrois, je croi, rien de nouveau là-dessus à mes Lecteurs : sans doute, il y en a peu, ou plûtôt, il n'y en a point, qui ne sçachent que souvent les eaux qu'on va prendre fort loin, soulagent beaucoup d'incomoditez qui ne sont point du tout du ressort de la médecine. La liberté est un remede à bien des maux. Ne faut-il pas avoir pitié de ceux qui sont tourmentez d'infirmitez telles qu'elles soient ? pourquoi aller malignement éplucher leurs intentions ? est-ce là nôtre affaire ? C'est aux Superieurs, Superieures, peres, meres, maris à prendre ce soin, sans pourtant que la malignité s'en mêle ; ce qui n'arrive gueres ; quand ceux qui ne sont point dans l'obligation de se charger de ce soin, ont cependant de l'empressement à s'en saisir.... Mais je perds de vûe mes deux Apothicaires, à force de m'amuser auprès de leur fontaine ; je retourne donc à eux, pour ajoûter seulement à cet égard ; que pendant plusieurs années elle eut une vogue complete ; & cette vogue commença enfin de cesser, quand une autre fontaine commença de paroître. Ils en eurent quelque chagrin ; mais il s'en consolerent insensiblement, par la possession où ils

étoient des biens considerables qu'elle leur avoit procurez.

Une inquietude me prend ; & elle m'embarrasse d'autant plus, que je la crois bien fondée ; c'est que je crains fort qu'on ne m'accuse de m'être arrêté trop long-tems à discourir de ces deux Apothicaires. Mais pourtant il me semble, que ce que j'en rapporte n'est pas tout-à-fait ennuyeux ; si je l'osois, je me flâterois même du contraire. A la verité, ceux qui n'aiment que le merveilleux & l'impossible, n'ont pas trouvé, ni ne trouveront dans tout le cours de mon histoire, rien qui soit dans cet étrange goût. Je n'y ferai point paroître des Palais enchantez, des tresors inépuisables, des hommes transportez dans un moment d'une extrêmité du monde à l'autre, des génies qui ébloüissent par toutes sortes de surprenans prestiges, des Fées qui disposent avec un pouvoir despotique de tous les élemens, pour faire du bien ou du mal, selon qu'il leur plaît ; mais en échange, on n'y trouvera rien qui soit impossible, rien qui soit contre la vrai-semblance, rien qui soit à charge à la crédulité. Quoi ! est-ce qu'il faut absolument, pour faire des narrations qui plaisent, ne donner que du faux, & que ce faux viene de la Perse, de l'Arabie, enfin des extrêmitez de la terre ? Si cela est absolument necessaire, j'avoüe

qu'on ne lira rien ici qui ressemble à des imaginations tirées de si loin: On sera véritablement en pays de connoissance en bien des manieres, ainsi que l'on en conviendra après la lecture de cet ouvrage. C'est ce qui me fait esperer que les gens raisonnables, c'est-à-dire, ceux qui aiment beaucoup mieux apprendre ce qui s'est fait, ou qui se peut faire, que ce qui étant au dessus de la possibilité, n'a jamais été, & ne pourra jamais être, ne rejetteront point cette histoire. J'ose encore ajoûter, qu'une infinité de faits qu'elle comprend, pourront être de quelque utilité, si on les regarde comme des avis pour se précautionner contre les souplesses des fourbes & des imposteurs.

Reprenons à present Maître Gonin. Il faut se ressouvenir qu'il s'agit de raconter dans ce chapitre un tour qu'il joüa à Goubiche & à Clunier, par rapport à l'apparition des esprits qui reviennent de l'autre monde exprès afin de tourmenter ceux qui demeurent dans celui-ci Voici quel fut ce tour.

Entre plusieurs acquisitions que Goubiche & Clunier avoient faites, il y avoit un jardin à un petit quart de lieuë de la Ville; où ils alloient de tems en tems s'amuser, selon que leurs occupations le permettoient. La propreté y régnoit de tous cô-

tez. Ils y cultivoient plusieurs plantes rares, & aussi beaucoup de celles qui pouvoient leur être utiles dans leur profession; il y avoit encore une abondance raisonnable de légumes & de fruits. C'étoit eux qui en étoient principalement les jardiniers. Car, excepté certains ouvrages au dessus de leurs forces, & dont, par conséquent, ils ne pouvoient s'acquiter, ils ne cherchoient personne pour faire les autres; & cela, bien moins par ménage, que par récréation, puisque l'on assure, qu'ils faisoient present à leurs amis & aux pauvres de tout ce qu'ils en retiroient & qu'ils ne pouvoient consumer. Ce jardin étoit entouré, selon l'usage du païs d'une haye fort épaisse, au lieu de muraille.

Dans le tems que Gonin étoit broüillé avec eux, il s'avisa, étant poussé par un malin desir de leur causer du chagrin, plûtôt que par le profit qui lui en reviendroit, d'y aller voler de leurs fruits. Aussi-tôt que le dessein en fut pris, il se mit en état de l'executer. Pour cela il fit entrer dans son projet un jeune homme de ses amis, qui étoit à peu près aussi malin que lui. Le soir du même jour, auquel ils avoient pris cette résolution, ils prirent autant de fruits qu'ils pûrent, & les emporterent. Les deux freres ne s'apperçûrent point du tout de ce premier larcin, parce que com-

me il y avoit beaucoup de fruits, le dommage n'étoit pas assez considerable, pour qu'ils s'en pûssent alors appercevoir. Mais nos deux voleurs y retournerent si souvent, qu'enfin nos deux Apothicaires connurent à n'en point douter, qu'ils avoient été volez. Ils attendirent pourtant encore un jour ou deux, pour être entierement assurez du fait par de certaines marques qui le leur indiquassent ; & pendant un jour ou deux nos aigrefins les confirmerent dans leur opinion. L'embarras fut de sçavoir qui leur joüoit ce mauvais tour. Il ne leur vint point du tout dans l'esprit de soupçonner Gonin ; car comme ils ne songeoient plus à lui, ils étoient persuadez qu'il ne pensoit plus aussi à eux. Ils pouvoient le croire capable de se rire d'eux & de leur profession, ainsi qu'il en avoit donné ci-devant des preuves ; mais non pas de venir voler leurs fruits. Enfin ne pouvant se resoudre à souffrir qu'on dépoüillât entierement leurs arbres, ils consulterent ensemble pour trouver moyen de se garantir de ce dommage.

Après avoir raisonné là-dessus de leur mieux, il fut décidé qu'ils passeroient la nuit dans le jardin, sans que personne en fût averti, & qu'ils seroient armez de telle sorte, que ceux qui y viendroient malgré eux, s'en ressentissent fort long-tems,

Il faisoit alors un peu clair de lune pendant les nuits ; & ainsi ils s'attendoient bien du moins d'appercevoir de loin ce qu'ils vouloient découvrir. De plus, ils avoient remarqué que dans un coin du jardin il y avoit une partie de haye qui paroissoit avoir été forcée, ce qui leur fit juger que les pilleurs de fruits avoient passé par là ; & ainsi cette connoissance leur fournissoit encore un moyen de réussir dans leur entreprise. En troisiéme lieu, il y avoit dans le fond du jardin, à peu près vis-à-vis cet endroit de haye qui avoit été forcé, un cabinet, d'où l'on pouvoit voir tout ce jardin ; & ainsi c'étoit un lieu favorable pour épier, & pour porter les coups qu'ils préparoient. Or voici en quoi consistoit tout le stratagême.

Ils convinrent de prendre chacun un fusil, chargé de petit plomb qu'on appelle cendrée (car ils ne vouloient point du tout mort d'homme) de se tenir tous deux dans ce cabinet, avec le fusil sur le bras & prest à tirer ; d'attendre là celui ou ceux qui en vouloient à leurs arbres, & de les saler de sorte qu'il n'y manqueroit rien, aussi-tôt qu'ils paroîtroient. Leur dessein, comme on voit, fut assez bien concerté ; mais malheureusement pour eux le secret, qui est l'ame des grandes affaires, ne fut pas si bien gardé, qu'il ne vint à la connois-

sance de Maître Gonin. Comme il étoit toûjours au guet pour s'instruire de leurs mouvemens, afin de prendre ses mesures, il apprit le piége qu'ils tendoient & toutes ses circonstances. Quoi que le danger fût évident, il n'en fit que rire, & se disposa avec son compagnon à se transporter dans le jardin cette même nuit qui paroissoit leur devoir être si fatale. Mais bien resolu de dresser batterie contre batterie, non pas fusils contre fusils, ce n'étoit pas là son humeur, car le carnage n'étoit point de son goût; il aimoit beaucoup mieux employer la ruse & l'artifice, que la force & la violence; & c'est en quoi il réussit admirablement bien dans cette occasion.

Je me persuade, & je croi que je ne me trompe pas, du moins si j'en dois juger par moi-même, après que j'eus fait pour la premiere fois la lecture de ce que je viens d'écrire; je me persuade, dis-je, que le Lecteur est dans l'impatience de sçavoir quels étoient enfin cet artifice, cette ruse, cette batterie. Je vais l'apprendre, après que j'aurai rapporté deux contre-tems qui furent tels, que peu s'en fallut que les projets des deux partis ne devinssent inutiles, parce qu'on fut sur le point de ne les pouvoir mettre en execution. D'un côté, un des freres fut appelé pour passer cette nuit auprès d'un malade, qu'il leur étoit de

grande conſequence de ménager. D'un autre côté, l'aſſocié de Gonin dans l'intrigue, qui apparemment craignoit plus les fuſils des Apothicaires, que leurs ſeringues, lui envoya dire l'après-dînée, qu'il ne pourroit ſe trouver au rendez-vous, parce que ſon pere devoit aller ſouper en ville, l'emmener avec lui, & qu'il n'avoit pû ſe diſpenſer d'avoir pour lui cette complaiſance. Voila deux fâcheuſes traverſes, en ce que Clunier, qui étoit celui qui devoit reſter, ne pouvoit ſe reſoudre à paſſer seul une nuit entiere ſous les armes, dans un cabinet de jardin, & pour une expédition à laquelle il étoit ſi peu accoûtumé, qu'on aſſure qu'auparavant il ne lui étoit jamais arrivé, non plus qu'à ſon frere, de faire uſage d'une arme à feu. Gonin ne pouvoit auſſi conduire ſeul ſon intrigue : on en ſçaura la raiſon, quand on aura appris en quoi elle conſiſtoit. Ils eurent cependant ſatisfaction ſelon leurs ſouhaits ; car les difficultez furent levées. Goubiche fut contremandé, parce qu'il prit envie au malade de vâquer à de certaines affaires, auſquelles la preſence d'un Apothicaire ne convenoit point. Et quant au compagnon de Gonin (auquel il eſt neceſſaire que je donne un nom pour la ſuite, c'eſt celui de Bibion) il n'alla pas ſouper en ville ; car la partie fut rompuë. Il eſt vrai que ſon

pere y devoit aller, ainsi qu'il l'avoit mandé à Gonin ; mais il n'y devoit mener son fils, que parce que celui-ci l'en avoit extrêmement prié : c'est de là qu'on avoit raison de juger que cette intrigue nocturne lui faisoit peur. Comme Gonin alla le soir chez lui, il y trouva le pere, & apprit cette circonstance en même tems que le changement du souper ; c'est pourquoi Bibion ne pût se deffendre de tenir la parole qu'il avoit donnée. Cette nuit si attenduë de part & d'autre étant arrivée, Goubiche & Clunier ne manquerent pas de se trouver dans le cabinet du jardin, armez chacun d'un fusil, & dans la plus belle disposition du monde de s'en servir avec honneur. Pendant qu'ils s'affermissent l'un l'autre dans leur brave resolution ; & qu'ils s'encouragent à manier leurs fusils avec autant de hardiesse que leurs seringues, quoi que les dangers soient bien differens ; laissons-les là, pour aller trouver nos deux autres champions, & voir ce qu'ils vont faire, afin d'entrer impunément dans ce jardin, malgré la résistance affreuse qu'on leur prépare.

Au lieu de fusils, d'épées & dautres armes, tant offensives que deffensives, ils ne firent provision que d'un drap blanc & d'un bâton de leur hauteur. Je m'imagine qu'on va croire à la vûë de cet attirail,

qu'ils vont du moins assommer les deux Apothicaires à coups de bâton, puis les ensévelir dans ce drap, & les enterrer dans leur jardin. Non, ce n'est point là ce qu'ils ont envie de faire ; leur intention est fort éloignée d'une telle cruauté. J'ai promis une histoire d'esprit : elle en va fournir une : & voici comment. Etant arrivez vers le jardin, auprès de l'endroit de la haye, par où ils avoient accoûtumé de passer, ils s'arrêterent pour travailler à une espece de métamorphose qui sera le dénouëment de cette Tragi-comédie. Gonin prend le drap, le met sur lui, de telle sorte qu'il le couvroit depuis la tête jusqu'aux pieds, & même pendoit au delà d'environ la longueur d'une aulne autour de lui : ce qui faisoit une figure des plus ressemblantes à celles dont on se sert pour représenter les revenans. Il prend ensuite le bâton des deux mains, le tient droit sous le drap & sans l'élever, afin que d'abord il ne parût pas plus haut que l'ordinaire des autres hommes. Voila dequoi pour commencer de faire une belle peur. Le reste va bien effrayer autrement ; car Bibion n'étoit pas là pour rien : il avoit aussi sa fonction, & elle n'étoit pas moins importante que celle de son camarade, quoi qu'il ne se fût point déguisé. Dans un moment on va en être convaincu.

Gonin & lui s'avancent vers la haye, se font passage par leur chemin ordinaire. Goubiche & Clunier entendent remuer de ce côté-là ; les voila allertes ; ils se mettent sur leur porte, fort attentifs à bien considerer ce qu'il y avoit à entendre ou à voir. Nos deux voleurs de fruits entrez, restent quelque tems sans remuer de la place ; & nos deux Apothicaires ouvrent de grands yeux, & à la faveur d'un médiocre clair de Lune ils apperçoivent de loin je ne sçai quoi de blanc. Profond silence de part & d'autre. Enfin Bibion rompit ce profond silence ; & prononça ces paroles, d'une voix tendre & dolente : *où vas-tu, pauvre ame ?* Gonin répond par celles-ci ; *droit à la loge.* (c'est le nom qu'ils donnoient au cabinet où les deux freres s'étoient retirez ; & en effet ceux-ci l'appeloient souvent de la sorte, Gonin le sçavoit, & ne l'avoit pas oublié). Ce que dirent nos deux revenans fut parfaitement entendu des deux Apothicaires. Un certain fremissement commence de saisir ceux-ci ; ils s'en delivrent pourtant, & ramassent toutes leurs forces pour tenir ferme, & pour s'éclaircir de la verité de ce qu'ils soupçonnoient ; mais ils se donnerent bien de garde d'agir en étourdis : c'est pourquoi, pour ne se point exposer, ils prirent soin de ne point sortir de leur place ;

tenant, en gens sages, pour maxime, qu'il ne falloit point aller à un ennemi sans l'avoir bien reconnu. Cependant Gonin fait deux pas du côté de la loge, & se rend un peu plus grand qu'il n'étoit, en haussant un peu le bâton qu'il tenoit caché sous le drap dont il étoit couvert; & son compagnon lui dit encore : *où vas-tu, pauvre ame?* la même réponse que la premiere fois suit cette question, c'est-à-dire, *droit à la loge.* Les Espions du cabinet s'effrayent tout de bon; & pour leur laisser le tems de donner à leur frayeur toute l'étenduë qu'on souhaitoit qu'ils eussent, Gonin & Bibion restent encore immobiles & sans rien dire dans la même place où ils étoient arrivez. Ils font ensuite derechef quelques pas vers nos guerriers, avec la même demande & la même réponse : *où vas-tu, pauvre ame? droit à la loge*; pendant lesquelles Gonin se fait encore plus grand par le secours du même bâton. Les deux Apothicaires ne doutant point alors que ce ne fussent deux esprits qui leur en vouloient, reculent en dedans du cabinet, sans pourtant les perdre de vûë; & les deux prétendus esprits s'en approchent, avec le même dialogue; & de sorte que Gonin parut d'une hauteur monstrueuse, parce qu'il éleva son bâton aussi haut qu'il pouvoit aller. Alors Goubiche & Clunier furent si tem-

plis de terreur ; que les armes leur tombe-rent des mains. Malheureusement les deux fusils en tombant par terre tirerent chacun leur coup ; je dis malheureusement, non pas que quelqu'un en fût blessé ; car les coups ne porterent que dans les murailles du cabinet : mais c'est que le bruit qu'ils firent en tombant & en tirant jetta une telle terreur dans l'esprit de ces deux freres, qu'ils étoient comme hors d'eux, ne sçachant plus ce qu'ils faisoient, tant à cause de ce bruit subit qui les avoit surpris, que pour la crainte d'être eux-mêmes blessez. Et comme ils virent que les esprits venoient toûjours à eux (à la verité fort lentement) se persuadant qu'ils ne faisoient ce voyage qu'à mauvais dessein contre leurs personnes (car d'ordinaire on ne fait point d'interprétations favorables des apparitions des revenans) ils jugerent que le parti qui leur convenoit le mieux, c'étoit de ne les pas attendre. Pendant ce raisonnement, nos gens gagnoient toûjours le terrain ; de sorte que les deux freres tout-à-fait allarmez, ne pouvant plus tenir ferme, leur quitterent la place, & prirent la fuite de toutes leurs forces. Quoi qu'ils fussent hors de ce jardin, ils ne s'imaginoient pas être en sûreté, car ils croyoient les avoir encore à leurs trousses. Leurs oreilles leurs cornoient conti-

nuellement ces paroles effrayantes : *où vas-tu, pauvre ame ? droit à la loge.* Ils arriverent dans leur maison, si tremblans & si essouflez, que tout ce qu'ils pûrent faire étant entrez, ce fut de se jetter dessus les premiers sieges qu'ils trouverent, tant ils étoient saisis d'effroi & fatiguez de leur course. Leurs domestiques, qui étoient accourus ne sçavoient que penser, voyant leurs maîtres dans un si pitoyable état ; ils n'osoient les regarder, tant ils étoient eux-mêmes effrayez de leur vûë égarée. Goubiche les voyant dans cet embarras & dans cette inquietude, après s'être remis un peu de ses frayeurs, leur fit une fausse histoire, afin de leur cacher la cause de son émotion & de celle de son frere ; car il ne jugea pas à propos de leur en découvrir la veritable, parce qu'il s'attendoit qu'elle seroit bientôt sçûë par toute la ville, si elle venoit à leur connoissance ; & qu'ainsi lui & son frere ne manqueroient point de donner au public une Comédie qui leur donneroit à eux-mêmes un grand ridicule ; car en fait d'esprits, souvent quand on en rapporte quelque histoire, dont on a été le sujet, on est quelquefois mocqué autant de ceux qui croyent tout ce qu'on en dit, que de ceux qui n'en croyent rien. Il leur fit donc accroire qu'ils avoient été poursuivis par des voleurs, & que s'ils n'avoient pris la

fuite, ils n'auroient pas manqué d'être volez & dépoüillez, & qu'on leur auroit peut-être ôté la vie. Les domestiques crûrent de bonne foi ce qu'on leur disoit; ils loüerent le Ciel de ce que leurs deux bons Maîtres étoient échapez de ce danger, & leur donnerent tout le secours que la necessité presente exigeoit de leur zéle. Les deux freres se coucherent ensuite; & sans doute ils passerent fort mal la nuit; on en peut porter ce jugement, puisqu'il n'y a pas d'apparence que leur esprit fût tranquille après ce qui venoit d'arriver.

Nous avons laissé Gonin & Bibion seuls maîtres du jardin, qui assurément étoient dans une situation bien differente de celle des deux Apothicaires. Ils se divertirent de tout leur cœur de cette scene: après avoir ri de la frayeur qu'ils venoient de donner, ils allerent aux arbres, les dépouillerent de leurs fruits, en mirent dans le drap autant qu'ils pouvoient en emporter, & se retirerent avec leur charge, également contens d'avoir chassé leurs Espions, & de la capture qu'ils avoient faite.

Le lendemain Goubiche alla au jardin, pour voir si les esprits n'y auroient point laissé quelques vestiges de leur visite. Quels furent son étonnement, & sa mortification, quand il trouva ses arbres sans fruits? Après avoir soûpiré & fait des exclama-

tions que sa surprise & son affliction lui inspiroient, il en sortit tout consterné pour aller annoncer cette nouvelle à son frere; & ces bonnes gens, après plusieurs réfléxions qu'ils fitent sur ce desastre, s'allerent imaginer que c'étoit l'ame d'un ouvrier qui étoit mort, il y avoit quelques jours, après avoir travaillé dans leur jardin. Cette imagination fut fort favorable pour sa veuve; car le même jour ils lui allerent porter quelque argent pour la secourir dans sa pauvreté, & continuerent de lui faire cette charité le reste de ses jours. Ils augmentoient leurs aumônes vers le tems de la récolte des fruits, afin que la pauvre ame de son mari, touchée des bontez qu'ils avoient pour sa femme, eût aussi la bonté d'épargner leurs fruits, & de leur en laisser une paisible & entiere joüissance. Quand elle fut morte, ils délibererent entr'eux pour voir ce qu'ils avoient à faire. D'abord, comme ils craignoient encore extrêmement pour leurs fruits, & que l'idée des esprits qu'ils prétendoient leur être apparus n'étoit point sortie de leur imagination, ils étoient d'avis de continuer la même liberalité envers la personne qu'ils trouveroient être la plus proche héritiere de l'ouvrier dont le ressouvenir leur tenoit tant au cœur. Quoique cette conduite leur semblât fort raisonnable pour se mettre en sûreté,

sûreté, ils résolurent pourtant de ne se pas presser de l'observer; mais avant que d'en venir là, d'attendre quelques jours, afin d'éprouver si l'aparition reviendroit après la mort de la veuve. Ils attendirent en effet, & elle ne revint point du tout; elle n'avoit garde de revenir; car Gonin & Bibion n'étoient point d'humeur à recommencer ce stratagême: c'est pourquoi les deux freres ne pousserent pas plus loin leurs aumônes à cet égard; ils cultiverent leur jardin, en retirerent à l'ordinaire tous les fruits, sans que personne songeât à les leur enlever; oublierent de leur mieux ce qui s'étoit passé, & demeurerent en repos. Laissons-les là, puisqu'ils sont tranquilles, ne les allons point troubler pour les remettre sur la scene; je n'en ai plus rien à dire, aussi en ai-je beaucoup parlé. Je croi que si j'avois encore dans mes Memoires quelque chose à en rapporter, je le passerois sous silence, tant que je crains de m'être trop étendu sur ce sujet.

Les deux dernieres histoires ont fait voir comment nôtre Gonin s'étoit diverti des autres par des apparitions supposées d'esprits; celle qui va suivre, & que j'ai promise dès le quatriéme Chapitre, le fera voir lui-même persécuté à son tour par d'autres apparitions qui le jetterent dans une telle consternation, que malgré la

gloire qu'il se faisoit de passer pour esprit fort sur cette matiere, il devint cependant presque tout-à-fait crédule à cet égard. Quoique le sujet paroisse être semblable aux précédens, en ce qu'il s'y agit encore de farfadets, de folets, de revenans & autres visions; les scenes en sont tres-différentes; une difference considérable se trouvera même dans les opinions de Maître Gonin, ainsi qu'on le connoîtra, quand on sera arrivé à la fin de cette histoire qui fait le principal sujet du Chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Exactitude de l'Auteur. Maître Gonin parle trop librement contre de certaines opinions vulgaires. Quels étoient ses domestiques. Embarras d'un dévot & d'une dévote qui prennent dessein de se marier ensemble. Gonin donne un grand repas à ses plus intimes amis. Un spectre lui apparoît. Ses domestiques en prennent occasion, pour lui faire des remontrances sur son incrédulité à cet égard. Autre espéce de prodige qui l'étonne. Précautions ridicules que prennent ceux qui craignent les apparitions. Autres persécutions qui tourmentent Maître Gonin ; il prend enfin son parti.

IL est bon que j'avertisse le lecteur que les deux dernieres histoires & celle qu'on va lire, sont placées à propos de la métaphysique de Maître Gonin. On va dire, sans doute, que s'il a fait encore plusieurs autres études, & qu'elles fournissent une aussi grande étenduë d'histoires que celle que je rapporte en le considerant comme métaphysicien, je resterai long-tems avec lui dans les écoles. Je réponds que comme il s'est appliqué à presque toutes sortes de sciences, d'arts & de

professions, & que je me suis proposé de donner un détail entier de tout ce qu'il a dit, écrit & fait par rapport à tous ces differens exercices, autant que j'en aurai eu de connoissance, je serai fort exact à décrire fidellement tout ce que j'en aurai appris. Puisque je me déclare son historien, & que j'ai promis d'en faire les foncrions, je me persuade qu'on me sçauroit mauvais gré, si sans aucune raison, je me dispensois des loix que je suis obligé de suivre en même tems que je prends cette qualité. Et ainsi ni le trop grand nombre, ni la qualité des choses que j'ai à écrire, n'arrêteront point ma plume; je dirai generalement (autant que l'édification que je dois au public me le permettra) tout ce que je sçai de bon & de mauvais, sans aucun ménagement pour mon Heros. Ni la flâterie, ni la crainte, ni l'interêt tel qu'il soit, ne m'engageront point ni à dire plus, ni à dire moins que j'en sçai. Il est rare, à la verité, de trouver un historien de ce caractere. Tant pis pour nous, puisqu'on nous fait tant perdre de tems en ne nous occupant que de choses fausses qu'on nous donne pour véritables. Tant mieux pour moi, puisque je me serai distingué de tant d'autres en m'acquittant plus fidellement qu'eux de mon devoir. J'avoüe de bonne foi, qu'il

me sera d'autant plus facile d'y satisfaire, que je ne serai point du tout contraint & gêné comme eux par les respects humains; car je n'ai ni ressentiment à craindre de mon Heros, non plus que de sa famille, ni à en esperer des récompenses; & je me trouve si affermi dans cette indifference, que je ne doute point qu'on ne prenne mon Maître Gonin pour un homme qui n'aura existé que dans mon imagination, tant sa vie paroîtra extraordinaire. Quel bonheur sera-ce pour moi, si l'on se tient ferme dans cette opinion! je le souhaite de tout mon cœur, afin que l'on ne me chicane sur rien. De mon côté, je sçai parfaitement ce qui en est, & cela me suffit. Qu'on se persuade donc, si l'on veut, que ce n'est qu'un Roman; je ne travaillerai point à prouver le contraire, j'aime mieux employer mon tems à continuer de suivre mon Maître Gonin; ce que j'écrirai de lui réjoüira assurément plus que ne feroient mes réponses aux critiques.

Maître Gonin avec toute sa Métaphysique, n'avoit pas assurément alors l'idée que cette science demande que l'on ait des esprits. Il en disoit plus qu'il n'en croyoit. Il avoit étudié seulement, pour apprendre à en bien discourir. Si on le prend pour un original à cet égard, on peut assurer, qu'il ne manque pas de copies. Je ne

dirai point les raisons qui m'engagent à porter ce jugement de lui ; parce que je ne pourrois les rapporter sans me répandre en des descriptions, où l'on se persuaderoit voir des portraits, dont on pourroit me sçavoir très-mauvais gré. Sans me jetter donc sur ce qu'il pensoit des esprits en général, je vais parler seulement de son sentiment sur certains esprits particuliers, j'entends sur ceux que les simples croyent venir icy de l'autre monde pour donner des inquiétudes, & pour faire des tours de Pages, de Clercs & d'Ecoliers, pour causer du mal, pour apporter du trouble, pour mettre le desordre par tout où ils se trouvent, comme s'ils n'avoient point d'autre occupation, comme s'ils en avoient reçû des missions expresses dont il ne leur fût pas possible de se dispenser. Il est certain, qu'il n'ajoûtoit aucune foy aux contes qu'il entendoit faire de ces extravagances ; il les attribuoit tous à l'adresse & à la fourberie de ceux qui se font un métier de se divertir ou de profiter de la crédulité des bonnes gens. Quoiqu'il fût fort attentif à bien prendre ses mesures dans toutes ses démarches, afin de ne point s'attirer de mauvaises affaires, il manqua pourtant beaucoup de prudence dans deux ou trois occasions, où se laissant emporter par son incrédulité sur ces sortes de

sujets, il s'énonça avec de certains termes qui rendirent à ceux qui l'écoutoient sa religion suspecte. Il y a tels gens, à qui dire, qu'on doute que telle ame soit revenuë de l'autre monde, c'est comme si on les assuroit qu'on ne croit point qu'il y ait véritablement des ames. Il reconnut bien dans la suite les fautes qu'il avoit faites en ne ménageant pas assez la simplicité de ceux qui étoient si disposez à tirer de semblables conséquences : c'est pourquoi il parla avec plus de moderation quand il se trouva dans la necessité d'en discourir; tout au plus il disoit qu'il avoit de la peine à croire ces contes; mais il ajoûtoit toûjours sagement qu'il ne les croyoit pas impossibles : de cette maniere il engageoit à n'avoir pas tout-à-fait une mauvaise idée de lui, & n'en croyoit pas pour cela davantage. Ceci est fort croyable, puisqu'il arrive fort souvent que l'on tient des discours bien differens à ceux à qui l'on se flâte de pouvoir parler à cœur ouvert, sans appréhender des conséquences fâcheuses pour sa réputation; & c'est aussi ce que faisoit Maître Gonin. Qu'il se soulageoit avec plaisir, quand il se trouvoit en la compagnie de certains amis à qui il pouvoit s'ouvrir en toute liberté, parce qu'ils pensoient comme lui; qu'il se soulageoit, dis-je, avec liberté de cet

te contrainte onereuse qui le forçoit à paroître, selon lui, sot avec les sots. C'est particulierement dans les entretiens qu'il avoit chez lui avec des gens de sa sorte qu'il faisoit beau l'entendre raisonner sur les revenans & sur les apparitions. On m'a remis plusieurs morceaux de ces entretiens, mais je me donnerai bien de garde de les rapporter ici, ils ne sont pas assez édifians pour cela ; il est vrai que je viens de promettre que je ne passerois rien sous silence de ce que je sçaurois de bon & de mauvais de lui ; il est vrai aussi que j'ai ajoûté que ce seroit à condition que l'édification que je dois au public n'en souffriroit point. J'aime beaucoup mieux venir à mon histoire ; on y trouvera bien moins a redire, puisqu'on y apprendra par son exemple qu'il est plus aisé qu'on ne pense d'ordinaire, de faire venir ces prétendus esprits forts au point de crédulité auquel on se propose de les conduire. On en va voir de tres-fortes preuves dans sa personne, & même elles seront poussées bien au delà de ce qu'on en attend ; tant il est vrai qu'il n'y a force qui tienne pour soûtenir certains évenemens avec courage quand on n'y est pas préparé. Le pauvre Gonin va, pour ainsi dire, être terrassé ; il ne sçaura plus où pouvoir donner de la tête, il se rendra

presque aussi volontiers & avec autant de timidité, que ces gens foibles dont il a fait si souvent des plaisanteries. Il faut pourtant que je fasse auparavant connoître quelle étoit sa situation dans le tems qu'il fut l'objet des persécutions que je vais raconter. La suite montrera qu'il étoit necessaire que je donnasse cette connoissance.

Maître Gonin vivoit alors fort à son aise, sans pourtant faire grand bruit, ni sans donner dans cet attirail de dépense qui fait qu'on est extrêmement regardé & qui attire sur celui qui montre de la magnificence, autant d'envieux qu'il a de spectateurs. Le dépôt & les autres profits qu'il avoit tirez de la bonne Theonime l'avoient mis en état de tenir un ménage, & de s'y donner toutes les commoditez qu'il pouvoit souhaiter, tant pour sa table & son logement, que pour ses meubles, ses habits & les autres accommodemens qui peuvent faire les plus grands agrémens d'une vie douce, molle & tranquille. Son domestique n'étoit composé que de deux personnes, sçavoir une servante & un valet. (Appellons la servante Suzanne & le valet Mouchin.) Les gens intriguans comme lui ont sujet de ne se point trop embarrasser de valets; car ceux-ci sont trop appliquez à ouvrir les

yeux sur ce qu'on veut absolument cacher. Si l'on pouvoit s'en passer tout-à-fait on seroit encore plus en sûreté ; mais dans la necessité, on agit fort prudemment d'en prendre le moins qu'on peut. On n'a pas tant de peine à se garder de quatre yeux que de huit ou dix.

Suzanne étoit comme une espéce de Gouvernante fort entenduë en tout ce qu'elle faisoit. Il en étoit si content, qu'il lui confioit toute la conduite de son ménage ; le gros ouvrage ne la regardoit point, quelques journalieres venoient le faire par l'ordre de son Maître ; car il la choyeoit de son mieux, craignant extrêmement de la perdre, tant il étoit satisfait de ses services. Elle de son côté, étoit tout-à-fait contente. Aussi en avoit-elle sujet, puisqu'elle pouvoit se flâter d'être en quelque façon la Maîtresse. Elle n'auroit pas assurément voulu changer sa condition contre une qui auroit été plus brillante. Les domestiques se trouvent d'ordinaire si bien d'un ménage de garçon, qu'ils le préferent à tout autre. Les femmes craignent bien plus les femmes que les hommes, & s'accommodent bien mieux de ceux-ci, parce qu'elles font bien plus facilement ce qu'elles veulent. Suzanne étoit dans ce cas. On prétend que, quoi qu'elle fût déja âgée, il lui étoit resté de certains agré-

mens qui prouvoient que dans sa jeunesse elle avoit pû faire des conquêtes au dessus de sa condition ; mais cela ne fait rien à mon histoire, & n'y a pas le moindre rapport. Gonin lui avoit proposé quelquefois de prendre sous elle une autre servante, afin qu'elle se fatiguât moins à le servir, elle l'avoit toûjours refusé ; enfin étant devenuë incommodée pendant quelque tems, elle ne pût pas se dispenser d'accepter la proposition : mais elle ne consentit de continuer de s'aider d'une autre, qu'autant qu'elle ne pût pas absolument s'en passer : elle resta ensuite seule, ainsi qu'elle le souhaitoit ; celle qu'elle avoit euë pour seconde se retira d'autant plus volontiers, qu'elle assuroit que la bonne Suzanne étoit plus difficile à servir, que ne l'auroit été une veritable maîtresse. Venons au principal caractere de cette Gouvernante, qui fait le plus à mon sujet, & qui est le plus important pour l'histoire que je prépare. Elle avoit de la pieté dans toute l'étenduë dont elle étoit capable, & par consequent beaucoup ; car elle craignoit Dieu, & étoit naturellement de bonnes mœurs. Elle étoit fort assiduë à l'Eglise : elle poussoit si loin cette assiduité, qu'il arrivoit souvent qu'elle ne remplissoit ses devoirs domestiques qu'à moitié, afin de donner plus de tems à ceux de la Religion, aus-

quels elle s'imaginoit être plus obligée.
Gonin s'étoit souvent ressenti de cet excès de zéle, par quelques besoins pressans qu'il avoit de son ministere pendant qu'elle étoit allée vâquer à ses longues dévotions. Cependant il la laissoit aller son train, parce qu'il sçavoit qu'elle agissoit de bonne foi, & qu'il se persuadoit que ces sentimens de pieté qu'il remarquoit en elle étoient les plus propres pour la rendre constante dans la fidelité qu'elle lui devoit. Il ne se trompoit pas, car elle étoit dévote sans hypocrisie, & il avoit raison de juger favorablement d'elle en bien des choses; puisque les personnes sur lesquelles on a le plus de sujet de compter pour l'essentiel, ce sont celles qui ont veritablement de la religion; c'est pourquoi il lui passoit, sans la chagriner, ce qu'elle avoit d'outré en cela. De plus, le changement de domestiques n'étoit point du tout de son goût, de crainte que son humeur trop intriguante ne fût enfin divulguée, à force d'en avoir eu chez lui de differens témoins; car quelqu'adresse que nous ayons pour déguiser nos défauts, il ne nous est pas possible d'empêcher que ceux qui nous servent ne les pénétrent; ils sont trop souvent en nôtre presence, & en même tems trop curieux de s'instruire de nos affaires les plus secrettes, pour qu'elles échappent à leurs yeux & à leur intel-

ligence. De tout cela il s'ensuit que Suzanne étoit sage, pieuse, entenduë pour ce qui regardoit son état, & également utile & necessaire à Maître Gonin.

Mouchin ressembloit extrêmement en caractere d'esprit & en humeur à Suzanne : il ne lui devoit rien en dévotion & en sçavoir faire pour ce qu'il devoit à son maître en qualité de serviteur ; & celui-ci étoit également content de l'une & de l'autre. Ces deux domestiques, à force de se ressembler, ne pûrent s'empêcher d'avoir entr'eux un attachement réciproque, qui devint d'autant plus ferme, que la sympathie l'avoit cimenté. Et insensiblement l'affection se mit si bien dans leur cœur, qu'elle devint une vraye tendresse ; de sorte que pour se rendre plus inséparables, ils resolurent de s'épouser. Quelques pures que fussent leurs intentions, puisqu'elles ne tendoient qu'à un légitime mariage, ils ne pûrent point se réduire à les déclarer. Presque tous les dévots sont fort embarrassez, quand après s'être laissez tomber dans de certaines foiblesses, il s'agit de les faire connoître à d'autres ; car de toutes les passions, l'amour est celle à laquelle ils font le plus sévérement la guerre. Sans faire aucune distinction des differentes vûës qu'on peut avoir en s'y donnant, ils la croyent presque toûjours criminelle ;

les autres passions ne les allarment pas tant, à beaucoup près. Un dévot aimer une femme; une dévote aimer un homme, que cela leur paroît effroyable avant qu'ils en ayent fait l'expérience par eux-mêmes! & c'est cette idée dont ils se sont si long-tems remplis la tête, & entretenus avec complaisance pour cette opinion, pendant leur indifference pour les gens d'un autre sexe: c'est cette idée, dis-je, qui les inquiete & qui les trouble, lorsqu'ils sont enfin réduits à leur tour aux foiblesses qu'ils ont tant condamnées. "Que dira-t'on, si „ après avoir tant déclamé contre ces ri„ diculitez amoureuses, je vais moi-même „ avoüer que j'y ai donné comme les au„ tres? Quelle opinion aura-t'on de moi? „ on me montrera par tout au doigt. Voi„ la, s'écriera-t'on, cet homme qui n'o„ soit regarder une femme en face. Voila „ cette femme qui faisoit de continuelles „ remontrances aux filles pour les dégoû„ ter du mariage, comme si ç'avoit été un „ crime de s'y engager. Les voila pourtant „ qui y prennent autant de goût que les „ autres. C'est ainsi que Suzanne & Mouchin raisonnoient ensemble, quand ils s'entretenoient de leur union matrimoniale qu'ils projettoient de former incessamment. En vain pourtant faisoient-ils ces réflexions; la passion qu'ils avoient l'un

pour l'autre n'en diminuoit en rien : au contraire, il sembloit que ces réfléxions les y ragoûtoient davantage, selon cette maxime si generale, qui dit : que plus les biens sont difficiles à acquerir, plus on en fait de cas.

L'embarras où ils étoient pour sçavoir dans quel esprit leur maître recevroit leur résolution quand il viendroit à la sçavoir, étoit ce qui leur tenoit le plus au cœur. S'ils l'avoient bien connu, ils auroient de beaucoup diminué leur inquietude là-dessus, ainsi qu'ils en eurent des preuves quand il en fut instruit dans la suite. Rien ne lui convenoit mieux. Il craignoit qu'ils ne fissent chacun quelque cotterie à part, & qu'ainsi ce qu'ils auroient pû découvrir en lui de mauvais ne sortît hors de sa maison pour se répandre dans la Ville ; mais en les voyant unis par un tel lien, il n'avoit pas tant de sujet de se tourmenter par cette crainte. Enfin comme ils ne pénétroient point dans son interieur jusqu'à ce point ; ils jugerent à propos, pour une plus grande sûreté, de se marier sans l'en avertir, & de faire en sorte qu'il n'en sçût rien du tout, que lorsqu'ils seroient assurez que ce parti qu'ils auroient pris étant venu à sa connoissance, il n'en auroit pas moins de bonté pour eux. Ce dessein pris fut mis en execution peu de jours après ;

& ils prirent de si justes mesures en tout bien & en tout honneur, qu'il n'y eut presque qu'eux qui sçûrent leur secret. Deux dévots comme eux leur furent pour cela d'un tres-grand secours.

Les voila donc mariez; & ainsi Maître Gonin, malgré son habileté, avoit chez lui le mari & la femme, croyant n'avoir qu'un garçon & une fille. Laissons-les joüir pieusement des douceurs de leur nouvelle union. Nous les ferons revenir bientôt sur la scene; car ils nous seront tout-à-fait necessaires pour l'éclaircissement de bien des choses qu'on va apprendre. Gonin en étoit parfaitement bien servi; ils étoient même beaucoup plus assidus, ils ne se voyoient pas la moitié de leur saoul: ces pauvres gens étoient affamez de caresses; c'est pourquoi ils ne sortoient de la maison, qu'autant que la necessité de leurs devoirs les y engageoit.

Cependant nôtre Maître Gonin s'entretenoit souvent avec ces intimes amis dont j'ai déja parlé, & à qui il exposoit à cœur ouvert ses opinions; il frondroit en discourant avec eux toutes les histoires qu'il avoit lûës, ou qu'on racontoit dans la Ville, d'apparitions d'ames revenuës de l'autre monde, de spectres, de farfadets, d'esprits folets, de phantômes, & d'autres êtres dont on se fait un plaisir de croire

l'existence, parce qu'on n'en parle presque jamais sans rapporter quelques circonstances merveilleuses qui accompagnent toûjours ce qu'ils font. Mouchin & Suzanne qui entendoient souvent ces discours de leur Maître, en étoient fort scandalisez. Ils ne doutoient pas qu'il ne se mêlât de plus d'un métier pour avancer sa fortune; s'ils ne voyoient pas toutes ses démarches, ils les entrevoyoient beaucoup, & devinoient le reste; tout cela cependant ne leur donnoit qu'une médiocre inquietude, quoiqu'ils connussent bien qu'il y avoit quelque chose à y reprendre. Mais l'entendant parler si mal des apparitions, dont la creance passoit chez eux pour un article de foi, dont il n'étoit pas permis de douter; ils concluoient de là qu'il n'avoit point du tout de Religion. Ce qui les inquietoit d'autant plus, que l'aimant beaucoup, ils le regardoient comme un homme qui couroit après sa perdition, s'il ne changeoit de sentiment à cet égard. Je croi, que s'ils l'avoient vû tomber dans les plus effroyables crimes, ils auroient plus esperé de son salut. Mais ne pas croire, qu'un revenant a traîné des chaînes pendant la nuit sur un escalier, qu'un loup garou a couru les ruës la veille d'une grande fête, qu'une ame est venuë exprès de l'autre monde, pour tirer la cou-

verture de dessus un homme qui en étoit couvert, afin d'obtenir de lui des prieres; ne pas croire, dis-je, ces merveilles, & autres choses de la même force, n'est-ce pas donner sujet de soupçonner avec raison, qu'on ne croit rien du tout? Voilà dans quelle amertume de cœur vivoient Mouchin & Suzanne à la vûë de cette impie incrédulité de leur cher Maître. Ils auroient volontiers donné une partie de leur sang, pour obtenir du Ciel qu'il fût devenu plus raisonnable. Mais patience, il ne leur en coûtera pas tant, & il deviendra plus crédule.

Maître Gonin ne veut point croire tout ce qu'on dit des revenans & des esprits folets. Bientôt il va paroître, qu'ils ont conspiré pour l'engager à ne plus démentir ce qu'on leur attribuë. Un jour il régala chez lui cinq ou six de ses amis. Le festin fut ample & fort délicat, on s'y divertit en toute liberté, les bons mots n'y furent pas épargnez, & la conversation devint des plus enjoüées, quand on fut en pointe de vin. Les conviez se retirerent assez tard, & aussi contens des manieres gracieuses de leur hôte, que de la somptuosité & de la bonté de son régal. Gonin, pour en faire de son mieux les honneurs, y avoit si bien excité par son exemple, ses convives à boire, qu'il en avoit

pris un peu plus qu'il n'en pouvoit porter. Il n'étoit pourtant pas ce qu'on appelle yvre ; mais sa tête étoit seulement fort échauffée, sa langue étoit moins libre qu'elle n'avoit accoûtumé de l'être, ses yeux jettoient plus de feu qu'à l'ordinaire, & il n'étoit pas trop sûrement appuyé sur ses jambes. Il connoissoit sa situation ; & ainsi l'on ne pouvoit pas dire que sa raison fût entierement éclipsée. Sa compagnie l'ayant quitté, il se retira dans son appartement, où se sentant fort pressé du sommeil, il se jetta dans dans un fauteüil, parce qu'il ne pût pas prendre assez sur son impatience de dormir, pour se deshabiller & se mettre au lit. Ce fut pour le coup que sa raison souffrit éclipse ; car il s'endormit aussi-tôt tres-profondement, & apparemment il seroit resté dans cette tranquilité jusqu'au matin, s'il n'avoit été eveillé subitement par une fenêtre qui s'ouvrit avec un grand bruit. Cette fenêtre donnoit sur une grande cour qui étoit de la dépendance de sa maison, & qui separoit son appartement d'un jardin qui étoit à l'autre extrémité. Il se leva fort effrayé ; car la premiere pensée qui lui vint dans l'esprit, c'est qu'il ne douta pas que quelques voleurs n'eussent entrepris de le venir surprendre ; [ce grand bruit paroissoit pourtant fort contraire à un tel dessein ;

mais dans les grandes frayeurs on ne raisonne pas toûjours juste] dans cette agitation, il ne sçavoit quel parti prendre. En passant d'un côté de sa chambre à l'autre, pour aller prendre quelques armes, dont il pût se défendre en cas de besoin, il tourna la tête par hazard du côté de cette fenêtre ouverte. Mais que sa frayeur s'augmenta bien alors ! sans doute il auroit beaucoup mieux aimé avoir affaire à des voleurs, qu'à l'objet épouventable qui lui frappa les yeux ; & sans doute aussi les plus hardis auroient été aussi embarrassez que lui. Il n'y a courage qui tienne, il est presque toûjours démonté par les terribles spectacles qui se presentent, & ausquels on est bien éloigné de s'attendre. Cet objet qui épouventa mon heros, étoit une tête de mort affreuse, non seulement par sa figure, mais encore par une espece d'embrasement, qui sembloit en remplir tout l'interieur, & qui se rendoit d'autant plus visible, que la nuit où ce prodige parut étoit une des plus obscures. Cette tête de mort voguoit dans l'air, de telle sorte pourtant, qu'elle se trouvoit presque toûjours vis-à-vis cette fenêtre qui s'étoit ouverte d'elle-même. Nôtre esprit fort se trouva à la vûë de ce spectre, qu'il soupçonnoit être formé uniquement pour lui, dans un si grand embarras, qu'il ne sçavoit

que dire, ni que faire. Il se détermina enfin à fermer la fenêtre, afin de dérober du moins à sa vûë un objet si hideux. Il regarda pourtant après au travers des vitres de cette fenêtre, pour voir s'il étoit dissipé. Il le vit encore, & perdant patience, il ouvrit sa porte, & appela son valet & sa servante. Et sur ce qu'ils ne lui répondoient point, il monte à la chambre du valet, heurte de toutes ses forces à la porte : point de réponse, & autre embarras. Il enfonce cette porte, entre, & trouve Mouchin par terre, en chemise, évanoüi, & aussi sa fenêtre onverte. Or cette fenêtre donnoit aussi du côté de l'apparition. Gonin ne douta point que cet évanoüissement n'eût été produit par l'aspect de cette malheureuse tête de mort. A force d'eau-de vie & d'agitations, il le fit revenir, & apprit de lui, que sa fenêtre s'étant ouverte avec grand bruit, sans sçavoir par qui, il s'étoit réveillé en sursaut, étoit accouru vers cette fenêtre, & qu'ayant vû cet effroyable phantôme, il ne sçavoit plus ce qu'il étoit devenu ; tant la peur l'avoit saisi. Ils appelerent Suzanne ; car dans les grandes frayeurs, on ne peut avoir une trop nombreuse compagnie. Suzanne ne répondit pas plus que Mouchin ; aussi n'étoit-elle pas dans un état qui lui permît de parler, car elle s'étoit aussi

évanoüie à son tour, & pour le même sujet que les deux autres. Tous trois se retirerent dans une autre chambre, afin de n'avoir plus present ce qui leur avoit causé tant de terreur. Mouchin cependant alla de tems en tems pour voir si le spectre n'avoit point disparu. Aprés trois ou quatre voyages qu'il fit de ce côté, & où il le voyoit toûjours, il vint enfin leur annoncer qu'il n'en étoit plus mention ; & il assura qu'arrivant, ce phantôme avoit pris la forme d'un squelette, qui representoit une figure humaine depuis la tête jusqu'aux pieds, qui après s'être entierement enflammé, s'étoit tout d'un coup dissipé en une fumée, dont l'infection étoit insupportable. Ils allerent tous trois dans cette cour, & y sentirent en effet une mauvaise odeur. Suzanne prit cette occasion pour moraliser, & remettre son Maître dans le droit chemin, en lui faisant des remontrances sur ce qu'il s'étoit mocqué trop de fois de tout ce qu'il entendoit dire d'apparitions, & qu'il avoit traité de fables pour les idiots tout ce qu'on en rapportoit. " Pourquoi ne pas croire toutes „ ces choses, quand ce sont d'honnêtes „ gens qui les assurent ? lui dit-elle. Mais, „ ma chere Suzanne, lui répondit-il, je „ ne prétends pas qu'on soit fripon, parce „ qu'on rapporte des fables. On peut en

raconter à de certaines gens parce qu'on «
sçait qu'il n'y a rien qu'ils aiment mieux «
& qui leur plaise davantage ; & pour «
cela on ne doit point passer pour fripon. «
On en peut raconter par raison ; comme «
par exemple, pour intimider, pour dé- «
tourner de quelques mauvaises voyes, «
pour ranger à de certains devoirs, & «
pour cela on ne doit point passer pour «
fripon. On en peut raconter, parce qu'on «
se sera trompé soi-même, & pour cela «
on ne doit point passer pour fripon. On «
en peut raconter, parce, ... mais, Mon- «
sieur, ajoûta-t'elle, en l'interrompant, «
pourquoi ne pas croire tout ce qu'on nous «
dit là-dessus, puisque des Livres admi- «
rables, qui sont remplis de pieté, & qui «
par consequent ne voudroient pas men- «
tir [elle les nomma, mais par conside- «
ration pour les Auteurs de ces livres, je «
ne les ferai point connoître ici.] qui rap- «
portent des choses bien plus étranges, «
que celles ausquelles vous ne voulez «
point ajoûter foi ? Ma pauvre enfant, «
repliqua-t'il, tout homme est menteur ; «
& ainsi je ne me trouve pas plus obligé «
de croire les Auteurs de ces livres, que «
plusieurs autres, qui sans vouloir écrire, «
se contentent de parler. La plume & la «
langue tombent à peu près dans les mê- «
mes inconvéniens. Outre les raisons que «

„ j'ai commencé de te dire pour ma justi-
„ fication, il y en a une infinité d'autres
„ qui engagent à composer toutes ces his-
„ toires de visions ; & qui par conséquent
„ m'avertissent de ne pas croire legerement
„ ces Historiens sur leur parole. Mais
„ franchement, ni le tems, ni le lieu ne
„ conviennent point pour traiter sérieuse-
„ ment cette matiere. Retirons-nous cha-
„ cun dans nôtre chambre, pour nous
„ aller coucher, & nous ferons mieux.
J'oubliois de dire, que Mouchin tint aussi son coin dans cette conversation : je ne citerai point ses belles réflexions, parce quelles étoient à peu près de la force de celles de Suzanne. Le valet & la servante se retirerent, fort mortifiez de voir que leur Maître ne se convertissoit point sur un sujet qui leur tenoit tant au cœur : car l'occasion, ce leur sembloit, étoit une des plus favorables pour le faire changer. Suzanne paroissoit avoir fort envie de continuer la dispute, parce que, disoit-elle, il ne lui étoit pas possible de rester seule dans sa chambre, aprés l'epouventable tête de mort qu'elle avoit vûë. Il fallut pourtant qu'elle obéït ; car Maître Gonin voulut absolument que chacun se retirât chez soi. La bonne Suzanne s'en alla sans repliquer : mais elle ne resta pas long-tems seule, ainsi qu'elle avoit marqué le

craindre. Mouchin n'avoit garde de l'abandonner ſans ſecours à une telle détreſſe, ſi tant eſt qu'elle y fût véritablement. Mais, me dira-t'on, y a t'il à en douter? Je répons, que ſçait-on? Les dévots & les dévotes ont leurs manéges; je ne les croi pas toûjours criminels, tant s'en faut, puiſqu'ils tirent preſque toûjours leurs ſources de bonnes intentions. Mais quoi! eſt-ce que je vais, comme tant d'autres Hiſtoriens, me jetter dans de vaſtes réfléxions morales à propos d'un petit fait que j'aurai raconté? A Dieu ne plaiſe que je donne dans un ridicule que je condamne ſi volontiers, quand je trouve dans mon chemin quelqu'un qui y eſt tombé. Pourtant j'aurois lieu ici de réfléchir beaucoup, ſans craindre qu'on m'accuſât avec raiſon de la même faute. Comment cela ſe pourroit-il faire? Je ne juge pas à propos de m'expliquer là-deſſus; on apprendra dans la ſuite pourquoi, & j'eſpere, que l'on me tiendra compte de ma diſcretion. En fait d'hiſtoires & d'avantures, qu'on écrit ou qu'on debite de bouche, il eſt bon de laiſſer quelque choſe à deviner à ceux qui liſent ou qui écoutent. S'ils devinent, c'eſt un ſenſible plaiſir pour eux d'avoir pénétré ſans ſecours, ce qu'on avoit à leur apprendre. S'ils ne devinent pas, le plaiſir n'eſt que differé, la ſurpriſe en tiendra lieu.

Quittons tous ces raisonnemens pour aller trouver nôtre pauvre Gonin, qui étoit alors véritablement dans la détresse, dans l'embarras & dans l'inquietude. Il avoit à la verité, montré par ses réponses aux remontrances de Suzanne, qu'il tenoit ferme contre les histoires d'apparitions. Quelque chose qu'il eût dit, il ne laissoit pas d'être fort intrigué sur le spectre qu'il avoit vû de ses propres yeux. Ce fut uniquement par prudence, qu'il parla ainsi qu'on vient d'apprendre à ses domestiques, pour leur assurer qu'il ne falloit pas être d'une legere crédulité sur cette matiere. Il craignoit, que se persuadant que cette apparition étoit véritable, ils ne l'abandonnassent, de peur d'en être encore tourmentez. Il sçavoit trop bien que des maisons ont été souvent abandonnées à cause des prétendus revenans; pour n'avoir pas cette crainte. Dans le fond il étoit parfaitement incertain sur ce qu'il en devoit croire; il fit faire à son incrédulité tous les efforts possibles, afin de se flâter que tout céla ne s'étoit passé que dans son imagination: c'ést la ressource ordinaire de ceux qui ne veulent pas ajoûter foi même à ce qu'ils voyent. Cependant il lui fut impossible de s'en convaincre, quoiqu'il se retranchât dans la consideration du festin qu'il avoit donné le

soir, après lequel il sçavoit bien qu'il s'étoit trouvé la tête fort échauffée par le vin qu'il avoit bû avec un peu trop d'excez. Quelle conséquence pouvoit-il tirer de là qui fût favorable à son incrédulité, puisque Mouchin & Suzanne avoient vû la même chose, quoique leur imagination ne fût pas aussi broüillée que la sienne? Mais aussi avoüer que ce n'étoit pas une vision, mais une réalité, quelle honte pour lui qui avoit traité si souvent d'esprits foibles ceux qui avoient crû des choses à peu près semblables! Après avoir tourné & retourné en tous sens dans son esprit l'apparition de cette tête de mort, il voulut absolument se persuader qu'il y avoit, ou illusion d'imagination, ou artifice. Il ne trouvoit pourtant rien qui le prouvât, quelques réfléxions qu'il fît, quelques contentions de recherches qu'il employât. Mais n'importe, il aima mieux s'en tenir à son ancienne opinion, que de la rétracter honteusement selon lui. Puisqu'il est un incrédule si obstiné, il lui faut donc d'autres apparitions, d'autres prodiges pour le rendre plus raisonnable. Hé bien, il n'en manquera pas, il lui en viendra tant, qu'à la fin il sera peut-être obligé de se rendre.

Il prit enfin le parti de se coucher, après avoir rêvé long-tems sur tout ce qui

venoit d'arriver. Avant que de se coucher il mit sous la cheminée sa chandelle sans l'éteindre, afin, ou de se rassurer davantage, ou de se lever & s'occuper de quelque lecture, s'il ne pouvoit dormir. Sa prévoyance fut fort à propos, quant au doute où il étoit s'il pourroit joüir du sommeil, car étant au lit il fut agité de tant de pensées differentes, qu'il ne lui fut pas possible de fermer l'œil. Dans le tems qu'il étoit le plus occupé de ses rêveries, la chandelle produisit autant de bruit qu'en auroit fait un petit feu d'artifice & s'éteignit. Sa force d'esprit l'abandonna alors entierement, il se crut perdu; il voulut crier pour appeller Mouchin, mais la peur lui avoit tellement glacé le sang, & lié la langue, que tout ce qu'il put faire ce fut de s'enfoncer dans son lit & de s'envelopper la tête aussi bien que tout le corps de sa couverture. Cela me fait avoir grande pitié d'un homme si incrédule: s'il croyoit que ce n'étoit rien qui fût esprit, revenant, & folet, ainsi qu'un esprit fort comme lui devoit pour son honneur le penser, pourquoi s'ensévelir ainsi? S'il étoit persuadé que c'étoit ou revenant, ou esprit folet, ou farfadet, ou quelque diablerie, quelle sûreté lui pouvoit donner cette couverture? C'est une question que je me ferois un grand plaisir

d'adresser à ceux qui prennent cette foible précaution ou d'autres semblables, quand ils sont tourmentez par de telles craintes. Sans doute ils auroient bien de la peine à y répondre ; ou s'ils y répondoient, on ne manqueroit pas de leur repliquer qu'ils auroient mieux fait de n'y point répondre du tout. Quoi qu'il en soit, on ne fit point cette question à Maître Gonin, & il étoit assurément bien éloigné de se la faire lui-même ; car toute son occupation fut d'abandonner son esprit à la frayeur & de laisser suer son corps tant qu'il voulut sous cette secourable couverture. Après environ une heure qu'il se tint dans cette situation sans oser se remuer, comme s'il avoit craint de faire connoître par quelque mouvement qu'il étoit là, ou comme si en demeurant immobile & presque sans respirer, les Lutins ou autres phantômes (que j'appellerois volontiers êtres, non pas de raison, mais de folie) se fussent contentez de l'avoir fait devenir une statuë, par la frayeur qu'ils lui avoient causée ; après, dis-je, avoir gardé assez long-tems une situation si gênante, appréhendant enfin d'étouffer, de se dissoudre & se réduire en eau, il mit un peu sa tête hors du lit, afin de prendre l'air, & sans ouvrir les yeux, car il cherchoit moins à voir qu'à respirer. Il les ouvrit pourtant ensuite ; il eut

même assez de hardiesse pour avancer sa tête, & ne trouva que des ténébres ; il tâcha de deviner ce que ce pouvoit être qui avoit fait ce bruit & éteint sa chandelle, & ne devina rien. Quant au sommeil, il n'en fut point question pour cette nuit, il eut beau faire ses efforts pour ne penser à rien afin de se le procurer, il pensa toûjours, & ne dormit point. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle impatience il attendit le jour. Ce jour tant desiré vint, & celui qui le desiroit tant se leva. Que de soliloques il fit ! en voici quelques-uns. Il ne faut pas s'attendre d'y trouver une suite fort réguliére ; car un homme qui parle seul ne fait pas tant de façons. « Une tête de mort m'apparut hier „ au soir. D'où peut-elle venir ? est-ce du „ Ciel ? je ne croi pas qu'il y ait là de tel„ les figures, à moins qu'elles ne viennent „ du païs de la Lune qu'on dit avoir des „ habitans aussi-bien que nôtre monde ; „ mais non, elle viendroit plûtôt du So„ leil, puisqu'elle étoit si flamboyante. „ Pourquoi faire seroit-elle venuë de là ? „ Belle question que je me fais à moi-mê„ me ! que je mériterois d'être moqué, „ si on le sçavoit ! d'où vient-elle donc ? „ a-t'elle été formée dans l'air ? c'est donc „ un Sylphe, qui pour se bâtir un corps „ humain, commençoit par la tête dans

se tems que ma fenêtre s'est ouverte. «
C'est donc pour me rendre témoin de «
cette belle production, qu'il a ouvert «
cette fenêtre avec tant de bruit, afin de «
m'éveiller ? Ces Sylphes sont donc bien «
maigres, puisqu'ils ne sont que des sque- «
lettes, si ce que Mouchin m'a rapporté «
est vrai. Douter de ce qu'il m'a dit ! le «
puis-je raisonnablement, puisque j'ai «
senti moi-même l'odeur que ce squelette «
a laissée après son embrasement ? Quoi ! «
deviens-je fol avec mes interprétations ? «
Oüi, je le deviens, si je vais m'imagi- «
ner qu'il y ait véritablement des Syl- «
phes, des Gnomes, des Naïades & des «
Salamandres. Ne ferois-je pas mieux, «
si je croyois qu'il y a des folets, des far- «
fadets, des revenans ? Il ne m'en coû- «
teroit pas plus, & l'on m'en sçauroit «
meilleur gré : car on est plus persuadé «
de l'existence de ceux-ci, que de l'exis- «
tence de ceux-là.... Quoi qu'il en soit, «
je ne croirai ni les uns ni les autres... que «
croirai-je donc ? car enfin ma fenêtre «
s'est ouverte, sans que je sçache qui m'a «
rendu ce mauvais office. C'est un fait «
constant. Il est encore constant, que j'ai «
vû, que Mouchin a vû, que Suzanne a «
vû une tête de mort qui se promenoit «
en l'air; & qu'on a éteint ma chandel- «
le, avec un je ne sçai quel manége qui «

„ m'a surpris & que je ne puis compren-
„ dre. Voila des faits, dont je ne puis
„ douter ; si j'en doute, je dois donc dou-
„ ter que je sois ici, que je raisonne, que
„ je parle, que je me promene. Me suis-
„ je trompé ? m'a-t'on trompé ? si je dé-
„ couvre que je me sois trompé, je ne me
„ fierai jamais à moi-même après cela. Si
„ l'on m'a trompé, après cela aussi, je ne
„ me fierai jamais à personne. Je me di-
„ vertis volontiers à faire des tours aux
„ autres ; se seroit-on aussi avisé de se di-
„ vertir à me joüer ?

Pendant qu'il étoit dans cette perpléxité, & qu'il s'abandonnoit à mille réfléxions & raisonnemens si bizarres, il alloit & venoit dans sa chambre, tantôt en long, tantôt en large, puis prenoit un livre pour lire en attendant qu'il fût tems d'appeller ses domestiques pour lui rendre les services dont il avoit besoin avant que de sortir. Le livre lui tomboit des mains, tant il faisoit peu d'attention sur ce qu'il lisoit : & de plus, le jour étoit si peu avancé que la lecture pouvoit fatiguer ses yeux ; soit par fatigue, soit par ennui, soit par inquietude, il se leva & alla ouvrir sa fenêtre. A peine fut-elle ouverte que trois oiseaux affreux se presenterent à sa vûë : deux Chat-huants ou Hiboux & un Corbeau : le bruit qu'ils avoient fait,

par un certain fremissement de leurs aîles, pendant qu'il regardoit dehors, l'avoit engagé à se retourner pour voir d'où venoit ce bruit, de sorte qu'il avoit le dos tourné du côté de la cour, & le visage tourné du côté de la chambre où étoient ces animaux. Il se tint quelque tems immobile, en les regardant avec un effroi qui ne cedoit point du tout à ceux qu'il avoit ressentis depuis le soir précédent. Ces trois oiseaux le regardoient fixement, & se regardoient aussi les uns les autres, comme s'ils avoient été étonnez de se trouver là ensemble. Pour le coup Maître Gonin n'étoit point blâmable de ne pouvoir resister à la frayeur; & je suis persuadé, qu'il y auroit peu de Mâtamorres & de Fierabras qui n'y succombassent, s'ils se trouvoient dans une pareille occasion. Après ce qui s'étoit passé, mon Heros devoit être encore bien plus transi de peur, se trouvant avec des animaux de si mauvais augure. Ne pouvoit-il pas craindre, outre le prognostic pour l'avenir, qu'ils ne vinssent pour le present se jetter sur lui? Apparemment ce fut cette crainte d'un danger si prochain, qui lui fit prendre le parti de se couler doucement, de peur de les irriter, du côté de la porte, afin de se sauver. Il ne fut pourtant pas obligé de sortir pour cela; car aussi-tôt qu'il eut

abandonné la fenêtre, ils s'envolerent, en jettant, chacun en leur maniere, des cris lugubres & affreux, & disparurent.

C'étoit là certes, une nouvelle & belle matiere de réfléxions pour nôtre pauvre persécuté. Afin de les faire ces réfléxions plus tranquillement, il se mit en posture, pour s'asseoir sur une chaise qui se trouva par hazard derriere lui. La chaise se recule d'elle-même, comme si elle n'avoit pas voulu consentir qu'il prît cette commodité, & le malheureux, qui ne s'y attendoit pas, tombe par terre tout de son long, & voit sa chaise qui s'étoit retirée d'une grande vîtesse du côté d'une armoire à quatre ou cinq pas de lui. Il resta quelque tems dans cette situation, ne sçachant s'il devoit s'affliger ou rire. Son premier mouvement fut de rire, au souvenir du coup qu'il s'étoit donné au derriere en tombant, & de cette chaise qui s'étoit promenée dans la chambre, exprès pour lui joüer ce tour. „ Oh bien; dit-„ il en lui-même, en voila assurément „ trop. Tout ceci est ou surnaturel, ou „ diablerie, ou artifice. Lequel des trois? „ en verité, je n'en sçai rien. Quoi qu'il „ en soit, je me suis donné un rude coup: „ bien me prend de n'être pas de verre, „ car je serois à present en morceaux. „ Cette maudite chaise m'a abandonné

bien malicieusement ! puis il regardoit “
cette chaise, & l'apostrophoit, en lui “
disant : te voila bien tranquille & bien “
à ton aise, impertinente que tu es ! tu “
m'as mis là, je suis las d'y rester, viens “
donc me querir ; c'est dommage que tu “
n'ayes point de bras, que tu ne sois point “
fauteuil, tu m'aiderois à me relever. “
Quand on tombe par terre, ce n'est pas “
toûjours parce qu'on se trouve entre “
deux selles ; tu le sçais bien, je n'en “
voulois qu'à toi. Encore si tu étois une “
chaise percée, ce ne seroit pas ta faute, “
si je suis tombé, ce seroit la mienne ; “
parce que je serois passé au travers. “

C'est ainsi qu'il goguenardoit, mais bien moins par gayeté que par mauvaise humeur. Le cœur ne se ressentoit en rien de toutes ces plaisanteries ; au contraire, il étoit pénétré de colere, de chagrin, de fureur, sans sçavoir contre quoi ni contre qui. Il se leve, va à cette chaise, la visite, & trouve que c'est une vraye chaise, faite comme quelques autres qui étoient dans sa chambre. Aussi étoit-elle véritablement telle qu'il la trouvoit : il n'y avoit point d'illusion. Après l'avoir bien examinée de tous côtez, il l'appuye contre l'armoire, afin de ne plus courir le même risque, & se met dessus pour voir si elle aura assez de force ou d'adres-

se pour s'échapper encore ; il eut assez de courage pour faire cette épreuve. Elle resta stable, & ne songea point du tout à lui joüer aucun mauvais tour : à la voir si tranquille, on ne l'auroit jamais cruë capable de la supercherie qu'elle venoit de lui faire ; il l'ôte de l'endroit ou il l'avoit placée, pour faire une seconde épreuve en la mettant au milieu de la chambre ; elle se laisse porter, & il en fait tout ce qu'il veut : il ne trouve en elle point d'autres mouvemens que ceux qu'il lui donne. Ses réfléxions faites sur cette chaise, sans avoir pû découvrir rien de ce qu'il souhaitoit sçavoir, il passe à la consideration du Chat-huant, du Hibou & du Corbeau. Il rappelle dans sa memoire tout ce qu'il sçait de plus singulier de ces trois animaux ; par exemple ceci, qu'ils passent en général pour être de mauvais augure ; que le Corbeau se nourrit de charognes ; qu'il étoit d'un présage funeste chez certains peuples, quand il paroissoit à la droite & du côté de l'Orient ; que les petits Corbeaux étant abandonnez par leurs parens, les devorent, comme par vengeance, quand ils sont vieux ; que le Chat-huant voit clair dans les ténébres, & qu'il a la même subtilité & la même adresse que les Chats pour prendre les souris ; que le Hibou est haï de tous les autres oiseaux,

& qu'ils lui font une guerre continuelle ; qu'Agathocles fit voler quelques Hiboux, dont il avoit fait provision, afin d'encourager ses soldats contre les Carthaginois : que cet oiseau étoit de bon augure chez les Atheniens, & que c'étoit pour cela qu'ils l'avoient consacré à leur Déesse Minerve ; que selon d'autres, il est dédié à cette Déesse, pour marquer que les gens d'étude passent volontiers les nuits afin d'acquerir les sciences, ou parce que dans l'acquisition des sciences nous ne voyons qu'à travers des ténébres.

Cette érudition, ces interprétations, ces moralitez, tout cela lui vint dans l'esprit, & tout cela ne lui servit de rien, pour bien expliquer ce qu'il avoit tant d'envie de connoître : car il ne s'agissoit pas alors de sçavoir ce qui avoit été dit & écrit de ces animaux : mais de sçavoir d'où ils venoient, comment & pourquoi, ils s'étoient trouvez dans sa chambre. De s'aller tourmenter encore pour tâcher de faire cette découverte, pour deviner la raison de ces trois especes d'apparitions, c'est ce qu'il ne daigna pas entreprendre, parce qu'il jugea bien qu'il perdroit son repos, ainsi qu'il l'avoit fait en voulant pénétrer celle de la tête de mort. Il faut avoüer la verité, puisqu'il l'avoüa lui-même dans la suite ; c'est que ces trois

funestes oiseaux diminuerent son incrédulité de plus de la moitié. Il commença dès lors à entrer en composition sur les apparitions, jusques-là même, que si Suzanne & Mouchin étoient venus lui faire de nouvelles remontrances, il se seroit peut-être rendu tout-à-fait; il falloit, cela étant, que ses frayeurs fussent si violentes, qu'il n'étoit plus en état de faire un judicieux usage de sa raison. Je trouve dans mes memoires plusieurs autres circonstances de ce qu'il fit cette matinée à la suite de ces prétendus phantômes: je les tais, parce qu'elles sont si peu considerables, qu'elles ne serviroient qu'à ennuyer beaucoup, si j'en faisois le recit. Je passe donc par dessus, pour dire que quand le jour fut avancé il résolut d'écrire à un de ses plus intimes amis, esprit fort de profession comme lui, pour le prier de le venir voir, & cela dans le dessein de lui apprendre tout ce qui lui étoit arrivé depuis le soir précédent, qu'ils avoient soupé ensemble. Il écrit sa lettre, appelle Mouchin, & lui demande de la lumiere: Mouchin en apporte, Gonin lui dit d'attendre que sa lettre soit cachetée, pour la porter à son adresse. Mouchin attend. Gonin prend dans une écritoire qui étoit sur sa table, un bâton de cire d'Espagne à moitié usé, & le presen-

te à la lumiere. A peine sent-il le feu, qu'il s'enflamme comme une fusée, s'échappe de sa main, court dans la chambre, & va s'éteindre dans un coin sous un bureau. Mouchin tremble de frayeur, & Gonin, comme s'il étoit accoûtumé aux prodiges de cette sorte, ne paroît point effrayé : il commande tranquillement à son valet d'aller chercher cette cire enchantée ; celui-ci le prie à genoux de ne la pas exposer à un tel danger : & comme si l'occasion eût été des plus favorables pour obtenir de son Maître qu'il se convertisse sur l'apparition des esprits, il commence d'entrer dans une enfilade de remontrances. Gonin l'interrompt, & lui ordonne derechef de lui aller chercher cette cire. Mouchin n'osant résister davantage, la va chercher, la trouve & l'apporte à son Maître, telle qu'elle étoit avant qu'il voulût s'en servir, avec seulement la diminution d'une petite partie. Le Maître & le valet furent assez long-tems à se regarder l'un l'autre, sans rien dire : celui-là enfin rompit le silence, & dit à l'autre, qu'il n'avoit qu'à s'en retourner, qu'il avoit changé de dessein : c'est pourquoi il n'envoyeroit pas la lettre qu'il avoit écrite, puis la déchira. Mouchin se retira ensuite ; mais non pas sans faire à son tour beaucoup de réflexions. « Sans doute, disoit-

„ il en lui-même, mon Maître est dans
„ un bon train : ce morne silence qu'il
„ garde, marque, qu'il commence d'en-
„ trer en raison sur les representations que
„ Suzanne & moi lui avons faites. Quel
„ bonheur pour lui, s'il se défaisoit de
„ cette malheureuse incrédulité! Gonin de son côté, ne disoit presque rien ; & apparemment il ne changea de dessein pour sa lettre, que parce qu'il craignit de s'attirer un ridicule en apprenant à d'autres les persécutions dont il étoit tourmenté. Dix ou douze jours se passerent, pendant lesquels il fut assiegé de plusieurs autres, comme de voix, de bruits, de mouvemens de meubles, de rideaux tirez, &c. Et pendant tout ce tems-là il souffroit tout tranquillement, & n'en parloit à personne. On ne sçavoit point du tout, ni ce qu'il pensoit, ni quels étoient ses sentimens, ni quelle résolution il avoit prise. On remarquoit seulement, qu'il songeoit creux, & de cette remarque on ne pouvoit tirer que des conséquences fort équivoques & fort incertaines. Mouchin & Suzanne ne sçavoient plus qu'en penser. Quelquefois ils en auguroient bien ; mais d'autres fois ils n'auguroient rien du tout ; parce que leur Maître étoit plus attentif que jamais à prendre ses mesures, pour ne se laisser point pénétrer. Assez souvent

ils le croyoient dehors, quoiqu'il fût pourtant dans la maison. Enfin à force de lui voir mener une espece de vie solitaire, ils conclurent, qu'il déliberoit, sans doute, beaucoup pour prendre quelque parti important; qu'ils ne manquoient pas d'interpréter selon leurs souhaits. Ils ne se trompoient pas : car en effet, son parti étoit pris, on le va bien-tôt faire voir : car le dénoüement de ses persécutions approche. Pendant qu'on tâchoit de le pénétrer, il s'étudioit de son côté à pénétrer aussi.

CHAPITRE VIII.

Maître Gonin après avoir été long-tems & en differentes & bizarres manieres persécuté par des spectres, des phantômes & des revenans, vient enfin aux prises avec eux, & les traite de telle sorte, qu'ils n'osent plus revenir pour le tourmenter.

MAître Gonin avoit été trop persécuté pour ne pas faire de sérieuses réfléxions, afin de connoître d'où venoit cet acharnement contre lui : car d'aller se persuader que des diables ou des ames séparées du corps lui faisoient ces supercheries, ces niches, ces niévretez, ces tours

de passe-passe, c'est ce qu'il ne lui étoit pas possible de croire, attendu qu'il ne voyoit pas quel profit ces sortes d'esprits en pouvoient retirer, de qui ils avoient reçû leur ordre ou leur mission, & qui leur donnoit ce pouvoir. Plus il s'enfonçoit dans des considerations là-dessus, plus il étoit convaincu qu'il y avoit là des manéges & des artifices purement humains : c'est pourquoi il se mit dans l'esprit de commencer par soupçonner quelqu'un à quelque prix que ce fût ; car c'est le premier degré pour faire une découverte, que de soupçonner. Avec un soupçon on va bien loin, pour peu qu'il y ait en effet quelque chose à découvrir. Il examina ensuite avec une constante attention ceux à qui il avoit le plus ordinairement affaire ; il déguisa de son mieux ses examens ; il parut même craindre les esprits plus qu'il n'avoit accoûtumé de le marquer ; il menoit une je ne sçai quelle vie plus pieuse & plus réguliere, afin que si les persécutions qu'on lui faisoit venoient de ceux sur lesquels il avoit jetté ses soupçons, ils les continuassent avec plus d'ardeur ; moins de ménagemens, dans l'esperance qu'ils l'attireroient enfin au point où ils avoient dessein de le faire venir. Il est constant pourtant qu'il n'avoit point de preuves assez fortes pour

pouvoit assurer qu'il ne se trompoit pas dans ses conjectures ; mais il est aussi tres-certain qu'il n'y avoit rien qui lui prouvât que c'étoit sans raison qu'il soupçonnoit. Sa constance à soupçonner, à examiner, à écouter, à épier, à étudier les mines, à cacher ses sentimens, à parler autrement qu'il ne pensoit, à s'exposer mal à propos à donner des occasions favorables aux esprits, aux revenans, aux folets, aux farfadets, aux lutins pour l'inquieter, lui apprit enfin ce qu'il devoit croire, & à quoi il pouvoit s'en tenir, sans que la raison & sa conscience lui en pûssent faire aucun reproche.

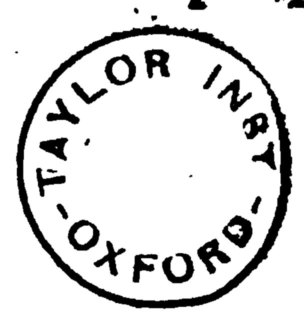
Avant que de m'expliquer là-dessus, je vais raconter la derniere apparition, & qui arrêta toutes les autres qui auroient pû venir ; parce que les esprits, par qui il avoit été tourmenté jusqu'alors, n'avoient plus rien à exiger de lui, puisqu'il leur donne beaucoup plus qu'ils ne lui demandoient.

Comme la saison pendant laquelle tout ceci se passa, étoit celle où les nuits sont les plus supportables, quand les pluyes & les orages ne les gâtent point, il avoit accoûtumé de s'aller promener seul les soirs après soupé dans son jardin, & là prenoit le frais & rêvoit à son aise. Ce jardin, ainsi que je l'ai dit ci-devant, étoit

séparé du corps du bâtiment par une assez grande cour. Un soir, entr'autres, il y alla à son ordinaire, non à dessein seulement de rêver & de prendre le frais, mais pour y faire encore bien autre chose : car alors il sçavoit tout ce qu'il avoit tant souhaité de sçavoir, & son parti aussi-bien que ses mesures étoient prises selon les connoissances qu'il avoit acquises. Etant entré dans le jardin, il y fit un tour en se promenant ; & étant arrivé à une petite porte qui donnoit dans une ruë prochaine, il l'ouvrit & la laissa ouverte : puis continua de se promener. Il avoit une canne à la main qu'il laissa plantée au pied d'un arbre, comme s'il en avoit été embarrassé ; cependant il est à juger, par ce qui arriva dans la suite, qu'il fut tres-attentif à remarquer l'endroit où il l'avoit plantée. Voila un préambule qui paroîtra peut-être trop circonstancié. Non, il ne l'est point trop ; je ne rapporte rien d'inutile, quoique ce soit pourtant assez l'ordinaire de ceux qui racontent des histoires ou qui font des contes, de s'étendre en inutilitez, afin de tenir les Lecteurs ou les Auditeurs en suspens, de faire desirer avec plus d'empressement ce qu'on leur a fait esperer, & de lui donner un je ne sçai quel air plus important. Par cette réflexion je tombe pourtant moi-même

dans ce cas en parlant des autres qui se font un plaisir de ne le pas éviter ; car on attend apparemment beaucoup la suite & le principal de ma narration, pour voir à quoi aboutiront ces circonstances, dont je prétends que la connoissance est si necessaire. M'y voici.

Après avoir ouvert cette porte & placé sa canne, il recommença sa promenade. Alors une apparition nouvelle & differente de toutes les autres qu'il avoit éprouvées, s'offrit à ses yeux, mais de loin. C'étoit une figure blanche de la hauteur & de la grosseur d'un homme, cantonnée dans un coin de la cour du côté du corps de logis : elle fut quelque tems sans remuer. Il eut été heureux pour elle, si elle s'étoit toûjours tenuë dans cette situation : car peut-être ne seroit-on pas allé la chercher. Je ne l'assure pourtant point ; en ce que Gonin non seulement étoit en quelque maniere apprivoisé avec les phantômes, mais c'est qu'étant fatigué de l'incertitude de ce qu'il en devoit croire, pour s'en délivrer, il avoit résolu de lutter avec tous les esprits & tous les revenans du monde, aussi-tôt qu'il y trouveroit prise. La figure blanche ne se contenta pas de la place qu'elle occupoit, elle ne convenoit pas à ses desseins : car pour y réussir il ne suffisoit pas qu'elle se mon-



trât de si loin, puisqu'elle pouvoit douter qu'elle fût apperçuë ; en effet, pendant qu'elle resta dans cet endroit, il parut qu'elle n'avoit pas encore fait grande impression sur Gonin. Elle avança au milieu de la cour : Gonin qui la vit & qui ne pouvoit point faire semblant de ne la point voir, parce qu'il étoit sur la porte du jardin, & par conséquent assez proche d'elle, se retira en arriere dans le jardin. La figure en devient plus hardie & s'avance toûjours, pourtant à pas lents, quoiqu'avec de grandes enjambées ; il sembloit qu'elle ne se remuoit qu'en cadence. Il y a en effet des revenans qui ne marchent que de la sorte ; on diroit qu'ils dansent une sarabande Espagnolle, tant ils ont de gravité & de mesures dans leurs démarches. Autant de pas que le phantôme fait en avant, autant Gonin en fait en arriere. Ils font tous deux de cette maniere un tour entier du jardin ; & dans ce tour Gonin en poussa, comme par hazard & en passant, la porte par où lui & l'espoit étoient entrez. L'un & l'autre avoient chacun leur but, & pour y parvenir, ils demandoient à s'approcher. Le phantôme vouloit sur tout donner de l'effroy, & celui à qui il en vouloit demandoit à faire quelque chose de plus que d'effrayer. Celui-ci n'ignoroit pas les mau-

vaises intentions de l'autre, & l'autre ne sçavoit rien du tout du dessein de celui-ci; il étoit même fort éloigné d'en avoir le moindre soupçon. Ils s'approchent enfin justement vers l'arbre auprès duquel la canne étoit plantée; c'étoit aussi justement là où Gonin attendoit le spectre, en voici la preuve. Il se met à genoux, comme si la frayeur l'avoit forcé à se mettre dans cette posture supliante: c'étoit pourtant tout le contraire, puisqu'il va incessamment forcer son persécuteur à le supplier lui-même. Gonin va joüer un de ces tours, lui qui est si habile dans ce métier, & dont j'ai deja raconté de bons traits: certes, il ne démentira pas dans cette occasion l'idée que j'ai donnée de lui. Mais quels tours, que ceux qu'il destine pour cette effroyable figure blanche! Ce sont des tours de bâton, de furieux coups de canne qu'il applique par tout où il la peut attrapper. Ces coups ne battoient pas l'air, car ce n'étoit point du tout un esprit; c'étoit le véritable corps d'un homme, fort bien nourri, fort bien conditionné, & couvert d'un grand drap blanc, qui ne le mettoit point assurément à l'abri des terribles bâtonnades dont on le chargeoit. Ce pauvre corps par un effort de bravoure, de zéle; car il lui faut rendre justice, en avoüant qu'il agissoit avec

la meilleure intention du monde ; ce pauvre corps, dis-je, voulut regimber pour soûtenir, comme on dit, la gageure, pour voir si en montrant du courage il ne pourroit point intimider son ennemi. Helas ! quelle résistance pouvoit-il faire pour se défendre contre une grosse canne, plûtôt capable de plier, & par conséquent bien ceingler, que de rompre, & qui étoit poussée par un bras vigoureux & vengeur, sinon de prêter ses épaules afin de ménager la tête ? Gonin pour s'assurer mieux de ce qu'il souhaitoit sçavoir il y avoit long-tems, c'est-à-dire pour connoître si en effet il y avoit un véritable corps sous ce grand voile blanc, appuyoit de son mieux sa canne à diverses reprises. Le phantôme voyant bien qu'il lui étoit impossible de spiritualiser ses os, & que si cela duroit encore quelque tems, il n'en remporteroit aucun qui ne fût brisé, jugea que le plus sûr étoit de faire retraite. La pensée lui vint pourtant de crier misericorde, de demander pardon ; & pour l'obtenir, de se faire connoître, esperant que par la confession de sa témérité il engageroit son frapeur à avoir pitié de lui. Après quelques réfléxions des plus legeres & des plus promptes, car il n'avoit pas le loisir de réfléchir long-tems, il décida en lui-même, que pour ses interêts

il

il étoit à propos qu'il ne fût point du tout connu, c'est pour cela qu'il prit la fuite de toutes les forces qui lui restoient. Malheureusement pour lui, la porte par laquelle il étoit entré se trouva fermée; ainsi que le Lecteur s'y attend, puisque je le lui ai fait remarquer tantôt: c'est une précaution que Maître Gonin avoit eu soin de prendre, prévoyant que sans doute elle auroit pû servir au spectre pour se retirer d'un côté qui ne convenoit point à un autre dessein qu'il avoit. L'affligé esprit, l'esprit battu, l'esprit bâtonné, l'esprit roüé de coups fut donc obligé de prendre parti ailleurs; & pour cela il se sauva par la porte qui donnoit dans la ruë, & qui étoit restée ouverte.

Le Lecteur ne se doute-t'il point quel étoit ce phantôme? n'entrevoit-il point Mouchin dans tout ce que je viens de dire? Oüi, c'étoit le bon Mouchin qui venoit de recevoir tant de coups de canne de la part de son Maître, dont il étoit tant aimé. On a vû que lui & Suzanne sa femme avoient beaucoup à cœur que leur Maître se convertît, c'est-à-dire, qu'il crût fermement ce qu'on disoit des apparitions, ils le comptoient dans un état de perdition, s'il persistoit dans cette erreur; ils l'aimoient véritablement, & avoient un sincere attachement pour lui.

Avec ces sentimens pouvoient-ils négliger de le mettre dans le bon chemin autant qu'ils dépendroit d'eux ? Ils auroient crû être eux-mêmes dans la mauvaise voye, s'ils étoient tombez dans cette négligence. Ce furent donc eux qui firent paroître la tête de mort, la chandelle artificielle, le Corbeau, le Hibou, le Chat-huant ; qui tirerent la chaise quand Gopin voulut s'asseoir ; qui substituerent la cire d'Espagne en partie fufée, enfin qui le persécuterent par plusieurs autres stratagêmes que j'ai passez sous silence ; la tête de mort étoit une espece de petite citroüille, vuidée de sa chair & de sa graine, avec des yeux, une bouche & un nez formez & ouverts dans son écorce, du papier huilé derriere, & une chandelle allumée dedans ; elle étoit suspenduë par une corde qui alloit d'un mur à l'autre ausquels elle étoit attachée ; le reste du manége se comprend aisément. Quant au squelette, c'étoit une supposition de Mouchin. Pour l'odeur, lui-même l'avoit produite par une composition qu'il tenoit prête, & qu'il alluma lorsqu'il alla voir pour la derniere fois ce qu'étoit devenu ce phantôme. Les trois oiseaux furent passez à propos par une ouverture qu'il avoit faite au bas d'une porte condamnée, qui séparoit la chambre de son maî-

tre d'une autre qui servoit d'un espece de garde-meuble où l'on alloit peu, & dont il avoit la clef : cette ouverture étoit cachée de part & d'autre par une tapisserie. La chaise fut tirée par une corde doublée, qui se terminoit à cette même ouverture, & qu'on retiroit facilement par un bout quand on n'en avoit plus affaire. Les chandelles de feu d'artifice sont assez connuës à present, & ainsi il n'est pas necessaire de m'expliquer là-dessus ; il y en a qui prétendent que l'invention en vient de cette expérience que Mouchin en fit. La malheureuse cire d'Espagne qu'il mit aussi en usage, fut ce qui inspira à Gonin de furieux soupçons contre lui, & qui fut la source de toutes les découvertes qui furent faites par ce Maître persécuté ; car celui-ci connoissoit parfaitement cette sorte de cire, & il remarqua que ce bon valet l'avoit escamotée quand il l'alla chercher ; qu'il mit un autre morceau en la place, à la verité, fort ressemblant, & que ce fut ce morceau-ci qu'il lui aporta. Suzanne étoit de tous ses complots, & aidoit à les executer selon ses talens. Je me persuade que le Lecteur admirera, comme moi, les mouvemens que ces bonnes gens se donnerent pendant tant de jours pour un si petit sujet, sans s'embarrasser du danger auquel ils s'exposoient

de perdre leur fortune, & de devenir miserables peut-être le reste de leur vie. Il y auroit de belles moralitez à faire ici sur le zéle indiscret ; sur les travers qu'il donne, sur les indiscretions qu'il inspire, sur les extravagances où il précipite ; j'en laisse le soin à ceux qui ont interêt de moraliser là-dessus, & je viens à Maître Gonin.

S'étant apperçû de ce qui s'étoit passé entre Mouchin & la cire d'Espagne, il devint le plus content du monde ; car il ne douta point qu'il n'eût enfin trouvé le Machiniste de ses apparitions. Il l'épia ensuite en tant de manieres, qu'il fut entierement confirmé dans son opinion. Il apprit d'abord, par les discours que se tenoient Mouchin & Suzanne, qu'il y avoit une étroite union entr'eux & qu'ils étoient mariez ensemble ; il parvint à cette connoissance, allant la nuit pendant qu'ils le croyoient enseveli dans le sommeil, écouter à leur porte. Il entendit souvent, qu'ils parloient des tours qu'ils lui avoient joüé. Bien loin d'en être fâché contr'eux, il les en estima & affectionna davantage ; & cela, parce que toutes les fois qu'ils parloient là-dessus, il apprenoit que le tout ne venoit que d'une véritable amitié & d'un sincere attachement qu'ils avoient pour lui : en ef-

qu'en toutes leurs conversations, ils déploroient le malheureux état où ils prétendoient qu'il étoit, à cause qu'il ne vouloit point ajoûter foi à toutes les histoires des revenans, & s'animoient réciproquement à employer tous leurs efforts pour l'en tirer. Ce fut dans la derniere de ces conversations, dont il étoit auditeur bien caché, qu'il fut instruit de l'apparition méditée & concertée pour le jardin. Quelque bien persuadé qu'il fût de leur attachement, de leur amitié & de leur bonne intention pour lui, il ne laissa pas de prendre la résolution de leur faire sentir un peu fortement, combien il est dangereux de s'abandonner sans prudence à son excès de zéle; & ce fut cette résolution qui attira tant de coups de canne sur le dos de Mouchin. Je l'ai laissé partir, sans dire ce qu'il étoit devenu. Disons-le à present.

Aussi-tôt qu'il fut sorti du jardin, ne sçachant où aller avec cet équipage d'esprit, qui l'embarrassoit extrêmement; il songea à rentrer, aimant mieux, par desespoir se faire connoître, que de coucher dehors ainsi *affublé*: mais l'entrée lui fut interdite; car il trouva la petite porte du jardin fermée. Quel parti prendre? Pendant qu'il déliberoit sur ce qu'il avoit à faire dans une si triste conjoncture, il entendit que quelqu'un venoit de son

côté du bout de la ruë, il s'enfuit sur le champ vers l'autre bout, & en chemin jette le drap proche une porte, afin de ne plus paroître dans un si effroyable déguisement; il parcourt quelques autres ruës, sans sçavoir où il alloit, tant il étoit troublé, & enfin étant revenu un peu à soi, il se détermine à se retirer chez un de ses amis, pour y passer le reste de la nuit. Il compose cependant une histoire de voleurs qui le poursuivoient, pour la lui raconter; heurte ensuite à la porte de son ami: on lui ouvre, il raconte son histoire, demande une retraite pour jusqu'au matin; on la lui accorde avec plaisir; il se couche: laissons-le dormir, s'il peut, & ne troublons point son repos, car il a fort besoin d'en prendre, & il ne me reste plus rièn à dire de considerable sur son sujet. Voyons si sa femme est plus tranquille que lui.

Gonin étoit seul dans sa maison avec Suzanne: il étoit assuré que Mouchin n'y pouvoit entrer: il ne doutoit pas qu'elle n'attendît celui-ci avec grande impatience, pour sçavoir le succès de leur beau projet. Gonin vouloit qu'elle eût sa part de la disgrace de son mari, puisqu'elle avoit contribué au dessein qui la lui avoit attirée. Pour se contenter là-dessus, voici comme il s'y prit. Il n'y eut à l'égard

de cette bonne femme aucun exercice de tours de bâton, mais le régal qu'on lui donna ne valoit gueres mieux. Pour modérer son zéle, nôtre Gonin s'arma d'une autre maniere, où elle ne pouvoit courir risque d'avoir les os cassez. La punition qu'on lui prépare, n'est point du tout assommante : tout au plus, elle l'éveillera un peu plus qu'elle ne l'auroit souhaité.

Maître Gonin voyant le phantôme parti, & étant fort content de la chasse vive qu'il lui avoit donnée, songea à aller rendre visite à sa chere épouse, non pas pour lui apprendre les maudits coups de bâton que Mouchin avoit reçûs, & lui en faire ensuite des complimens de condoleance; mais joüer avec elle un personnage bien different. Il voulut paroître aussi esprit à son tour. Il prit un grand drap blanc qu'il avoit préparé pour ce stratagême; il s'en couvrit depuis la tête jusqu'aux pieds, afin d'aller faire sa visite de ceremonie. Il étoit bien assuré que dans cet attirail, il ne feroit aucune frayeur à sa chere gouvernante : parce qu'elle croiroit voir son mari qui l'avoit quittée & qu'elle s'attendoit de voir dans le même déguisement. Il ne se trompa point. Elle étoit au lit. Gonin monta l'escalier tout envelopé de son drap, sa tête même couverte, de sorte qu'il ne voyoit se conduire

que par la jointure des deux côtez de ce drap, qu'il aggrandissoit ou diminuoit selon ses besoins. Aussi-tôt qu'il fut entré dans la chambre de Suzanne, il se tint debout, & immobile, contrefaisant admirablement l'esprit; il se haussoit & se baissoit ainsi qu'il l'avoit appris autrefois à Bertrand. Il se donnoit bien de garde de parler, de peur de se faire connoître. Suzanne le voyant, & ne doutant point que ce ne fût Mouchin, se prit à rire comme une folle, tant elle trouvoit que son mari [selon son opinion] joüoit bien son personnage. Et ce qui la réjoüissoit le plus, c'est qu'elle concluoit de toutes ces singeries, qu'il avoit parfaitement bien réussi, & qu'il étoit content du succès de son entreprise. Gonin cependant mettoit en usage toutes les postures qu'on prend, quand avec ce déguisement, on prétend donner de la frayeur. Et Suzanne de rire de plus belle. " Après avoir bien ri : en
,, voila assez, lui dit-elle, il ne s'agit
,, plus icy de contrefaire l'esprit; dis-
,, moy; mon cher amy, mon poulet,
[car ces bonnes gens donnant aussi-bien que la plûpart des nouveaux mariez dans les expressions badines de tendresse, se caressoient l'un l'autre de fort jolis noms: Tantôt Suzanne appeloit Mouchin son poulet, son mignon, son cœur, son tout.

tout ; & tantôt Mouchin appeloit Suzanne sa poule, sa poulette, sa mignonne, sa toute-belle, sa toute-bonne.] " dis-moy donc, mon cher ami, mon pou- " let, comment le tout s'est passé cette " soirée, & si nôtre Maître est enfin dis- " posé à se rendre à la raison ?,, Gonin ne répondit que par des sauts & des piroüettes. Suzanne s'impatientant : " Es-tu fou ? ajoûta-t'elle, quitte-là ton drap, & " viens me raconter l'histoire de nôtre " stratagême ; & ensuite tu dormiras : cela " vaudra mieux, mon fils, car tu as be- " soin de repos.,, Gonin là-dessus s'approche du lit, mais sans avoir quitté son drap : Hé quoi ! dit-elle encore, n'es-tu pas las " de faire l'esprit ? quitte-donc ce drap, " est-ce que tu veux te coucher avec ? les " deux qui sont à nôtre lit ne suffisent-ils " pas ? Gonin, toûjours sans prononcer une parole, au lieu d'ôter son drap, l'accommode autour de lui de telle sorte qu'il ne puisse se défaire dans l'exercice auquel il va s'occuper, & qu'elle ne puisse le voir au visage. Suzanne qui étoit certainement bien éloignée de deviner son dessein, lui dit quelques plaisanteries sur son obstination à ne vouloir point se *déphantomiser*. Cette scene étoit des plus risibles, tant par les choses plaisantes que disoit cette femme, que par les postures bouffonnes

que prenoit le prétendu mari. Mais elle fut fort courte, cette ſcene riſible; & une autre fort triſte d'une part lui ſucceda. Gonin étant près de Suzanne, tira ſubitement la couverture & le drap qui la couvroient, & les jetta au pied du lit. Cela fit encore rire Suzanne. Gonin qui tenoit ſous ſon drap une poignée de verges bien conditionnées, leva la chemiſe vers l'endroit que l'on a coûtume de foüetter, & ſe mit à y travailler de toute ſa force avec ſes verges. La pudeur de Suzanne n'en ſouffrit pas beaucoup; car elle croyoit que c'étoit ſon mari. Quant à Gonin, il n'étoit point coupable d'autre malhonnêteté, que du mauvais traitement qu'il avoit deſſein de lui faire; car il cherchoit ſeulement à frapper, & non à voir: auſſi s'en acquita-t'il de ſon mieux. « Hé „ quoi, diſoit cette pauvre malheureuſe, „ que prétends-tu donc faire de moi? as-„ tu réſolu de m'écorcher? ſi tu n'as pas „ réuſſi, en ſuis-je la cauſe? Gonin foüettoit toûjours, & ne diſoit mot. Il ſeroit difficile d'exprimer la détreſſe, la fureur où étoit cette femme. Il ne voulut pourtant pas la pouſſer juſqu'à l'extrémité; & s'appercevant qu'elle devenoit veritablement furieuſe, il la quitta, s'enfuit, après avoir fermé la porte, & ſe retira dans ſa chambre. Auſſi-tôt qu'il y fut ar-

rivé, il quitta son drap, se mit en robbe de chambre & en bonnet de nuit, & l'alla trouver. En entrant dans la chambre de cette desolée : " Quel bruit est-ce donc " que je viens d'entendre, lui dit ce traî- " tre ; est-ce que l'on égorge icy quel- " qu'un ? Hé comme vous voila, ma che- " re Suzanne ! dans quel état je vous vois ! " que vous est-il donc arrivé ? „ Elle se donna bien de garde de lui apprendre le fait dans toutes ses circonstances, c'est-à-dire, que Mouchin, déguisé en esprit, l'avoit cruellement fustigée. Pour lui donner le change, elle tourna la chose d'une autre maniere. " Ah ! Monsieur, répondit-elle, " vous ne voulez pas croire qu'il revient " des esprits ; mais helas ! cela n'est que " trop vrai. Si vous aviez été en ma place " il y a un quart-d'heure, vous change- " riez bien de sentiment. Je suis toute " écorchée, Monsieur, je suis toute écor- " chée ; je vous ferois pitié, si vous voyiez " avec quelle barbarie un malin esprit qui " vient de sortir d'icy m'a accommodée. " Estes-vous blessée ? repliqua son Maître. " Envoyerai-je querir le Chirurgien ? di- " tes. Non, Monsieur, reprit-elle : mes " playes sont douloureuses pour le pre- " sent ; mais j'espere qu'elles se gueri- " ront sans le secours du Chirurgien. Ah ! " Monsieur, encore une fois, croyez, je "

„ vous en supplie, qu'il y a des esprits
„ qui reviennent. Oüi, je le croi, dit
„ Gonin; mais je les accommode d'une
„ terrible maniere, quand ils prennent la
„ peine de me venir rendre visite pour me
„ tourmenter; & je ne crois pas qu'il en
„ revienne jamais aucun pour me faire in-
„ sulte, & pour me donner de la peur;
„ si vous les traitiez comme j'en viens de
„ traiter un, comptez qu'ils vous laisse-
„ roient en repos pour le reste de vos jours.
Suzanne oublia le mal qu'elle sentoit, pour faire de sérieuses réflexions sur ce que son Maître venoit de lui dire. Elle le pria ne lui conter l'histoire de cet esprit dont il lui parloit. Comme il ne demandoit pas mieux, & que c'étoit là où il vouloit la faire venir, il la lui cônta dans toutes ses circonstances; s'arrêta sur tout à bien exprimer les coups de bâton qu'il avoit donnez, & de quelle maniere le phantôme avoit pris la fuite, l'assurant qu'il n'étoit point dans la maison; parce qu'il avoit pris de bonnes mesures pour l'empêcher d'y rentrer après en être sorti avec sa charge de coups. Ce fut pour elle un étrange embarras que celui que lui causa le recit de cette histoire, elle ne sçavoit qu'en penser. Comme elle trouva qu'elle ne devoit pas croire que ce fût Mouchin en corps & en ame qui l'eût foüettée d'un

ne si furieuse maniere, puisqu'il étoit sorti, & qu'il n'avoit pû rentrer, elle se mit dans l'esprit qu'il étoit allé expirer dans la ruë, après avoir été assommé par les coups de bâton qu'il avoit reçûs. Elle poussa son extravagance jusqu'à s'imaginer que c'étoit son ame qui étoit venuë la tourmenter, pour la punir d'avoir contribué par ses conseils & par ses secours à la funeste intrigue qui lui avoit coûté la vie. Elle & Gonin resterent quelque tems sans rien dire; parce que pendant qu'elle se plongeoit dans les réfléxions que je viens de rapporter, lui de son côté faisoit semblant de rêver profondément sur ces avantures. Il avoit pourtant plus envie de rire, que de réfléchir sérieusement. Suzanne toute pénétrée des bontez d'un si charitable Maître, qui s'étoit levé avec tant de zéle pour la secourir, l'en remercia avec toutes les expressions de reconnoissance, dont elle étoit capable, & le pria instamment de ne point s'inquieter pour elle, mais d'aller reprendre le repos qu'elle lui faisoit perdre. Il lui demanda malicieusement plusieurs fois où l'esprit l'avoit blessée, & s'il ne pouvoit point lui-même y apporter quelque remede, puisqu'elle ne vouloit point absolument de Chirurgien: elle lui répondit toûjours, qu'elle en seroit quitte pour les douleurs qu'on lui avoit

faites, & qu'il n'y avoit à cet égard aucunes dangereuses consequences à craindre pour l'avenir. Il se donna par je ne sçai combien de sortes de questions la Comedie aux dépens de cette pauvre femme aussi long-tems qu'il pût ; & plus il s'obstinoit à la questionner, plus elle croyoit lui être obligée de la part qu'il paroissoit prendre à ses peines. Aprés ce jeu, dont il étoit suffisamment content, il prit le parti de se retirer. " Ma chere Suzanne, lui dit-„ il, avant que de sortir, & pour l'in-„ triguer encore davantage, je vais ap-„ peller Mouchin, afin que vous ne res-„ tiez point seule pendant le reste de cette „ nuit, & qu'il m'avertisse s'il vous ar-„ rivoit quelque accident. Elle qui se persuadoit que son Maître n'avoit aucun soupçon, que ce fût Mouchin qui eût fait l'esprit, & qui vouloit lui ôter toute occasion de le croire ; " Non Monsieur, „ répondit-elle, je ne veux personne, je „ me sens accablée d'envie de dormir, je „ ne pourrois prendre aucun repos, si j'a-„ vois quelqu'un dans ma chambre ; un „ bon sommeil me tirera d'affaire. Comme il commençoit à se lasser de cette scene, & qu'il sentoit aussi, qu'il avoit besoin de repos, il se rendit à cette representation, & la laissa. Ayant l'esprit tres-content, aprés deux si belles expé-

ditions contre deux personnes qui s'étoient à la verité, trop joüées de lui, il se coucha aussi-tôt qu'il fut arrivé dans sa chambre, & dormit aussi tranquillement qu'il le pouvoit souhaiter. Mais la pauvre Suzanne qui souffroit du corps & de l'esprit, ne dormit point de même. Elle se leva aussi-tôt qu'elle crût que son Maître étoit endormi, & alla heurter à la porte de la chambre de Mouchin pour voir si en effet il n'étoit point dans la maison: & comme on ne lui répondoit point, elle s'en retourna chez elle, où étant arrivée, elle ouvrit sa fenêtre qui donnoit sur la ruë, toussa à plusieurs reprises afin que si son cher époux rôdoit aux environs, il la pût entendre, & vint à elle pour sçavoir quelles mesures ils prendroient pour le faire rentrer. Elle eut beau tousser, Mouchin étoit trop loin pour l'entendre. Elle attendit le jour avec autant d'impatience, que Gonin l'attendit il y avoit quelques jours, quand la chandelle à feu d'artifice lui donna tant de peur, ainsi qu'on l'a vû ci-devant. Le jour venu, elle se remit à sa fenêtre, où elle resta près de deux heures, & enfin elle vit venir son mari qui lui parut extrêmement songe-creux: elle lui alla ouvrir la porte; ils monterent dans la chambre de Suzanne: y étant arrivez ils se regarderent quelque

tems tous deux ſans rien dire. Suzanne qui ne ſçavoit ſi elle devoit paroître fâchée ou bien aiſe, rompit pourtant le ſilence par ces mots : “ Hé ! d'où viens-„ tu ? Mouchin répondit par ceux-ci : ma „ femme, je te déclare que je ne ferai ja-„ mais l'eſprit. Quelle fureur nous prend „ de vouloir abſolument prouver à nôtre „ Maître qu'il y a des revenans ? qu'il le „ croye ou qu'il ne le croye pas, qu'eſt-„ ce que cela nous fait ? & quelle preu-„ ve en avons-nous nous-mêmes pour pré-„ tendre le perſuader aux autres, puiſque „ nous n'en avons jamais vû ? Suzanne, avant que d'entrer en matiere là-deſſus, le pria inſtamment de lui apprendre ce qu'il avoit fait depuis qu'il l'avoit quittée enveloppé de ſon drap, pour joüer le perſonnage de phantôme ; car elle vouloit voir pour ſçavoir à quoi s'en tenir, ſi ſon Maître lui avoit dit vrai. Mouchin lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé, & finit par l'aſſurer qu'il ſe reſſentiroit peut-être toute ſa vie des coups de bâton qu'on lui avoit donnez. Elle lui raconta enſuite comment elle avoit été foüettée par un eſprit revêtu d'un drap comme lui, & qui lui reſſembloit ſi fort, qu'elle l'avoit pris pour lui-même ; ce qui l'avoit autant outrée de douleur que les coups de verges qu'on lui avoit cruellement appliquez,

Après cela, diras-tu, ajoûta-t'elle, "
qu'il ne revient point d'esprits, & que "
je n'en ai, ni vû, ni senti ? si ce n'en "
étoit pas un, c'étoit donc toi, choisis "
ce que tu veux que je croye. ,, Tous leurs raisonnemens aboutirent à ne point deviner quel étoit cet esprit foüetteur, & à conclure, que puisqu'ils avoient été si maltraitez à l'occasion des Esprits, ils ne devoient pas se mêler de leurs affaires, ni prendre si chaudement leurs interêts. Peut-être, dit Mouchin, qu'à cause "
que nous avons fait les faux esprits, les "
véritables le trouvent mauvais. Quant "
à moi, je te proteste, Suzanne, que ce "
que je crois de plus certain, c'est que "
j'ai reçû hier au soir une infinité de "
coups de bâton, en contrefaisant l'es- "
prit, & que je ne soutiendrai jamais "
qu'il y ait des revenans, de peur qu'ils "
ne reviennent encore nous tourmenter. "
Qu'ils soûtiennent eux-mêmes ce qu'ils "
veulent qu'on croye d'eux; car pour "
moi, je ne m'en mêle plus: & à ce que "
je vois tu n'as pas plus de sujet que moi "
de t'en mêler. ,, Gonin qui s'étoit tenu au guet pour voir quand Mouchin arriveroit, prit si bien ses mesures qu'il entendit toute cette conversation; & comme il connut par leurs discours qu'ils ne le soupçonnoient point pour avoir été le

foüetteur, il résolut de ne point faire connoître qu'il eût pris l'esprit, qu'il avoit bâtonné, pour Mouchin. En effet, il ne témoigna rien de ce qu'il connoissoit. Suzanne crût ce qu'elle voulut. Mais il ne fut plus parlé d'esprits, de revenans, de spectres, de phantômes, d'esprits folets, de farfadets, de lutins, d'apparitions. Je vais aussi cesser d'en parler.

CHAPITRE IX.

Maître Gonin prend la résolution de faire la profession de Devin. Il se donne pour associez dans l'exécution de son dessein, deux autres fourbes, dont l'un est appellé Bibion, & l'autre Planospe. Celui-ci étant présenté à Gonin, pour être un des compagnons de son intrigue, lui fait un discours qui l'embarrasse. Bibion le tire de cet embarras: Ils se déguisent tous trois pour mieux réussir dans leur projet. Planospe prend pour son rôle le parti de vendre une drogue, qu'il assure avoir la proprieté de rajeunir, & cela afin d'aider Gonin à deviner. Avanture de la drogue.

AVant que de quiter la Métaphysique de Maître Gonin, j'ai cherché dans les mémoires de sa vie, pour voir s'il n'y avoit point quelques autres

incidens, quelques autres faits que ceux que j'ai raportez, qui eussent quelque relation à cette science. En voici qui assûrément méritent encore d'y tenir quelque place, puisqu'il s'y agit de devination. Ammonius soûtient chez Plutarque, que la puissance de deviner est une puissance naturelle de l'ame ; parce que, dit-il, puisque nôtre ame se souvient des choses qui ne sont plus, elle pourroit bien deviner les passées qu'elle n'a point vûës, & prévoir les futures. Je n'épouse point du tout l'opinion d'Ammonius ; car elle me paroît insoûtenable. Je la rapporte seulement pour montrer qu'il n'est pas hors de propos, quand on parle de Métaphysique, particulierement de celle de nôtre Maître Gonin, de parler aussi de devination. Je passe par dessus bien d'autres raisons que celle que je tire d'Ammonius, pour justifier cet à propos ; mais comme elles me meneroient trop loin, & qu'elles pourroient donner beaucoup plus d'ennuy, que de satisfaction aux Lecteurs, il conviendra bien mieux pour l'agrément de l'histoire d'un tel fourbe, de le representer faisant la profession de Devin, que de dire avec une grande étenduë, pourquoi je le presente ici, plûtôt qu'ailleurs, faisant cette profession. Venons donc au fait.

Maître Gonin aprés avoir joüé aux Apothicaires le tour dont on a vû ci-devant le détail, & avant ceux que lui joüerent ses domestiques, par les spectres qu'ils lui susciterent, pour l'intimider & le convaincre de la verité des apparitions, résolut de faire un voyage, mais de le faire de telle sorte, que bien loin de dépenser le sien, il y trouvât au contraire des avantages considerables par une récolte d'argent qui lui coûtât bien moins de peine que de plaisir à gagner. Enfin il se proposa de se divertir des autres, & de leur faire bien payer ses divertissemens. Je n'ai pas placé ce voyage selon l'ordre des tems; parce que je n'ai point voulu interrompre le reçit de differentes apparitions dont j'avois à parler, & que je ne traiterai plus de ces sujets dans la suite. Voici donc l'histoire de ce voyage, dont il prétendoit tirer tant d'utilitez.

Comme il n'ignoroit pas combien les hommes sont avides de sçavoir l'avenir, aussi-bien que de pénétrer le present le plus caché; combien ils donnent facilement dans les superstitieuses pratiques; combien leur crédulité est tenace à cet égard, quelques raisons qu'on leur apporte pour leur montrer la ridiculité & l'imposture de ces manéges, il prit le par-

ti de se donner la réputation d'un fameux Devin dans quelque païs où il ne fût pas connu. Il médita long-tems sur ce projet, avant que d'en venir à l'éxécution : & après l'avoir consideré par toutes les differentes faces qu'il pouvoit avoir ; & après avoir bien examiné tous les moyens qui étoient les plus propres pour le faire réussir, voici ceux qu'il prit comme les plus faciles & les plus sûrs.

Il se persuada (& avec raison) qu'il avoit absolument besoin d'un associé adroit, & qui fût d'un caractere aussi propre aux fourberies que le sien : il jetta pour cela ses vûës sur Bibion, celui dont il s'étoit servi pour tourmenter les Apothicaires, ainsi que l'on a vû ci-devant. Il lui en parla ; & celui-ci qui avoit pris beaucoup de goût au premier service qu'il lui avoit rendu, ne refusa point du tout d'être son compagnon de tromperies, d'intrigues & de stratagêmes. Ils firent ensuite à differentes reprises plusieurs réfléxions sur ce dessein & sur les artifices qu'il leur convenoit le plus de mettre en usage, afin de le pousser à un succès digne de leur esprit & de leurs intentions. Après bien des réfléxions, des discutions & des examens, ils convinrent qu'il leur falloit un troisiéme. Il s'agissoit de le trouver ; ce qui parut d'abord

n'être pas une petite affaire : car un projet tel que celui-ci, demandoit qu'on connût parfaitement celui à qui l'on en feroit confidence, & qu'on fût bien certain de sa discretion. Bibion connoissoit assez familierement un vieux garçon fort intriguant, qui s'étoit mêlé de plusieurs affaires fort épineuses, dont il étoit venu à bout; & qui cependant malgré les gros profits qu'il avoit tirez de ses tours de souplesse, étoit réduit à faire la profession de parasite, pour s'entretenir & pour vivre; & cela, parce que ses dépenses en differens excès qu'il seroit inutile de rapporter ici, excédoient souvent ses recettes. Cet homme, que j'appellerai Planospe, parut donc à Bibion fort convenable & d'un grand secours pour leur entreprise. Sur le rapport qu'il fit à Gonin de son habileté, il fut décidé entr'eux qu'il falloit le gagner. Bibion se chargea de cette commission, & il ne douta point du succès; En effet, il en vint d'autant plus facilement à bout, que Planospe avoit les plus belles dispositions du monde à prendre ce parti, pourvû qu'il y trouvât assez son compte pour se tirer de l'espece de misere où ils s'étoit plongé par sa conduite. Il falloit voir la joye qu'il eut, quand on lui proposa de faire une liaison d'amitié & d'intrigues avec

Gonin. Il avoüa sans façons qu'il le souhaitoit il y avoit long-tems, parce qu'il lui connoissoit tout l'esprit requis pour faire de ces bons coups où la probité n'est pas si necessaire, qu'on ne puisse facilement s'en passer, & où même elle seroit beaucoup plus nuisible qu'avantageuse. Dans la premiere visite qu'il rendit à nôtre Heros sur le pied de camarade de fortune, & après y avoir été convié, il entra en conversation avec lui, & lui déclara familierement l'idée qu'il avoit de lui, l'assurant en même tems qu'il ne s'étoit jamais ouvert qu'à lui-même sur cette idée; & que bien loin d'avoir parlé de lui à qui que ce fût, d'une maniere qui pût lui faire tort, il l'avoit au contraire exalté comme un veritable homme de bien par tout où il s'étoit trouvé en conversation sur son sujet. « Ne soyez point surpris, lui ajoûta-t'il, d'une conduite « si obligeante à vôtre égard, quoi que « mes sentimens interieurs fussent bien « differens de ceux que je produisois au « dehors. J'ai toûjours eû un ardent desir « de faire connoissance & d'entrer en com- « merce avec vous; & je ne sçai par quel « pressentiment je m'y suis toûjours attendu. « Ce sont ces raisons qui m'ont en- « gagé à prendre si chaudement vos interêts, « étant dans l'esperance qu'ils de- «

„ viendroient un jour les miens. Enfin
„ puisque ce que j'avois esperé, présenti
„ & desiré arrive aujourd'hui, comptez
„ que je serai encore plus ardent à vous
„ prôner; parce qu'il me sera encore bien
„ plus important de vous faire valoir,
„ & qu'en travaillant pour vous, je tra-
„ vaillerai pour moi. De plus, je vous
„ proteste que je vous conserverai une
„ fidelité inviolable, & que vous n'au-
„ rez jamais sujet de vous plaindre de ma
„ conduite envers vous; quand même
„ j'aurois des raisons invincibles de me
„ plaindre de la vôtre envers moi. Met-
„ tez-moi à l'épreuve, je vous le permets;
„ & j'y consens d'autant plus volontiers,
„ que je vous prouverai que vous n'avez
„ rien risqué en me donnant vôtre con-
„ fiance. Il me seroit difficile d'exprimer combien Gonin fut d'abord surpris de s'entendre faire un tel compliment; il ne sçavoit s'il devoit s'avoüer pour tel que cet homme marquoit le connoître, ou se mettre en colere contre lui, & le chasser de sa presence. Bibion qui étoit present à cet entretien (car c'étoit lui qui avoit amené Planospe) & qui connut l'embarras de Gonin, lui dit: "Fiez-vous à Mon-
„ sieur, il est autant honnête homme que
„ nous le pouvons souhaiter; il ramasse-
„ ra & assemblera en nôtre faveur toute

la

la bonne foi qu'il refusera à tous les au- "
tres ; les bons offices que nous exigeons "
de lui & que nous avons lieu d'en at- "
tendre, ne nous permettent pas de pa- "
roître dans des sentimens contraires aux "
siens. Comment oseroit-il se fier à nous, "
si nous lui semblions être plus scrupu- "
leux que lui ? Nous tendons à une mê- "
me fin, nous prétendons agir ensem- "
ble, nous devons donc montrer le mê- "
me esprit. Nous allons nous jetter en- "
semble dans un commerce de trompe- "
ries ; nous allons ensemble tâcher de "
profiter de la facilité & de la crédulité "
de tous les dupes qus nous rencontrerons "
en nôtre chemin ; il faut bien que nous "
marquions les uns aux autres que nous "
avons autant d'inclination & de dispo- "
sition pour ce commerce, qu'il deman- "
de qu'on en ait afin de le soûtenir. „ Gonin revenu à lui-même, & concevant de quelle importance il lui étoit de ne point témoigner qu'il se défiât de son nouveau compagnon, l'embrassa avec toute la tendresse de la plus sincere, de la plus ferme & de la plus constante amitié. Les embrassemens, les protestations d'attachement & de fidelité furent réciproques entre ces trois hommes. Voila un Triumvirat formé ; mais il n'aura pas assûrément des suites aussi tragiques que celui qui est

si fameux dans l'histoire : nous y trouverons bien plus de sujets de rire, que de pleurer.

Dans cette premiere entrevûë ils ne manquerent pas de tenir conseil pour sçavoir de quels moyens on se serviroit pour mettre à fin le sujet de leur union, je veux dire, la profession de Devin, qu'on alloit embrasser. Il fut d'abord décidé, qu'il n'y en auroit qu'un d'entr'eux qui se mêleroit de devination, & que les fonctions des deux autres ne consisteroient que dans des stratagêmes, dans des intrigues & dans des précautions pour faire réussir leur camerade. On choisit, sans déliberer, Gonin pour le Professeur de la devination. Aussi cela étoit-il juste, puisque ce projet venoit de lui. S'il avoit pû s'en acquiter lui seul avec succès, apparemment il n'y auroit pas appellé les autres, afin de n'avoir personne avec qui il fût obligé d'en partager les profits. Quoi qu'il en soit, le voila choisi pour le principal Acteur de cette Comedie : & comme dans les scenes qu'il alloit representer, il étoit d'une grande conséquence pour lui de n'être point reconnu, il jugea qu'il étoit fort à propos de se déguiser de telle sorte qu'il ne parût pas même à ceux de son païs qui pourroient se trouver dans les lieux où il fai-

soit un si étrange personnage.

Voici donc quel fut son déguisement. Il s'habilla en Espagnol, se mit un emplâtre sur un œil, avec dessein de faire entendre à ceux qui lui en demanderoient la raison, qu'il aimoit mieux qu'on vît un emplâtre, que le vuide qui representoit la place où étoit autrefois un œil qu'il avoit perdu. Quant au langage, il sçavoit assez d'espagnol pour se débarasser de ceux qui lui parleroient cette Langue; il insinua aussi aux curieux, qu'il avoit beaucoup fréquenté les François dans son païs, & assez long-tems demeuré en France, pour en entendre la Langue, & pour la sçavoir parler. Afin de n'être point obligé de parler beaucoup, parce qu'il sçavoit qu'il y a d'ordinaire du risque dans cette sorte d'excès, pour la réussite des grands desseins, il contrefit le bégue. Comme il n'étoit pas accoûtumé à cette bizarre loquelle, il se trouvoit forcé de parler peu. Ce caractere silencieux passoit chez ceux qui y faisoient attention, pour un ménagement qu'il observoit, afin de ne leur pas donner à rire : car on rit volontiers des bégues quand on les entend parler : aussi sont-ils presque toûjours en garde contre ceux qui les écoutent pour voir si la mocquerie ne paroît point sur leur visage,

afin d'en marquer du ressentiment. Autre précaution qu'il prit : mais précaution fort favorable pour un Devin. Il fit le sourd à outrance, puisque, quelque haut qu'on parlât, quelque grand bruit qu'on fît en sa presence, il sembloit absolument n'en entendre rien. Ainsi, comme on ne se défioit point du tout qu'il entendît aucun des discours que l'on tenoit devant lui, il falloit voir comment il faisoit usage de ces discours qu'il entendoit parfaitement bien. Et parce qu'il étoit pourtant necessaire qu'il entendît les questions qu'on lui faisoit, il portoit suspendu à son côté un cornet d'argent, dont il mettoit l'embouchûre dans une de ses oreilles, pendant que les curieux le questionnoient en parlant dans l'autre bout qui avoit à peu-près la largeur de celui d'un cor de chasse.

Planospe imagina un rôle des plus extraordinaires, dont il voulut se faire Acteur : voici & son projet & son rôle. Après qu'ils eurent choisi, pour le théatre de leur Comedie, une Ville fort considerable que j'appellerai Varica ; il fut résolu qu'ils s'y trouveroient ensemble, mais qu'ils ne partiroient, pour s'y rendre, que successivement les uns après les autres. Bibion devoit partir le premier, parce que le personnage qu'il devoit fai-

re l'exigeoit ainsi. On verra pourquoi. Planospe devoit le suivre, & ensuite Gonin. Voici donc quel fut le dessein de Planospe, & comment il s'y prit pour en venir à l'exécution. Il s'habilla en Prêtre Grec, & de telle sorte, que ce déguisement le rendoit méconnoissable; car il n'épargna rien pour l'outrer, afin d'agir avec moins de risque & plus de sûreté. Quant au langage, il sçavoit assez de Grec pour se tirer d'embarras à cet égard, si quelque occasion l'engageoit à le parler. Il fit provision d'un nombre prodigieux de grains de sable, tous d'une forme un peu platte, & semblables les uns aux autres, autant qu'il en pût trouver. Il mit tous ces grains dans differens petits sacs, dont il fit un ballot, pour le faire transporter avec ses hardes dans le lieu de leur rendez-vous. Voila une provision qui paroîtra bien étrange pour un aide à Devin. On dit par proverbe qu'un homme est dans le grain, quand il se trouve en possession d'un poste, où il peut faire fortune & gagner beaucoup; c'étoit là l'intention de Planospe dans la récolte qu'il venoit de faire de ce nombre prodigieux de grains de sable; il s'attendoit de s'en servir pour élever des poulets de grain, afin d'en faire son profit, c'est-à-dire, de duper bien des gens & d'en tirer son avan-

tage. Hommes, femmes, filles, veuves, vieux, jeunes, grands, petits, pauvres, riches, laids, beaux, voila les gens à qui il destinoit ses grains de sable, & ainsi on peut dire qu'il les destinoit à tout le monde, esperant (& il avoit raison d'esperer) que tous voudroient absolument avoir de ces grains, à cause de l'admirable proprieté & de la précieuse vertu qu'il leur attribuëtoit. J'ose dire qu'il n'y a peut-être pas un des Lecteurs de cette histoire, qui n'eût souhaité en avoir, s'il s'étoit trouvé dans le lieu, où le fourbe avoit si bien pris ses mesures, pour faire valoir cette bizarre marchandise, ou une autre de prétenduë pareille vertu, ainsi qu'on le verra. Il promettoit un avantage si considerable, & le faisoit acheter si peu, qu'il étoit difficile de se deffendre de l'envie d'en profiter, ou du moins d'en hazarder le succès, si l'on n'y ajoûtoit pas assez de foi.

Cet avantage consistoit à rajeunir d'autant d'années que l'on porteroit de ces grains de sable sur soi; & ainsi, selon que Planespe se proposoit de l'assurer, si l'on en portoit un, l'on rajeuniroit d'une année: si l'on en portoit dix, vingt ou trente, l'on rajeuniroit de dix, vingt ou trente années. Qui est-ce qui pouvoit refuser de se fournir d'un si précieux tre-

fur ? est-ce qu'il le vouloit vendre trop cher ? non assurément ; car il ne mettoit pour prix de chaque grain que celui d'environ quatre sols ; seulement il s'abandonnoit à la reconnoissance de ceux qui au bout de l'année, se trouvant contens, voudroient lui en faire quelque gratification, mais gratification qu'il n'éxigeoit point du tout. Peut-on se rajeunir à meilleur marché ? Un vieillard de quatre vingt ans retrograder jusqu'à la vingtiéme année de sa jeunesse pour douze francs : quel avantage ! quel plaisir ! quel gain ! Y a-t-il aucun gueux, aucun miserable, qui pût résister à une telle tentation ; qui ne se dépouillât de son plus necessaire pour acheter ce bonheur ? Au reste, l'on juge bien que ce n'étoit pas sur ce profit que Planospe prétendoit tirer de ces grains de sable, qu'il fondoit le principal avantage de son projet ; cela est si vrai, qu'il n'en exigeoit le petit argent, auquel il les taxoit, que par une espece de forme qu'il s'imaginoit ne pouvoir se dispenser d'observer dans cette espece de commerce. Et pour montrer qu'il n'avoit point du tout dessein de s'enrichir, il le mettoit à mesure qu'il le recevoit dans une tirelire qu'il vuidoit quand elle étoit pleine, en faveur de ceux qu'on lui marquoit être dans de pressans besoins. Cette conduite

avoit un air de désinteressement qui charmoit tout le monde, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Enfin, dira-t'on, que prétendoit-il donc ? Voici sa prétention ; il vouloit se servir d'une si utile marchandise, d'une marchandise qui convenoit à tout le monde, pour se donner entrée par tout, pour connoître les gens, pénétrer dans leurs desseins, avoir quelque part dans leur confiance, & par tous ces moyens insinuans être d'un grand secours pour Gonin, quand il feroit profession de deviner : & c'est ce dont ils étoient convenus tous deux avec Bibion. Il n'est pas necessaire que j'explique comment son commerce pouvoit le faire réussir assez heureusement pour parvenir à ces fins : car je ne doute pas qu'on ne conçoive parfaitement qu'on aime volontiers la societé d'un homme qui promet de rajeunir avec tant de facilité ; & qu'on ne soit même à la faveur d'un si grand bien-fait, fort disposé à lui faire insensiblement des ouvertures de cœur. On verra dans la suite de cette histoire qu'on ne s'étoit point trompé en portant ce jugement, puisqu'on apprendra avec quel empressement on couroit ce fourbe pour gagner son amitié, quelle consideration, quels égards on avoit pour lui.

Avant que Planoſpe partît pour Varica, Bibion devoit y aller prendre les devans, afin de l'annoncer, de donner une idée favorable de lui, de prôner ſa merveilleuſe marchandiſe, de le faire deſirer, & de préparer ainſi les eſprits à le bien recevoir. Quant à Bibion, il jugea à propos de ſe déguiſer auſſi : pour cela, il s'habilla en Abbé, & prit toutes les manieres & tout l'extérieur d'un homme de bien, s'attendant qu'avec ces apparences il ne manqueroit pas d'impoſer à ceux à qui il en voudroit faire accroire, & donneroit par conſéquent plus de poids à tout ce qu'il diroit d'avantageux du commerçant de grains de ſable.

Deux jours après qu'ils eurent pris toutes ces meſures, & arrangé ainſi qu'on vient de le voir, la conduite de leurs ſtratagêmes, Gonin propoſa d'y faire un notable changement, regardant comme principal ce qui n'avoit été imaginé que comme acceſſoire. Il avoit paſſé ces deux jours à faire beaucoup de ſérieuſes réfléxions ſur l'invention de Planoſpe ; à force de la creuſer & de conſiderer les utilitez qu'elle pouvoit produire ; elle lui avoit paru ſi excellente, que ſon ſentiment fut qu'ils feroient beaucoup mieux d'y rapporter & d'y borner toutes leurs intrigues, que de s'amuſer à prendre le parti de deviner ;

ainsi qu'il lui étoit venu d'abord dans l'esprit, & qu'il en avoit fait le terme de leur complot. Il étoit si infatué de cette invention de Planosphe, qu'il se trouvoit entierement disposé à abandonner le principal rôle de fourberie qu'on lui avoit accordé, (parce qu'on l'en croyoit plus capable, & que c'étoit lui qui l'avoit imaginé,) pour celui du commerce de grains de sable, non seulement autant lucratif que l'art de devination tel qu'il fût, mais encore bien plus facile à joüer: deux grandes raisons qui le fortifierent dans son sentiment, & qui en effet paroissent d'abord assez considerables, pour prouver qu'on le devoit suivre. Mon Heros voulut donc en entretenir ses deux compagnons, avant que de passer outre dans l'éxécution de tout ce qu'ils avoient déterminé. Mes memoires racontent fort au long les differens mouvemens qui se firent entre ces trois hommes au sujet de cet incident. Comme ce détail n'est pas fort important pour cet ouvrage, je le réduis à ceci.

Gonin manda un matin Planosphe & Bibion, les priant de le venir voir, parce qu'il avoit quelque chose de conséquence à leur communiquer. Ils ne manquerent pas de se trouver chez lui aussitôt qu'il marquoit le souhaiter. Quand ils y furent

arrivez il leur tint un assez long discours qu'il adressa particulierement à Planospe. Il sembloit qu'il s'agissoit des affaires les plus importantes de l'état, tant il fit de préambules avant que de venir au fait; j'admire la patience de celui qui a ramassé les memoires sur lesquels je travaille : car on y trouve tous ces préambules, qui de bonne foi paroissent indignes de l'esprit de Gonin; où s'ils sont de lui, il avoit quelques intentions secretes dont la connoissance n'est pas venuë jusqu'à moi; ce que je soupçonne beaucoup. Pour ne pas trop allonger cette matiere, je tairai & mon soupçon & ce qui le fait naître, autant par amour pour la brieveté, que parce qu'il se peut faire que je me trompe dans mes conjectures. Quoi qu'il en soit, voici le précis & l'essentiel de ce discours.

Il m'est venu dans l'esprit, dit Go- « nin, après avoir bien réfléchi sur nos « projets, particulierement sur celui de « Planospe, qui mérite véritablement que « nous l'approuvions, & que nous ne « négligions point d'employer tous nos « soins, toute nôtre adresse pour en venir « à l'éxécution; il m'est venu, dis-je, « dans l'esprit qu'il sera inutile que je me « mêle de faire le devin, en ce que les « grains de sable dont il fait provision, « seront plus que suffisans pour nous pro- «

„ curer une avantageuſe récolte, ſi l'on
„ travaille ſérieuſement à les ſemer bien à
„ propos & les cultiver avec aſſiduité, mé-
„ nagement & circonſpection; à quoi,
„ quant à moi, je contribuërai de mon
„ mieux, puiſqu'il n'y va pas moins de
„ mes interêts que des vôtres: au lieu que
„ nous ne viſons dans l'uſage que nous
„ nous propoſons d'en faire, qu'à contri-
„ buer à me procurer les moyens de réuſ-
„ ſir dans les prétenduës devinations dont
„ je me ſuis chargé, parce que vous l'avez
„ voulu ainſi. N'allez point vous imagi-
„ ner, je vous prie, que la pareſſe me faſſe
„ changer de ſentiment; ce n'eſt point, je
„ vous aſſure, par la crainte d'avoir trop
„ d'ouvrage à mettre en exécution que je
„ vous fais cette remontrance: mais c'eſt
„ qu'il me paroît que nous faiſons du prin-
„ cipal l'acceſſoire; en ce qu'il y a bien
„ plus de ſûreté & de ſolidité à bâtir ſur
„ le ſable dont il s'agit, que ſur l'art de
„ deviner que j'entreprends d'exercer. Je
„ ſçai bien qu'on dit que c'eſt travailler en
„ vain de bâtir ſur le ſable: mais les pro-
„ prietez amorçantes & engageantes que
„ nous attribuërons au nôtre pour en avoir
„ le debit, l'affermiront ſi bien & lui don-
„ neront tant de ſolidité, que nous ne riſ-
„ querons rien en y fondant nos interêts;
„ cependant pour lui donner plus de poids,

il faudra que nous lui donnions plus de «
prix que vous ne lui en attribuez ; car «
sans cela il deviendra si leger & si mépri- «
sable, qu'en vain voudrions-nous y éta- «
blir quelque utilité. Quatre sols un grain «
qui peut produire trois cens soixante & «
six jours de jeunesse ou de vieillesse moins «
vieille, n'est-ce pas abuser d'un tel tre- «
sor, ou plûtôt donner sujet de croire «
qu'il n'aura point du tout l'efficacité «
qu'on en promet ? qui nous empêche de «
l'apprétier du moins une pistole pour «
chaque grain ? ou je suis le plus trompé «
du monde, si nous ne vuidons tous nos «
sacs à ce prix. C'est pour ainsi dire, une «
espece de pierre Philosophale que nous «
avons entre les mains. Changer les grains «
de sable en pistoles ; quel profit ! Nous «
nous retirerons ensuite fort contens de «
cette métamorphose sans en attendre le «
succez ; & assurément nous ne nous re- «
tirerons pas les mains vuides, comme il «
pourroit arriver si nous ne prenions que «
quatre sols, & s'il arrivoit que les devi- «
nations n'eussent point de succez. A di- «
re vrai, nous ne devons pas si fort com- «
pter sur ce dernier expédient que nous «
n'ayions sujet de nous en édifier ; car il «
ne faut qu'un esprit fort, un de ces gens «
qui se font un mérite de décrier les cho- «
ses extraordinaires pour faire tomber le «

„ devin dans un ridicule, dont il ne pour-
„ roit point se relever. J'avoüe que le con-
„ traire peut arriver, parce que le nombre
„ des dupes peut excéder celui de ces habi-
„ les qui sont toûjours sur leurs gardes ;
„ mais dans cette incertitude, je croi qu'il
„ y a plus de certitude à se fixer aux grains
„ de sable sous la condition que je viens de
„ proposer.

Il fit plusieurs autres raisonnemens pour appuyer son opinion ; & Planospe, qui ne vouloit pas changer la sienne, lui apporta plusieurs raisons pour combattre tout ce qu'il venoit de dire. La principale de ces raisons étoit celle-ci ; à sçavoir, qu'il se trouveroit si peu de gens qui voudroient donner une pistole pour un grain de sable, qu'à peine recueilleroient-ils dequoi les dédommager de l'achat des sacs ; & de ce qui leur coûteroit de voiture pour les faire transporter de Damoran à Varica : & cela, parce que très-peu seroient disposez à ajoûter foi à ce qu'on diroit des proprietez de ces grains, quelques protestations & sermens qu'on en fît, en étant dégoûtez par la demande d'une si grosse somme pour si peu de chose ; mais que quand ils n'exigeroient pour le prix qu'une somme très-modique, comme celle de quatre sols, il n'y auroit personne qui ne risquât volontiers cette bagatelle ; & qu'enfin lui Planospe

montrant un si généreux désinteressement, on ne jugeroit que très-favorablement de lui, on le reconnoîtroit pour un homme de bonne foi, & qu'ainsi il ne trouveroit aucune difficulté pour lier commerce avec tout le monde : & que par ce commerce, il pourroit faire réussir les devinations qu'ils projettoient de produire pendant un an, qui étoit l'espace de tems qu'il jugeoit à propos qu'ils destinassent à leurs manéges. On apprendra dans la suite de cette histoire que Planospe ne se trompoit pas dans son esperance ; car il entra dans la confidence d'une infinité de gens ; de sorte qu'ils n'allerent point au prétendu Devin sans communiquer à leur nouveau Marchand ce qu'ils souhaitoient sçavoir ; & lui de son côté prenoit adroitement connoissance des circonstances les plus essentielles de leur situation & de leur état.

Gonin se rendit entierement aux remontrances de Planospe, & ne demanda plus qu'on changeât rien au projet. Gonin resta donc Devin ; Biblon Abbé, & Planospe Prêtre Grec, faisant son commerce pour rajeunir. A la verité ils consentirent de ne rien changer de leur dessein ; il s'y fit pourtant un changement considerable : mais ce fut le hazard qui le produisit, & ce changement intrigua extrêmement nos trois fourbes. Voici le fait. Quelques jours après la

conférence que je viens de rapporter, Bibion partit dans son déguisement d'Abbé, & se rendit à Varica, après avoir reçû de Planospe les ordres & les instructions convenables au personnage qu'il alloit representer, Ces ordres & ces instructions consistoient à l'avertir de prendre une Auberge où ils pûssent demeurer ensemble dans une même chambre; de l'annoncer avec tous les éloges necessaires pour donner un heureux cours à ses grains de sable; enfin d'insinuer une idée de lui qui le fît souhaiter avec ardeur. Bibion s'acquita si bien de cette commission, qu'il séroit difficile d'exprimer avec combien d'importunitez on lui demandoit des nouvelles du Prêtre Grec, & quelle impatience on marquoit de ce qu'il n'arrivoit pas assez tôt. Après avoir bien arrangé ses affaires, c'est-à-dire, gagné les esprits, ainsi que l'exigeoit son rôle, il en donna avis à Planospe; & celui-ci se mit en état de partir. Il fit ses paquets, composez de ses hardes & de ses grains merveilleux, les mit au Messager à l'adresse de Bibion. Huit jours ensuite il alla prendre congé de Gonin, l'assura qu'il ne manqueroit pas de lui donner souvent de ses nouvelles, & de lui apprendre le tems auquel il seroit à propos qu'il se rendît à son tour dans le lieu de leur retraite, je veux dire dans la ville de Varica. Il vit aussi

quelques-uns de ses parens & de ses plus intimes amis, à qui il ne pouvoit raisonnablement se dispenser de donner avis de son voyage, mais avec cette réserve; c'est qu'il ne leur aprit point le lieu où il alloit. Seulement il leur dit que son dessein étoit de parcourir quelques païs étrangers, afin de tenter fortune, & de voir s'il pouroit y être plus heureux que dans le sien; leur promettant que s'il se voyoit dans une situation assez favorable pour l'attacher en quelqu'endroit, il se feroit un plaisir de le leur mander: & afin qu'ils ne soupçonnassent point qu'il avoit dessein d'aller à Varica; pour les dérouter, il se mit dans une autre voiture qui alloit d'un autre côté, & de là se rendit dans celui qui étoit le terme de son voyage. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il alla pour trouver Bibion dans l'Auberge qu'il avoit choisie. On lui aprit qu'il étoit parti il y avoit six jours, mais qu'on ne sçavoit pas où il étoit allé. Planospe demanda s'il n'avoit point laissé quelques paquets ou balots pour lui être rendus: on lui répondit qu'il n'étoit resté aucune chose qui lui appartint; qu'il étoit venu avec peu de hardes, & qu'il étoit sorti avec toutes les mêmes qu'il avoit apportées. On lui ajoûta que trois ou quatre jours avant son départ il avoit paru fort embarrassé, mais qu'il ne s'étoit ouvert sur rien, & qu'ainsi

l'on ne pouvoit rien dire de son embarras. Planosspe devint lui-même fort embarrassé, quand on lui eut appris l'embarras de Bibion : il se persuada qu'il étoit fourbé lui-même avant que d'avoir commencé à fourber les autres ; que ce prétendu ami s'étoit emparé de ses hardes pour s'en servir, & de son fable pour en faire à son profit l'usage qui lui étoit destiné. Cependant le soir même du jour qu'il arriva, il reçût plusieurs visites de gens à lui inconnus, c'est-à-dire, de ces gens qui souhaitoient avec tant d'empressement l'arrivée du Prêtre Grec prôné par Bibion. Autre embarras pour lui, puisqu'il manquoit de ce qui lui attiroit ces gens : il se tira pourtant bien d'affaire à leur égard, en les payant d'honnêtetez réciproques, & en ne décidant rien sur ce qu'ils attendoient de son sçavoir faire. Il passa quelques jours, agité de differens mouvemens : tantôt il prenoit dessein d'écrire à Gonin, pour lui apprendre la supercherie qu'il croyoit que Bibion lui avoit faite : tantôt il vouloit partir, pour l'en instruire de bouche : quelquefois il étoit excité à aller chercher son prétendu voleur, en quelque lieu qu'il fût. Chose étonnante ! c'est que durant toutes ces déliberations, il ne lui vint point dans l'esprit de voir le Messager, qui devoit lui tenir compte de ses balots, pour sçavoir si en

effet ils avoient été rendus à leur adresse. Le hazard seul lui inspira le moyen de se donner cet éclaircissement. Dans une conversation qu'il eut un jour avec son hôte, & quelques gens qui logeoient dans la même Auberge, quelqu'un parla d'un vol qu'on avoit fait de tout ce qu'on transportoit par la voiture de ce Messager; il demanda quand ce vol avoit été fait; & comme il lui parut par la réponse donnée à sa question, que c'étoit dans le tems que son équipage devoit être en chemin, il partit sur le champ, pour sçavoir ce qui en étoit veritablement. Il apprit à n'en point douter, que tout ce qu'il croyoit lui avoir été enlevé par Bibion dans leur chambre, avoit été volé par d'autres dans le grand chemin. Et parce qu'il ne douta point que ce vol n'eût produit l'embarras dans lequel on lui témoignoit avoir vû son ami, & qu'il se persuada aussi, que sans doute il s'étoit transporté à Damoram, pour conferer avec Gonin & lui sur ce qu'ils avoient à faire dans un tel accident, il ne differa point d'écrire à l'un & à l'autre, pour leur demander ce qu'ils lui conseilloient de faire. Mais à peine sa lettre fut partie, que Bibion arrive, & lui confirme ce qu'il avoit appris de la perte de ses hardes. Après bien des lamentations & d'autres tristes expressions qu'on pousse d'ordinaire dans des oc-

casions semblables, ils résolurent de chercher d'autre marchandise pour suppléer à celle qu'ils avoient perduë. Un autre hazard leur fit trouver ce qu'ils cherchoient.

Se promenant une après-dînée dans la campagne, ils remarquerent un endroit dont la terre étoit fort rouge, & dont on tiroit dequoi embellir les parterres, ainsi que l'on en voit quelquefois qui ont cet ornement. Planospe fit convenir à Bibion, qu'ils devoient se servir de cette terre, au lieu des grains de sable, dont nous avons si souvent parlé; & qu'afin de la déguiser, il suffiroit d'y mêler un peu de cendre. Il lui demanda s'il avoit dit, que son secret consistoit dans des grains de sable, & sur ce qu'il lui répondit que non: « tant „ mieux, répliqua Planospe: nous ne de„ vons donc point craindre ce change„ ment. De plus, avec cette terre & ces „ cendres, je n'aurai point de mesures à „ prendre, pour en faire usage. Ces mesures, dont j'ai oublié de parler, consistoient à publier que ces grains de sable étoient extraordinaires: qu'ils avoient été ramassez sous une certaine constellation, & apprêtez d'une certaine maniere, sans nommer cette constellation, & sans apprendre quelles étoient ces manieres. On le juge, sans doute, bien ainsi: puisque, s'il n'avoit pris cette précaution, chacun en auroit

voulu faire l'expérience par soi-même, sans avoir recours à lui. Ils résolurent donc de commercer cette terre, après l'avoir mêlée avec de la cendre, afin de la rendre méconnoissable : & le même jour ils en emporterent autant qu'ils pûrent, sans que personne s'apperçût qu'ils faisoient cette provision. Les jours suivans ils en amasserent encore avec de la cendre, mais toûjours secrettement : puis ils en mirent ainsi mêlée dans des petits sachets de papier, cachetez chacun avec une inscription dessus, qui marquoit pour combien d'années de rajeunissement ils pouvoient servir : par exemple, sur l'un, pour un an, sur l'autre, pour deux, & ainsi jusqu'à soixante ans, toûjours sur le pied de quatre sols pour chaque année, & enfin sous les mêmes conditions qu'ils s'étoient proposé d'observer dans la distribution des grains de sable. Ils manderent ensuite à Gonin ce changement : & il leur marqua par sa réponse qu'il l'approuvoit.

La marchandise de Planospe étant prête, il la mit en vente, avec un succès qui alloit au delà de celui qu'il avoit esperé, & même aussi heureux qu'il le pouvoit souhaiter ; puisque particulierement dans les commencemens, à peine avoit-il le loisir de manger, tant il étoit accablé de gens qui demandoient à rajeunir. Que de femmes

qui l'obsédoient ! Que de vieillards qui lui faisoient la cour ! Que de filles de vingt-cinq ans qui le minaudoient ! Que de prudes qui alloient secretement lui rendre visite, pour obtenir de cette merveilleuse drogue, & à qui il n'en auroit accordé, disoit-il, en particulier & en plaisantant à Bibion, qu'avec une espece de scrupule, si elle avoit été aussi efficace qu'il le promettoit ; parce qu'elle auroit pû leur faire abandonner leur pruderie pour prendre un parti contraire !

Je ne continuërai pas pour le present le recit de ces intrigues, parce que des raisons d'impression m'engagent à l'interrompre, & à le differer pour un autre tems : en attendant ce tems, je vais passer à d'autres matieres ; bien résolu de remettre ensuite sur la scene Planospe & Bibion avec deux terre rouge, & Gonin avec ses devinations.

Fin du premier Livre.

Table des Chapitres du premier Livre.

Fin de la Table du premier Livre.

LES
TOURS
DE
MAÎTRE GONIN.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez LOUIS RENARD, Marchand
Libraire, derriere la Maison de Ville.

M. DCC. XIII.

LES TOURS DE MAISTRE GONIN.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

La Philosophie morale de Maître Gonin. Il se sert d'un artifice, pour faire connoissance avec un Gentilhomme nommé Lucinor, chez qui un Abbé, qu'on appelloit Doriston, venoit souvent. Portrait de cet Abbé. Gonin prend dessein de le chasser de chez Lucinor. Un Ouvrage de Doriston, intitulé; le Livre des Livres, ou Pratiques des utilitez & des plaisirs de la lecture, *donne à Gonin une premiere occasion d'exécuter son dessein. Plusieurs traits curieux tirez de cet ouvrage.*

LA Métaphysique de Maître Gonin nous a menez fort loin, par les histoires des esprits, des revenans, & des apparitions, qu'elle nous a fournies.

Nous l'allons à present considerer par raport à sa Philosophie morale ; & il faut s'attendre qu'il nous fera faire encore bien du chemin dans cette carriere. Comme cette étude est d'une fort grande étenduë, puisqu'elle comprend tout ce que nous devons faire de bien, & tout ce que nous devons éviter de mal, on doit conclure delà, que la plus grande partie de la vie de mon Heros y doit entrer. Cela étant, il faut donc s'attendre, que je ne le representerai pas comme un Ecolier qui passe un an ou deux sur des bancs, pour s'instruire des opinions des Philosophes sur la Morale, ainsi qu'il se pratique d'ordinaire ; mais que je le suivrai bien au-de-là, afin de découvrir sa vie morale, pour ainsi dire, & d'en raporter les traits les plus considerables qui seront venus à ma connoissance, & pariculierement certains tours de soupplesses, qui feront le mieux connoître la singularité de ses mœurs ; car ils sont principalement le but de cette histoire.

Avant que d'entrer dans ce détail, je vais donner une trés-legere idée de la Philosophie morale, sans pourtant oublier de telle sorte Maître Gonin, qu'on le perde de vûë. Que l'on ne craigne donc pas, que je prétende faire ici un Traité scholastique. A Dieu ne plaise que je tombe dans une telle disgression ; je crains trop d'ennuyer

le Lecteur, pour donner dans un tel écart, il attend autre chose de moi; il est donc de ma bonne foi de ne le point tromper dans son attente, puisque je lui ai promis de lui faire present d'autres choses, que de Traitez scholastiques. Ce que je vais dire de la morale, ne sera en quelque maniere, qu'en chemin faisant pour parler de Maître Gonin.

La Philosophie morale est celle qui nous apprend à regler nos mœurs, nous excitant à prendre le chemin de la vertu, & à nous éloigner de celui du vice. C'est la doctrine des mœurs; c'est l'art de bien vivre; c'est la science du bien & du mal. Regler nos actions par la raison, voilà le sujet de cette science; la felicité en est la fin. Pour regler ces actions, il faut que le jugement agisse, & qu'il agisse avec liberté; c'est pourquoi les petits enfans, les fols, & ceux qui dorment, n'agissant point raisonnablement, & leur entendement n'étant pas libre, ils ne sont point responsables, & n'ont point à rendre compte de ce qu'ils disent, ni de ce qu'ils font. Voilà des principes, dont Gonin étoit parfaitement instruit, mais si bien instruit, qu'il étoit capable d'en faire des commentaires également étendus par les interprétations les plus vastes & par l'érudition la plus profonde. Il sçavoit si bien son Epictete,

son Seneque, son Plutarque, & la plûpart de ces Philosophes qui se sont rendus celebres par leurs moralitez, que, quand il vouloit, il étoit le plus beau discoureur du monde sur les devoirs des hommes, & sur les moyens de s'en acquiter. On a appellé les Stoïciens des fanfarons de morale; il falloit voir comme il étoit aussi fanfaron sur cette matiere, lors qu'il jugeoit, qu'il étoit necessaire pour ses interêts, qu'il outrât l'idée de la perfection. Il falloit voir aussi le goût qu'il donnoit pour la morale, commode, relâchée & indulgente, quand il ne doutoit point qu'il ne trouvât son compte en la débitant; & il s'acquitoit d'autant plus facilement du débit de celle-cy, qu'elle étoit la plus conforme à son humeur. Mais en casuiste bien entendu, il prenoit bien garde à qui il avoit affaire, afin de ne rien risquer: car quoi qu'il eût toujours bonne fourniture de raisons qui ne manquoient pas d'autoritez, pour appuyer le relâchement, il ne s'adressoit pourtant qu'aux esprits les mieux disposez à recevoir ces raisons. Et certes, il n'en manquoit pas. Est-ce qu'il ne s'en trouve pas dans le monde autant qu'on en veut? A propos de morale relâchée & sévere, on raporte cette histoire de lui.

Un Gentilhomme appellé Lucinor, as-

sez bien accommodé des biens de la fortune, & qui étoit dans un âge avancé, avoit épousé une jeune femme, nommée Prianne, jolie, & dont il étoit trés satisfait, tant par les agrémens de sa personne, que par sa sagesse, son application à son ménage, sa douceur, & un sincere & fidéle attachement qu'elle avoit pour lui. Ils vivoient tous deux dans une union parfaite. Un Abbé, appellé Doriston, homme fort enjoüé, d'une societé commode, aisée & complaisante, parce que c'étoit son naturel d'être de la sorte, leur tenoit fort souvent compagnie ; une ancienne amitié entre Lucinor & lui, les avoit liez ensemble : desorte qu'il ne leur étoit pas possible de passer un jour sans se voir, qu'ils n'envoyassent demander reciproquement des nouvelles l'un de l'autre. Il n'y avoit assurément dans tout ce commerce entre Doriston & Prianne, qu'une amitié détachée entierement de tout attachement condamnable. Elle aimoit Doriston, comme un ami de son mari, & comme un homme amusant & d'une agreable conversation. Elle étoit si peu mêlée dans le monde, que l'on pouvoit dire qu'elle n'y avoit point de plus grande connoissance, que celle de cet Abbé ; & comme elle n'avoit jamais rien remarqué en lui, qui pût être suspect à sa vertu, elle ne se faisoit point de scrupule de lui marquer

quelque attachement ; Lucinot même lui auroit sçû mauvais gré, si elle avoit agi d'une autre maniere. On rendoit justice à Doriston, ayant ces sentimens pour lui, & jugeant ainsi de ses intentions, puisqu'on ne pouvoit pas être plus exact qu'il l'étoit, à observer les loix de l'honnêteté, à ne se point déranger des devoirs exterieurs de son état, & à ne donner aucun exemple qui pût mal édifier. On n'avoit jamais entendu mal parler de sa conduite, & ainsi, il falloit qu'elle parût bien reguliere, pour n'être point attaquée par la médisance qui épargne si rarement ce qui lui donne le moins de prise. Il avoit veritablement de la vertu, mais ce n'étoit point de cette vertu sauvage, qui par ses séveritez mal entenduës, & ses austeritez affligeantes, excite plus à la regarder comme odieuse, qu'à l'aimer comme pratiquable. Sa sagesse étoit gaye, sans tomber dans ces excés de dissipation, qu'il est difficile d'interpréter favorablement. Enfin il étoit honnête homme, de bonne foi, homme pieux, homme reglé, sans être à charge & incommode, même à ceux qui ne l'étoient pas tant que lui. Il joignoit à sa probité beaucoup d'acquis dans les sciences ; une tres grande partie de son tems étoit employée à la lecture, ou à la composition de quelques ouvrages ; il en avoit

donné plusieurs au public sur grand nombre de differens sujets, qui avoient été fort bien reçûs; il en fit entr'autres un, dont nous parlerons bien-tôt, qui donna occasion à bien du désordre. Cet homme ayant tant de merite & de si beaux talens, il n'étoit pas étonnant qu'il fût si bien reçû chez Lucinor & Prianne, deux personnes si sages, & dont la reputation étoit si bien établie, que souvent les maris proposoient l'une pour exemple à leurs femmes, & les femmes, l'autre pour exemple à leurs maris.

Gonin qui étoit voisin de Lucinor, & qui tâchoit, par honneur, de faire connoissance avec lui, parvint bien-tôt par son adresse, à ce qu'il souhaittoit. Il ne jugea pas à propos de mandier cette connoissance, mais de l'obtenir seulement comme par hazard. Qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il en voulût de loin à Prianne; son cœur n'eût aucune part à son dessein; je veux dire, pour m'expliquer mieux, que ce ne fût point par quelqu'un de ces mouvemens qui ressemblent fort à ceux de l'amour, qu'il chercha à se donner entrée dans cette maison. C'étoit seulement pour se procurer une espece de merite dans le monde, en frequentant familierement deux personnes qui passoient pour en avoir tant; selon cette pensée d'un Auteur, qui ne lui étoit pas inconnuë, qu'on se parfume soi-

même, à force de se trouver souvent parmi les parfums. Venons à la conduite qu'il observa, afin de faire cette connoissance. Voici comment il s'y prît.

Lucinor logeoit dans une assez grande maison, qui lui appartenoit, & où il y avoit beaucoup plus de logement qu'il ne lui en falloit ; de sorte qu'il en loüoit une partie. Dans le temps que Gonin avoit son projet en tête, passant un jour devant cette maison, il remarqua, qu'il y avoit au dessus de la porte un écriteau, par lequel on avertissoit qu'un des Appartemens étoit à loüer. Il trouva d'abord, que c'étoit une occasion favorable, pour lui donner une entrée dans ce logis. Aprés avoir roûlé dans sa tête differens expediens pour cela, il s'en tint à celui-cy. Le lendemain à l'heure qu'il jugeoit bien, que le mari & la femme étoient dans leur logis, il y alla : Il se fit annoncer ; son nom & sa personne ne leur étoient pas inconnus, parce qu'étant voisin, ils sçavoient ce qu'il étoit, aussi bien que sa famille, & même ils avoient entendu assez bien parler de lui. Ainsi il fut parfaitement bien reçû, & on lui fit toutes les honnêtez, que les gens qui sçavent bien vivre, ont accoûtumé de faire en pareille occasion. Après les complimens d'usage dans une premiere entrevûë, & qui furent fort courts, parce que

c'étoit bien moins une visite de ceremonie, qu'une visite d'affaire, il leur dit qu'ayant connu par un écriteau qui étoit au dessus de la porte de leur Maison, qu'il y avoit un appartement à loüer, il étoit venu pour le voir, parce qu'un de ses intimes amis, qui étoit à la Campagne, lui avoit écrit, pour le prier de lui en chercher un, que c'étoit un vieil garçon, fort retiré & fort homme de bien. Ils ne manquerent pas de lui répondre, que, quoiqu'ils fussent fort exacts à s'informer de la conduite des gens qui demandoient un logement dans leur maison, il suffisoit pour toutes informations, qu'une personne vint de sa part, & qu'ils étoient persuadez, qu'il n'avoit pour amis intimes que de trés-honnêtes gens. Gonin repondit parfaitement honnêteté pour honnêteté. Quelques repliques de part & d'autre se suivirent dans cet ordre du ceremonial. Gonin étoit cependant fort attentif à y mêler quelques traits d'esprit, quelques brillans qui paroissoient coûler de source & lui être fort naturels, ce qui commença de persuader que cet homme pouvoit être d'un agréable commerce. Enfin il n'oublia rien dans ce premier abord, de ce qu'il crût pouvoir faire souhaiter de le voir plus d'une fois. Après une petite conversation, on le mena voir l'Appartement, dont il s'agissoit. Il le trouva fort conve-

nable pour son prétendu intime ami, & même il commença de le congratuler sur le bonheur qu'il auroit de se trouver en occasion de faire societé avec des personnes de leur consideration. Aprés quelques autres discours de compliment, il dit, qu'il alloit écrire incessamment à son ami, & se retira. Huit jours aprés, il vint avec une lettre supposée, où on lui témoignoit beaucoup de reconnoissance pour les soins qu'il avoit pris, & où on lui mandoit, qu'il avoit oublié de marquer quel étoit le prix de cet appartement, en effet il n'en avoit point parlé dans sa Lettre, parce qu'il n'en avoit été fait aucune mention dans la premiere visite. Il l'apprit dans la seconde, & dans cette seconde il se montra si gracieux & si aimable par ses manieres, que Lucinor & Prianne en furent charmez: Il en sortit aussi fort content, & leur promit, qu'il alloit écrire, pour faire sçavoir à son ami ce qu'on exigeoit pour cet appartement. J'oubliois de dire que, la premiere réponse qu'on fit à la question sur le prix, fut d'assurer Gonin qu'il en étoit le maître; cependant, à force d'instances, il fut instruit au vrai de ce qu'on prétendoit, deux jours ensuitte, Lucinor lui alla rendre visite, pour le remercier de celles qu'il leur avoit faites: Gonin ne manqua pas d'en rendre une autre, & in-

ſenſiblement la connoiſſance ſe fit, l'amitié ſe forma juſqu'à manger enſemble; indépendemment du loyer, car il n'en fût plus mention quinze jours aprés, & cela, parce que Gonin vint avec une autre lettre où ſon ami lui aprenoit, qu'il s'alloit marier dans le païs d'où il lui écrivoit. Les circonſtances y étoient ſi bien rangées, & avoient un air ſi naturel de vérité, qu'il ne vint point du tout dans l'eſprit de Lucinor & de Prianne d'en douter le moins du monde.

Voilà donc Gonin devenu ami familier de ces deux bonnes gens. Il ne fût pas longtems, ſans faire auſſi une eſpece d'amitié avec Doriſton, puiſque celui-cy venoit preſque tous les jours chez nôtre Gentilhomme. Lui & cét Abbé étoient deux caracteres d'eſprit, ſi differens, que peu de temps aprés s'être connus, ils ne ſe trouverent point du tout diſpoſez à s'accommoder parfaitement enſemble. Gonin paroiſſoit à Doriſton un homme trop étudié, un homme faux, un homme fort attentif à aller par des ſoûterrains, aux fins qu'il ſe propoſoit; & Gonin connoiſſoit fort bien que Doriſton étoit un homme franc, ſincere, pénétrant, & ennemi des gens doubles & déguiſez. Ils vivoient cependant enſemble, ſans donner lieu de ſoupçonner en eux une telle antipathie. Gonin particu-

literement, pour éloigner ce soupçon, accabloit l'autre de caresses, de civilitez & de complaisances. Ce commerce d'inclinations forcées dura si long-tems, que l'on ne douta point qu'elles ne fussent des plus constantes. Doriston croyoit, qu'il étoit des devoirs de l'honnêteté, de ne point produire au dehors les sentimens peu favorables qu'il avoit de Gonin ; mais Gonin agissoit de son côté, bien moins pour satisfaire à ses devoirs, que pour mieux cacher le dessein qu'il prenoit de le chasser de cette maison aussi tôt que quelque occasion s'en presenteroit, ou qu'il en pourroit faire naître par quelque intrigue de sa façon. En voicy une qui se presenta : Elle paroîtra d'abord au Lecteur assurément fort éloignée du succés d'un tel projet : Mais nôtre fourbe sçaura bien la raprocher, & en faire usage : On le verra dans la suite.

Un jour qu'ils étoient tous ensemble chez Lucinor, & qu'ils conferoient aprés un repas d'amis qu'il leur avoit donné (c'étoit un dîné) on parla des sciences, de livres, de lecture : Doriston leur dit, qu'il faisoit un ouvrage exprés pour exciter ceux qui aimoient les Livres, à faire usage de leurs lectures, & à en profiter. On loüa ce dessein, & on lui fit des instances si pressantes, pour en voir l'éxécution, qu'il consentit d'accorder ce qu'on souhaitoit.

Le lendemain fut pris pour cela. Ils se rassemblerent, & il leur en lût une trés-grande partie. Cet ouvrage étoit intitulé : *Le Livre des Livres, ou Pratiques des utilitez & des plaisirs de la lecture.* Voici en quoi consistoit sa construction. Il étoit composé d'un trés-grand nombre d'articles : chaque article commençoit par un, ou plusieurs traits curieux, sçavants, ou solides, tirez des meilleurs Auteurs, anciens & modernes, qu'on appelloit *Lecture*, & ensuite suivoient des reflexions de l'Auteur sur ce qu'on venoit de lire, & ces réflexions s'apelloient *Pratique*. Il avoit dessein de pousser cet ouvrage successivement jusqu'à un nombre d'autant de parties, qu'il lui paroîtroit que le public le souhaiteroit. L'Epître dédicatoire, & la Préface même étoient dans ce goût. Je vais donner des échantillons de l'une & de l'autre, & ensuite j'en donnerai du corps de l'ouvrage, étant persuadé qu'on ne sera pas fâché de les trouver ici, & que l'on conviendra même peut-être, qu'il seroit à souhaiter que tout l'ouvrage devint public.

Dans l'Epître dédicatoire, qu'il supposoit être addressée à un riche ignorant.

LECTURE Ire.

Le premier inventeur d'Epître dédicatoire fut un Mendiant.

PRATIQUE.

Comme vous êtes fort riche, & trés-ménager, sans doute vous frémiriez d'horreur à la vûë d'une Epître dédicatoire qui vous seroit adressée, & qui commenceroit par la lecture que vous venez de faire, si vous ne m'aviez pas demandé l'ouvrage que je vous presente, & si vous ne me connoissiez pas par experience cet esprit de désinteressement, que selon vous, je pousse trop loin, & dont vous m'avez si souvent fait la guerre. Je me flatte donc, que je n'allarme point du tout ici vôtre économie. Cependant, afin qu'aucun soupçon ne puisse vous surprendre dans la suite, & vous rendre mes presens suspects de mandicité, je vous prie instamment de vous bien mettre dans l'esprit, que je ne vous demande rien, que je n'attens rien de vôtre liberalité, & que je n'ay point d'autre vûë que de contenter vôtre curiosité, que de lire pour vous, je veux dire, vous apprendre comment je fais usage de mes lectures, & vous faire part des utilitez & des plaisirs que j'en reçois. Avoüez de bonne foy, que jusqu'à present vous avez bien moins fait état de livres de Litterature, que de ceux de Barréme. Mais enfin, comme vous avez tiré de ceux-cy, à peu prés, tout l'avantage que vous en souhai-

tiez, pour acquerir les moyens de vivre à vôtre aise, & d'en avoir même beaucoup de reste, vous voudriez, dites-vous, entrer un peu dans la connoissance des autres; & parce que vous êtes d'humeur à ne vouloir point risquer de consommer vôtre tems dans des inutilitez, vous souhaitez que je vous fasse voir quel profit & quel plaisir on en peut tirer. C'est pour vous donner cette satisfaction, que j'entreprens de vous fournir réguliérement pour tous les jours, des lectures, accompagnées de pratiques des utilitez & des plaisirs qu'on y peut trouver; & que je me suis procurez à moi-même à leur occasion. Que je me croirois bien récompensé, si j'apprenois, que vous prenez assez de goût à ces Pratiques, pour vouloir à mon exemple, en former aussi à vôtre tour! Faites-en l'essai, je vous prie, peut-être réüssirez-vous mieux que moi. Il y a assez long-tems que vous comptez, & que vous calculez. Une sixiéme partie de la journée suffiroit à present, pour l'attention que demande le détail de vos recettes & de vos dépenses. Donnez le reste à la pratique de vos devoirs essentiels, & à l'acquisition de ces connoissances qu'on puise dans les livres, pour éclairer l'esprit, regler le cœur, & même pour réjoüir l'un & l'autre.

LECTURE IIe.

Vel munus donato mihi, vel reddito versus,
Quos hac donavi conditione tibi.

PRATIQUE.

Je vous proteste pour une seconde fois que je ne vous demande rien, quoiqu'il paroisse par cette lecture, que l'usage m'autoriseroit, si j'exigeois, ou du moins si j'attendois de vous quelque récompense. Je dis, que l'usage m'autoriseroit ; parce qu'en effet, rien n'est si ordinaire aux Auteurs, que d'adresser leurs ouvrages à ceux qui peuvent les soulager dans leurs besoins. On dédie à un Evêque, à un Abbé riche en nominations, pour en obtenir un Benefice ; à un homme de Robe, pour gagner son suffrage dans une affaire qu'on s'attend d'avoir bien-tôt sur les bras ; à un Prince, pour en obtenir une pension, ou une place considerable, pour laquelle on se croit trés-propre ; à un fameux Partisan, pour attraper quelque Commission ; à un Marchand pour prendre de loin des mesures, de telle sorte qu'on soit habillé, sans être obligé de chercher un argent que l'on sçait bien que l'on ne pourroit pas facilement trouver ; on affecte même de choisir pour le Mécenas de sa dédicace, quelque illustre, dont le credit soit d'une grande étenduë,

dans l'esperance que le Libraire, avec qui l'on projette de commercer sa copie, comptant sur le grand nombre de ceux qui dépendent de ce Mécenas, & par consequent sur un prodigieux débit d'exemplaires, donnera volontiers un gros argent, pour ne la pas laisser aller à d'autres. Que d'exemples je pourrois rapporter ici de tous ces manéges! mais il ne s'agit pas de cela. Il me suffit de vous protester pour la troisiéme & derniere fois, que je ne vous demande rien. Je ne vous demande ni benefice, ni suffrage, ni commission, ni pension, ni place, ni habit, ni argent; & ainsi, bien loin de vous défier de mon ouvrage, comme d'une amorce, presentée par un artificieux importun, recevez-le comme un plaisir que je prétens vous faire, sans en exiger aucun retour de reconnoissance, & dont je serai plusque payé, par le plaisir que je me serai fait à moi même en le composant. Vous me surchargerez de graces & de faveurs, si vous me marquez en être satisfait. Je me persuaderai alors vous être veritablement obligé. Vous voyez, cela étant, que, pour peu que vous croyiez redevable envers moi pour le travail que j'entreprens en vôtre faveur, rien ne vous sera plus facile que de vous acquiter, & de ne me devoir rien.

LECTURE IIIe.

Quand je vous donne ou vers ou prose,
Grand Ministre, je le sçai bien,
Je ne vous donne pas grande chose;
Mais je ne vous demande rien.

(Le Chevalier D'ACEILLY.)

PRATIQUE.

Je vous ai dit, que je ne vous demande rien; mais je ne vous dirai pas comme d'Aceilly à son grand Ministre, que je ne vous donne pas grande chose. Je prétens au contraire vous faire un present considerable. Quoi! ne sera-ce pas vous donner grande chose, que de vous faire part, ainsi que j'en ai le dessein, de tant de belles & excellentes pensées tirées des ouvrages des plus celebres Philosophes, Orateurs, Historiens, Grammairiens & Poëtes de l'antiquité & de nôtre tems? Ne seroit-ce pas faire injure, par exemple, à Platon, à Aristote, à Socrate, à Démocrite, à Epicure, à Lucrece, à Gassendi, à Descartes &c. que de les faire paroître, & de compter pour rien ce qu'ils disent? Oserois-je traiter de bagatelles tant de traits puisez dans les œuvres de Demosthenes, d'Isocrate, de Ciceron, de Quintilien, de Longin, de Pline &c? Qui voudroit me pardonner, si j'appellois inutili-

tez tout ce que je vous rapporterai d'Herodote, de Thucydide, de Xenophon, de Polybe, de Diodore, de Plutarque, de Saluste, Cesar, Tite-Live, Quinte-Curce, Tacite, Florus, Suetone, Justin, &c? Vous conviendrez vous-même de l'estime qu'on doit encore faire de que ce vous litez d'Homere, d'Euripide, de Sophocle, d'Aristophane, d'Anacreon, de Callimaque, Debion, Moschus, Theocrite, Virgile, Horace, Juvenal, Perse, Ovide, Plaute, Terence, Martial, Properce, Catulle, Tibulle, Ausone, &c. Quel plaisir n'aurez-vous pas (car je m'attens que vous prendrez veritablement goût à ce que je vous prepare) quel plaisir, dis je, n'aurez vous pas à trouver tant de pensées, vives, fortes, solides, judicieuses, d'Epictete, de Marc-Antonin, de Seneque, de Boëce &c. Enfin vous aurez, ou je serois bien trompé, un plaisir trés-sensible en lisant ce que nous donnent tous les jours tous nos illustres Auteurs vivans qui enrichissent la Republique des Lettres de plusieurs ouvrages, dont je vous presenterai grand nombre d'échantillons.

Quand même vous n'auriez que ce qui vous viendra de là part de ces grands Hommes, j'ose prétendre que vous ne pourrez jamais trop estimer mon present. Je ne parle point de ce qui viendra de moi,

je veux dire, des Pratiques qui suivront les Lectures; car je ne suis pas d'humeur à en dire du mal, puisque je n'ai eu rien moins que l'intention de mal faire. Il ne me conviendroit pas aussi d'en dire du bien, j'aurois trop de reproches à soutenir, si ce n'est de vous, ce seroit assurément de ces esprits mal endurans, pointilleux & critiques de profession, qui s'accrochent à tout pour invectiver contre les Auteurs. Ils ne trouveront peut-estre que trop de sujets sur lesquels ils pourront mordre, sans que je leur en donne encore matiere, en montrant de l'estime pour ce que j'aurai produit. Le plus raisonnable parti que j'ai donc à prendre, c'est de m'abandonner à votre jugement, & au leur, me reservant pourtant le droit d'en appeller, si l'on me rend trop d'injustice. Je crois cependant, qu'il m'est permis de vous assurer, que j'ai fait de mon mieux; car j'ai travaillé du moins autant pour moy que pour vous. Et je puis vous ajoûter, que je me suis parfaitement bien trouvé de mon travail, tant par l'agrément de cette occupation, que par plusieurs avantages qui ne contribuent pas peu à negliger, à fortifier, à tranquilliser ceux qui, comme moi, se proposent une solide utilité dans leurs lectures.

LECTURE IVe.

Quelqu'un a dit à son Mécenas, qu'il

n'a pour motif de son Epître dédicatoire, que l'imitation des anciens, qui ne laissoient point sortir de leurs ports un vaisseau, qui n'eût sa sauve-garde. Et un autre a fait cette réflexion là-dessus. C'est que comme la sauve-garde ne garantit pas du naufrage, aussi le nom du Mécenas n'empêche pas le Livre de se briser contre l'écüeil de l'envie, de la prévention, ou de la critique.

PRATIQUE.

Vous croyez bien que je ne fonde pas le succez du Livre que je vous dédie, sur les égards que le public aura pour vous, puisque je tais vôtre nom, & que je ferai en sorte qu'on ne sçache point du tout à qui je m'adresse. Je suis si persuadé qu'en cette matiere le public ne se soucie pas assez des Patrons, pour estimer en leur considération aveuglément ce qui les louë, & ce qu'ils favorisent, que je n'affecterai point de vous faire connoître, quelque idée que je me forme de vôtre credit. Toutefois, à vous dire la verité, je ne m'obstinerois pas à taire vôtre nom, si j'avois lieu de m'attendre, qu'ainsi qu'il se pratique quelquefois, vous voulussiez bien pour étendre vôtre réputation, faire acheter à vos dépens & secrettement grand nombre d'exemplaires d'un ouvrage dont vous vous flat-

teriez d'être honoré, parce qu'il seroit mis sous vôtre protection. Sur ce pied, je vous nommerai tant qu'il vous plaira. Le Libraire apparemment y consentira volontiers, puisqu'il y trouvera du gain, ce qui est sa principale affaire. Quant à moi, je vous garderai fidellement le secret sur cet obligeant artifice, dont vous vous serez servi, pour lui faire du plaisir en vous en faisant à vous-même.

Lecture Ve.

Un Auteur ayant dédié un Livre de la Justice à Alexandre le Grand, au plus fort de ses conquestes; cela est fort mal-à-propos, dit ce Prince, dans un tems où je prens le bien d'autrui.

Pratique.

Alexandre recevoit apparemment le Livre qu'on lui dédioit, & où l'on traitoit d'une vertu qui apprend à rendre à chacun ce qui lui appartient, & à ne faire tort à personne, comme une remontrance adroite sur l'injustice qu'il exerçoit en s'emparant de tant de païs & de regions, sur lesquelles il n'avoit point d'autre droit, que celui qu'il prétendoit estre dû à son ambition; Il s'ensuit de là, que les loüanges outrées ne sont pas toujours aussi condamnables qu'on le pense; celui qui les donne, peut

les justifier par l'intention de faire rentrer la personne qu'il loüe, dans son devoir; en ventant le bien qu'elle ne fait pas, il peut l'exciter à le faire; le Mécenas qui les reçoit, se voyant applaudi par une perfection qui lui manque, peut en rougir, & par consequent, tâcher de se tirer de la honte qu'il se fait à lui même: quant au public, rarement en devient-il la dupe; & ainsi, ces circonstances supposées, & qui ne sont pas assurément impossibles, je ne vois point à qui les loüanges puissent alors faire tort, & quel dommage elles puissent produire. N'est-il pas vrai, que, si je vous faisois ici l'éloge du détachement des richesses, & si je vous disois ensuite, pour vous loüer, que vous les méprisez, que vous les regardez comme des biens dangereux; que vous ne vous mettez point en peine d'en acquerir; que la conservation de celles que vous possedez, vous est indifferente: que si elles vous étoient enlevées, vous n'en auriez pas le moindre chagrin: n'est-il pas vrai, dis-je, que vous seriez persuadé, que je ne le croitois pas, que le public ne le croiroit pas non plus, & que vous n'en croiriez rien vous-même? Qui est-ce donc qui seroit trompé, il est vrai qu'on ne se rend pas toûjours à soi-même cette justice, mais je soupçonne, que souvent on se la rend plus qu'on ne le fait paroître, & qu'ainsi

il y a des exceptions. Si l'on ne se rend pas, & si l'on n'en profite pas toujours, après se l'être renduë, c'est que, par un défaut general, quoi qu'on pense juste, on n'agit pa toujours aussi justement qu'on pense.

LECTURE VIe.

Il ne faut dédier ses Livres qu'à ses amis.

PRATIQUE.

Je me flate de suivre ici l'avis qu'on vient de donner, puisque j'ai lieu de croire, que vous m'êtes un veritable ami, & que vous ne doutez pas que je ne vous le sois réciproquement. Le conseil de cette lecture est trés-judicieux. N'est-il pas plus raisonnable d'offrir à ce qu'on aime, ce qu'on aime le plus de soi-même, je veux dire les productions de son esprit, que de les aller presenter à un homme, dont à peine est-on connu, qu'on n'approche qu'avec cérémonie, qu'on ne peut regarder que de bas en haut, & qui tout au plus reçoit le present qu'on lui fait, comme un tribut, bien loin de le recevoir comme une faveur? Quelles peines n'a-t-on pas quelquefois pour obtenir la permission de lui dédier un ouvrage! quelles consultations ne sont pas nécessaires, pour ne

rien

rien dire qui puisse blesser la délicatesse du Mécenas ! quelles circonspections pour le lui presenter ! quelles attentions pour marquer beaucoup de reconnoissance de ce qu'il a bien voulu le recevoir ! je n'ai pas besoin de tout cela. Vous me connoissez, ou plûtôt nous nous connoissons il y a long-tems. Les gêhennes & les incommoditez du ceremonial ne sont point en usage entre nous. Nous nous regardons l'un & l'autre de plein pied. Vous n'exigez de moi point d'autre tribut, que celui que l'amitié demande, & que j'ai aussi droit d'exiger de vous. Pourquoi vous aurois-je demandé permission de vous dédier mes ouvrages ; Est-ce que tout ce que j'ai ne vous appartient pas ; je me persuade même que tout ce que vous avez, m'appartient ; & si je vous ai dit cy-devant tant de fois, que pour n'allarmer point vôtre économie, je ne vous demandois rien, c'étoit par une saillie de reflexion, qui avoit plus de rapport aux vûës interessées de la plû part des faiseurs d'Epîtres dédicatoires, qu'à une crainte que j'eusse veritablement de vous donner occasion de défiance, & de me rendre suspect. Il n'est pas, je croi, nécessaire, que je me justifie là-dessus ; j'aurois bien plus besoin de justification pour la liberté avec laquelle j'ai parlé, si j'avois affaire à un autre qu'à vous.

Mais comme nous sommes dans l'habitude de nous dire franchement nos veritez l'un à l'autre, je n'ai pas jugé à propos d'aller pour cela aux consultations. Notre amitié est trop forte, pour estre sujette à ces délicatesses, qu'il faut traiter toujours avec de grands ménagemens; aussi n'ai-je point gardé de circonspections, pour vous presenter mon Ouvrage, & ne vous ferai-je aucun remerciement, quand vous l'aurez reçû. S'il vous est aussi utile qu'à moi, vous prendrez, s'il vous plaît la peine de me remercier vous-même. *Dans la Preface.*

LECTURE VIIe.

Celui qui écrit, se donne bien des Juges. *Qui scribit, multos sumit judices.* [Saint Jerôme.]

PRATIQUE.

A combien de sortes de Juges ne se livre-t'on pas, quand on se met par un Livre à la merci du public ! Il est hûreux pour l'avantage de la Republique des Lettres, de ce que l'on fait rarement cette reflexion; car si on la faisoit toûjours, cette Republique qui d'ailleurs n'est pas des mieux entretenuë, parce qu'on ne lui donne presque que des viandes réchauffées, que de vieux mets déguisez en differentes sausses, tom-

beroit enfin dans l'inanition ; puisqu'on ne voudroit plus lui rien donner du tout. En effet, qui auroit la hardiesse de s'abandonner à la discretion de tant de Juges, ou séveres à l'excez, ou sujets à prévention, ou ignorans, ou mal intentionnez, envieux, mordans, opiniâtres ? On s'étonnera, sans doute, de ce qu'aprés avoir fait cette reflexion, j'ose cependant entreprendre de m'exposer à la séverité excessive, à la prévention, à l'ignorance, à la malignité, à l'envie, à l'opiniâtreté de ces Juges. On ne manquera pas de soupçonner, qu'il faut, ou que j'aye assez de présomption pour me flatter, que mon Ouvrage sera excellent, & generalement bien reçû, ou que je m'attende, que par consideration pour moy, on me ménagera plus que tous les autres. Je proteste, que je me rends tout-à fait justice, & qu'ainsi je suis trés-éloigné d'avoir l'une & l'autre opinion. Voici ce qui m'excite à me livrer au public. J'ai une si forte intention de lui être utile, & de lui faire plaisir, que pour la satisfaire autant qu'il dépend de moy, j'aime mieux hazarder ma réputation, que de ne rien faire du tout. Je prie le Lecteur de me rendre aussi justice, & pour cela de remarquer une preuve de défiance où je suis de moi-même; c'est qu'afin de me soûtenir, je m'appuye

d'abord sur les plus grands hommes que nous ayons ; je veux parler des lectures qui précedent mes pratiques. J'ajoûte, que malgré la plus sévere critique, on sera obligé de convenir, qu'à peu prés, le tiers de ces ouvrages doit passer pour excellent. Je ne négligerai rien, pour que le reste soit du moins supportable. Si l'on veut absolument être mécontent, je me consolerai par les fruits que j'ai tirez de mon travail avant que d'en faire part aux autres.

LECTURE VIIIe.

Dans un siecle aussi éclairé, & aussi critique que le nôtre, on s'humilie dés qu'on se déclare Auteur.

PRATIQUE.

Je viens de dire, que l'on a à craindre les Juges excessivement séveres, ignorans, envieux, mordans, mal intentionnez, opiniâtres; mais il y en a d'autres, qui sont également rigides & respectables, & devant qui on doit apprehender aussi de paroître ; ce sont les veritables sçavans, ces sçavans qui joignant à des connoissances fort profondes & fort étenduës, la solidité de l'esprit, la justesse du discernement, la vivacité de la pénétration, sont tels, que le bon, ni le mauvais ne leur peuvent échaper. Il faut pour-

tant reconnoître, qu'ils ne sont pas si formidables que les autres ; ils sçavent par experience, combien il est difficile d'exceller, c'est pourquoi ils ont plus de disposition à pardonner ; ils ne condamnent pas absolument ceux qui ne sont pas arrivez à la perfection ; ils tiennent compte des efforts qu'on fait pour y parvenir ; ils ne sont pas comme tant d'autres, assez injustes, pour rejetter entierement un ouvrage, parce qu'ils y auront trouvé quelques fautes gramaticales, quelque défaut d'exactitude, quelque obscurité dans l'expression. A la vûë de tels Juges, on a raison de s'humilier ; mais on a aussi sujet de s'animer, de ne se pas rebuter, de s'enhardir. Qu'on ne trouve donc pas étrange, que faisant ces attentions ; j'ose rendre publics les Ouvrages qu'on va lire.

LECTURE IXe.

Nous prenons en garde les opinions & sçavoir d'autrui, & puis c'est tout, il les faut faire nôtres. Nous ressemblons proprement à celui qui ayant besoin de feu, en iroit querir chez son voisin, & y en ayant trouvé un beau & grand, s'arrêteroit-là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en raporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en

nous, si elle ne nous augmente & fortifie; (*Essais de Montagne. Liv. 1. Chap. 24.*)

Il y a plusieurs années que je n'ai que moi pour visée à mes pensées, que je ne contrôle & n'étudie que moi; & si j'étudie autre chose, c'est pour soudain la coucher sur moi, ou en moi, pour mieux dire. [*Ibid. ch. 6.*]

De s'amuser à soi, il leur semble, que c'est se plaire en soi: & se hanter & pratiquer, que c'est se trop cherir. [*Ibid.*]

PRATIQUE.

Il n'y a rien de plus convenable, pour exprimer mon dessein, que ce qu'on vient d'apprendre de Montagne dans cette lecture. En effet, je n'ai point d'autre vûë dans l'usage des Livres, que de profiter de ce que je lis, de m'en nourir, de m'en fortifier l'esprit. Si je lis, par exemple, le Traité de la clemence de Seneque, c'est afin de me rendre doux, humain, patient. J'ai lû autrefois, seulement avec plaisir, des Traitez sur les défauts des autres; à present je me les represente comme un miroir, où je tâche de découvrir les miens, afin de les détruire. Quand dans des Portraits écrits avec esprit, j'en trouvois de ridicules, je riois en moi-même de ceux que je m'imaginois en être

les originaux ; aujourd'hui je m'applique à examiner si je ne suis point du nombre de ces ridicules dont je me moquois. Que j'ai vanté souvent certains Livres qui traitoient de la connoissance de soi-même ! J'avoüe de bonne foy, qu'à force d'en dire du bien, il me sembloit, que j'avois quelque petite part dans ces Ouvrages. C'est une espece de vanité qui m'étoit alors imperceptible ; si bien des gens étoient d'aussi bonne foy que moy, ils en diroient autant à propos des éloges qu'ils font de ce qu'ils estiment. Depuis que je me fais une habitude de chercher une veritable utilité dans les Livres, je connois cette vanité ; & quant à la lecture des Ouvrages, où il s'agit de la connoissance de soi-même, au lieu de faire comme autrefois, seulement attention sur les hommes en general, je rappelle tout à moi en particulier ; & en tâchant de sçavoir ce que je suis, je m'étudie en même tems à m'instruire de ce que je dois être : car enfin, le principal fruit que nous devons tirer de la connoissance de ce que nous sommes, c'est de détruire en nous ce qui n'y doit pas être, & d'acquerir ce qui y manque. Qu'on ne me dise point, pour me faire une mauvaise querelle, qu'il entre de la vanité dans l'exposition que je donne de mon application à faire un bon usage de mes

lectures, comme si je voulois persuader par une adroite insinuation, que puisque je travaille avec tant d'attention à me perfectionner, je suis moins imparfait que l'ordinaire des hommes. Je déclare qu'il est seulement certain, que je tâche de me corriger ; je ne suis responsable que de cette declaration. Quant à sçavoir si je me corrige en effet, je ne l'assurerai pas avec la même fermeté. Du moins est-il trés-vrai, que si je ne réüssis point, ce n'est pas la faute des moyens que je reconnois bons pour cela, & que je propose comme tels aux autres. Je puis encore assurer, que dans tous ces retours que je fais sur moi-même à l'occasion de ce que je lis, il m'arrive presque toujours, d'être si mécontent de ce que j'y découvre, que je me dirois volontiers des injures. Assurément ces sortes de découvertes ne disposent pas à l'orgüeil.

LECTURE Xe.

Mon plus grand plaisir est de m'instruire, pour instruire les autres. [*Seneque*, *Lettre 6*. n. 2.]

Il faut écrire pour l'ame, & non les oreilles. [*Id. Lettre* 100.]

PRATIQUE.

J'ai déja dit souvent, que je travaille au

tant pour les autres que pour moi, qu'il seroit inutile de le repeter ici avec quelque étenduë, quoique cette lecture m'en donne occasion. J'ajoûterai seulement, que je tends beaucoup plus à nourir l'esprit de reflexions qui lui puissent estre utiles pour sa conduite, qu'à chatoüiller son goût, pour ainsi dire, par des mots choisis, & par des expressions fort étudiées. Je ne prétends pas pourtant m'éloigner si fort de cette délicatesse, que je puisse tomber dans la rudesse & la grossiereté. En écrivant, je me donne à peu près, la même liberté qu'il est permis de prendre, quand on est en conversation avec les honnêtes gens. Il suffit ce me semble, lorsqu'on y discourt, de se faire facilement entendre; mais de telle sorte, qu'on prenne garde que la maniere dont on parle, n'ait rien qui rende ce qu'on dit, désagreable à ceux qui écoutent.

LECTURE XIe.

Aucuns Livres ne sont sages, pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux. [Preface de Montagne.]

Pro captu Lectoris habent sua fata libelli.

PRATIQUE.

La destinée des livres dépend, dit-on,

de la portée, de la capacité, de la disposition d'esprit de ceux qui les lisent. Ne dois-je pas craindre pour la fortune de celui-ci, puisqu'il s'y agit de tirer de l'utilité des lectures qu'on fait. Car il y a bien plus de gens qui cherchent l'agréable, que l'utile. Quant à la portée, & à la capacité qui sont nécessaires aux Lecteurs pour comprendre ce qu'ils lisent, il n'en faudra pas beaucoup ici : je n'y presente point de ces abstractions purement métaphysiques qui exigent trop de contention, pour qu'on y puisse prendre plaisir. Ainsi, c'est la disposition de l'esprit, que j'ai le plus à apprehender. J'espere pourtant, que comme on y traitera d'un grand nombre de differents sujets, une telle varieté pourra contenter tout le monde. Si je donne ce que je promets, je veux dire, des *pratiques, des utilitez & des plaisirs de la lecture*, ceux qui aiment à s'instruire, & ceux qui ne demandent qu'à se récréer, auront donc de quoi se satisfaire : il ne s'agit par consequent que de tenir ma promesse : c'est à quoi je travaillerai de mon mieux.

LECTURE XIIe.

Damon fait vendre ses Ouvrages,
Qui ne sont faits que pour les sages ;
Tout en est beau, tout en est grand :
Mais je plains celui qui les vend.

(*d'Aceilly.*)

PRATIQUE.

Promettre, comme je fais, de l'utilité & du plaisir, c'est donner en peu de mots une grande idée d'un Ouvrage. Si l'on ne trouve pas ce que je promets, quel chagrin pour ce Libraire! quelle confusion pour moi! voilà pourtant à quoi j'ose m'exposer. Mais enfin, le dessein est pris, j'en commence l'exécution: continuons au hazard de tout ce qui pourra en arriver.

LECTURE XIII.

Laudas, Gaure, nihil, reprehendis cuncta, videto
Ne placeas nulli, dum tibi nemo placet.

PRATIQUE.

S'il arrive qu'il n'y ait que des *Gaures* qui lisent cet Ouvrage, c'est-à-dire, de ces gens à qui tout déplaît, qui ne peuvent rien approuver, qui se font une étude, honorable selon eux, de remarquer des défauts dans les autres, afin de les couvrir de confusion, je serai fort à plaindre .... mais il me vient à propos de ceci, dans l'esprit, de me faire à moi-même une petite remontrance, & je ne doute point que bien d'autres ne me la fissent, si je les consultois là dessus. La voici. Puisque je prévois, qu'il est si dangereux de s'exposer au public, qu'il est si difficile

de le contenter, qu'il y a tant de critiques & de satyres à craindre, pourquoi veux-je donc courir ce hazard? Quelle necessité y a-t'il que je le coure? Il faut que je donne de bonnes raisons pour répondre à ceci, ou que je ne m'expose point. Comme j'ai absolument dessein de m'exposer, je ne ferai plus d'attention sur les dangers, & il n'en sera plus parlé. Il y a bien des Auteurs qui auroient beaucoup mieux fait d'avoüer franchement comme moi, qu'ils avoient absolument dessein de courir de pareils dangers, que de donner, ainsi qu'il leur est arrivé, de méchantes raisons, pour se justifier à cet égard. De bonne foi, ne devroit-on pas compter ma sincerité pour quelque chose, puisqu'il est si rare d'en trouver une semblable.

Lecture XIVe.

Je dis vrai, non pas tout mon saoul; mais autant que je l'ose dire, & l'ose un peu plus en vieillissant. *Mont. liv.* 3. *ch.* 2.

Je dis librement mon avis de toutes choses, voire de celles qui surpassent à l'avanture ma suffisance, & que je ne tiens aucunement estre de ma jurisdiction. Ce que j'en opine, c'est aussi pour déclarer la mesure de vûë, non la mesure des choses. *Id. liv.* 2. *ch.* 10.

Quid putem, non quid contendam ponam;

hominis enim est hac opinari, dei scire. Xenophanes Colophonien.

Rara temporum felicitas, in quibus sentire qua velis, & qua sentias dicere licet, Tacite.

PRATIQUE.

La verité doit toûjours être le fondement de tout ce qu'on dit & de tout ce qu'on écrit : mais il n'est pas toûjours facile de l'attraper, cette verité ; elle a souvent échapé à tel qui la croyoit tenir. Tous ces differens sentimens qui causent tant de dissertations & de disputes, en sont autant de preuves : Car enfin, il faut que de deux partis qui opinent differemment, il n'y en ait qu'un chez qui elle se trouve : Mais qu'il arrive souvent, que ni l'un ni l'autre ne la possede ! Je concluds de ce petit prélude, que je n'écrirai rien qui ne soit veritable, ou du moins, que je ne le croye tel. Je ne dirai pourtant pas tout ce que je croirai vrai ; souvent des raisons de charité, de bienséance, de prudence, de politique, ne le permettent pas. La verité se doit cacher alors : Il seroit trop dangereux de la faire paroître : Elle auroit même sujet de se plaindre de ce qu'on la produiroit si mal-à-propos. Mais il faut en même-temps se bien donner de garde de substituer en sa place le mensonge : Il vaut mieux se taire, & c'est dans cette circonspection,

que je prendrai parti, quelque prétexte qui s'y oppose.

LECTURE XVe.

Le vulgaire blâme Montagne d'avoir parlé de soi-même, & ne le loüe pas de n'avoir rien fait qu'il n'ait osé dire en public, ni de la plus méritoire verité de toutes, celle qu'on dit de soi pleinement & sincerement. Il n'ajoute pas aussi, que ceux qui le rabroüent le plus âprement de nous avoir donné sa peinture, osent encore moins qu'ils ne veulent en faire ainsi de la leur. *Preface sur Montagne*.

PRATIQUE.

Comme je parlerai souvent de moi, on ne me blâmera donc pas moins que Montagne : je me consolerois, si je donnois autant que lui, sujet d'estre loüé. Quoi qu'il en soit, je ne puis me resoudre à convenir, qu'il soit blâmable de parler de soi, quand on avoüe sincerement ces défauts. Quelles raisons peut avoir ce vulgaire qui y trouve à redire ? La plus forte, à ce qui me paroît, c'est qu'il est si difficile & si rare d'observer cette conduite, qu'il y a en cela une espece d'indiscretion & une apparence de vanité, de faire ce que presque personne n'oseroit entreprendre. Mais est-ce veritablement

une indiſcretion, que de confeſſer ſes défauts ? s'en ſeroit aſſûrément une de reveler ceux des autres. Il ſemble pourtant, qu'on veüille traiter de même l'un & l'autre conduite, quoiqu'il y ait bien de la difference entr'elles. Quant à la vanité, elle m'échappe dans cette occaſion, je ne la puis découvrir. Si elle étoit dans mon intention, je la remarquerois, ſans doute, beaucoup mieux que ceux qui en veulent juger. Le Lecteur voudra bien apparemment me permettre de chercher cette vanité dans un petit détail que je vais lui faire. Suppoſons par exemple, que je reconnoiſſe & que je publie, que j'ai déclaré à N....mon ſentiment, ſans examiner combien il m'étoit important de ne lui pas faire cette confidence ; que dans la chaleur d'une diſpute, je n'ai pas gardé la moderation que la bien-ſeance demandoit ; qu'étant de mauvaiſe humeur, ſans ſçavoir pourquoi, j'ai gardé le ſilence dans une converſation bien moins par diſcretion, que par chagrin ; que trop d'indifference & de pareſſe, m'ont cauſé du dommage dans une affaire qu'il étoit également de la raiſon & de mon intereſt de ſoutenir avec conſtance & avec ardeur. Je ne veux pas continuer davantage ce détail ; car il reſſemble ſi fort à une confeſſion auriculaire, que l'on ne manque-

roit pas d'en plaisanter. Voyons-y donc; où est cette vanité, je ne la découvre point quelques efforts que je fasse, quelques soins que j'aporte, pour ne rien entendre de tout ce que l'amour propre me peut suggerer. Je vois au contraire, que je m'acuserois de fautes, dont la Confession m'humilieroit, parce qu'elle pourroit donner une mauvaise idée de moi. A la verité, j'y pourrois avoir une intention. Mais je ne pense pas, qu'on la pût légitimement condamner. Je pourrois, dis-je, raisonner de la sorte: Si je déclare, que je suis tombé dans une telle faute, je dois m'attendre, qu'on fera attention sur mes démarches, pour voir si je n'y retombe point: Je craindrai cette attention, c'est pourquoi je prendrai d'autant plus exactement des mesures, pour éviter la rechûte qu'il ne me seroit pas facile de me cacher, & que je me gâterois tout-à-fait dans l'esprit de ceux qui en auroient connoissance. Ce raisonnement est-il blâmable? La pratique qu'il produiroit, seroit-elle criminelle?

LECTURE XVIe.

Les Rhodiens ne faisoient rien autre chose, que changer la tête des vieilles Statuës de leur Ville, & leur en donner une nouvelle, autant de fois que, pour

honorer la mémoire de quelqu'un, ils ordonnoient que sa representation seroit mise en public. Les plagiaires pratiquent à peu près la même chose, en mettant leur nom sur un travail étranger.

PRATIQUE.

Et moi je mets à la tête un travail étranger, ensuite le mien, conduite bien éloignée de celle des plagiaires, & que j'observerai toûjours le plus exactement qu'il me sera possible. Je ne prendrai rien à personne, sans le déclârer, & si, sans que j'aye fait aucune déclaration, l'on trouve, dans ce que je donnerai de moi, quelque chose qui ait été écrite ou dite par un autre, c'est parce que, je ne me serai pas souvenu de l'avoir vûë, ou de l'avoir oüie dire, ou bien, parce qu'il peut arriver que les idées, les pensées, les raisonnemens se ressemblent, sans que ceux qui les produisent, se les soient dérobez. Cette précaution que je prens, afin qu'on ne m'accuse pas d'être plagiaire, ne me sera peut-être pas avantageuse, dans la persuasion où l'on pourra être, qu'affectant trop de ne pas imiter, je serai un mauvais original. Il n'est pas impossible que cela n'arrive. En tout cas, n'arrive-t'il pas aussi quelque fois, que les choses extraordinaires, quoiqu'imparfaites, ne laissent pas

de donner je ne sçai quelle satisfaction par leur rareté ; Voila ma derniere ressource ; à la bonne heure, si je m'en trouve bien.

LECTURE XVIIe.

Il devroit y avoir quelque coërction de Loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme il y a contre les vagabons & faineans : on banniroit des mains de notre peuple & moi & cent autres. Ce n'est pas moquerie, l'écrivaillerie semble être quelque symptôme d'un siecle débordé. *Mont. lib. 3. ch. 9.*

Le Titien, aprés avoir fait sur la muraille du haut de l'Autel *Salvatore* de Venise, une peinture qui represente l'Annonciation, mit au dessous ces mots : *Titianus fecit, fecit :* pour marquer, qu'il croyoit son Ouvrage parfait.

PRATIQUE.

Il est vrai, qu'on écrit beaucoup ; que les Livres se multiplient de plus en plus, sans que pour cela, on en devienne veritablement plus habile; qu'ils consistent la plûpart dans de continuelles repetitions: que l'on travaille autant sur les Livres que sur d'autres sujets: qu'il y en a un grand nombre qui ne contiennent que des inutilitez : que les uns sont mal écrits : qu'on raisonne mal dans les autres, & qu'il n'y en a

que trop qui attaquent la Religion, qui insultent le vertu, qui détruisent les reputations les mieux établies, qui fomentent les mécontentemens, & qui corrompent les mœurs. Qu'on fasse la guerre à ces cinq derniers; qu'on ordonne de séveres punitions contre ceux qui les composent & qui les publient, à la bonne heure, cela est necessaire on ne peut trop travailler à les détruire. Quant aux autres, quoi qu'inutiles, qu'on les laisse; car enfin, il faut que tout le monde vive. Que feroient tant de pauvres Auteurs, tant de Libraires & tous ceux que la litterature bonne ou mauvaise fait subsister, si l'on ne vouloit souffrir que l'excellent; Si l'on détruit ce commerce tel qu'on le voit à present, qu'on détruise donc aussi celui qui fait débiter tous les jours tant d'autres inutilitez; qu'on ferme les boutiques où l'on vend presque au poids de l'or tous ces bijoux, à qui la nouveauté donne cours, que la mode introduit & autorise, que la fantaisie recherche, & dont la plus grande utilité consiste dans le plaisir de les montrer à ceux qui n'en peuvent avoir, ou qui n'en ont point de pareils; tous ces ornemens & toutes ces parures qu'un ridicule orgüeil fait ambitionner, qui font méconnoître l'état des personnes qui les portent, & qui font qu'elles-mêmes

ſe méconnoiſſent ; toutes ces friandiſes qui ſlatent la délicateſſe aux dépens de la ſanté ; & tout cela à la ruine des familles, en ce que ſouvent elles ſont réduites à manquer du néceſſaire, parce qu'on y a trop dépenſé à ces ſuperfluitez. On va dire, ſans doute, que ſi je parle en faveur des Livres inutiles, c'eſt que je me défie de celui que je preſente, & que je crains qu'il ne fût ſujet aux loix de la ſuppreſſion ſi l'on en établiſſoit. Cela peut être, je puis bien le craindre, puiſque Montagne même, à qui je n'ai pas la hardieſſe de me comparer, s'attendoit, qu'alors *on le banniroit des mains du peuple, lui & cent autres.* Si l'on établit ces loix, je n'en aurai, je proteſte, pas le moindre chagrin, je m'en conſolerai avec une infinité d'autres qui auront le même ſort ; & nous nous en conſolerons tous enſemble, en nous perſuadant qu'on nous aura fait injuſtice. Les plus mauvais Auteurs feront le plus de bruit, & crieront le plus haut pour ſe plaindre. Enfin, comme il n'y en a pas un qui ne ſe flate d'avoir ſujet autant que le Titien, de ſoûtenir par un *fecit* repété, que ſon ouvrage eſt parfait ; il n'y en aura pas un auſſi, qui ne ſe faſſe un plaiſir d'invectiver contre le goût du public ; parce qu'il n'aura pas voulu le goûter. A dire vrai, je ne crois pas, qu'on établiſſe

ces loix avec autant d'étenduë, que je prétends qu'on leur en doit donner ; trop de gens sont interessez contre, pour le souhaiter, pour le permettre, pour l'entreprendre. Et ainsi, disons donc, à propos des Livres qui font le principal sujet de cette reflexion, que puisqu'il est si difficile d'en arrêter le cours, qu'il n'y a qu'à les laisser passer. Si nous en retenons quelques-uns, parce qu'ils nous paroissent le meriter : loüons ce qu'ils contiendront de bon, excusons ce qui nous semblera mauvais, j'entends un *mauvais*, qui ne soit contraire, ni à la Religion, ni à l'Etat, ni aux bonnes mœurs. Tâchons enfin, de tirer quelque profit de tous.

Dans le corps de l'Ouvrage.

LECTURE. XVIIIe.

C'est grand cas, que les choses en soïent là en nôtre siecle, que la Philosophie soit jusqu'aux gens d'entendement, un nom vain & phantastique, qui se trouve de nul usage & de nul prix, par opinion & par effet. Je crois que ces ergotismes en sont cause, qui en ont saisi les avenuës. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, & d'un visage refroigné, sourcilleux & terrible. Qui me la masquée de ce faux visage pâle & hideux ; Il n'est rien plus gai, plus gaillard, plus enjoüé,

& à peu que je ne dise folâtre. Elle ne prêche que fête & bon tems ! une mine triste & transie, montre, que ce n'est pas-là son gîte. *Mont. lib.* 1. *chap.* 25.

C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe Βάλλω a un double λ ou qui cherchent la dérivation des comparatifs χεῖρον & βέλτιον & des superlatifs χείριστον & βέλτιστον qu'il faut rider le front, s'entretenant de leur science; mais quant aux discours de la Philosophie, ils ont accoûtumé d'égayer & de réjoüir ceux qui les traittent non les renfrogner & contrister. *Ibid.*

La plus expresse marque de la sagesse, c'est une éjoüissance constante : son état est comme des choses au dessus de la Lune, toûjours serain, c'est *Baroco* & *Baralipton* qui rendent leurs suppôts ainsi crottez & enfumez. Ce n'est pas elle, ils ne la connoissent que par oüi-dire. *Ibid.*

J'aime une sagesse gaye & civile, & fuis l'âpreté des mœurs & l'austerité; ayant pour suspecte toute mine rebarbative. *Id. l.* 3. *ch.* 5.

Il y en a qui enseignent la sagesse de si mauvaise grace, qu'ils font penser, que c'est une chose qu'on apprend avec bien de la peine, & dont on tire peu de fruit, quand on la sçait. *Seneque, Lettre* 71. *n.* 3.

PRATIQUE.

Montagne est bien hardi d'appeller les

suppôts des questions grammaticales & philosophiques, des gens crottez & enfumez, de les representer avec un visage renfrongné, sourcilleux, terrible, & qui fait peur à ceux qu'ils approchent, de prétendre, qu'ils ne connoissent pas la vraie Philosophie : que celle qu'ils enseignent, n'est de nul usage & de nul prix; & qu'enfin leurs ergotismes ferment les avenuës, par où l'on est conduit à celle qui peut paroître dans le monde sans rougir, & qu'ils devroient enseigner ! à Dieu ne plaise que j'ose parler de la sorte de tant d'habiles & honnêtes gens qui passent leur vie à s'époulmoner, & à se tourmenter, pour amuser une jeunesse remuante, qu'ils mettent du moins dans l'habitude de se tenir tous les jours pendant cinq ou six heures dans une même place. Nôtre Auteur veut qu'ils soïent gais, enjoüez, & même folâtres. Cela est bien aisé à dire. Il est vrai que leurs disciples ne demanderoient pas mieux, & qu'ils les seconderoient parfaitement. Mais a-t'on envie de tant rire, quand on est obligé par sa profession d'employer toute l'attention de son esprit à inspirer de l'application à ceux qui sont trés-peu capables d'en avoir, & pour une sorte d'étude qui ne leur presente aucun agrément, & où ils ne découvrent aucune utilité ? Est-ce pour se divertir, pour

folâtrer, qu'on envoye les jeunes gens aux écoles ? Pourquoi les y envoye-t-on donc ? La réponse à cette question m'embarasse ; car si l'on juge du dessein de l'envoi par ce qu'ils en rapportent, je ne me trouve pas disposé à loüer ni l'un, ni l'autre. Sans pourtant me jetter dans un examen, dont tout le monde ne s'accommoderoit peut-être pas, j'aime mieux faire un retour sur moi-même, m'imaginer, par exemple, qu'avec l'experience que j'ai acquise par l'âge & l'usage du monde, je redeviens enfant ; qu'ensuite je desire passionnément parvenir à des connoissances qui me soïent veritablement utiles, & pour toûjours ; & que pour cela je vais aux écoles. Cette supposition paroîtra bizarre. Voyons si l'on trouvera de la bizarrerie dans ce que je vais dire. Voici donc ce que voudrois faire. Je me proposerois trois devoirs indispensables à remplir ; le premier, envers Dieu ; le second, envers le prochain, & le troisiéme envers moi-même. Je considererois si j'aurois particulierement besoin, pour m'en acquitter, de sçavoir beaucoup de Grec, de Latin, & de toutes ces belles matieres d'érudition, dont on occupe les enfans pendant plusieurs années, & qu'ils n'estiment pourtant pas assez, pour en faire une bonne provision, du moins en remarquons nous trés-peu qui en soïent bien

bien fournis. Je m'étudirois encore à voir si ceux qui en sont les plus instruits, rendent mieux à Dieu ce qui lui apartient ; s'ils sont les plus utiles & les plus supportables dans la societé civile ; enfin, s'ils se conduisent eux-mêmes bien plus sagement, que ceux qui les ignorent. Ceci demanderoit un grand détail; je l'ai fait plusieurs fois en mon particulier ; mais comme je ne veux pas faire un Livre de cet article, le lecteur y supléera, s'il lui plaît.

Bon ! dira un pere qui a un fils qui " commence d'avoir besoin qu'on songe sé- " rieusement à son éducation ; est-ce que " les enfans sont capables d'avoir des vûës " si longues ? Pourquoi non, si l'on veut bien les aider ? Faut-il pour cela plus d'esprit & de travail, que pour apprendre le Rudiment, la Syntaxe, le Despautere, les regles de la position des accens Grecs, les Universaux *à parte rei*, les Cathegories, &c. S'ils ne peuvent pas absolument avoir ces vûës, ayez les pour eux. Afin de vous y exciter, representez-vous le tems auquel vôtre fils entrera dans le monde ; examinez par avance, ce que vous souhaiterez alors, qu'il y dise & qu'il y fasse, & commencez dés-à-present de lui en procurer les moyens. Mais, pour revenir à nôtre lecture, il est important de lui faire goûter ces moyens ; de ne rien né-

gliger, pour qu'il y trouve quelque agrément; de lui en montrer les consequences; & ainsi de se donner bien de garde de lui en faire peur. Mon Dieu! ne quittera t'on jamais l'odieuse maniere d'enseigner la sagesse? Elle est si aimable par elle-même! convient-il de l'enlaidir, pour engager à s'y attacher & à la suivre? Faites-bien attention sur la conduite de vôtre mere, disoit-on un jour à une jeune fille. „ Que de pieté, que de dégoût pour le mon„ de, que de recueïllement vous trouverez „ en elle! imitez-là, vous ne pouvez mieux „ faire. Oh! cela m'ennuyeroit trop, „ répondit la jeune fille, car je n'oserois „ jamais rire, prenez y bien garde, ma „ mere ne rit jamais, & ne veut pas „ qu'on rie. On diroit, à voir certaines personnes vertueuses, qu'elles prétendent faire de la mauvaise humeur, le fondement, ou plutôt, la principale de toutes les vertus ragoûte-t'on pour la sagesse, quand on la presente avec tant d'amertume?

Lecture XIXe.

Il n'y a pas sujet de reprocher le changement en amour, comme un fort grand mal; il ne dépend gueres plus de certaines gens, d'aimer ou de ne pas aimer, que de se bien porter, ou d'être malade; tout ce qu'on peut demander raisonnablement aux

personnes legeres ; c'est d'avoüer de bonne foi leur legereté, & de ne pas ajoûter la trahison à l'inconstance. On peut être innocent avec celle-ci : mais on est toûjours criminel avec celle-là.

PRATIQUE.

L'amour est un ouvrage bien difficile à « finir entierement ; car il y a long-tems « qu'on a commencé de le faire, & on le « fait sans cesse, je ne vois & n'entends di- « re autre chose ! C'est ainsi que parloit un jour un battelier, en regardant du coin de l'œil un jeune homme, qu'il passoit & repassoit souvent. Ce matois avoit raison de dire, qu'on n'entendoit parler d'autre chose, que de faire l'amour ; & cela n'est pas surprenant, puisque presque tous les plaisirs visent à cette passion, ou y sont fondez. Elle a d'ordinaire la principale part dans les divertissemens publics : par exemple, dans les spectacles du Theâtre, dans les Tournois, dans les bals, dans les promenades, dans les cercles. Elle entre presque toûjours pour quelque chose dans le particulier ; c'est-là où elle se démasque, où elle se déclare, où elle regne, où elle triomphe avec le plus de facilité : sa domination est d'une étenduë extréme, elle tire tribut de tous les lieux, de tous les états, de toutes les professions, de

tous les temperaments, de tous les âges ... Mais il me semble que je le prends sur un ton bien dogmatique, & que je m'écarte beaucoup de l'esprit de ma lecture, puisqu'il ne s'y agit que de la legereté & de l'inconstance qui se trouve dans l'amour, & que cependant je me jette insensiblement dans la vaste étenduë de ses pouvoirs. Est-ce que je veux imiter tant de gens, qui pour faire, à quelque prix que ce soit, de gros Livres, perdent de vûë leur sujet, battent la campagne, & s'accrochent à tout ce qui se presente à leur imagination? Comme je serois fort indigné contre moi-même, si je me voyois tombé dans ce ridicule: je reviens vîte à ma lecture, bien resolu de ne la point quitter, que quand je passerai à une autre.

D'où vient qu'ayant devant les yeux de continuels exemples d'inconstance, l'on compte cependant, qu'on sera toûjours aimé, & qu'on aimera toûjours? Ah! c'est qu'on prétend par l'ardeur & la force de son amour, être distingué de tous ceux qui ont été les esclaves de cette passion; c'est que dans les commencemens, on n'a des yeux que pour voir les perfections de ce qu'on aime, & qu'on s'en forme même d'imaginaires en sa faveur, s'il n'en a pas de réels & de veritables; c'est qu'en se plongeant, pour ainsi dire, entiere-

ment dans la sphere, on prend un si grand plaisir d'y rester, qu'on ne peut se persuader, qu'on ait jamais dessein d'en sortir; & enfin, c'est qu'on croit aimer mieux & être mieux aimé que tous les autres. Tournons la médaille, & assurons hardiment sur le revers, que pourtant on n'aimera pas toûjours, & qu'on ne sera pas toûjours aimé; & cela, parce qu'on ne paroîtra pas toûjours aimable; parce que l'habitude de voir ces perfections qui gagnent le cœur, & d'en être en quelque maniere le maître, en ôtera ce que je ne sçai quoi qui charme & qui enchante, ou fera reconnoître combien on se trompoit sur celles qu'on croyoit voir, & qui cependant n'étoient qu'imaginaires; parce que l'absence, ou la situation, ou la distraction, ou les affaires, ou l'interêt, ou les respects humains emporteront l'esprit ailleurs, & que le cœur ne manquera pas de le suivre; ou parce qu'on n'aura plus l'agrément de la nouveauté, & que d'autres objets se presenteront avec elle: enfin peut-être, par une raison qui demande une autre destination du cœur, & qu'il ne nous est pas possible de pénétrer. Voilà bien des *parce que* [sans compter ceux que je ne raporte pas, & que chacun peut trouver par le secours de son experience: car qui est-ce qui ne l'a pas fait cette experience?]

voilà, dis-je, bien des *parce que*, qui doivent détruire dans l'esprit cette idée de constance éternelle qu'on se promet! Si je connoissois tous ceux qui commencent de s'aimer, & s'il m'étoit permis de les conseiller sur la carriere où ils entrent, je leur dirois à chacun en particulier, mettez dans vôtre marché, que vous ne vous aimerez qu'un certain tems, afin que s'il arrive que vous vous aimiez au de-là, vous vous en teniez compte l'un à l'autre, comme, d'un revenant bon, comme d'une faveur réciproque qui passoit vos esperances & vos prétentions. Apparemment mon conseil seroit alors mal reçû: sans doute, on le recevroit bien mieux, si avant que de donner, j'attendois, pour les uns, quelques mois, pour les autres, quelques années. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on cessera d'aimer & d'être aimé. Que cette prédiction est triste! elle l'est à la verité pour un commencement de passion; mais si l'on en est bien persuadé, ce qui est prédit, sera moins affligeant quand il arrivera.

LECTURE XX.

Afin que les ouvrages des artisans fussent aussi parfaits qu'il est convenable pour le bien & pour l'usage d'un état, il me semble qu'on devroit établir cette loy:

que le Charpentier n'entreprît point sur le métier du Laboureur, ni le Tisserant sur la profession de l'Architecte : que le Jurisconsulte ne se mêlât point de guérir les malades, ni le Medecin de plaider une cause : mais que chacun n'exerçât que cet Art, pour lequel il a une disposition naturelle, & laissât-là tous les autres. Car autant de fois que j'ai consideré, combien l'esprit de l'homme est borné à une seule chose, je me suis toûjours persuadé, qu'aucun ne pouvoit sçavoir deux Arts parfaitement, & sans manquer en l'un ou en l'autre. Or de peur qu'il ne se trompât au choix de l'Art qui lui est le plus propre, il devroit y avoir dans les Royaumes, des hommes établis exprés ; gens de grande prudence, & de grand sçavoir ; qui dans le bas âge découvrissent à chacun quel est son esprit, & le contraignissent de travailler en l'art qui lui conviendroit le mieux, sans lui en permettre l'élection ... On lit dans Platon une Loi, par laquelle il étoit défendu qu'aucun à Athenes ne s'apliquât à deux sciences, mais à une seulement, & encore à celle-là où il avoit l'esprit porté plus naturellement. *Examen des esprits pour les sciences, par Huarte.*

PRATIQUE.

Etant fort jeune, & sur le point de quitter les écoles, une je ne sçai quelle envie

me prit de me faire Religieux, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre: dans l'un, parce que me promenant dans le cloître, & dans les jardins, ma mémoire rapelloit certaines histoires de voix entenduës du Ciel, pour exciter à embrasser cet état, ou d'oiseaux qui faisoient goûter par leur chant si sensiblement quelqu'avant goût des délices du Paradis, que quoiqu'on les écoutât pendant cent années, on croyoit ne les avoir entenduës que pendant un quart d'heure. Dans un autre, parce qu'un Religieux de même Ordre me faisoit de petits presens, accompagnez de caresses qui m'enchantoient: dans un autre encore, parce qu'un de mes parens avoit pris ce parti, & qu'il m'en faisoit une description si charmante, que tout ce qu'on appelle le monde, ne me paroissoit qu'un assemblage de miseres, en comparaison des avantages, dont il m'assuroit être en possession; enfin, dans toutes sortes de Monasteres indifferemment, parce que j'avois vû quatre de mes compagnons, qui s'étoient fait Moines, mais qui avant que de se renfermer, s'étoient revêtus d'habits magnifiques, avoient fait leurs adieux avec cette magnificence, sous prétexte de faire une grand voyage: de sorte qu'ils étoient l'entretien de toute la Ville, les uns admirant leur resolution,

d'autres loüant leur discretion à garder le secret de la retraite qu'ils avoient projettée, tous ne pouvant se taire sur un exemple si extraordinaire de conversion : car en même tems qu'ils prenoient des mesures pour quitter le monde, ils se divertissoient de leur mieux jour & nuit, comme s'ils avoient voulu se rassasier des plaisirs du monde, afin de n'en avoir plus rien à souhaiter. Tout cela m'attiroit extrémement. Voilà ce qui fondoit & formoit ma vocation. La confession que je fais paroîtra peut-être étrange, pour ne pas dire ridicule. Si bien des gens parloient avec autant de sincerité que moi, sans doute, elle ne paroîtroit pas si extravagante. D'autres occasions, d'autres objets détruisirent entierement cette belle vocation. La réputation d'un fameux Avocat que j'entendis un jour plaider une cause avec un applaudissement universel, me porta avec tant d'ardeur à embrasser cette profession, qu'aussi tôt je courus aux écoles de droit, où je pris des leçons d'un celebre Jurisconsulte. Aprés quelques mois d'application à l'étude de la Jurisprudence, je m'en dégoûtai insensiblement, bien plus fatigué par la peine qu'elle me donnoit continuellement, que touché des applaudissemens du Barreau, dont j'étois rarement le témoin. Je l'abandonnai donc

pour la Medecine, & ensuite celle-ci pour la Theologie, à laquelle je me fixai, mais non pas de telle sorte, que je ne me jettasse souvent dans d'autres études qui n'y avoient aucun rapport, comme la lecture des Poëtes, les Mathematiques, l'Algebre, l'Astronomie, la Musique, & même la maniere de tenir les Livres à parties doubles, tant j'avois de passion pour sçavoir de tout. Je ne doute point qu'on ne se mocque beaucoup de mon étude des parties doubles. Qu'on ne s'en mocque pas tant, ce n'est pas ce que j'ai étudié avec le moins de raison. Si les moqueurs avoient été alors en ma place, ils en auroient fait autant. Je voudrois n'avoir que cela de risible sur mon compte. J'y ai bien d'autre choses, dont je ris à present le premier. Je ne me les cache pas, parce que je veux qu'elles me servent pour l'avenir. Ce n'est pas un petit avantage, que de sçavoir ne se déguiser rien.

On concluëra de tout ce que je viens de dire, qu'il eût été heureux pour moi, si l'on eût établi cette loy, dont parle Huarte, pour découvrir quelle étoit la disposition & la capacité de mon esprit, quelle science lui convenoit le mieux, & pour me contraindre à m'y donner tout entier, sans me permettre de m'écarter ailleurs. Je croi pourtant, que nous ne verrons point

l'établissement de cette loi. On trouve trop de plaisir à sçavoir de tout, pour vouloir s'y soumettre. Quoi ! dira-t-on, parce que je ferai profession de m'adonner, par exemple, à l'Algebre, il faudra que je m'absorbe entierement dans l'étude de cette science ? Quelle figure ferai-je dans la societé civile ? Je serai dans la necessité de n'avoir commerce qu'avec des Algebraïstes, ou, si je veux en avoir d'autres, il faudra que je ne parle qu'algebre avec eux, puisque je ne sçaurai point autre chose, ou que je me taise, si je ne veux pas parler mal-à-propos. Chacun feroit le même raisonnement, ou plusieurs autres aussi supportables, par rapport à la profession où l'on prétendroit se plonger. Une union de l'agrément & de l'utile, est un puissant motif pour engager à rejetter cette loi. Je ne sçai pas même si je serois des premiers à consentir à son établissement. Souvent des projets que des raisonnemens faisoient trouver admirables & trés-dignes d'être en usage, ont paru tout autres, quand on a voulu en effet les mettre en execution. En tout cas, attendons l'établissement de celui-ci, pour en mieux examiner l'utilité.

LECTURE XXIe.

Toutes les manieres d'écrire ne nous

plaisent, qu'à cause de la corruption de nôtre cœur. Si nous aimons dans une piece bien écrite le genre sublime, l'air noble & libre de certains Auteurs, c'est que nous avons de la vanité, que nous aimons la grandeur & l'indépendance.

PRATIQUE.

Il faut avoir bien de la fureur de moraliser, pour faire un raisonnement tel que celui qu'on vient de lire ? Quoi ! on nous voudra faire croire, que c'est une corruption de nôtre cœur qui nous fait estimer les Ouvrages de tant d'illustres Auteurs, qui sont si dignes d'applaudissement ! Quand on assure qu'on aime le genre sublime, parce qu'on a de la vanité, on pourroit aussi prétendre, que les voyageurs n'admirent la hauteur des pyramides d'Egypte, que parce qu'ils ont de l'orguëil. Pour peu qu'on se laisse persuader par de tels raisonnemens, on n'osera paroître aimer & estimer l'excellent, de peur de passer pour orguëilleux & pour superbe. Avoüons de bonne foy, que de tels Moralisseurs doivent faire grande pitié. Malheureusement nous n'en trouvons que trop de cette sorte en nôtre chemin.

LECTURE XXII.

Les personnes dévotes sont difficiles,

elles prennent garde à tout, vetillent sur un rien. Que l'Oratoire soit en désordre, le parquet moins clair qu'une glace, ou les crachoirs transposez; le laquais sera traité de faquin, il sera menacé & battu par la dévote même, son zéle va jusqu'à ces emportemens.

PRATIQUE.

Cette idée d'une dévote vetilleuse & emportée, m'a beaucoup diverti. Je m'imagine la voir étant arrivée à son Oratoire, pour y soupirer au pied de la croix, (car ainsi que la plûpart de ses semblables, elle fait sans doute, grande dépense de soupirs; cela ne coûte rien, elle en poussera tant qu'on voudra, pourvû qu'on ne lui demande pas qu'elle fasse violence à son humeur) je m'imagine, dis je, la voir, pour préluder à ces soupirs, se mettre en fureur, injurier & battre son laquais, parce qu'elle a trouvé cet Oratoire un peu dérangé. Ce contraste a assurément un je ne sçai quoi, que j'appellerois comique, si je ne respectois l'acte de pieté auquel elle va s'amuser: me tromperois-je, si je m'imaginois aussi, qu'elle se persuade de travailler à la gloire de Dieu, en injuriant, & en battant celui qui n'a pas eû soin de bien ranger l'endroit où elle va parler à Dieu, & lui

faire des prieres ? J'ai remarquai bien des fois, que les dévots & les dévotes de cette sorte ne raisonnent pas comme les autres. Leur morale prend d'ordinaire une autre tournûre que celle dont nous ne pouvons nous dispenser de suivre les loix, sans nous mettre en danger de nous perdre. Certains devoirs exterieurs & exactement remplis, sont le fondement & le terme de toute la leur. La direction d'intention y raccommode presque tout ce que l'autre condamne. La devote de cette lecture damneroit de sa pleine autorité, sans appel & sans misericorde, toute autre qu'elle verroit en faire autant : pendant qu'elle compte d'avoir mérité par la même action une nouvelle couronne de gloire qui ne lui peut échaper. Elle a ses raisons, pour penser ainsi, j'ai aussi les miennes, pour penser le contraire ; & j'ose dire, qu'elle n'est pas si bien fondée que moi ; les principes du Christianisme sont les garands de mon opinion, & il n'est pas possible qu'ils autorisent la sienne.

LECTURE XXIIIe.

Tu mépriseras la musique, les danses & tous les spectacles, si tu fais ce que je vais te dire. A l'égard de la musique, tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons, & sur chacun te faire cette demande ; est-

te donc là ce qui me ravit ? tu en auras honte. Sur la danse, fais la même chose, & considere à part tous ses gestes & tous les mouvemens, & ainsi de tous les spectacles. Enfin sur toutes les choses du monde excepté sur la vertu, & sur ce qui vient d'elle, souviens-toi de cette maxime, divise-les par parties, & par cette division apprend à les mépriser. Suis la même regle sur toute la vie. *Reflexion de Marc-Antonin. l. 11. n. 2.*

PRATIQUE.

Assurément on ne seroit pas beaucoup charmé de la danse, si l'on voyoit dans un danseur seulement un pied, ensuite un autre, puis un bras, puis la tête; quelques justes & bien cadancez que fussent leurs mouvements; ni de la musique si l'on entendoit un *ut*, un *re* & tous les autres tons en particulier & fort séparez les uns des autres, quelques efforts qu'on eût fait pour les rendre agréables: & les Musiciens & les danseurs au lieu de plaire seroient insuportables. Ce n'est donc que l'assemblage de ces differens sons & ces differens membres de qui fonde & qui forme le plaisir qu'on en reçoit. Cette reflexion placée bien à propos peut beaucoup servir. Avec elle de certains objets ne nous imposeront pas assez, pour nous engager à en faire plus

de cas qu'ils ne le méritent. Elle m'a mis souvent dans une si tranquille situation, qu'au lieu de me laisser agiter comme les autres à la vûë de ces objets, je les regardois avec autant d'indifference, que si en effet je n'avois vû qu'une à une toutes les parties qui les composent. Je fais en les voyant tant de divisions & de subdivisions de leur substance, de leur être tel qu'il soit, qu'enfin je les reduis presque à rien, c'est-à-dire, à si peu de chose qu'il ne leur est pas possible de me faire une forte impression sur l'esprit, ni sur le cœur. Que j'entre, par exemple, dans un palais superbe, je ne fais attention d'abord que sur la premiere chambre où je me trouve, comme s'il n'y en avoit que celle-la. Ensuite sur la seconde & ainsi successivement sur toutes les autres qui se rencontrent en mon chemin : j'en fais autant de tous ces emmeublemens qui les rendent magnifiques, & autant encore sur chaque partie dont sont construits ces emmeublemens. Je continuë la même séparation à l'égard du grand Seigneur qui occupe ce palais, & que je vois obsedé, étouffé, pour ainsi dire, par tant de gens qui lui font la cour. Je mets chacun de ceux-ci à part, puis je considere aussi à part celui-là. Les habillemens, quelque magnificence qu'ils me montrent, quelques ri-

chesses qu'ils m'étalent, sont reduits par mon imagination & par le même détail à si peu de chose, que je suis bien éloigné de respecter, comme tant d'autres, en leur consideration, celui qui en est revêtu. La beauté est aussi sujette chez moi au même examen, & par consequent, à la même indifference de ma part. Je réünis ensuite par d'autres reflexions, toutes ces parties, en leur donnant la même place qu'elles occupent dans la composition de leur tout; & enfin, je trouve que ce n'est qu'une étenduë, une grosseur, une amplitude qui frappe, qui impose, qui plaît, qui prévient; mais qui peut être aisément détruite, parce que les parties qui la forment, peuvent être aisément séparées. Mes yeux y trouvent, à la verité quelque satisfaction, je ne refuse pas même de leur laisser prendre ce plaisir; mais cette séparation que je me represente si facile à faire, & qui se fera infailliblement, m'empêche d'estimer cette amplitude, cette grosseur, cette étenduë, comme un grand avantage, comme quelque chose qui puisse fonder un bonheur & un veritable merite pour ceux qui en joüissent. Je pousse mes considerations selon cette methode, jusques sur l'étenduë de ma vie; je la distribuë quelquefois en differens quarts d'heure, sans pourtant me

fixer à aucun nombre qui en détermine le total ; parce que sa durée ne m'est pas connuë : je m'occupe particulierement du quart-d'heure present dont je joüis, dans l'incertitude où je suis s'il sera suivi d'un autre. Fais-donc, me dis-je à moi-même, ,, un bon usage de celui que tu tiens : un ,, avenir qui ne finira point en dépend. Après avoir examiné ces tous composez de parties séparables les unes des autres, j'en cherche qui ne soient pas sujets à cet inconvenient, & je ne trouve que ce qu'on appelle esprit. Que je dois donc avoir de consideration pour celui-ci, si les autres ne meritent que de l'indifference, parce qu'elles tomberont dans la destruction ! Que d'idées me viennent lors à l'occasion de ces differens tous ! qu'on en peut tirer d'utilitez pour la conduite & pour le repos ! Quoique tout ceci paroisse également sérieux & abstrait, on y rencontre plus de facilité & de plaisir, que les gens, ennemis de l'application, ne se l'imaginent. Je les prie d'en essayer ; peut-être avoüeront-ils, que comme, à force de subdivisions, ils auront connu, que ce qu'on appelle grand, beau, excellent, admirable dans le monde, est construit de bien de petites bagatelles, ils se trouveront contens de cette découverte.

LECTURE XXIVe.

Quelqu'un se met dans le bain avant l'heure : ne dites pas, qu'il se lave mal, dites qu'il se lave de bonne heure. Si quelqu'autre boit beaucoup de vin, ne dites pas, qu'il fait mal de boire de la sorte : dites simplement, qu'il boit beaucoup. Comment pouvez-vous sçavoir qu'il fait mal, si vous ignorez le motif qui le fait agir ? Si vous avez cette retenuë dans vos jugemens, vous n'aprouverez & vous ne condamnerez rien, sans être bien sûr de votre fait. *Epictete, dans son Enchiridion. ch. 67.*

PRATIQUE.

J'ai vû une femme qui portoit des habits beaucoup plus magnifiques, que sa condition ne lui permettoit (cela n'est pas extraordinaire) tout le monde la condamnoit & croyoit avoir raison. Cependant [chose rare !] elle ne donnoit dans cette magnificence, que malgré elle, & par une obeïssance forcée aux volontez absoluës de son mary. Un jeune Abbé perdit un jour au jeu contre un autre, une somme considerable par des fautes qui paroissent venir d'inatention, & même faites exprès : on lui en fit de fortes reprimandes, on attribua mêmes ces

fautes à la presence d'une jolie sœur de celui contre lequel il perdit. Qui n'auroit crû, qu'on avoit raison de le reprimander fortement ? Cependant j'appris à n'en point douter, que ne sçachant comment faire une restitution qui embarrassoit fort sa conscience, il avoit pris cette occasion pour s'en acquitter. Un autre vendit des livres, joüa ensuite, & perdit l'argent tiré de cette vente: aussi-tôt un ami lui fait des reproches de ce qu'il avoit sacrifié ses livres au jeu, & aussi-tôt aussi le vendeur lui montre les mêmes livres d'une meilleure édition, & mieux conditionnez que les autres, & qu'il avoit achetez le matin du même jour. Ces exemples & bien d'autres que je sçai, & que je ne rapporte pas, m'apprennent, qu'on se doit bien tenir en garde contre soi-même quand il s'agit de porter jugement sur la conduite des autres. A juger par les apparences, on diroit par exemple, que cet homme qui passe pour être fort riche, est un avare, parce qu'il ne dépense qu'avec chagrin, même pour les choses nécessaires; mais peut-être est-il bien éloigné d'avoir autant de bien qu'on croit; peut-être a-t'il des restitutions à faire, & qu'il amasse pour s'acquiter de ce devoir : peut-être veut-il paroître à ses enfans plus pauvre que riche, afin qu'en étant persuadez, ils ne

s'abandonnent pas à l'oisiveté ou à la débauche, dans l'esperance de trouver assez de biens, pour se passer de travail, & pour fournir à leurs excès. Cette femme est trop fiere, dit-on, elle ne rend point les civilitez qu'on lui fait. Mais peut-être a-t'elle plus de distraction que de fierté : peut-être n'a-t'elle point vû ces civilitez dont elle ne fait pas raison ; peut-être la presence de quelque personne qu'elle a interêt de ménager l'en a t'elle empêchée. Celui-ci est un paresseux qui ne se leve tous les jours qu'à dix heures. Mais peut-être employe-t'il presque toutes les nuits à travailler : peut-être sa santé exige-t'elle qu'il ne se leve pas plutôt : peut-être est-il levé dans le tems qu'on le croit au lit. Celui-là fait trop d'attention sur sa santé ; peut être l'a-t'il si délicate, que, pour peu qu'il la negligeât, il courroit risque de la détruire entierement ; peut-être ce qu'on appelle une attention outrée, n'est qu'un ménagement prudent & raisonnable : peut-être est-ce par une aversion, ou du moins par une indifference pour ce qui donne occasion à ce reproches. Certes, s'écriera-t on, voilà bien des *peut-être* ! oh ! c'est qu'il en faut beaucoup, pour ne pas risquer de juger mal-à-propos. Disons pourtant, que si l'on fait mal de porter un mauvais jugement,

sans bien examiner s'il est fondé sur une raison legitime, & si l'on juge à coup sûr, on fait mal aussi d'en donnner occasion sans necessité. On est comptable envers les hommes, bien plus de son exterieur, que de son interieur; parce que celui-ci leur échape, & qu'ils ne peuvent absolument bien connoître que celui-là. Ménageons autant qu'il dépend de nous, les apparences; ne les prenons pas aussi toujours pour regles de nos jugemens: comme elles sont souvent équivoques, nous aurions tort de prendre toujours ce qu'elles nous presentent, pour décider de ce qu'elles couvrent.

LECTURE XXVIIe.

Quelle vanité & perte de tems aux visites, salutations, accüeils & entretiens mutuels, aux offices de courtoisie, harangues, ceremonies, aux offres, promesses, loüanges! Combien d'hyperboles, d'hypocrisie, de fausseté & d'imposture, au vû & sçû de tous, de qui les donne, qui les reçoit & qui les oït; tellement que c'est un marché & complot fait ensemble de se moquer, mentir & piper les uns les autres. Et faut que celui là qui sçait qu'on lui ment impudamment, dise grand merci; & celui-ci qui sçait que l'autre ne s'en croit pas, tienne bonne mine, effron-

tée, s'attendant & se guettant l'un-l'autre, qui commencera, qui finira ; bien que tous deux voudroient être retirez. *Sagesse de Charron l. 1. ch. 3.*

PRATIQUE.

Charron décrit fort bien ici en peu de mots les mommeries du ceremonial, tout y porte coup, rien n'y est inutile. Tout ce qu'il dit est tres-vrai ; mais si constamment vrai, que, comme ces mommeries sont fondées sur une habitude tres-invetérée, & sur un trés-long usage, quelque chose qu'on dise, quelques invectives qu'on fasse contre ce commerce de mensonges, de moqueries, de piperies, on ne le détruira jamais. Mais à parler franchement, restant tel qu'il est, je ne vois pas, que les consequences en soient bien dangereuses. Que risque-t'on à l'entretenir, Tout le monde ne sçait-il pas, que c'est un manége de rromperies reciproques ; qu'il est, pour ainsi dire, établi sur une convention tacite de s'imposer impunement les uns aux autres ? Qu'on y prenne bien garde, & l'on trouvera, qu'il a ses utilitez : il soutient la conversation : il en remplit le vuide ; il occupe les faineans ; il donne occasion aux Orateurs de briller & de se faire valoir : il apporte même du profit aux Maîtres à danser. Si l'on

ne s'en acquite pas, l'on passe pour insociable, sauvage, impoli, grossier, brutal : on se met en danger de gâter ses affaires. On se fait haïr, ou du moins méprîser. Il coûte trés-peu, pour satisfaire à cet usage ; & il vaut quelquefois beaucoup quand on s'en acquite.

LECTURE XXIIIe.

Se pare qui voudra des noms de ses Ayeux,
Moi, je ne veux porter que moi même en tous lieux,
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connoître.
Mais, pour en quelque sorte obéïr à vos Loix,
Seigneur, pour mes parens, je nomme mes exploits,
Ma valeur est ma race, & mon bras est mon Pere.

PRATIQUE.

Celui qui vient de parler, ne veut point que son honneur, sa gloire, son mérite dépendent du mérite, de la gloire, de l'honneur des autres : il ne demande que ce qu'il croit être par lui-même digne d'obtenir. Ceci me donne occasion de faire ces réflexions.

Il me paroît, qu'il y a je ne sçai quoi de bizarre, d'injuste & de dangereux dans cet usage, qui semble exiger qu'on ait de la considération pour un homme qui n'a point

point d'autre mérite, que celui de pouvoir prouver qu'il y a cent, deux cens, trois cens, ou quatre cens ans, qu'un autre homme de qui il y a apparence qu'il tire son origine, fit, à ce qu'on dit, quelque acte éclatant, digne qu'on en conservât la mémoire (je ne parle point de certaines actions, qui n'ont pour tout éclat, que celui de l'or, dont plusieurs autres hommes ont acheté le même droit dans le cours des tems.) Voici ce que je trouve de bizarre dans cette conduite. Un noble de race, qui prétend qu'on ait de la véneration pour lui, seulement à cause de sa noblesse, prétend donc aussi qu'on le perde de vûë, qu'on ne fasse aucune attention sur lui; mais qu'on s'en éloigne le plus qu'on pourra, qu'on passe par plusieurs labirinthes, dont les chemins sont fort difficiles à démêler, & qu'on y aille enfin à reculons, je veux dire, dans l'antiquité, y chercer un mérite, pour l'apporter dans ce tems-cy, & lui en faire honneur. Donnons une autre tournûre à cette reflexion: considerons N . . . . . qui s'en orguëillir, parce qu'il y a quatre cens ans, que le premier N . . . de sa famille, dont il a connoissance (au de-là duquel il n'en voudroit pas connoître d'autres.) passoit pour un illustre, qui a fondé par ses vertus le motif de l'orguëil, que ce prétendu membre de sa po-

ſterité fait paroître. Celui-ci, à la verité montre des titres qui apprennent, qu'il deſcend de ce premier N... c'eſt-à-dire, qu'on a cru, que ce premier N... fût pere d'un ſecond N... ce ſecond, pere du troiſiéme, ce troiſiéme, pere d'un quatriéme, & ainſi ſucceſſivement juſqu'au nôtre. Mais montre-t'il dans ces titres quelque choſe qui prouve invinciblement, qu'on ne doit point dire ſimplement, qu'*on a crû*; mais qu'on doit aſſurer, que cela eſt inconteſtable, & qu'il n'en faut point douter? Je m'attends bien, qu'on me répondra, que l'on ne trouve point dans ces titres, qu'*on a crû*. Cela eſt vrai, on ne l'y trouve point, l'honneur des tîtres ne s'en accommoderoit peut-être pas: pourtant la raiſon, fondée ſur l'experience, s'en accommoderoit ſi bien, qu'à la conſulter, on conviendra que c'eſt ce qu'on peut y mettre le plus légitimement.

L'injuſtice de cet uſage, dont il s'agit ici, eſt aſſez viſible dans la préference qu'on donne, tant pour l'honneur, que pour les charges & emplois, à tel qui n'a qu'un mérite emprunté d'un autre, & qu'il n'eſt pas même aſſuré d'avoir. On y peut encore remarquer du danger, en ce que cette préference, montrant le peu d'égard qu'on a pour le mérite perſonnel, on ap-

prend aux autres à en faire peu de cas, & on les éloigne de l'empressement qu'on doit avoir pour l'acquerir. Ne voyons-nous pas des Nobles qui se piquent si peu de ce mérite personnel, qu'afin qu'on ne jette point la vûë sur eux, pour examiner s'ils en ont, ils renvoyent les curieux dans l'antiquité la plus éloignée, pour y chercher un mérite étranger dans leurs ancêtres, prétendant même que plus il y a d'espace de tems entre lui & eux, plus ils ont raison de s'en glorifier.

Je m'imagine qu'entre les Lecteurs, il ne manquera pas de s'en trouver quelques-uns qui diront, que ce qui me suggere ces étranges réflexions, c'est que je ne suis pas noble; que j'aurois bien d'autres sentimens; si je joüissois d'un si heureux avantage; que de même que les pauvres sont d'ordinaire hargneux à l'égard des riches, les roturiers ne le sont pas moins à l'égard des nobles. Tout cela peut être vrai. Les honneurs changent les mœurs. Mais ce n'est pas à dire, que j'aurois raison, au lieu que ce que je pense à present là-dessus, est ce me semble, assez raisonnable. Je ne suis point du nombre de nos nobles, je l'avouë, à dire vrai, & la sotte vanité mise à part, je pourrois étaler de certaines alliances, qui surprendroient fort, si je les faisois connoître: on

se donne quelquefois un air important à moindre prix : je n'en ferai pourtant rien ; j'en fais de tout mon cœur un sacrifice à l'honneur de mes illustres alliez : qu'ils ne m'en sçachent point gré ; car je compte presque pour rien ce que je leur sacrifie. Que dis-je ? je pourrois peut-être trouver enfin une noblesse des plus brillantes, si je voulois me donner la peine d'aller jusques dans l'Orient pour y courir un des Royaumes de Siam, & y foüiller avec toute l'attention d'un exact genéalogiste, Pourquoi ne me seroit il pas permis d'aller chercher de la noblesse bien loin dans d'autres pays, aussi bien qu'à ceux qui en vont chercher dans des tems si éloignez. Qu'on ne se moque pas de moi ; je ne dis pas ceci sans raison. Quoiqu'il en soit, je ne ferai pas assurément un si grand voyage, pour faire cette découverte. J'aime trop ma chere patrie, pour vouloir abandonner la qualité de roturier F... afin de me faire honneur d'une noblesse Siamoise.

Il ne faut pas qu'on croye, aprés ce qu'on vient de lire, que je refuse de rendre à la noblesse ce qui lui est dû. Je sçai qu'elle peut prétendre avec sujet des distinctions : que ceux qui ont rendu des services à un Etat, dont il goûte les fruits pendant plusieurs années, ont droit d'exiger qu'on

leur en témoigne aussi pendant plusieurs années de la reconnoissance ; & que, comme ils ne sont plus pour en joüir par eux-mêmes, il est juste de la marquer à ceux qui les representent, parce qu'ils passent pour être sortis de leur sang ; c'est-à-dire particulierement, que ceux-ci doivent être préferez à d'autres, s'il se trouve entr'eux tous une égalité de merite, si le bien public y trouve de l'avantage, si la justice n'en souffre point.

LECTURE XXIX.

On faisoit apprendre Homere aux enfans, lui qui parle des Dieux non seulement comme de simples hommes, mais même, comme d'hommes vicieux ; aprés quoi on étoit disposé à recevoir toutes sortes d'absurditez en matiere de Religion, & on les recevoit en effet.

Casaubon dit, que le plus grand mal qu'on puisse souhaiter à ceux qui méprisent Homere, c'est de demander qu'ils vivent avec cette folie.

On ne sçauroit lire Homere, sans en être charmé ; c'est un enchanteur qu'on ne peut quitter. On y trouve les principes de toutes les sciences.

Homere donne de trés beaux vers, ce sont autant de paroles dorées qui servent d'envelopes à un trés-grand nombre de

bagatelles, pour ne rien dire de pis.

Est-il possible qu'Homere ait voulu dire tout ce qu'on lui fait dire, & qu'il se soit prêté à tant & si diverses figures, que les Theologiens, Legislateurs, Capitaines, Philosophes, toutes sortes d'Agens qui traitent les sciences, pour diversement & contrairement qu'ils les traittent, s'appuyent de lui, s'en rapportent à lui; Maître general à tous offices, ouvrages & artisans: general conseiller à toutes entreprises: *Mont. li. 2. ch. 12.*

Homere donne aux hommes les vertus des Dieux, & aux Dieux les vices des hommes.

Homere est le plus grand imposteur du monde dans les choses mêmes qui sont les plus difficiles à croire. Il a trop peu de gravité pour un Poëte épique. Il sort presque toûjours de son sujet, par la multiplicité de ses épisodes. Ce Poëte n'est qu'un veritable Rapsodiste, qui ne doit la réputation qu'il a acquise, qu'à l'ignorance des Critiques, &c. Homere est le chef de tous les Philosophes, & le Prince de tous les Tragiques; ses ouvrages renferment toute la Philosophie divine & humaine, &c.

PRATIQUE.

S'il étoit vrai, comme quelques uns de nos modernes l'ont prétendu, qu'il n'y a

jamais eû d'Homere, ces dits & contredits qu'on vient de lire, & tant d'autres, dont j'ai un assez grand recueil, seroient bien inutiles; cela s'appelleroit disputer sur une chimere. Je n'en serois point du tout surpris; car j'ai remarqué qu'il y a eû souvent de ces sortes de disputes, & qu'à present encore elles regnent assez, pour me donner occasion d'en raporter bien des exemples, si j'en voulois prendre la peine. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit ici. Parlons plûtôt d'Homere, & supposons qu'il y en a eu veritablement un; il y aura peu de gens qui refusent de me passer cette supposition. D'ailleurs, il s'agit bien moins de l'existence de l'Auteur dans ces altercations, que des ouvrages qu'on lui attribuë; ainsi l'objet de ces disputes n'est pas si chimerique, que je viens de le dire. Les deux partis à l'égard de ce Poëte, sont veritablement outrez. L'un le comble de loüanges, l'autre l'accable d'injures. A Dieu ne plaise que je donne dans aucune de ces deux extremitez: je ne voudrois pas même en porter aucun jugement, de peur d'exciter noise. A quoi cela serviroit-il! chacun resteroit ferme dans son sentiment, comme peut être moi dans le mien. C'est l'usage. Quand je lis cet Auteur, je cherche seulement à me divertir & à m'amuser.

voilà mon but, & j'y trouve en effet assez souvent ce que j'y cherche : aussi est ce le fruit qu'on tire d'ordinaire de la lecture des Romans. Mais je ne suis pas assez simple, pour l'étudier afin de me rendre Theologien, Philosophe, Medecin, Geometre, Astronome, Peintre, ou Politique. Tout au plus, je pourrois par récréation voir s'il est vrai, qu'on y trouve de quoi se faire habile dans ces sciences : j'en ai essayé, & ç'a été encore un plaisir pour moi, quand j'ai reconnu le faux d'une telle vision. Il ne m'est pas possible de comprendre comment des Sçavants illustres ont osé avancer de telles promesses. Jamais Comedie ne m'a plus diverti, que les Dieux & les Heros de ce Poëte. Ces Dieux qui prennent parti les uns contre les autres, qui se font des reproches, qui se battent à propos d'une femme coquette qui s'est laissée enlever par un jeune effeminé ; des Capitaines qui se disent des injures atroces : à propos du même sujet, les uns qui font des discours généalogiques, ou des harangues, à perte de vûë & de patience, dans le tems, qu'il s'agit de combattre, & non pas de jaser : cela doit, ce me semble paroître comique, pour peu qu'on le regarde dans un certain point de vûë, détaché de la prévention, qui voudroit faire de cet ouvrage quelque chose

de fort important, & une ſource de grands myſteres. Ce point de vûë eſt, à mon avis, ce qui lui convient le mieux; peut-être Homere ne m'en déſavouëroit-il pas, à moins qu'il ne ſe laiſſât ſéduire par ces éloges qu'on lui a donné, & dont il ſeroit, ſans doute, d'abord fort étonné, s'ils venoient à ſa connoiſſance. J'avois un jour projetté de donner un tour comique à l'Iliade; je le commençai. Me croira-t'on, ſi j'aſſure, qu'il me fallût y mettre peu du mien, pour y réüſſir? Quelques tranſitions, quelques ſynonimes, quelques mots ajoûtez, m'en firent venir à bout; j'y trouvois un plein pied qui ne me donnoit aucune fatigue. Mais j'abandonnai ce projet, me perſuadant, que c'étoit une tentation, à laquelle il me pourroit être dangereux de ſuccomber, en ce que je n'aurois pas apparemment manqué de devenir l'objet de quelque furieuſe cenſure, quand on auroit vû que j'aurois oſé donner une eſpece de ridicule à un Poëme, prôné par tant de gens, & regardé comme un des plus précieux monumens de l'antiquité. Peut-être même m'attirerai-je quelque indignation, d'avoir marqué ici que j'ai eû ce deſſein. La crainte que j'ai de tomber, dans quelque inconvenient reprehenſible, par rapport à cette idée comique, ſi je continuois

de parler de ce fameux Auteur, m'impose silence à son égard. Que sçai-je, si cette idée ne m'exciteroit pas à me divertir de tous les tourmens que tant de Sçavans se sont donnez pour lui & contre lui? Et ainsi je viens, pour plus de sureté, à un autre sujet.

Lecture XXXe.

Mais pourquoi se plaît on tant à une Morale sévere? est-ce pour se proposer des idées de perfection qu'on ait dessein de suivre? est-ce pour s'animer & pour confondre sa lâcheté par l'image de cette ancienne & pure vertu qui regnoit au tems de nos peres? est-ce pour entretenir l'humilité par la disproportion qui est entre nôtre relâchement & leur ferveur dans la pratique de l'Evangile.

Ils se font une idée de perfection, non pour la suivre, mais pour remarquer si l'on y manque.

Pratique.

Le premier article de cette Lecture fait trois questions, & le second y répond trés-juste & en peu de mots. Quelle difference entre la langue & le cœur! qu'ils ne s'accordent gueres! aussi l'un est il fort caché, & si secret dans ses opérations, qu'il semble qu'il n'en ait point; pendant

que l'autre se remuë extrémement, & répand au dehors tout ce qu'elle est capable de produire. Quoiqu'ils soïent fort voisins il semble qu'ils ne se connoissent point ; que l'un ne sçache ce que l'autre fait, & que celui-ci ne sçache ce que l'autre dit. On diroit même, qu'ils sont ennemis, tant ils sont opposez dans ce qu'ils expriment. Souffrez, mortifiez-vous sans cesse, dit, par exemple, la langue ; la Religion l'exige ; les exemples de ses premiers fondateurs doivent vous y animer : l'interêt de vôtre salut le demande. Le cœur de celui qui prononce de si salutaires veritez, lui remontre, qu'il doit prendre continuellement ses aises, & le flatte que le mérite qu'il a en prêchant si vivement la mortification aux autres, est si grand, qu'il peut suppléer à ce qui lui manque de cette mortification ; comme si en vivant dans la mollesse, il avoit cependant part aux souffrances qu'il leur inspire. Croyez-vous qu'on se trompe jusqu'à ce point ? me dira-t-on. Je le crois, pour l'honneur de ces Prêcheurs : car s'ils ne raisonnent pas ainsi, il me semble qu'on sera obligé de convenir, qu'ils ne croyent donc rien de ce qu'ils disent, je ne vois point de milieu.

LECTURE XXXIe.

Carosse, remede à un besoin qu'il a ame-

né avec lui. Qui se plaignoit le siecle passé de n'avoir point de carosse ?

PRATIQUE.

Dans la plûpart, c'est d'abord la vanité qui engage à se donner un carosse ; ensuite la nécessité sert de prétexte pour le conserver. J'ai vû tel qui assûroit être dans l'impossibilité de se passer d'un carosse, qui dans la suite, étant obligé par la déroute & le délabrement de ses affaires de le quitter ; marche assûrement à present à pied beaucoup mieux que moi. Il étoit autrefois, quoiqu'il joüit de la commodité de cette voiture, presque toûjours incommodé : aujourd'hui, il regorge, pour ainsi dire, de santé. Que je le plains, s'il se releve assez vigoureusement de sa chûte, pour pouvoir remonter dans son carosse ! Je n'ai point de carosse, ni le moyen, ni l'ambition d'en avoir ; & je me promets assez de moy, pour me croire ferme dans cette indifference : & cela, parce que je n'ai point de femme ; car si j'en avois une, & qu'elle eût le moindre soupçon que je pourrois lui en donner un, je ne sçai si j'aurois assez de force, pour resister aux instances pressantes qu'elle ne manqueroit pas de me faire, afin d'obtenir cette décoration. Je me ressouviens à ce propos, d'avoir lû dans les Questions Romaines de Plu-

tarque, & dans les Fastes d'Ovide, qu'il y avoit chez les Romains des Fêtes appellées *Carmentales*, qu'on célébroit l'onziéme jour de Janvier, en l'honneur d'une certaine Déesse nommée *Carmenta*, mere d'Evandre, &, à ce qu'on prétendoit, une fameuse devineresse, qu'on mit aprés sa mort au nombre des Divinitez. On célébroit encore une Fête du même nom le quinziéme du même mois. Voici ce qui avoit donné occasion à la célébration de cette Fête. Les Dames Romaines ayant pris résolution de ne point voir leurs maris, qu'il ne leur fût permis d'aller en carosse, comme auparavant, & qu'on n'eût cassé le nouveau Decret du Senat, qui leur avoit deffendu de se servir de cette commodité, on fut obligé, pour avoir la paix avec elles, de leur en laisser la liberté, comme à l'ordinaire. Cette permission les appaisa si bien, & leur causa tant de joye, que s'étant parfaitement raccommodées avec leurs maris, on vit dans la suite des effets d'une fécondité extraordinaire, par le nombre d'enfans qu'elles eurent aprés cette réconciliation : pour témoigner leur reconnoissance à la Déesse *Carmenta*, elles lui firent bâtir un Temple, pour y faire des sacrifices & lui offrir des presens. Il y a fort long-tems que les femmes aiment les carosses, & qu'elles

engagent leurs maris à leur en donner, à quelque prix que ce soit. Cette fécondité des Romaines, après qu'on leur eût accordé la permission d'en avoir, m'inspire d'étranges réflexions : qu'on ne s'attende pas de les voir ici : il ne me convient pas toûjours de publier ce que je pense. Je puis seulement, ce me semble, faire remarquer sans craindre que l'on le trouve mauvais, que souvent on fait manger l'établissement de ses enfans à des Charons, à des Selliers, à des Maréchaux, à des Chevaux, à des Cochers, à des Laquais, & qu'enfin on va d'ordinaire & fort vite en carosse à l'Hôpital.

LECTURE XXXIIe.

On ne doit jamais donner de consentement entier, qu'aux propositions qui paroissent si évidemment vraies, qu'on ne puisse le leur refuser, sans sentir une peine interieure & des reproches secrets de sa raison. On ne doit jamais aimer un bien, si l'on peut sans remords ne le point aimer.

PRATIQUE.

Ne croire que ce qui est évidemment vrai : n'aimer que ce qui est veritablement aimable : ne croire que ce dont on ne peut douter, sans que la raison se revolte : n'aimer, que ce qu'on ne peut haïr, sans que

la conſcience y reſiſte ; ce ſont-là des préciſions de crédulité & d'amour, dont peu de gens ſont capables de s'accomoder. On ne croiroit donc plus tant d'opinions differentes qui ſont imaginées autant pour exercer l'eſprit, que pour ſoûtenir la verité : on n'aimeroit donc plus tant de biens que la fantaiſie forme, & dont l'amour propre veut bien ſe contenter. Les gens qui ſont ſi peu diſpoſez à s'accommoder de ces préciſions, diront, ſans doute, que ſur ce pied, on auroit très-peu de choſes à aimer & à croire. Mais qu'importe que l'on en croye & que l'on en aime très-peu ? le principal c'eſt de ne rien croire qui ſoit faux de ne rien aimer qui ne ſoit veritablement aimable. Apprenez-nous donc, ajoûteront-ils, comment nous connoîtrons qu'une propoſition eſt évidemment vraie, qu'un bien eſt veritablement aimable. L'inſtruction que vous demandez eſt dans cette Lecture. C'eſt quand vous ne pourrez refuſer votre conſentement à cette propoſition, ſans ſentir une peine interieure, & des reproches ſecrets de votre raiſon. C'eſt quand vous pourrez ſans remords ne pas aimer ce bien. Vous ſuppoſez donc que « nous avons de la raiſon, & que nous ſommes capables de ces remords, & s'il arrivoit que nous fûſſions abſolument « privez l'une de l'autre, je vous réponds, «

qu'alors vous ne seriez point hommes : & ainsi, l'on n'auroit point de regle à vous donner, parce qu'il ne vous seroit pas possible de les suivre. Que de gens qui ne seroient pas fâchez d'être reduits à cette extrémité !

LECTURE XXXIIIe.

Quand les Chinois voyent un Prédicateur qui crie & qui se tourmente, ils se mettent à rire, & disent : à qui en a-t-il ? contre qui veut-il se battre ? & croit-il me persuader, en me montrant qu'il se laisse aller à ses passions, & que la colere l'emporte ?

PRATIQUE.

Il y a, à la verité, des Prédicateurs qui crient, qui s'agitent & qui se tourmentent trop. A la verité aussi, cela étonne ce qu'on appelle le Bourgois, & lui donne quelque émotion. Mais quand il n'y a que du bruit, aussitôt qu'il est passé, on redevient tranquille, & l'on ne remporte aucune utilité du Sermon. Ces sortes de Prédicateurs s'imaginent pourtant faire des merveilles : comme ils se sentent fort émus, fort échauffez, fort enflammez, ils croyent avoir triomphé des passions criminelles de leurs Auditeurs, & les avoir réduits au point de crier mise-

ricorde, & de n'oser plus s'abandonner à leurs déréglemens. Cependant ceux-ci sont comme ces Soldats que le son des trompettes & des tambours anime au combat ; ce grand bruit est-il fini ? ils deviennent timides & se rendent aux moindres attaques. Il est bon qu'un Prédicateur parle avec beaucoup de feu & de vivacité dans de certaines occasions, pour mettre une espece de trouble dans la conscience de ceux qui l'écoutent ; mais il faut en même tems qu'il frappe par des raisonnemens qui convainquent l'esprit. Par les secours de cette conviction ; il profite de ce trouble, & obtient plus facilement des cœurs ce qu'il leur demande. Cette précaution prise, l'on a sujet d'esperer qu'il restera du fruit quand le trouble sera passé : sans elle, tout au plus, il restera le souvenir d'avoir été troublé.

LECTURE XXXIVe.

Il y a des gens qu'on souffre dans des maisons de qualité, qui y sont bien venus, qui y sont de toutes les parties, de toutes les promenades ; mais qu'on ne souffre, que parce qu'ils sont le sujet de toutes sortes de railleries. Celui qui ne tient aux grands Seigneurs, que par là, ne les aimera jamais, & ne s'en fera jamais aimer.

PRATIQUE.

Vous prenez, dites-vous résolution de recevoir à votre table des Parasites ; parce que votre bien peut fournir aisément à cette dépense. Hé bien, recevez-les, j'y consens, puisque je ne le puis empêcher ; mais vous ne m'empêcherez pas assûrede vous donner des avis sur cette résolution, afin que vous vous précautionniez sur ce que vous aurez à craindre de la plûpart de ces sortes de gens. Il y en a qui vous flatteront dans tous vos défauts ; par exemple, ils vous procureront des maîtresses, pour peu qu'ils vous trouvent dans la disposition d'en recevoir ; ils les instruiront, pour vous attacher, & vous feront donner dans tous les panneaux qu'elles s'étudieront à vous tendre. D'autres entreront dans tous vos desseins ; particuliérement dans ceux qui vous engageront à faire de la dépense. Ils vous produiront pour cela des Marchands & des ouvriers, dont ils retireront une rétribution de ces ouvriers & ces marchands vous feront bien payer & au delà, sans que vous songiez à vous en défier ; quelques uns vous broüilleront avec votre femme, ou avec vos enfans, si ceux-ci paroissent ne les souffrir qu'avec peine, & ne les pas regarder de bon œil. Il y en aura qui par de faux rapports,

d'autres artificieuses & malignes adresses, vous feront rompre avec ceux de vos amis qu'ils s'imagineront avoir sujet de craindre. Vous en trouverez qui vous procureront des prêteurs, quand vous aurez besoin d'argent ; & qui, parce qu'ils connoîtront, par votre confiance imprudente le secret de vos affaires, ne manqueront pas, quand le terme de rendre sera venu, de donner secrettement de sûrs avis à ceux qui auront prêté, afin qu'ils ne manquent pas l'occasion d'être promptement payez de ce qui leur sera dû. A la verité, ces Parasites vous formeront une petite Cour, où vous regnerez avec empire ; vous leur ordonnerez, vous leur commanderez, vous les raillerez, vous les traitterez même avec mépris, autant qu'il vous plaira, sans qu'ils vous en marquent aucun ressentiment ; vous les trouverez toûjours obéissans, complaisans, humbles, rampans, respectueux ; mais qu'ils se dédommageront bien en votre absence de la violence qu'ils se seront faite pour vous plaire ! Ils se riront de vous & en feront rire les autres, du moins autant que vous vous serez ri d'eux. S'il arrive que vous cessiez de les vouloir recevoir à vôtre table, vous ne vous tromperez peut-être pas, si vous les comptez au nombre de vos ennemis,

LECTURE XXXVe.

C'est une vieille rêverie des anciens Philosophes, que la chaleur du Soleil produise les metaux dans les entrailles de la terre : les ouvriers des minieres assurent que plus on pénétre dans la terre, plus on s'apperçoit que la chaleur augmente.

PRATIQUE.

J'ai lû tant de fois, & l'on m'a tant de fois dit que le soleil contribuë particulierement à la génération de l'or, que je n'en ai point douté. A dire vrai, je ne me suis pas beaucoup intrigué, pour connoître si l'on avoit raison de le penser ainsi ; & je ne m'intriguerai pas plus, pour savoir si l'opinion citée dans cette Lecture doit être plûtôt suivie que celle qui m'a prévenu. Je laisse ce soin à ceux qui font profession de s'appliquer à l'étude des secrets de la nature, pour tâcher de les pénétrer & de les découvrir. Je croy qu'à cet égard, comme à l'égard de bien d'autres choses, sçavoir ce que les autres sçavent, ou penser soi-même d'une differente maniere, l'un revient, à peu près, à l'autre, tant on est peu certain d'avoir attrappé la verité, aussi sûrement, que si l'on étoit fondé sur l'évidence, quand on assure l'avoir trouvée ; c'est pourtant ce qu'il faut,

pour soûtenir légitimement ce qu'on avance. Ce n'est pas se donner un air de sçavant, que de parler de la sorte; aussi suis-je bien éloigné d'avoir ce dessein.

LECTURE XXXVIe.

Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres comme d'un jargon, & comme ceux qui employent les paroles saintes & divines à des sorcelleries & effets magiques; & que nous fassions notre compte, que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des mots, ou de notre contenance que dépende leur effet. (*Mont. l. 1. ch. 56.*)

PRATIQUE.

Attention & intention dignes de Dieu, deux conditions suffisantes & absolument nécessaires pour bien prier. Avec elles, le respect sera observé, les demandes seront legitimes. Avec elles, & pensées & paroles & actions peuvent devenir prieres en toutes occasions, en tous tems, en tous lieux. Il ne faut pas pour cela réduire, comme bien des gens, tout ce qui s'appelle priere, à de certaines paroles & situations exterieures (établies, à la verité, avec raison, parce que dans cet établissement, les unes supposent une droiture d'intention, les autres tendent à procurer cette at-

tention, dont on ne peut nier la necessité; car si l'on veut qu'on ne prie veritablement que quand on prononce ces paroles, & qu'on a besoin de se situer de cette maniere, il ne sera pas aisé à tout le monde de prier aussi souvent que notre dépendance & nos besoins l'exigent. Il pourra même arriver, ainsi que dit Montagne, qu'on se contentera des situations & des paroles, parce qu'on sera persuadé qu'elles seront assez meritoires par elles-mêmes, sans qu'il soit necessaire d'y rien ajoûter. Que dis-je, il pourra arriver; à voir ce qui se passe, on peut assûrer qu'on ne se fait que trop souvent cette illusion à soi-même. J'ose dire que j'ai remarqué bien des fois des femmes qui attribuent tant de vertu à ce ceremonial exterieur, que non seulement elles comptent qu'il merite qu'on leur accorde ce qu'elles demandent, mais qu'il tient encore lieu de compensation pour les autres devoirs ausquels elles manquent. Il y en a telles, par exemple, qui se flatent qu'elles peuvent se donner certains plaisirs que leur conscience leur reproche en secret, parce que le même jour elles auront passé quelques heures à l'Eglise, & qu'elles y auront marmoté plusieurs oraisons ausquels leur poulmon & leur langue ont eu beaucoup plus de part que leur esprit. Quand d'autres seront sorties du temple,

Suivez-les, & vous les verrez impatientes, emportées, & d'une humeur insupportable. Voilà quel sera le fruit de leurs longues prieres.

Lecture XXXVII.

Cy git sous cette cappe noire,
Comme dessous un monument,
M.... de trés-bonne mémoire,
En attendant le jugement.

Pratique.

Voici quelques réflexions que j'ai faites à propos de la mémoire.

Je me suis trompé souvent ! Heureusement, je m'en ressouviens & peut-être trop; car ce ressouvenir me jette dans une si grande défiance de moi-même, qu'il ne m'est pas possible de porter hardiment aucun jugement, d'avancer aucune proposition. J'ose si peu affirmer, que je crains qu'on ne me croye Pyrrhonien. Mais auroit-on raison? Est-ce l'être véritablement, que d'être timide à décider, parce qu'on ne se fie pas à ses propres lumieres? Si c'est-là un pyrrhonisme, du moins à tort le croiroit-on condamnable. Ma timidité fait, sans doute, grande pitié à ces gens décisifs qui ne veulent jamais douter. Quoiqu'ils en disent, je ne voudrois pas leur ressembler.

Quelle habileté A... & B.., ont montré

dans l'assemblée d'où je viens de sortir ! qu'ils ont brillé ! ils ont cité, mot pour mot je ne sçai combien de traits de Poëtes, d'Orateurs & d'Historiens; ils ont rapporté, sur differens sujets, les opinions des plus celebres Philosophes. Quelle heureuse memoire ! tout ce qu'ils ont lû leur vient, quand ils veulent, sur le bord de la langue ; ils n'ont qu'à la remuer, & sur le champ elle parle à leur souhait. J'ai entendu reciter là beaucoup de choses qui ont été dites & écrites ; j'ai admiré, comme les autres, un si beau talent pour les fideles repetitions, & une si heureuse disposition pour mettre à son profit un merite emprunté. J'ai fait plus : j'ai encore admiré la bonté des Auditeurs qui veulent bien tenir compte de ce merite à ceux qui l'emprunte. Ces emprunteurs sont-ils veritablement habiles ? Avant de répondre à cette question, je vous fais celle-ci. Un Marchand qui vous étale de belles étoffes, est il pour cela un excellent ouvrier ? R. Non; & moi je vous répons aussi non. Ma réponse, je croi, est aussi juste que la vôtre.

Je n'ai presque point parlé chez D... au lieu que ceux qui composent la compagnie qui y étoit, ont tous, excepté moi, fait une profusion étonnante de ce qu'on appelle doctrine, c'est-à-dire des opinions de presque tous les Philosophes sur la nature des

des Elemens, des méteores & des métaux. J'ai lû & j'ai sçû tout cela autrefois; mais ma mémoire ne m'en fournissoit presque rien alors; je n'en ai pourtant pas été plus honteux, parce que je n'ai veritablement honte que quand je ne sçai ce que je dis, & non pas quand je ne sçai point ce que les autres ont dit. Je n'aurois pas honte, si mon serviteur m'étoit infidelle; pourquoi en aurois-je, quand ma mémoire me l'est? Pour m'en consoler, je vais tâcher de suppléer par moi-même à ce qu'elle me réfuse. Alors si je fais, ou si je dis mal, qu'on me méprise, je le mériterai bien plus, que pour avoir oublié ce que j'ai trouvé dans des livres. Je m'imagine que je paroîtrois un homme bien extraordinaire, si l'on sçavoit que je fusse si insensible à cet oubli; car enfin souvent l'on n'est estimé qu'autant que la mémoire est trés-fournie, & qu'on sçait tirer & débiter à propos les richesses qu'elle contient. Quoiqu'il en soit, je publierois cependant avec hardiesse cette insensibilité, pour peu qu'on l'exigeât de moi, plûtôt que de soûtenir qu'on ait une veritable habileté, parce qu'on joüit d'une heureuse mémoire. Ce n'est pas pourtant que je négligeasse, s'il dépendoit de moi, d'acquerir celle-ci, quand ce ne seroit que pour éteindre, augmenter, entretenir la glorieuse réputation de ceux qui nous ont

précedez : car avoüons de bonne foi que ce sont eux seuls qui ont un droit legitime pour se faire honneur des belles choses qu'ils ont produites, & que nous avons retenuës aprés les avoir trouvées en nôtre chemin. Si l'on pouvoit se le bien persuader, on s'appliqueroit avec beaucoup plus d'efforts qu'on ne fait à produire par soi-même, parce que l'on ne se flateroit pas de se fonder un propre merite sur les productions d'autrui. Je veux pourtant tâcher, pour l'honneur de la mémoire, de découvrir quelque avantage glorieux pour ceux qui se ressouviennent heureusement de ce qu'ils ont lû, ou entendu dire. Je me répresente pour cela H.... qui vient de citer fort à propos, les plus beaux endroits de l'art poëtique d'Horace : ç'a examinons bien en quoi H... peut s'en faire honneur. D'abord je remarque, que sans doute il a lû ces endroits. Mais je remarque en même tems que le Compositeur d'Imprimerie les a lûs avant lui ; or avons-nous pour cela une plus favorable idée de celui-ci ? l'en croyons-nous plus digne d'estime ? tout au plus nous lui tenons compte de son exactitude, si nous n'y trouvons point de faute d'impression. Je ne vois pas que H.... ait plus droit que lui de tirer de la gloire de cette lecture. On peut dire même, que le Com-

positeur le surpasse en cela, puisqu'il y a mis beaucoup plus du sien. Ainsi allons plus avant pour faire quelques découvertes qui soient plus à l'avantage de H...., il débite à propos ce que sa mémoire lui dicte. A la verité, cet à propos vaut quelque chose; j'entends qu'il marque que H... rapporte avec convenance ce qu'il a tiré des autres; semblable à ceux qui mettent dans le commerce ce qu'ils ont trouvé, & qui ne leur a coûté que la peine de le rechercher. A vôtre avis, y a-t'il là grande matiere de loüange ; pour moi, je loüerois bien plus volontiers un peintre qui commerceroit les tableaux qu'il auroit faits, que celui qui les donneroit en payement, sans avoir autre part à ces ouvrages, que de les avoir achetez pour les revendre. Pourtant c'est un merite, que d'avoir lû de bonnes choses, & de les répandre à propos; on enrichit ainsi la conversation, on l'empêche de languir, on instruit ceux qui écoutent; aussi ceux-ci ne manquent-ils pas d'estimer & de regarder comme des prodiges de science, ces féconds repetiteurs. Tout cela est vrai; mais il est vrai aussi, que ce ne sont que des étalleurs de vieilles étoffes, qui sont usées à force d'avoir été montrées. Quoi! me dira-t on, " est ce qu'à force de creuser, vous voulez " absolument trouver des raisons, pour "

„ prouver, que la mémoire n'est bonne à rien ? A Dieu ne plaise, que j'entreprenne d'avancer une telle proposition : car outre qu'elle n'est pas veritablement soûtenable, je l'abandonnerois seulement par la crainte de m'attirer l'indignation d'une infinité de prétendus Sçavans, qui ne valent que par l'usage qu'ils font de la science des autres. Je voudrois seulement que ceux qui ont beaucoup de mémoire, ne prétendissent pas s'attribuer la même consideration qu'on doit à ces genies qui travaillent presque toûjours de jugement. Pour bien soutenir que la mémoire n'est bonne à rien sur certains sujets, il faudroit que tous les hommes en general fussent tels, qu'ils n'eussent pas besoin de se souvenir de ce qu'ils auroient trouvé chez les autres, parce qu'ils en pourroient trouver autant chez eux-mêmes. Heureusement pour l'honneur de la mémoire, peu travaillent à foüiller chez eux, pour voir s'il ne seroit pas possible d'y faire quelque découverte. Presque tous se persuadent, que comme la vie est fort courte, le plus sûr est de retenir les ouvrages faits, & d'en joüir de son mieux. Par cette conduite, on confirme ce qui a été répeté tant de fois ; c'est-à-dire, qu'il n'y a rien de nouveau ; & l'on trouve moyen de *babiller* assez, pour que les conversations

ne demeurent point vüides.

Quelle honte pour un Orateur qui demeure court ! Il y a de l'injustice, dit-on ordinairement, d'avoir du mépris pour ceux à qui cet accident arrive, quand ils parlent en public. Pour moi, je ne crois pas, que ce mépris soit toûjours injuste. Souvent la mémoire ne manque dans ces occasions, que faute de s'être bien sérieusement & constamment appliqué à la bien pénétrer de ce qu'on lui a voulu faire retenir. Les auditeurs n'ont-ils pas raison de mépriser un Prédicateur, par exemple, qui prenant si mal ses mesures pour leur plaire, donne occasion de croire, qu'il fait trés-peu de cas de leurs suffrages ? Que ces Orateurs qui ont une mémoire infidelle, ou qui ne peuvent prendre la peine de la rendre sûre & ferme, ne se tiennent-ils dans leur cabinet, sans venir ainsi publiquement gâter, pour ainsi dire, les veritez qu'ils annoncent, & rendre importunes, onereuses, & par consequent inutiles les instructions qu'ils entreprennent de nous donner. Qu'ils travaillent plûtôt à procurer ces places qu'il ambitionnent, en faveur de ceux qui les sçavent mieux remplir. S'ils s'opiniâtrent à paroître avec leur mémoire chancellante, & leurs yeux extrémement ouverts, comme s'ils vouloient s'en servir, pour mieux chercher &

trouver ce qu'ils ont à dire ; qu'on les couvre hardiment de confusion ; ils le méritent par leur indiscrete témerité.

LECTURE XXXVIII.

Le Comedien s'arrête aux beaux endroits de la piece, & avertit par là, qu'il faut faire le brou ha ha.

PRATIQUE.

Le Comedien prend d'ordinaire toute sa gloire du brou ha ha pour lui : le Poëte, bien loin d'en quitter sa part, en cede très-peu de chose au Comedien ; & ceux qui ont bourdonné ce charmant brou ha ha, s'en font du moins autant d'honneur que le Comedien & le Poëte ; car enfin, n'est-il pas bien glorieux de connoître ce qui est excellent, & de lui rendre justice ? Certes, il faut que la gloire soit un morceau bien friand, puisque c'est à qui se l'arrachera, & qu'on a tant d'avidité pour l'obtenir ! quel avantage seroit-ce, si ce morceau étoit aussi solide & nourissant, qu'il est délicat ! Il ne m'y paroît qu'un bien ; c'est qu'elle excite à bien faire. Mais est-on veritablement loüable, de ne faire bien que pour être loüé ? Si l'on dit que oüi, adieu le desir de parvenir à ce bien faire, quand on s'attendra, qu'il ne sera ni vû, ni connu. Si l'on dit que non, à

Quoi reduirons-nous donc les avantages des loüanges, des honneurs, des applaudissemens, des brou ha, ha, sinon, à pouvoir se dire à soi-même, je suis estimé. Je ne vois rien au de-là. Mais, comme il y a bien des gens qu'on estime, sans qu'ils le méritent; l'estime n'est donc glorieuse que pour celui qui en est l'objet, qu'autant qu'il est estimable. Concluons donc, qu'être estimable, est plus glorieux, qu'être estimé, puisque le premier fait honneur indépendamment du second, & que le second n'en fait qu'autant que le premier subsiste.

LECTURE XXXIX.

Ces fanfarons, ces gens d'épées,
Par qui l'on voit tant de femmes dupées;
Ces nœuds couleur de feu, ces brillans justes au corps,
Où l'or éclate en broderie;
Ce ne sont, croyez-moi, que d'imposteurs dehors,
Qui renferment dessous bien de la gueuserie.
Aussi-tôt qu'ils ont enchaîné
Dans leurs lacs le cœur d'une Dame;
Dites-moi, son doüaire est-il bien assigné
Dessus la pointe d'une lame?

PRATIQUE.

Qu'un habit de Robin, qu'un habit noir, porté continuellement par un mari, paroît triste à sa femme, lorsqu'elle est coquette! quand le mari a disparu avec sa robe lugubre, & qu'un galant arrive avec

un plumet au chapeau, & un juste au corps, rouge ou bleu, chamarré de dorures, que celui-ci a d'agrément pour elle! qu'il lui réjoüit la vûë! un Mars avec ses airs cavaliers, ragoûte bien plus qu'un Vulcain à mine serieuse & couvert du noir de sa profession. Elle ne tient pas à terre, tant sa joye la rend legere à la vûë de celui-là. Elle accordera à ce singe des guerriers tout ce qu'il lui demandera, à condition pourtant qu'il ne fera point d'autres campagnes, que celles d'aller avec elle aux P. & au G. T. Les fades heros, que ces heros de toilette! malheur pour l'Etat & pour les Femmes, quand le nombre en est trop grand! que dis-je? malheur pour l'Etat! je n'y pense pas. Certes, c'est plutôt un bonheur pour lui, quand de tels gens n'entreprennent pas de le servir dans un métier qu'ils ne sont point du tout capables de faire.

LECTURE XI.

On entre dans le sanctuaire des Loix, en violant la premiere Loi, qui veut qu'on soit instruit de sa profession.

Un Juge doit rendre compte non-seulement de son travail, mais encore de son loisir: il est également coupable de laisser triompher la malice des uns, ou languir la misere des autres. Il doit racheter

le tems & abreger les mauvais jours que les procès donnent à des miserables, qui ne sont pas moins ruinez par la longueur des procedures, que par l'erreur des jugemens.

PRATIQUE.

Quelque chose que vous disiez, en quelque mauvaise humeur que vous vous mettiez contre moi, je ne vous accorderai point ce que vous exigez de mon amitié. La honte de refuser en certaines occasions, est la honte des sots. C'est pour cela, que je ne suis point du tout honteux de vous assurer, de vous protester, de vous jurer même, si vous le souhaitez & s'il m'est permis, que je ne vous donnerai point mon suffrage, pour vous faire entrer en possession de cette charge que vous ambitionnez. Il y faut de l'assiduité ; & à peine en pouvez-vous donner à un même plaisir, quelque voluptueux que vous soiez. Il y faut de la fermeté ; & le moindre petit minois de femmelette qui vous semble jolie, vous ébranle & vous détourne de vos devoirs. Il y faut un exemple ; c'est ce qui ne se trouvera point dans vos raisonnemens libertins ; dans vos paroles libres qui allarment & font souffrir la pudeur ; dans vos airs de petit Maître ; dans je ne sçai combien de manieres de parler & d'agir,

qui ne vous feroient paroître que comme un Ecolier déguisé en Magistrat. Quoi ! à cause que vous avez assez de bien, pour acheter une Charge qui donne droit de dispóser de la fortune, de la réputation, de la vie même des autres, faudra-t'il que le Public en souffre ? Croyez-moi, ne vous chargez que de vous-même, & je vous assure que vous aurez plus d'ouvrage qu'il ne vous en faut. Qu'un homme qui a autant besoin de conseils que vous, me fait de compassion, quand je le vois dans le dessein de se faire conseiller ! Je m'imagine vous voir en place, & là donner vôtre avis pour condamner un jeune débauché, qui au sortir d'un cabaret, a insulté tous les passans qui se sont trouvez dans son chemin la *même nuit* qu'on vous a amené d'un autre Cabaret chez vous, & du moins aussi yvre que lui. Méditez autant que moi sur cette imagination ; & peut-être ne me demanderez vous plus mon suffrage. Méditez, ou non ; je ne vous le donnerai pas ; car je ne ressemble point à de certains dévots ; qui ne méditent que pour méditer.

LECTURE XLIe.

Ce qui me donne particulierement de l'aversion pour la singularité, pour l'affectation, pour les manieres extraordinaires ; c'est que je ne remarque tout cela que chez

des gens qui ont du travers dans l'esprit, un mauvais goût, une ignorance des bienséances, ou une vanité qui les excite à se distinguer des autres, à quelque prix que ce soit. Je ne veux me détourner des grands chemins, que pour éviter les mauvais pas.

PRATIQUE.

Il ne faut point se singulariser, dit-on, cela est vrai; c'est pourquoi il est vrai aussi, qu'il est bon souvent de faire le sot; parce que souvent on se trouve avec des sots: je l'ai fait quelquefois, & je m'en suis bien trouvé. Si j'avois fait le sage avec de certaines gens dont j'avois besoin, je leur aurois fait peur, ils m'auroient fui, emportant avec eux le secours que j'en attendois. En faisant un peu le sot avec les sots, on les apprivoise bien mieux; ensuite, on prend insensiblement quelque autorité sur leur esprit, & enfin on peut aussi les mener insensiblement à la honte d'être sot. Dire, qu'il faut quelquefois faire le sot, ou le fou. Que cette proposition paroîtroit effroyable à ces sages séveres, roides, & qui ne veulent jamais plier! mais ne font-ils jamais les sots? Oh! que si. Quelquefois de telle sorte pourtant, qu'ils prennent leurs mesures, afin qu'on ne tire pas de leur conduite sujet d'établir une si

effroyable proposition. Une foi étant, ou paroissant, ou se disant forte, qui les fera plier en secret, ne tirera pas selon eux, à consequence. En effet, ce qui est caché, n'a pas de si dangereuses suites, qu'auroient de certaines propositions, qu'on n'avance d'ordinaire, qu'afin qu'elles soient publiées. Avec ce retranchement, les sages de cette sorte se *sottisent* si tranquillement, que leur conscience ne leur fait pas le moindre reproche. Dis toujours bien, & cache ta vie; voila leur regle.

Lecture XLIIe.

„ Voulez-vous que je vous dise? je croi „ que Dieu est fort embarassé, quand il „ juge des gens d'une certaine condition. C'est ainsi que parloit une Dame, à propos d'un homme de qualité & de ses parens „ qui étoit mort. Ce qui me console, di„ soit-elle, c'est qu'il a reçû ses Sacremens „ d'un Prêtre qui est veritablement Gen„ tilhomme.

Pratique.

Cette Dame s'imaginoit, que, quand les Grands du monde paroissent devant Dieu, il a autant de ménagemens pour eux, qu'on en a ici. La plûpart des Grands ne se l'imaginent-ils pas aussi? A voir ce qui se passe, on croiroit, qu'ils se persua-

dent, qu'il y a un Evangile particulier pour eux, & un autre pour le commun des hommes. De cette persuasion, ils peuvent bien pousser jusqu'à présumer cet embaras prétendu de Dieu, quand il les jugera. Quoi! est-ce qu'ils ne se trompent pas? oüi assurément ils se trompent, je n'en doute point. A dire vrai, si je ne croyois ferme, je serois fort tenté d'en douter, quand je considere tant de nos grands, pieux Superieurs & Maîtres, qui donnent dans un luxe qu'ils condamnent dans les petits. Je ne voudrois pas pourtant leur dire le sujet de ma tentation, je n'oserois pas même interieurement les condamner. Car, que sçait on? peut-être ont-ils de certains privileges secrets qu'il ne nous est pas permis de pénêtrer, & dont, pour des raisons, on nous dérobe la connoissance. Des raisons! & quelles raisons? je ne les sçai point: & quand je les sçaurois, je serois pour mon repos trés attentif à faire semblant de ne les pas sçavoir. Je remarque qu'il arrive souvent, que, pour dire des raisons, on n'en est pas pour cela plus raisonnable. Chacun fait comme il entend. Heureux ceux qui entendent bien.

LECTURE XLIIIe.

A grande peine voit-on advenir, que grands banqueteurs fassent beaux faits d'armes.

PRATIQUE.

C'est un fameux rieur, qui a dit il y a long-tems ce qu'on vient de lire, Il me paroît, qu'aujourd'hui on n'a pas sujet d'en dire autant. Demandez aux Pourvoyeurs des armées si cela est bien vrai. Arrêtez les fourgons, pour les examiner, visitez les cantines, parcourez toutes les tables, entrez au commencement du repas, revenez deux heures aprés, & ensuite suivez nos Heros, quand ils en sont sortis. Hé bien, qu'en dites-vous? avoüez, qu'ils sçavent faire un vigoureux usage des forces que la table leur a fournies, & qu'ils n'ont pris, autant qu'on en peut juger par leurs actions, beaucoup de vin, qu'afin qu'étant animé de Bacchus, ils ayent comme lui le courage d'un conquerant. Oh! mais on court risque d'être surpris pendant qu'on est si long-tems à table. Et par qui surpris? Est-ce que ceux qui pourroient surprendre, n'y sont pas de leur côté aussi long-tems? Ne m'allez point dire aussi, que mal-à-propos se remplit-on de vin & de viandes, dont on n'est pas assuré de faire la digestion. Quoi qu'on ait souvent raisonné de la sorte, ce raisonnement ne m'en fait pas moins pitié. C'est comme si l'on disoit, que, parce qu'on n'est pas certain d'être en vie dans vingt-quatre heu

res, il faut être vingt-quatre heures sans manger ; & enfin ne prendre de nourriture, qu'autant qu'on sera assuré, que rien n'empêchera qu'elle serve à faire vivre. Mais je suis bien ridicule de combattre ce raisonement, puisque je ne dois le regarder, que comme une espece de bon mot, comme une saillie ingenieuse, dont on prétend se faire quelque petit honneur ! il ne faut pas prendre les bons mots à la lettre. Le but de ceux qui les hasardent, c'est de montrer de l'esprit. A la bonne heure si le vrai s'y trouve.

LECTURE XLIVe.

Qu'est-ce qu'une fille ? c'est, répond D. E. une creature humaine, qui s'habille, qui babille, & qui se déshabille.

PRATIQUE.

C'est-là un de ces bons mots qui n'ont point d'autre mérite, que celui de se joüer sur eux-mêmes ; car si l'on entend, qu'une fille s'habille le matin, cause dans la journée, se déshabille le soir, il n'y a rien-là d'assez surprenant pour plaire, ainsi que font presque toujours les choses extraordinaires Si l'on prétend, par ce dicton, que les filles ne font autre chose que s'habiller, parler & se déshabiller, l'experience nous montre, qu'ainsi que les hommes, elles

ne s'en tiennent assurément pas là, soit en bien, soit en mal. Il est vrai qu'elles sont long-tems à leur toilette, qu'elles disent bien des inutilitez, qu'elles aiment à parler des défauts les unes des autres. Que d'hommes Damoiselles, occupez long-tems de leurs parures! que de sortes de bagatelles, dont d'autres hommes s'entretiennent! qu'ils trouvent de plaisir, quand ils ont occasion de détruire une bonne réputation établie! Venons à des faits qui ne regardent pas seulement l'habiller, le babiller, le déshabiller, par exemple..... du train que je commence de prendre, il semble, que je veüille faire une Satyre contre tout le genre humain; à Dieu ne plaise. Il faudroit pour cela, que je fusse assez sot, pour me flater d'y faire une exception. Je me connois trop, pour donner dans une telle sottise, quoique je ne manque pas d'exemples pour m'autoriser.

CHAPITRE II.

Maître Gonin fait en presence de Lucinor & de Prianne une maligne critique de l'Ouvrage de Doriston. Comment Doriston fut instruit de cette critique. Son inquietude, à l'occasion de deux Laquais qui avoient volé du vin au buffet de leur Maître Il fait confidence de ses peines à Mainette, femme de chambre de Prianne, & elle lui donne conseil sur ce qu'il a à faire. Maître Gonin fait à Lucinor une remontrance artificieuse, pour l'engager à se défier de Doriston.

QUOIQUE j'aye rapporté dans le Chapitre précedent un grand nombre d'endroits de l'Ouvrage de Doriston, je me persuade que le Lecteur n'en aura pas été ennuyé, puisqu'ils contiennent tous plusieurs réflexions, qui étant bien pésées, peuvent passer pour être fort judicieuses. Ce n'est pas mon dessein d'en faire ici l'éloge ; mais je ne puis m'empêcher d'assurer, que dans tout l'ouvrage, il n'y a rien qui démente ces échantillons : au reste qu'on ne me fasse point de procez sur ce que j'en ai cité, comme s'il étoit hors d'œuvre, puisque je ne pouvois pas me dispenser de le faire, ainsi qu'on le verra par

la suite. Il y a des Lecteurs qui ne veulent que des faits, des avantures : il y en a d'autres qui demandent particulierement des discours, des raisonnemens, des reflexions qui interessent, qui instruisent, qui soient de quelque utilité. J'ose assurer, que l'on trouvera de tout cela dans l'Histoire de Maître Gonin. Car il ne faut pas s'aller imaginer que cette histoire soit dans un goût romanesque, dans un goût de contes, où il ne s'agit que de débiter des bagatelles, afin d'amuser. Si je n'y avois trouvé que de tels amusemens, je proteste, que je n'aurois point du tout entrepris, de la rendre publique. Il y a déja tant de ces sortes de livres répandus dans le monde, & je vois dans quelques Auteurs tant de disposition à en augmenter le nombre, que je me serois fait un scrupule de contribuer encore de ma part à faire perdre le tems par de nouvelles inutilitez à tant de gens qui ont assurément interêt de le mieux employer, & qui en effet l'employeroient mieux, si on leur fournissoit plus souvent des ouvrages où l'agreable fût toujours accompagné de l'utile. Qu'on s'attende donc de trouver souvent dans celui-ci, en chemin faisant, des choses veritablement solides, que je me suis bien donné de garde de vouloir derober à la curiosité & à l'edification

du Lecteur. J'ai été d'autant plus excité à les rapporter dans toute leur étenduë, qu'elles n'ont rien de cette secheresse, qui ennuye, qui fatigue, qui rebute presque toûjours à ceux à qui elle se presente, & qu'elles sont, pour ainsi dire, enchassées dans des faits, dont il est difficile que la lecture puisse déplaire. Revenons à Maître Gonin, à Doriston, à Lucinor & à Prianne.

Aprés que Doriston eût lû une partie de son *Livre des Livres*, tous lui donnerent des applaudissemens ; tous l'exciterent à le continuer aussi loin qu'il pourroit aller ; tous l'assurerent que s'il ne le faisoit pas imprimer, il seroit en quelque façon coupable, comme s'il avoit fait un vol important au Public, tous en demanderent copie, s'il ne pouvoit obtenir de sa modestie qu'il fût mis sous la presse. Doriston reçût toutes ces loüanges, tous ces empressemens pour voir son ouvrage publié, ou pour en obtenir des copies, comme autant de complimens qu'un auteur a coutume de recevoir dans de pareilles occasions ; Gonin loüa comme les autres ; seulement il fit quelques remarques critiques sur de certaines expressions ; & cela bien moins pour reprendre l'Auteur, que pour témoigner l'attention qu'il avoit prêtée à la lecture que celui-ci venoit de faire. Doriston trouvant ces remarques judicieuses, s'y

rendit, & marqua sur le champ les endroits critiquez, afin de les réfomer à loisir. Aprés plusieurs raisonnemens de part & d'autre sur cet ouvrage, comme la journée étoit fort avancée, Lucinor pria ses amis de rester, afin qu'ils soupassent ensemble. Doriston s'en excusa, assurant qu'il ne pouvoit pas joüir de cet honneur, parce qu'il avoit un autre engagement pour toute la soirée. On ne voulut pas lui faire plus d'instance pour le retenir, en ce qu'on ne doutât point qu'il ne fût en effet engagé. Et il l'étoit veritablement en une maniere, mais bien differente de celle qu'on s'imaginoit. Gonin accepta le parti, & ils souperent.

Aprés le soupé, toute la conversation roula sur le Livre de Doriston. Gonin le loüa extrémement en gros ; mais insensiblement s'étant jetté dans le détail, s'étant attaché à quelques traits particuliers, il en tira des consequences qui étoient bien éloignées d'être favorables à cet ouvrage. C'est à l'occasion de ces traits qu'il commença de donner une trés-mauvaise idée du pauvre Abbé. Ses interprétations étoient d'autant plus cruelles, qu'il est constant que Doriston n'avoit aucun dessein qui approchât de ce qu'elles faisoient entendre. Mais enfin l'Abbé étoit trop sage, trop honnête homme, & trop spirituel, pour

que nôtre fourbe pût le souffrir dans une maison où il vouloit faire une constante habitude. Il ne faut pourtant pas croire que dans sa critique, il montrât rien de la malignité qu'il conservoit dans le cœur; il prit toûjours la précaution de ne rien dire d'amer, qu'il n'assaisonnât de certaines douceurs qu'il sçavoit adroitement mêler dans ses invectives, pour les mieux faire passer, & les rendre non seulement plus supportables, mais encore raisonnables, charitables & judicieuses. Deux raisons l'excitoient à invectiver de la sorte contre le Livre de Doriston. La premiere c'est qu'il n'aimoit point qu'on travaillât à donner des Recueils au Public; on sçaura pourquoi, dans la suite de son histoire. La seconde & celle qui lui tenoit le plus au cœur, c'est ainsi que je viens de le dire, qu'il vouloit dominer seul chez Lucinor.

Aprés donc avoir loüé le dessein de ce Livre, aprés avoir donné des applaudissemens à plusieurs des réflexions qu'il contenoit, exageré même l'utilité qu'il pourroit produire, il rejetta, pour détruire les loüanges & les applaudissemens qu'il venoit de donner, son poison en ces termes. Que pensez-vous, dit-il, à Lucinor, de l'Epître Dédicatoire de Doriston, addressée à un riche ignorant, du conseil qu'il

„ semble lui donner dans la quatorziéme
„ Lecture, de faire acheter des exemplaires
„ de l'Ouvrage, afin d'étendre sa réputa-
„ tion & de se rendre recommandable? c'est
„ un ridicule qu'il donne à cet homme,
„ dont j'ai été choqué d'autant plus sen-
„ siblement, qu'il m'a parû qu'il avoit
„ en vûë un de ses amis & des miens. Je
„ n'ose pas m'expliquer davantage, tant
„ cette conduite m'est odieuse, & tant je
„ craindrois de me rendre odieux moi-
„ même à un homme que j'aime veritable-
„ ment avec tendresse, à qui je suis con-
„ stamment attaché, & dont j'estime in-
„ finiment le merite, si je lui marquois
„ que je fusse capable de pénétrer une
„ telle explication. Quoiqu'il en soit,
„ il est pourtant constant, qu'encore bien
„ qu'on devine les intentions des mau-
„ vais esprits, ce n'est pas à dire qu'on
„ en ait de pareilles & qu'on pense com-
„ me eux; si je n'éleve cette intention,
„ c'est assûrément bien moins par indi-
„ gnation contre l'ouvrage, que par un
„ ressentiment que je ne puis m'empêcher
„ de faire paroître, voyant qu'elle attaque,
„ ou je suis bien trompé, une personne qui,
„ si elle n'est pas sçavante, est certes, res-
„ pectable par une infinité d'autres en-
„ droits, dont je fais bien plus de cas que
„ de toutes les sciences qu'elle pourroit pos-

ceder, si elle avoit bien voulu prendre la «
peine de les acquerir. Quelle est donc «
cette personne ? Nous nous connoissons «
il y a long-tems, dit-il dans dans la Lec- «
ture sixiéme. Après cela est-il difficile «
de deviner qui il entend ? Mais ma sen- «
sibilité à cet égard m'emporte trop loin ; «
passons à d'autres sujets que j'aurois «
voulu qu'un aussi aimable & honnête «
homme que Doriston n'eût point trai- «
tez, ou du moins qu'il leur eût donné «
un autre tour. «

Ce discours ne tendoit, ainsi qu'on le voit bien, qu'à faire croire, que Doriston avoit en vûë Lucinor dans la personne du riche ignorant à qui il adressoit son Epître Dédicatoire : car en effet ce Gentil-homme étoit riche & n'avoit point étudié. Il ne manquoit point de bon sens, mais il ne sçavoit ni Grec ni Latin ; parce que dans sa jeunesse on avoit négligé de l'appliquer à l'étude. Il comprit parfaittement bien qu'il s'agissoit de lui dans ce que Gonin venoit de dire, & il fut assez credule pour entrer dans son esprit : ce qu'il marqua par les réponses qu'il faisoit, & que j'ai cru inutiles de rapporter. Gonin jugea qu'il ne pouvoit pas mieux faire, pour parvenir à l'exécution de son dessein, que de commencer par donner cette idée de notre Abbé. C'étoit une

entrée pour donner un passage libre aux autres interprétations qu'il méditoit, & qu'on va voir en abrégé.

„ Selon la Lecture cinquiéme, dit-il, „ il n'y a aucune flatterie qu'on ne puisse „ justifier. Franchement je ne me fierois „ à tout autre ami que lui qui opineroit „ de la sorte, puisqu'il ne me seroit pas „ possible de compter sur sa sincerité. Ne „ se faire aucun scrupule de loüer les gens „ qui ne le meritent pas, marque que „ l'on prend bien moins l'équité que son „ interêt propre, pour regle de ses démar„ ches, A Dieu ne plaise pourtant que je „ juge ainsi de Doriston. Je ne connois „ pas assez son intérieur, pour porter de „ lui aucun jugement soit en bien, soit en „ mal, que je croye si sûr que je n'osasse „ m'en dédire; il faudroit pour cela, „ que je l'eusse étudié aussi long tems „ & aussi attentivement qu'il assure dans „ la neuviéme Lecture s'être étudié „ lui-même, afin de se bien connoître; „ & avec cette étude, il y a apparence, „ qu'à son exemple je jugerois favorable„ ment de lui; car entre nous, il se loüe „ assez adroitement dans cette Lecture, „ & je croi de meilleure foy, qu'il ne „ permet de loüer les autres. Sa modestie „ ne trouve gueres son compte dans les „ Lectures quinziéme & vingt-huitiéme,

quand

quand il parle dans l'une de ses défauts, « dont il fait une espece de confession, & « dans l'autre, de ses alliances, & de sa « noblesse Siamoise, dans les treiziéme & « dix-septiéme Lectures, je lui trouve trop « d'avidité pour faire des Livres, à quel- « que prix que ce soit. Il y a dans cette « passion un je ne sçai quel ridicule qui « ne couvient point à un homme qui m'a « toûjours paru fort raisonnable, depuis « que je le connois. Quoi ! si je n'étois « prévenu en sa faveur autant que je le « suis, je m'imaginerois en considérant le « Mécenas de son Epître Dédicatoire, « & quelques traits du corps de l'Ouvra- « ge, qu'il feroit volontiers une Satyre « contre ses meilleurs amis, s'il n'avoit « point d'autre ressource pour se produire « comme Auteur. Je ne puis m'empêcher « d'avoüer une chose, quelques ménage- « mens que l'amitié m'engage de prendre « sur ce qui le regarde ; c'est que je crains « extrémement les gens de ce caractere. « Je ne parlerois pas assûrement de la sor- « te en presence d'autres personnes. J'ou- « vre ici mon cœur là-dessus, parce que « je suis sûr, que l'aimant & le conside- « rant autant que vous faites, vous n'ê- « tes point susceptible d'aucune mauvai- « se impression contre lui. „ Lucinot & Prianne ne la prirent pourtant cette

mauvaise impression. Gonin s'en apperçut parfaitement ; & pour profiter de l'occasion, il continua de cette sorte. ,, Ces ,, passages de Montagne qu'il cite dans la ,, dix-huitiéme Lecture ces *Baroco & Baralipton*, ces ergotismes qui empêchent, selon lui, de donner la connoissance de la ,, veritable Philosophie, ces suppôts crotez & enfumez, noms dont on appelle les ,, Professeurs de la plûpart des sciences que ,, que l'on cultive à present ; tout cela me ,, semble être d'une dangereuse consequence pour lui. Il devoit laisser ces raisonnemens dans son Auteur, sans aller les ,, en tirer, pour les donner en spectacle, ,, & à leur occasion former des réflexions, ,, qui bien loin de faire sa cause meilleure, ,, la rendent encore plus mauvaise. Si ses ,, interêts ne m'étoient pas chers, je ne ,, parlerois pas du tout de la sorte ; & si ,, j'étois certain qu'il prît bien de la remontrance que je lui ferois là-dessus, & ,, que je ne lui ferois que de l'abondance ,, d'un cœur sincerement affectionné, je ,, lui conseillerois de retrancher de son ,, ouvrage cette Lecture. Il n'est pas bon ,, de se faire de mauvaises affaires avec ,, ces sortes de gens ; ils ont les mains si ,, longues, qu'ils vous atteignent en lieu, ,, où vous ne vous attendriez jamais de ,, les trouver. Quand ils se mettent une fois

sur leurs ergos, ils lancent des coups de « bec & de plume, dont on se ressent fort « long-tems. Le Public même entre dans « leurs interêts, & leur prête plus de se- « cours qu'ils n'en ont besoin : car ce « Public étant accoûtumé à occuper les « enfans de ce qu'ils enseignent ; c'est lui « faire injure que prétendre lui prouver « qu'il ne sçait ce qu'il fait, en demeu- « rant constamment dans cette habitude. «

Il passa ensuite à un autre sujet, qui étoit des plus importans pour son stratagéme, & qui lui donna belle matiere pour moraliser. Ah ! s'écria-t'il, que le bon « Doriston connoît bien l'amour ! Ce qui « me fait juger qu'il a une parfaite con- « noissance de cette passion ; c'est ce qu'il « dit dans la dix-neuviéme Lecture ; il « faut pour en parler si juste, qu'il ait « ressenti plus d'une fois sa puissance, & « éprouvé ses effets. Fait comme il est, il « a peut être bien de la peine à s'en tenir « au passé ; son affabilité, sa douceur, sa « complaisance, son enjouëment, de cer- « taines manieres engageantes le rendent « tout-à-fait aimable ; or quand on est beau- « coup aimable, l'on est immanquablement « aimé ; & quand on est aimé, il est bien « difficile de n'aimer pas à son tour. Je ne « sçai pas s'il est d'humeur à en conter aux « femmes ; mais si cela est, je crois qu'il «

„ n'eſt pas obligé d'en conter long
„ tems pour parvenir à ſes fins. Je ſen
„ bien que ſi j'étois femme, je ne lui reſi-
„ ſterois pas aiſément. Mais comme je me
„ perſuade qu'il eſt veritablement ſage,
„ peut-être ne parle-t'il ſi bien de l'amour
„ que pour avoir le plaiſir d'en parler; il
„ s'en tient peut-être à la theorie, ſans
„ ſe ſoucier de la pratique. Quoiqu'il en
„ ſoit, je vous proteſte, que ſi j'avois une
„ fille, je ne la lui donnerois point du tout
„ à garder, non pas que je craigniſſe, qu'il
„ fût le premier aſſaillant. Mais c'eſt qu'-
„ ayant tout ce qu'il faut pour plaire, il
„ attireroit facilement à lui, & voudroit
„ peut être enfin conſerver ce qu'il auroit
„ attiré. Dans cette matiere, il n'y a ſa-
„ geſſe, prudence, modeſtie qui tiennent;
„ de certaines occaſions rendent ſourd
„ aux remontrances des plus excellentes
„ vertus.

Par ces raiſonnements qu'il venoit de faire ſur l'amour, il prétendoit rendre ſuſpectes à Lucinor les frequentes viſites que Doriſton faiſoit à Prianne. Il obtint beaucoup de ce qu'il prétendoit, car dès ce moment même le bon Gentilhomme, déja mal diſpoſé contre lui, à force de creuſer par ſes reflexions, s'imagina qu'en effet ſon ami étoit trop familier avec ſa femme, & que ſa femme outroit les complaiſanc[es]

qu'elle avoit pour lui. Il étoit pourtant trés-vrai qu'il n'y avoit entr'eux rien du tout de ce qui s'appelle amour ; mais Gonin avoit deja tant grossi par ses remarques critiques la mauvaise idée qu'il s'étoit proposé de donnet de Doriston, que Lucinor étoit tout-à-fait dans la disposition de croire tout ce qu'on lui disoit contre cet Abbé. Il ne s'ouvrit pourtant pas entierement sur sa défiance ; car sur tout ce qui fut dit, il répondit bien moins par des paroles, que par des mouvemens de tête, qui pouvoient être fort équivoques. Nôtre fourbe qui étoit un des hommes les plus pénétrans, démêla cependant si bien tout ce qui se passoit dans l'esprit de ce Gentilhomme, qu'il compta d'être arrivé au but auquel il tendoit. Voici encore quelques considerations qu'il ajoûta pour consumer son projet d'artifices.

„ Les vocations de Doriston à l'état re„ ligieux ne m'ont pas, dit-il, beaucoup „ édifié dans son ouvrage ; car il en fait „ dans la vingtiéme lecture des descri„ ptions trop comiques pour des choses si „ sérieuses ; je n'oserois pas dire ce que „ j'en pense ; j'aime mieux le laisser pen„ ser à d'autres. Ses plaisanteries sur la „ Devote vétilleuse de la vingt deuxiéme „ lecture, jointes à celles de ses vocations,

„ & ce qu'il dit dans la trentiéme lecture
„ de la morale severe & des Prédicateurs:
„ tout cela conviendroit mieux à la plume
„ d'un petit maître, qu'à celle d'un hom-
„ me de sa profession. Sans doute vous
„ sentez tous deux aussi bien que moi qu'il
„ y a là une conduite indigne d'un homme
„ qui feroit toujours un devoir de ren-
„ dre le respect qui est dû aux choses qui
„ sont veritablement respectables.

Il s'étendit extremement sur ce sujet, & avec tant de vivacité & de raisonnemens captieux, que Lucinor & Prianne ne sçavoient plus que penser de la religion du malheureux Auteur. Il finit enfin par l'examen de la trente-uniéme lecture, où il est parlé de carosse. Il sçavoit que Prianne souhaitoit beaucoup que son mari lui donnât cette brillante & commode voiture, qu'elle lui avoit fait plusieurs instances pour l'y engager; & ainsi il ne manqua pas de faire usage de ce que Doriston en avoit dit par rapport aux femmes, en tâchant de faire entendre qu'il avoit pris le texte de cette lecture pour se joüer de Prianne & pour se divertir de ses instances. Elle ne douta point qu'en effet il n'eût eu cette intention. La vrai-semblance y étoit, & les commentaires de Gonin formerent de cette vrai-semblance une verité qui parut incontestable à cette Dame. Quelque ver-

lui qu'elle eût, elle ne pût pas tenir contre une plaisanterie si outrageante venuë de la part d'une homme qui étoit si bien reçû chez elle & qu'elle croyoit être le meilleur de ses amis. Ce qu'elle dit là-dessus montra qu'elle étoit pénétrée d'indignation contre cet Abbé. Quelle joie pour Gonin d'avoir si bien réussi par ses moralitez ? Quel chagrin pour Doriston d'être si malignement interpreté ? On croit sans doute qu'il ne ressent point ce chagrin, parce qu'il ne sçait rien de ce qui se passe; on se trompe, il est instruit de tout ce qu'on vient de dire, rien ne lui est échapé : il sçait les interprétations cruelles de Gonin : il sçait que Lucinor est persuadé que c'est lui qui est le riche ignorant à qui l'Epître dédicatoire est adressée : il sçait que Prianne ne doute point qu'elle ne soit mise au nombre des femmes qui ambitionnent un carosse & que ce ne soit exprès pour elle : que la trente-uniéme lecture a été choisie, & qu'on l'a accompagnée de réflexions : enfin il sçait qu'on vient de le faire passer lui-même dans l'esprit de deux personnes qu'il aime & qu'il considere pour un lâche flateur, pour un homme qui veut donner une trop bonne opinion de son mérite, pour un auteur affamé d'être sous la presse, pour un satyrique, pour un mauvais plaisant sur les choses les plus respectables;

il sçait tout cela sans pourtant qu'il soit sorcier. J'ai dit qu'il avoit refusé de souper chez Lucinor, parce qu'il étoit engagé ailleurs pour la soirée. Ce prétendu engagement n'étoit autre chose que l'éxécution des mesures qu'il avoit prises, afin d'apprendre par lui-même quelle opinion l'on porteroit de son ouvrage. Comme il se défioit extrêmement de Maître Gonin, il voulut prendre cette occasion afin de le connoître à fond & à coup sûr : voici ce qu'il fit pour cela.

Prianne avoit une femme de chambre appellée Malnette : elle étoit parente de Doriston, mais il n'y avoit que lui seul qui le sçût. Il lui avoit procuré cette condition sans déclarer qu'il y eût une liaison de parenté entre lui & elle : ce n'étoit pas même lui qui l'avoit présentée ; il s'étoit servi pour cela du credit d'un de ses amis qui avoit quelque accez auprés de Lucinor & de sa femme.

Il avoit eu plusieurs raisons qui l'avoient engagé à prendre ces ménagemens : entre-autres, c'est qu'il ne trouvoit pas que ce fût une chose convenable qu'il présentât une si proche parente, pour servir dans une maison où l'on avoit tant de considération pour lui ; & il jugeoit bien que Prianne auroit souffert long-tems avec cette fille, si elle n'en avoit pas été contente, plu-

tôt que de se plaindre. On se doute bien que Malnette étoit fort dans ses interêts, tant par reconnoissance, que par l'amitié que les parens ont d'ordinaire les uns pour les autres Il se servit donc du secours de cette fille pour se mettre dans un endroit d'où il pût, sans être vû, entendre la conversation qu'il s'attendoit bien que l'on auroit sur son ouvrage, & d'où il pût aussi sortir, & ensuite de la maison, sans être apperçû de personne. Il y avoit une assez grande salle où l'on mangeoit & où l'on restoit aprés le repas pour conferer quand on avoit déservi : dans cette salle étoit une grande table qui servoit de buffet, & elle étoit couverte d'un tapis de turquie qui descendoit jusqu'en bas. Ce fut sous cette table qu'il se plaça. C'étoit beaucoup hazarder : car il pouvoit arriver qu'on iroit mettre sous cette table ou en retirer quelque chose, & c'est en effet ce qui arriva pendant le repas. Deux laquais qui servoient à table, & qui étoient convenus ensemble de faire un tour de gens de leur sorte, furent sur le point de le découvrir. Ils avoient fait provision d'une assez grande caraffe qu'ils emplirent de vin petit à petit : de sorte que pendant que l'un y versoit, l'autre prenoit ses mesures pour le cacher : & aprés qu'elle fut pleine, un la mit subtilement sous cette table, en attendant l'occasion

favorable pour la retirer sûrement. Quand le pauvre Doriston vit avancer une main pour mettre cette caraffe sous sa table, il ne douta point qu'il n'allât être découvert, & qu'on ne l'alla tirer par les pieds comme un voleur qui n'avoit point d'autre dessein que de faire un mauvais coup. Il reprit pourtant sa tranquilité, quand il vit qu'il ne s'agissoit que de mettre en sûreté une caraffe pleine de vin qu'on venoit de voler ; il s'attendoit cependant d'avoir la même inquiétude quand on reviendroit pour prendre cette désolante caraffe. Dans cet embarras il prit son parti. Hé bien, dit-il en lui-même, si je suis
„ pris sur le fait, j'avoüerai sans façon que
„ je me suis caché de la sorte pour enten-
„ dre ce qu'on diroit de mon ouvrage, à l'i-
„ mitation d'Appelles qui se cachoit derrie-
„ re ses tableaux, afin que n'étant pas vû
„ chacun en dît son sentiment en toute
„ liberté, & qu'ainsi il fût instruit des
„ défauts qu'on y auroit remarquez. „ Il ne fût pourtant pas réduit à en venir à cette justification : car la caraffe fut reprise sans qu'on le vît, mais non pas dans le même état où elle étoit quand on l'avoit mise. Doriston pour se donner du plaisir, au hazard de tout ce qui en pourroit arriver, bût tout ce qui étoit dedans, ce qui marquoit assurément qu'il ne se soucioit pas beaucoup

d'être surpris dans sa cachette. Mais après avoir entendu tout ce qui se fût dit, il auroit été pourtant bien fâché si on l'avoit d'abord découvert, puisqu'il n'auroit pas été instruit de choses qui lui étoient si importantes. Apparemment les deux laquais s'accuserent reciproquement d'avoir vuidé la caraffe. Je dis apparemment; car je ne trouve point dans mes mémoires ce qui se passa entre eux à cet égard.

Après que Gonin, Lucinor, & Prianne se furent retirez de cette Salle, Doriston quitta le dessous de sa table, & Malnette lui donna moyen de sortir secretement de la maison. Qu'il fut occupé de differentes pensées pendant la nuit! Une preuve de son bon cœur, c'est qu'il étoit bien moins touché de la mauvaise idée que Gonin avoit donnée de lui, que penétré de douleur & de chagrin, de voir que Lucinor & Prianne alloient se livrer en proye aux artifices de ce fourbe. Il prit cependant résolution d'aller le lendemain chez eux à l'ordinaire, pour examiner si on avoit fait sur eux contre lui les mauvaises impressions qu'il craignoit. Helas! il trouva que cela n'étoit que trop vrai. Lucinor le reçût avec civilité, mais non pas avec ces manieres d'amitié, qui marquent de la joye, quand on voit arriver ce qu'on aime, & du chagrin quand on le voit sortir. Il étoit si

embarrassé de la presence de Doriston, que pour s'en délivrer, il supposa une affaire en ville, & le quitta brusquement. Doriston demanda à parler à Prianne ; elle lui fit dire qu'elle étoit incommodée ; ce fut Malnette qu'elle chargea de cette commission. L'Abbé prit alors dessein de n'y plus revenir. Avant que de sortir, il jugea à propos de confier à sa parente son dessein & les raisons qui l'engageoient à le prendre. Il raconta tout ce qu'il avoit entendu sous la table où elle l'avoit caché. Aprés ce recit, elle l'assura, qu'elle n'étoit point du tout surprise de ce qu'il venoit de lui apprendre ; parce qu'elle jugeoit Gonin fort-capable de cette malignité. Cet homme, ajoûta-telle, m'a toûjours paru „ faux, double, & fort intriguant ; j'ai „ une antipathie inconcevable contre lui ; „ j'ai eu plusieurs fois envie de vous dire ce „ que je pensois de son esprit ; mais je ne „ l'ai osé ; parce que vous me paroissiez aussi „ bien que mon Maître & ma Maîtresse, „ fort prévenu en sa faveur, & je vous avouë „ franchement, que j'ai senti une veritable joye, quand vous m'avez témoigné „ hier au soir, que vous desiriez sçavoir ce „ qu'on diroit de vous aprés soupé : car je „ m'attendois bien qu'il ne vous épargneroit pas. Vous êtes trop honnête homme „ & vous avez trop de pénétration pour

lui plaire. A dire vrai, j'étois tous les « jours étonnée, comment étant si éclairé « que vous l'êtes, son mauvais caractere « vous avoit pû échaper. Croyez-moi, lui « dit-elle encore, ne vous retirez point en- « tierement de cette maison, parce que si « vous le faisiez, Lucinor & Prianne ne « manqueroient pas de conclure, que c'est « que vous ne douteriez point qu'ils ne se « fussent aperçûs que vous aviez eu dessein « de les choquer par votre ouvrage; & « là-dessus ils jugeroient que les inter- « prétations de Gonin sont conformes à « vos intentions. Doriston l'assura qu'il « se défioit de Gonin, & que la démarche qu'il avoit faite pour écouter ce qu'il diroit, n'étoit que pour connoître si sa défiance étoit bien fondée. Enfin il fut résolu qu'il n'abandonneroit pas entierement la maison de Lucinor, à moins qu'on ne l'y traitât d'une maniere qui le convainquît qu'il y seroit tout a fait insupportable. En effet, il y alla presque aussi souvent qu'il avoit accoûtumé, mais il n'y trouvoit plus ces familiaritez & ces ouvertures de cœur que les amis se font les uns aux autres. Quant à lui, il alloit toûjours le même train, faisoit toûjours paroître la même humeur, la même complaisance qu'il avoit toûjours montrée, comme s'il n'avoit rien sçû, & comme s'il n'eût remarqué aucune froideur.

Gonin qui vouloit absolument confirmer sa trahison, afin de l'écarter sans ressource de chez Lucinor, chercha une occasion, & imagina un moyen pour le détruire dans l'esprit du Gentil-homme; Il trouva cette occasion dans une partie qu'ils firent ensemble à la campagne, où ils resterent seuls pendant deux jours, & y mit son moyen en usage. Il fit insensiblement tomber la conversation sur Doriston. Et ce fut alors qu'il débita une morale veritablement severe. Je la rapporte d'autant plus volontiers, qu'elle merite assûrément bien d'être remarquée. Je passerai sous silence les réponses de Lucinor; il me suffit de dire, quelles se réduisoient presque toutes à entrer dans l'esprit de ce fourbe. Entendons donc parler celui-ci.

„ Il me semble, dit-il, que vous traitez à „ present froidement Doriston. Apparam„ment vous avez remarqué dans sa con„duite quelque chose qui ne vous a pas plû. „ Il est pourtant de bonne compagnie & „ fort amusant; la conversation ne languit „ point avec lui; il fait valoir les plus „ petites choses, quand elles passent par „ sa bouche; les plaisanteries, les bons „ mots, les reparties vives, tout cela ne lui „ coûte rien, car tout cela coule de source. „ Il assaisonne tout ce quil dit & tout ce „ qu'il fait d'un enjouëment qui, ce-

me semble, nous rendoit sa personne si «
agréable, qu'à peine pouviez-vous passer «
deux jours sans le voir. Je le goûte com- «
me vous. Mais voulez-vous que je vous «
parle franchement? Je souhaiterois pour «
le goûter avec plus de plaisir, qu'il pa- «
rût plûtôt avec une cravatte, une épée, «
& un juste au corps galonné, qu'avec «
un collet, une soutanelle, & un man- «
teau. Il est honnête, il est sage, tant «
qu'il vous plaira; sa profession veut plus «
de retenuë, moins de dissipation; plus «
d'arrangement. Prenez y bien garde, il «
rit toûjours, ou il fait rire, caractere «
excellent pour plaire aux femmes; car «
elles veulent qu'on les agite, qu'on les «
divertisse, qu'on les desennuye. Re- «
marquez avec quel plaisir Prianne le voit «
& l'écoute; comme elle est animée quand «
il arrive: comme elle est dans l'inaction «
quand il est sorti. Je ne puis m'empê- «
cher de vous dire, qu'il ne vous convient «
point de permettre une si grande fami- «
liarité entr'eux. Dites moi, je vous prie; «
s'il étoit son amant, montreroit-elle «
plus d'empressement pour lui? montre- «
roit-il plus d'empressement, plus d'af- «
fectation pour lui plaire? S'il ne l'est pas, «
qu'est-ce qui peut l'empêcher de le deve «
nir? Est-ce de la part de Doriston que «
viédra cet empêchement? Je défie qui que «

» ce soit, qui verra ce que nous voyons ;
» d'oser entreprendre de le prouver. Est-
» ce de la part de Prianne ? Elle fait tout
» le contraire, elle fait tout ce que feroit
» une femme pour engager un homme ;
» dont elle voudroit être aimée. J'ose vous
» dire que vous êtes obligé en conscience,
» je ne dis pas de ne le plus recevoir chez
» vous, mais du moins de ne point pécher
» par trop de confiance, je veux dire, de
» ne leur laisser point trop libres les occa-
» sions d'un attachement qui pourroit en-
» fin & les jetter dans le désordre, &
» troubler par consequent vôtre repos. Il
» est vôtre ami, elle est vôtre femme : il
» est homme, elle est femme de bien.
» Hé, croyez moi, employez par chari-
» té, par religion, par la consideration
» de vôtre propre interêt, tous vos soins,
» pour qu'ils ne soïent pas exposez à des
» dangers, où ils pourroient se précipiter
» par imprudence. Si quelque malheur ar-
» rivoit aprés cet avis, vous seriez plus res-
» ponsable qu'eux mêmes de leur chûte,
» puisque par l'avertissement que je vous
» donne, je vous inspire une précaution
» qu'ils ne sont pas capables de prendre,
» parce qu'ils agissent de bonne foi, &
» qu'il ne leur vient point dans l'esprit,
» qu'il soit dangereux pour eux de se voir
» frequemment & en toute liberté. Enfin,

soyez persuadé que dans la situation de « sécurité où ils sont, ils n'ont plus « qu'un pas à faire pour arriver au ter- « me que vous devez craindre. Oubliez, « si vous voulez, tout ce que je viens de « dire, je vous le permets, pourvû que « vous m'accordiez une chose : c'est du « moins de les étudier, de les examiner, « sans qu'ils s'en apperçoivent, de les épier « de telle sorte, que vous sçachiez si en effet « vous avez à craindre. Si vous ne décou- « vrez rien qui vous allarme, vous en serez « plus sûrement tranquille. Si vous dé- « couvrez de quoi soupçonner, il vous se- « ra plus facile d'y aporter tel remede que « vous jugerez à propos. En un mot, com « me je suis veritablement vôtre ami & le « leur : voyez en quoi je puis vous être « bon à cet égard, & comptez que je con- « tribuërai de tout mon cœur à vous don- « ner tous les secours que vous exigerez de « mon affection & de mon attachement « pour vous & pour tout ce qui vous ap- « partient. Il y a long-tems que j'ai pris « dessein de vous parler comme je viens de « faire : mais j'ai aussi long-tems déliberé, « avant que d'en venir à l'exécution, dans « la crainte de vous donner des inquiétu- « des qui pourroient peut-être vous alte- « rer, ou peut-être même vous déplaire, « en vous entretenant d'une matiere si dé- «

„ licate : mais enfin je me suis déter-
„ miné aujourd'hui, je passe par-dessus
„ toutes ces craintes, parce que j'ai des
„ raisons pour ne pas differer davantage de
„ vous rendre ce bon office. Apparem-
„ ment, bien loin de m'en sçavoir mau-
„ vais gré, vous me tiendrez compte de
„ la droiture de mes intentions. En tout
„ cas, si vous le trouvez à present mauvais,
„ peut-être dans la suite me rendrez-vous
„ plus de justice. Sur tout, je vous prie
„ de vous ressouvenir que je n'assûre rien,
„ mais seulement, que je vous demande
„ que vous vous assûriez par vous-même,
„ & faites réflexion qu'en tout cela, il ne
„ s'agit aucunement de mes interêts, mais
„ seulement des vôtres, & qu'il faut que
„ je sois fort sensible à tout ce qui vous
„ regarde, pour risquer ainsi mon avis,
„ & me mettre au hazard de perdre vô-
„ tre amitié, si vous veniez, par malheur
„ pour moi, à prendre mal tout ce que je
„ viens de vous dire.

Quelle remontrance pour un mari ! quelle semence de division entre un mari & une femme ! quelle artificieuse intrigue, imaginée exprés pour chasser un homme qui déplaît ! Qu'il est rare de tenir de pareils discours aux maris ! & qu'il est rare aussi qu'ils ne fassent pas de fâcheuses impressions sur leur esprit ! Certes, celui de

nôtre fourbe fit sur Lucinor toute celle qu'il souhaitoit. Il avoit trop bien préparé les voyes par les discours précedens, pour manquer son coup dans celui-ci. Le bon Lucinor bût ce poison jusqu'à la derniere goutte. Il se representa mille circonstances du commerce que Doriston avoit chez lui ; & par les tours que son imagination prévenuë leur donna, il crût que Gonin ne lui avoit rien dit, qui ne méritât beaucoup d'attention, & par consequent, qu'il devoit prendre des mesures justes, pour tâcher en pénétrant les mysteres de ce commerce, de connoître s'il y en avoit en effet de criminels. Il va donc examiner, étudier, épier, ainsi que Gonin le a conseillé. & Gonin va de son côté dresser de nouvelles batteries, pour mettre la derniere main à son imposture.



CHAPITRE III.

Maître Gonin entreprend de se faire aimer de Malnette, afin de la gagner, & de la mettre dans ses interêts. Ses manieges pour persuader à cette fille qu'il l'aime. Aprés quelques façons, elle ajoûte foi à ses discours, lui accorde son amour, & même devient tout-à-fait passionnée pour lui, & extrémement jalouse. Il gagne un laquais de Lucinor; & enfin se sert de ce laquais, & de Malnette pour joüer un trés-mauvais tour à Doriston. Celui-ci & Malnette sont chassez de la maison de Lucinor; & Maître Gonin y reste maître absolu.

NOus avons vû Malnette fort prévenuë pour Doriston, & fort indignée contre Gonin; fort dans les interêts du premier, fort éloignée de prendre ceux de l'autre. Gonin d'abord se douta de la difference des sentimens de cette fille pour Doriston & pour lui, & ensuite prit si bien ses mesures, qu'il la sçût à n'en point douter. Comme il avoit besoin particulierement d'elle pour un projet qu'il méditoit, il travailla fort serieusement à la gagner. Aprés le discours qu'elle avoit fait de lui à Doriston il n'y avoit pas

long-tems, & que j'ai rapporté dans le précedent chapitre, il paroîtra de l'impossibilité dans l'entreprise de Gonin ; il en vint pourtant à bout. Quand on sçait bien se servir de certains manéges pour gagner une fille il est bien difficile qu'elle resiste, quelque antipathie qu'elle ait contre celui qui met en usage ces manéges, quelques protestations qu'elle ait faites de ne se jamais rendre, ces protestations peuvent être enfin détruites par d'autres. Réüssir dans une telle attaque n'étoit qu'un jeu pour Gonin ; ce n'étoit qu'un ouvrage pour ses heures de récreation, ce n'étoit qu'un amusement pour le délasser de l'application qu'il étoit obligé de donner à certains tours bien plus importans qu'il faisoit profession de construire, selon que les occasions s'en presentoient, & qu'il étoit assûré d'y trouver un avantage considerable s'il y réüssissoit.

Pour mettre Malnette dans ses interêts, il commença par lui faire plus de civilité qu'une fille de sa sorte n'en auroit osé attendre de lui : il ne la rencontroit jamais en son chemin, qu'il ne la traitât avec un respect qui la charmoit ; elle se trouva forcée, en considerant cette respectueuse conduite, d'avoüer que c'étoit un homme fort honnête & qui sçavoit vivre. Ces déferences qu'il avoit pour elle, ces distinctions

qu'il lui marquoit, meritoient assûrement bien qu'elle en eût de la reconnoissance: aussi n'en manqua-t'elle pas: elle se trouva toute disposée à lui rendre service, pour peu qu'il lui en fit naître l'occasion. Au lieu de le fuir, comme elle faisoit auparavant, elle auroit voulu le trouver toûjours en son chemin, tant elle goûtoit ses honnêtetez. Gonin s'en apperçût bien-tôt. Je croi que quand même il auroit été aveugle, il n'en auroit pas douté. Il falloit voir ensuite comme il la gracieusoit, comme il la minaudoit, & comme elle de son côté donnoit gracieusetez pour gracieusetez, minauderies pour minauderies. Oh! qu'il s'en falloit bien alors qu'elle le prît pour un homme faux, pour un homme double! qui l'auroit engagée à avoir cette opinion, à moins qu'elle ne se fût persuadée qu'elle étoit tout-à fait indigne des bontez qu'il avoit pour elle, de l'amitié qu'il lui témoignoit, de l'honneur qu'il lui faisoit? Est-ce qu'on s'avise jamais de se faire à soi-même cette injustice? Est-ce qu'une fille qui voit qu'une homme a de la considetation pour elle, ira malicieusement, pour s'humilier, se mettre dans l'esprit, qu'elle ne mérite pas cette considération? Où trouve t'on des exemples d'un tel travers? Malnette crût que Gonin la respectoit de bonne foy, & qu'elle étoit verita-

blement respectable, & lui tint de bonne foi compte de ses respects. Mais sa reconnoissance alla bien plus loin, parce que Gonin poussa aussi bien plus loin ses démonstrations obligeantes. Et c'étoit le *nec plus ultra* de son stratagéme. Le Lecteur devine sans doute ce que je veux dire : car qui est-ce qui ne comprend pas ce que c'est le *nec plus ultra* d'un homme qui s'intrigue auprés d'une fille ? il faut pourtant le dire, puisque tout le monde n'entend pas le latin, & que mon histoire est destinée pour tout le monde. Gonin parla d'amour à Malnette. D'abord elle fit comme les plus grandes Dames, comme les Princesses, comme les Heroïnes, comme les Dragonnes de vertu ont accoûtumé de faire, elle rejetta fierement la declaration, elle s'en mit même presque en une furieuse colere. Gonin n'en fut point du tout surpris, il s'y attendoit. Toutes les filles ont naturellement la science infuse de ce manége, c'est toûjours par refuser qu'elles commencent pour se rendre, fondées sur ce grand principe : que les femmes diminuent beaucoup de leur prix auprés des hommes, quand elles se jettent à leur tête. On juge bien qu'elle n'oublia pas cette déclaration. Je dirai bien plus, c'est qu'afin de ne la point oublier ; elle souhaitoit fort qu'il la lui repetât sou-

vent : & lui ne doutant pas que cette répetition ne fût de son goût, quelques mines de précaution qu'elle fit pour l'en dissuader, s'en acquitta de son mieux. Il joüa tant des yeux, il montra tant d'empressement, il fit tant de protestations, il témoigna tant de chagrin, quand elle s'obstinoit à paroître n'en vouloir rien croire, & à n'être point disposée à se rendre, qu'enfin il mit à bout sa prétenduë incredulité. Qu'il en coûta à Malnette avant que d'avoüer qu'elle crût qu'il lui parlât de bonne foi! quand je dis qu'il lui en coûta, j'entends, que par des retours qu'elle affecta de faire sur elle-même pour reconnoître son indignité, elle lui protesta, qu'elle avoit de la peine à le croire, quand elle consideroit, qu'elle n'étoit, ni assez jeune, ni assez belle, ni assez spirituelle, ni assez riche, ni assez de condition pour lui plaire, & pour mériter son amour. Mais qu'il en coûta peu à Maître Gonin pour détruire ces objections! Est-ce qu'un homme comme lui pouvoit demeurer court sur une matiere si triviale, pendant que tant d'autres qui ne le valent pas dans l'art de dissimuler & de fourber, s'en tirent si bien, qu'ils persuadent tout ce qu'ils veulent; ces grandes difficultez levées, elle consentit qu'il l'aimât, elle eut la bonté de l'aimer réciproquement;
mais

mais avec la clause d'un mariage à venir. Il se donna bien de garde de refuser d'abord une chose si raisonnable ; car il auroit tout gâté. Avec cette clause on engage, l'éxécution viendra, si elle peut. Laissons les cependant filer tranquillement l'amour. Nous les reprendrons bien-tôt, pour voir quel étoit le but de Gonin dans une si belle passion.

Il ne lui suffisoit pas pour arriver à ce but, d'avoir gagné Malnette, il avoit encore besoin du secours de quelque autre domestique de Lucinor. De deux laquais qui étoient au service de ce Gentilhomme, il y en avoit un en qui il se confioit beaucoup, parce qu'il y avoit long-tems qu'il étoit dans sa maison, & qu'il n'avoit rien reconnu en lui, qui eût pû lui rendre sa fidelité suspecte. C'étoit un valet assidu, affectionné, attentif. Je l'appellerai Biraste. Ce fut sur ce laquais que Gonin jetta les yeux. Quelques liberalitez qu'il lui faisoit de tems en tems en maniere de récompenses pour quelques services qu'il en recevoit, engagerent insensiblement ce garçon à avoir de l'attachement pour lui. Quoique Gonin le reconnût pour être fort fidéle à son Maître, il ne laissa pas de le préferer aux autres ; parce que outre qu'il avoit particulierement besoin de lui, à cause que Lucinor l'écoutoit vo-

lontiers, c'est que dans ce qu'il se propo soit d'en exiger, il n'y avoit rien qui pû alterer sa fidélité, ainsi qu'on le va voi incessamment.

Pendant que nôtre Maître Gonin prenoit de loin toutes ces mesures, Doriston continuoit d'aller chez Lucinor : & celui-cy l'examinoit, l'étudioit & l'épioit, suivant le conseil qui lui avoit été donné ; & malheureusement pour le pauvre Abbé, il interprétoit sinistrement plusieurs legeres bagatelles, qui autrefois, c'est-à-dire, avant sa prévention, ne lui avoient parû que fort innocentes. Il en parloit souvent à nôtre fourbe ; & celui-cy, pour mieux cacher la malignité de son cœur, affectoit d'en justifier quelques-unes : parce que de cette maniere, il se faisoit mieux croire, quand il donnoit aux autres des interprétations criminelles. Prianne étoit un peu revenuë de son ressentiment contre Doriston au sujet des carosses ; c'est pourquoi elle le recevoit chez elle presque aussi souvent qu'il se presentoit. Gonin même contribuoit de sa part à la rendre plus sociable à l'égard de cet Abbé ; car cette complaisance lui étoit absolument nécessaire pour le tour qu'il méditoit. Comme il remarquoit que Doriston ne seroit point d'humeur à se retirer de soi-même, à moins qu'il ne fût

attaché, pour ainsi dire, par quelque rupture éclatante, & que Lucinor ne pourroit venir à cette rupture, à moins qu'il n'en eût un grand sujet ; c'est afin de donner occasion à ce grand sujet, que le fourbe fit les préparatifs qu'on vient de lire.

Reprenons Malnette. Elle devint veritablement passionnée pour Gonin, & compta de l'épouser. Nous avons vû qu'elle avoit beaucoup de confiance en Doriston & de la consideration aussi bien que de l'amitié pour lui, toutes-fois elle ne lui apprit rien de son attachement, quoiqu'il fût autorisé par l'esperance du mariage. Elle jugea à propos de ne lui apprendre cette nouvelle, que quand Gonin lui marqueroit le temps auquel il auroit resolu d'en venir, sans remise, à la conclusion. La raison qui l'engagea à attendre ce tems c'est que, comme elle sçavoit que son parent n'aimoit point son prétendu futur époux, elle craignoit qu'il ne tâchât de la détourner de le voir, sous prétexte que Gonin la vouloit tromper, ce qu'elle étoit alors bien éloignée de croire. Nôtre intriguant cependant songeoit à mettre fin à sa fourberie. Voici comme il s'y prit. Il voyoit fort souvent Prianne en particulier, Lucinor lui en laissoit toute la liberté. Et Prianne le souffroit avec plaisir, parce qu'il ne negligeoit rien de

tout ce qui pouvoit rendre sa conversation & ses manieres agréables. Il faut rendre justice à Gonin là-dessus, je veux dire, qu'il n'abusoit point de la liberté que lui donnoit le mari, ni de la facilité que la femme lui accordoit de la voir; il n'avoit dans ce commerce aucune vûë qui eût raport à l'amour. Mais il demandoit que Malnetté en soupçonnât quelque chose, ce qui lui fut fort facile; car comme il rendoit de frequentes visites à sa maîtresse, & qu'il en faisoit de continuels éloges à cette fille, celle-ci en devint si jalouse, qu'elle ne lui donnoit aucun repos, parce qu'elle n'en avoit point elle même. Il se divertissoit en secret de son tourment. A la verité il lui faisoit souvent des sermens de constance; mais bien loin de travailler sérieusement à la tranquiliser là-dessus, il lâchoit de tems en tems quelques discours qui l'empêchoient d'ajoûter foi à ses sermens; & c'est à ce point qu'il vouloit l'amener. Enfin cette fille perdant patience, fit un jour une si terrible sortie sur lui, qu'il prit le parti de lui prouver absolument le contraire de ce qu'elle pensoit, & c'est dans cette preuve que consistoit principalement le dénouëment de sa pernicieuse intrigue. Ce jour là elle venoit de lui parler de la sorte; dites-moi, je vous prie, „ cruel que vous êtes, si vous me voyiez

tous les jours enfermée pendant des heures entieres avec un homme, que penseriez-vous de moi ? & si vous m'aimiez, comme vous prétendiez me le persuader, seriez vous content de sçavoir que j'aurois des entretiens si secrets, si longs & si frequents ? De quoi pouvez-vous tant parler à ma Maîtresse ? est-ce d'affaire ? Je ne vois pas que vous puissiez en avoir avec elle que celles qu'on appelle affaires de cœur. Est-ce de nouvelles de la ville, de la guerre, de l'Etat ? Je sçai parfaitement que c'est une matiere dont elle se soucie fort peu. Est-ce de sciences ? elle s'en soucie encore moins ? Est-ce de dévotion ? Avoüez que vous n'êtes point du tout propre pour être sur ce pied-là avec une jolie femme. Enfin aprés plusieurs raisonnemens de cette sorte, elle lui protesta qu'elle le tourmenteroit comme une furie, jusqu'à-ce qu'il lui eût appris de quoi il s'entretenoit avec Prianne. Ma chere enfant, lui répondit-il, avec une assurance qui étoit bien fondée, vous vous tourmentez bien à plaisir ! car ne voyez-vous pas que c'est en vain que vous exigez de moi pour vôtre repos, que je vous apprenne les sujets de conversation qui vous tiennent tant au cœur ? Est ce que vous m'en croirez sur ma parole, aprés tant de ser-

„ mens de fidelité que je vous ai faits, &
„ ausquels il semble qu'il vous soit im-
„ possible d'ajoûter foi ? Je vous dis, je
„ vous assûre, je vous jure que nous ne
„ parlons que de choses si indifferentes,
„ que je serois fort embarrassé, si j'entre-
„ prenois de vous les apprendre, tant elles
„ ont peu fait d'impression dans ma mé-
„ moire. Me croyez-vous ? Toutes les ré-
„ ponses qu'elle fit, se réduisirent à l'assu-
„ rer de son côté, qu'elle n'en croyoit rien.
„ Hé bien, lui ajoûta-t-il, assurez-vous
„ par vous-même de ce que vous souhai-
„ tez sçavoir. Prenez si bien vos mesu-
„ res, que vous puissiez nous entendre.
„ Vous jugez bien que je ne serai pas assez
„ mauvais, pour avertir Prianne de vôtre
„ dessein. Etant sur le point de me lier
„ pour toûjours avec vous, est-ce que je
„ voudrois vous perdre ? Quel avantage
„ m'en reviendroit-il; car enfin, quoique
„ je vous aye promis de vous épouser, rien
„ ne m'y peut contraindre, pour peu que
„ je fusse de mauvaise foy. En vain donc
„ me servirois-je d'une voye si indigne
„ pour me défaire de vous. Et s'il étoit
„ vrai que je fusse en liaison de cœur avec
„ Prianne, quelle idée pourroit-elle avoir
„ de moi aprés une telle supercherie; Ré-
„ fléchissez donc sur la proposition que je
„ vous fais : elle est la plus sûre pour vous

mettre en repos. Faites-en incessamment " usage : je ne demande pas mieux : vous " ne pouvez me faire un plus grand plaisir " parce que nôtre commerce en deviendra " plus doux & plus tranquille. Rien ne " vous sera plus facile que de vous donner " cette satisfaction. „ La pauvre Malnette, charmée de cette proposition, qu'elle recevoit comme une preuve sincere de la fidelité de son amant, fût presque sur le point de lui demander pardon pour avoir eu de si injustes soupçons. Elle parût se confier entierement en lui. Il est vray qu'alors elle étoit plus tranquille. La presence d'un objet aimé qui s'obstine à faire de si belles protestations & de si forts sermens, produit d'admirables effets. On a honte de l'avoir chagriné, on croit qu'on a tort, parce qu'on souhaite extrémement d'avoir tort en effet. Mais passe, pour revenir. La jalousie ne se détruit pas ainsi tout d'un coup. Les moindres nouveaux soupçons la réveillent, & ces soupçons renaissent aisément. C'est ce qui arriva à Malnette trois jours aprés. Elle fit à Gonin les mêmes plaintes, parce qu'il faisoit aussi fréquemment qu'auparavant les mêmes visites : elle ne pût plus y tenir ; & lui dit enfin, qu'elle vouloit mettre en pratique le conseil qu'il lui avoit donné. Il est étonnant, comment pour plus de

sureté elle ne le fit pas, sans l'en avertir ; mais enfin cette adresse ne lui vint pas dans l'esprit. Il est bien rare qu'une fille sorte ainsi de son caractere : car il y en a peu qui ne sçachent pas prendre de justes mesures, quand il s'agit de parvenir à leurs fins. Tant mieux, répondit Gonin, „ sur la resolution qu'elle prenoit, c'est „ ce que je demande, & vous ne pouvez „ mieux faire. Dumoins, vous connoîtrez, „ à n'en pas douter, que je ne vous trom- „ pe point. Je vais même vous y aider. „ Pour bien nous écouter, continua t-il, „ vous sçavez, qu'à la ruelle du lit de Prian- „ ne il y a un recoin couvert de tapisse- „ rie : prenez votre tems pour vous y ca- „ cher ; & là vous serez à portée pour „ ne pas perdre une seule parole de tout „ ce que nous dirons ; & vous devez être „ assurée, que personne ne s'avisera de vous „ aller chercher dans cet endroit. Quoi qu'elle eût une grande envie de se servir de ce moyen pour se satisfaire, elle jugea pourtant qu'il ne lui étoit pas facile de le mettre en usage, en ce qu'il falloit beaucoup de tems pour ne point manquer l'occasion, & qu'il pourroit arriver, que pendant qu'elle seroit dans cette cachette, sa Maîtresse auroit besoin de son service. Gonin goûta cette raison, parce qu'elle lui convenoit parfaitement ; si elle n'avoit

pas fait d'elle même cette difficulté, il étoit bien resolu de la lui representer avec les ménagemens qu'il auroit crû les plus propres pour ne point montrer d'affectation, en la lui representant. Enfin tout lui venoit à point comme il le souhaitoit. Si vous ne pouvez pas vous cacher, lui repliqua-t'il, cherchez quelqu'un " qui veüille bien se cacher pour vous, " & qui soit assez fidelle pour vous rendre " compte de tout ce qu'il aura entendu. " Examinez qui vous croyez propre pour " cela. Elle songea à Doriston; mais elle hesita à le déclarer, parce qu'elle craignoit que Gonin n'en tirât quelque consequence, dont elle auroit lieu de n'être pas contente. Il s'en douta & la prévint, en lui disant: je ne vois personne qui " vous puisse mieux convenir que Doris- " ton, je sçai qu'il est votre parent, qu'il " vous estime & qu'il vous aime; & ainsi " il n'y a pas d'apparence qu'il voulût vous " trahir. Je ne crois pas que vous puissiez " mieux faire que le choisir, non seulement " par les raisons que je viens de vous " dire: mais encore parce que je ne con- " nois qui que ce soit qui ait un plus libre " accés que lui dans cette maison. Elle y " consentit d'autant plus volontiers, qu'elle ne douta point que l'Abbé ne se fit un plaisir de contenter sa curiosité là dessus, parce

que n'aimant point Gonin, il y trouveroit sa propre satisfaction. Elle dit donc à son amant qu'elle lui en parleroit : elle lui en parla en effet le même jour, sans pourtant qu'elle marquât qu'il s'agissoit de son interêt en particulier ; mais elle montra seulement un ardent desir de s'éclaircir de ce qu'elle soupçonnoit de Gonin & de sa Maîtresse, afin d'en faire usage dans la suite pour l'honneur de son Maître. Doriston ne fit point du tout difficulté de lui donner ce contentement. Ils prirent donc jour pour cela, & Malnette en avertit Gonin. Celui-ci voyant que tout étoit prêt du côté de Malnette, ou plutôt du côté de Doriston, à qui il avoit principalement tendu ce piege, prit Biraste, en particulier, & lui tint ce captieux discours : Mon ami „ Biraste, dit-il, il me revient, que l'on in„ terpréte à mal les conversations que j'ai „ avec Prianne, & les visites fréquentes que „ je lui rends. Parce que je m'attens bien, „ qu'incessamment un de ces gens qui sont „ si mal intentionnez contre moi, ne man„ quera pas de me rendre odieux à ton Maî„ tre par cet endroit, comme si j'avois des„ sein de lier quelque commerce criminel „ avec sa femme, en lui faisant des rap„ ports faux, pour le prévenir & lui don„ ner une mauvaise idée de ma conduite, „ je te prie instamment de me rendre un

service qui m'aide à lui faire connoître « mon innocence & la droiture de mes in- « tentions ; sans doute tu me connois assez « pour me rendre plus de justice, que « tous ces mauvais esprits. Je ne m'adres- « se qu'à toi, parceque je sçai, que tu lui est « tres-fidéle ; & ainsi tu dois bien juger, « que je n'exigerai rien de ta complaisan- « ce & de ton amitié, qui soit contraire « à ton devoir. Biraste à ce discours, ou- « vroit de grands yeux, & sembloit n'avoir pas assez d'oreilles, pour écouter. Ce que je te demande donc, continua Gonin, « c'est de faire à l'égard de Lucinor, ce « que mes ennemis ne manqueront pas « sans doute, de faire bien-tôt, je veux « dire, de lui parler de moi, comme si « tu soupçonnois, ainsi qu'eux, que mes « entretiens avec Prianne lui dussent être « suspects, de l'exciter à s'éclaircir par « lui-même de ce qui en est ; de lui dire « qu'il n'aura pour cela, qu'à écouter sans « être vû, ce que nous dirons. Qu'il y a « un recoin à la ruelle du lit de ta Maî- « tresse, où il se pourra cacher. « Enfin il l'instruisit parfaitement de tout le manége qu'il méditoit depuis si long-tems, & qu'il avoit dessein de mettre ce jour-là en execution. Biraste, aprés quelques petits raisonnemens qu'il fit selon sa portée, consentit à tout. Cela étant ainsi resolu, Gonin

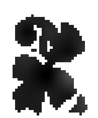
parvint parfaitement à ses fins; c'est-à-dire, que Doriston & Lucinor devoient se rencontrer, à peu-prés dans le même tems au même endroit, pour contenter leur curiosité; je dis, à peu prés dans le même tems, parce que tout fut concerté avec tant d'adresse, que Doriston se trouva le premier à la ruelle. Gorin, comme on doit croire, avoit pris toutes les mesures, pour ne se trouver avec Prianne, qu'après que nos deux curieux seroient allez au rendez-vous; mais rendez-vous, ainsi qu'on doit croire encore, auquel ils ne s'attendoient pas de se trouver ensemble. L'Abbé fut donc introduit par Malnette incognito dans la cachette, pendant que Lucinor & Prianne dînoient. Immédiatement aprés le dîné, Lucinor laissa sa femme dans la sale où elle avoit quelque affaire, disant qu'il alloit sortir: mais au lieu de sortir, il se rend promptement & aussi incognito dans cette fatale ruelle. Il leve la tapisserie, pour se cacher dans le recoin qu'on lui avoit marqué, & que selon mes mémoires, il ne connoissoit point du tout auparavant. Quelle fut sa surprise, quand aprés avoir lévé la tapisserie, il vit Doriston plaqué contre le mur, comme s'il avoit prétendu persuader qu'il étoit une partie du mur même! Quelle fut la confusion de celui-ci, voyant qu'on le trouvoit dans une situation, dont

on ne pouvoit donner qu'une interprétation fort mauvaise! Que faites-vous là, Mon- " sieur ? lui dit Lucinor ; quel est vôtre " dessein ? à qui en voulez-vous ? ce n'est " pas assurément à moi, car vous ne m'at- " tendiez pas. Non, Monsieur, répondit " Doriston, ce n'est pas à vous que j'en " veux ; j'en veux au traître Gonin qui vous " trompe, sans que vous vous en aperceviez : " je le soupçonne il y a long-tems ; je voulois " connoître aujourd'hui si j'ai raison de " le soupçonner, & ensuite vous en rendre " compte. C'est mon affaire, repliqua Lu- " cinor, d'avoir cette curiosité, c'est moi " seul qui ai droit d'épier la conduite de ma " femme. Je n'aime point qu'on prenne si " mal-à-propos mes interêts, je ne les trou " verois pas assez bien entre vos mains : " retirez-vous promptement, & ayez la " bonté de ne revenir ici que quand je vous " en ferai prier. Doriston ne se le fit pas " dire deux fois ; il sortit sur le champ con- fus & pénetré de chagrin.

Lucinor resta dans sa cachette, roulant dans son esprit diverses pensées, dont pas une n'étoit favorable au pauvre Abbé. La prévention où il étoit déja contre lui, jointe à la rencontre qu'il venoit d'en faire dans cette ruelle, ne devoit produire contre lui autre chose qu'une tres-mavaise opinion. Prianne arriva quelques tems aprés

dans sa chambre, où elle resta seule pendant environ une heure, travaillant à un ouvrage de tapisserie qui étoit son occupation ordinaire aprés qu'elle avoit rempli ses devoirs domestiques. Gonin vint ensuite dans la maison, demanda d'abord Lucinot; & sur ce qu'on lui dit qu'il étoit sorti, il monta chez Prianne sans se faire annoncer; car il y étoit si libre qu'on ne le traitoit point du tout avec cette ceremonie. Elle le reçût aussi sans façons; il prit un siege & se mit à parler de choses fort indifferentes. Il n'y avoit rien d'affecté en cela: car leurs conversations rouloient toûjours sur des sujets qui ne tiroient à aucune consequence digne d'être remarquée. Dans le cours de leur entretien, il lui demanda si Lucinor avoit dîné avec elle, & s'il étoit sorti, elle répondit par un oüi à l'une & à l'autre question. Il demanda ensuite si elle avoit vû Doriston elle dit qu'il étoit venu le matin, mais que sa visite avoit été fort courte. Puis prenant un livre qui se trouva sur la table; voulez „ vous Madame, dit-il, que je vous fasse „ la lecture de quelqu'une des pieces qui „ sont dans ce livre? elle lui répondit qu'elle le vouloit bien, que cela les amuseroit; il en lût deux Comedies entieres. Enfin ils s'entretinrent à peu prés sur le même ton pendant plus de quatre heures; de

sorte que Lucinor eut le tems de se bien ennuyer. Gonin prit congé & se retira. Aussitôt que Prianne eut quitté sa chambre, l'ennuyé mari se retira aussi de sa cachette, mais plein d'indignation contre Doriston & d'estime pour Gonin. Celui-là fut banni pour toûjours de chez lui ; & celui-ci y resta si absolu, que le mari & la femme ne faisoient rien sans son conseil où plûtot sans sa permission : ce qui dura assez long-temps pour bien accommoder ses affaires ; car son interêt étoit toûjours le premier mobile de toutes ses intrigues & de tous ses mauvais tours. Il fit ensorte que Prianne fut justifiée, de sorte qu'il persuada que Doriston étoit seul coupable par ses mauvais desseins. Quant-à Mainette le fourbe trouva bien-tôt moyen de la faire chasser de chez Lucinor.



CHAPITRE IV.

Continuation de la morale de Maître Gonin. Des passions. Des amours de Maître Gonin. Portrait d'une fameuse coquette. Ses manéges, & la réputation qu'elle s'étoit faite. Avanture extraordinaire arrivée à un Petit-Maître.

IL y auroit de grandes réflexions à faire sur le tour de Maître Gonin, que j'ai décrit dans le chapitre précedent : mais j'en ai tant d'autres à rapporter, que si je me proposois de faire des raisonnemens sur chacun, il faudroit entreprendre en même-tems de pousser cette histoire jusques à un trop grand nombre de volumes ; & c'est ce que je n'ai point du tout entrepris. Au contraire, je resserrerai ma matiere autant qu'il me sera possible ; & s'il arrive que je l'étende quelquefois, ce sera ou pour l'égayer, ou parce qu'elle demandera absolument d'être étenduë. Je me suis étendu beaucoup, par exemple, sur quelques-uns des tours précedens, mais j'espere qu'on me rendra justice, en reconnoissant qu'il ne m'étoit pas facile de m'en dispenser. Car il y a tours & tours, je veux dire qu'il y en a qui sont chargez de

ant de circonstances, qu'il n'est pas possible d'en retrancher aucune sans leur faire tort. Et à dire vrai, ce sont ceux-là qui me semblent être les plus dignes d'être racontez. Le caractere de mon fourbe y paroît dans toute sa force; on y connoît mieux son esprit, on y voit parfaitement ce dont il est capable. J'en trouve dans mes mémoires quelques autres qui ne sont pas si importans; c'est pourquoi j'ai déliberé long-tems pour sçavoir s'il étoit à propos que je leur donnasse place ici: j'avois des raisons pour & contre qui me tenoient en suspens; d'un côté je me representois à moi-même, que comme l'on trouve dans plusieurs Livres tous ces petits tours sous le nom d'autres gens, à qui on les attribuë, on les rejetteroit peut-être dans celui-ci, parce qu'ils n'auroient pas l'agrément de la nouveauté, du moins pour ceux qui auroient lû ces Livres, & qui ne sont assûrément pas en petit nombre. D'un autre côté je me disois aussi à moi-même, que me produisant en public pour un auteur fidéle des tours de Maître Gonin, il étoit de mon devoir de revendiquer ce qui lui appartient pour le lui rendre. Aprés avoir bien écouté les raisons de part & d'autre; je me suis enfin déterminé à ne point servir des viandes réchauffées, ne pouvant me résoudre comme

teurs des livres dont je parle, à les assaisonner de differentes saußes, afin de les rendre plus agréables. Je suis si ennuyé de continuelles répetitions qui se trouvent presque par tout, que je tâcherai, autant qu'il dépendra de moy, de ne pas causer le même ennui aux autres. Ainsi l'on ne trouvera rien ici qui ait été déja rapporté, ou si cela arrive, ce sera assûrément parce que je n'aurai pas eû connoissance qu'il en ait été fait mention ailleurs. Au reste, je prie le lecteur de ne point regarder comme une perte de ce que je garderai le silence sur ces petits tours dont je viens de parler; ce ne sont que des especes d'espiegleries qui ne le divertiroient peut-être pas beaucoup; en tout cas, s'il en est extrêmement curieux, il les peut chercher dans d'autres ouvrages qui donnent plus dans la bagatelle que celui-ci. Je lui conseille pourtant de n'avoir plûtôt point cette curiosité, que de lire ces ouvrages, parce qu'il y trouveroit trop de gravelûre en chemin. Reprenons nôtre Heros.

Nous en sommes à la morale; on en vient de voir plusieurs differens traits: suivons-là pour en apprendre d'autres: Il y a, disent ceux qui traitent de la Philosophie morale, deux appetits: l'un qu'on appelle concupiscible, qui nous porte à souhaiter & chercher le bien; l'autre qu'on

ppellé irascible, qui nous porte à crain-re & à éviter le mal. Dans toute l'histoi-e de Maître Gonin, je lui trouve un appe-it dominant, c'est celui qui lui faisoit dé-irer avec ardeur le bien d'autrui. On peut lire de lui à cet égard, qu'il avoit l'appe-it ouvert dés le matin; qu'en mangeant, 'appetit lui venoit: & qu'il demeuroit oujours sur son appetit. On en a déja vû quelques exemples, & l'on en verra bien d'autres dans la suite.

Dans la Morale on considére particu-ierement les passions; parce qu'elles don-nent, pour ainsi dire, le branle à toutes les actions des hommes; parce que ce sont elles qui les mettent en mouvement. Comme le plus habile Pilote, dit-on, ne peut avancer sur la mer, ni faire voir son ad-dresse, sans le secours des vents; aussi l'a-me demeure sans action, & ne fait rien sans les passions. Mais quand ces passions sont plus fortes que la raison, on peut les regarder comme les Furies des Anciens, qui la persécutent, comme les Géans de la fable, qui veulent détrôner Jupiter, & comme les serviteurs des Saturnales, qui prennent le commandement sur leur Maître.

On compte onze passions generales, dont les autres sont comme des réjettons. Ces onze passions sont l'amour & la haine.

Le desir & l'aversion, ou la fuite.
La volupté, ou le plaisir & la douleur.
La hardiesse & la peur.
L'esperance & le désespoir.
La colere.

Il y a des passions mixtes, formées de quelques-unes de ces onze principales; comme :

La misericorde qui est formée de l'amour & de la douleur.

L'envie, la jalousie & la honte, qui sont formées de la haine & du desir.

A voir la maniere dont je m'y prends, on va peut être croire que je vais m'enfoncer dans un vaste & profond traité des passions. Le Lecteur qui attend bien autre chose moi, s'en allarme peut-être. Je le supplie de ne point craindre que je lui donne cet ennui. Je donnerai des faits préferablement à des raisonnemens & à l'érudition. C'est pourquoi je prendrai chacune de ces passions en particulier, & je considererai successivement Gonin, pour voir ce qu'il a fait, qui ait rapport & qui mérite d'être raconté. C'est une maniere de faire une histoire, qui, je l'avouë, n'a point encore été mise en usage; mais est-ce à dire pour cela, qu'elle en soit plus mauvaise? C'est ce qui ne me paroît pas. Dans l'histoire d'un homme comme Gonin, je ne crois pas qu'il soit d'une grande impor-

tance d'y observer l'ordre chronologique ; je me persuade qu'il suffit de parler d'abord de sa naissance, de commencer par-là, ainsi que je l'ai fait ; & de finir par le recit de la fin de ses jours ; & c'est ce que je ferai. Quant à ce qui s'est passé entre deux ; les passions, les vices, les vertus, s'il s'en trouve, les professions me serviront de texte pour écrire ses dits, ses écrits & ses faits. La diversité s'y trouvera à peu près autant que si je l'avois suivi pié-à-pié pendant tout le cours de sa vie. Enfin ne doit-on pas permettre de ne suivre pas toûjours le chemin battu ? doit-on trouver mauvais qu'on en prenne un autre, pour essayer du moins, afin de voir s'il convient ; c'est ce que je vais faire. Si on ne le trouve pas bon, qu'on ne m'imite point. Je resterai original, & je m'en cōsolerai. commençons,

La premiere des onze principales passions qu'on admet d'ordinaire dans la Philosophie Morale, c'est l'amour. Si je voulois répandre ici de l'érudition, & consulter pour cela les lieux communs, que je dirois de belles choses ; mais que je ferois en même tems d'ennuyeuses répétitions ! Je n'en ferai pourtant rien, quoique l'exemple de bien d'autres m'y excite. Je me contenterai d'en donner la définition : c'est le moins que je puisse faire. L'amour est un mouvement de l'appetit vers ce qui lui

& bon, ou un transport de l'ame pour s'unir à ce qui lui plaît.

Gonin eût de l'amour : mais quoiqu'il fût possedé de cette passion avec tous ses symptomes, il ne perdit point de vûë ses interêts, il ne perdit point cet appetit du bien d'autrui, dont j'ai parlé tantôt : du moins il ne perdit point cette inclination qu'il avoit à joüer des tours à ceux qui l'incommodoient, qui l'embarassoient, ou qu'il croyoit pouvoir entreprendre de l'incommoder, de l'embarrasser, de le traverser dans ses desseins. Il eut quelquefois de l'amour tout de bon, ; il en eût d'autrefois, qui n'étoit que de commande : tel fut celui qu'il témoigna à Malnette, & dont cette pauvre fille eût lieu d'être si mécontente. Nous verrons dans la suite un détail de ses differentes amours : & je puis assurer que ce ne sera pas le plus mauvais de son histoire : car outre que la matiere est presque toûjours divertissante & interessante par elle-même, c'est que les intrigues extraordinaires de nôtre fourbe, dont elle sera accompagnée, y mettront un sel, qui la rendant piquante, en banniront cette fadeur triviale que l'on trouve presque par tout où l'on en traite. Sans tant de préambules, venons au fait & rapportons la premiere histoire que mes mémoires me presentent sur ce sujet.

Il y avoit dans Damoram, ville où demeuroit Maître Gonin, une fille qui depuis plusieurs années y faisoit grand bruit, tant par sa beauté, qui passoit pour être parfaite, que par les soins qu'elle avoit pris, afin qu'elle ne lui fût pas inutile. Il y avoit un grand nombre d'histoires sur son compte, c'est-à-dire, de ces histoires qui en même tems qu'elles étendent extrémement la réputation, l'empirent, la rendent plus mauvaise à mesure qu'elles augmentent. Peut-être en disoit-on plus qu'il n'y en avoit; mais quoiqu'il en soit, quand on en auroit retranché une partie considerable, ce qui en auroit resté, étoit plus que suffisant pour convaincre que cette fille étoit une vraie coquette. Aussi tous ceux qui la connoissoient lui donnoient-ils ce nom sans en faire aucun scrupule: ce n'est pourtant pas celui-là que je lui donnerai ici, il est trop general, il en faut un qui la distingue mieux; je ne l'appellerai pas aussi de celui qu'elle avoit par elle-même, je veux dire celui de sa famille, la loi que je me suis imposée de ne nommer personne, ne me le permet pas; & je serai fort exact à tenir ma parole là-dessus, aussi bien que sur toute autre chose aussi raisonnable. Pour la nommer, je n'irai point consulter les Dictionnaires, les Lexicons grecs, latins, allemands,

hebreux. Je ne renverserai point son nom propre, afin qu'en le cachant, j'excite pourtant les habiles à s'intriguer pour le découvrir ; en quoi il se trouve presque toûjours quelqu'ûn qui réussit : car à force de tourner & retourner, ces habiles en viennent enfin à bout. J'en aï fait l'épreuve dans un Ouvrage que j'ai donné autrefois au public, où je m'étois servi de ce déguisement, & où je croyois avoir si bien ènvelopé le nom veritable, que je ne doutois point qu'il ne fût comme impossible de le déveloper. Mais un illustre Examinateur à qui la pénétration de son esprit ne permet pas que rien lui puisse échaper, m'apprit l'inutilité de cette précaution, quand on a affaire à des gens de sa sorte. J'appellerai donc la coquette dont il s'agit, du premier nom qui me viendra dans l'esprit ; le voici ; c'est Frianne. Ce nom ne signifie rien selon moi ; & ainsi que l'on ne se tourmente point pour tâcher d'y trouver du mystere. Je sçai bien que souvent on ne met dans un livre de ces noms mysterieux, que pour lui donner un espece d'air important ; mais je ne me servirai point de ce stratagême, pour donner de l'importance au mien.

Frianne sçavoit en perfection tout le manége de la coquetterie. Sa condition fut d'abord des plus modiques. Le bien

que

que ses parens lui laisserent, étoit à peine suffisant pour l'entretenir : elle fut peu de tems dans cette disette, car l'entretien ne lui manqua pas. Elle joignoit à une beauté surprenante, à une taille avantageuse, à un air & à des manieres qui démantoient la bassesse de sa naissance, toutes les qualitez de l'esprit necessaires pour attirer l'estime, pour engager le cœur, pour seduire les esprits & les conduire où elle projettoit de les mener. Comme ce n'est pas son histoire que je prétens donner, je ne rapporterai point ici ce détail de ses intrigues : elles demanderoient un ouvrage particulier, & feroient dans celui-ci une parenthese dont la longueur seroit des plus monstrueuses. Je me contenterai donc de dire en general qu'elle avoit fait une infinité de passions dans tous les états & dans tous les âges ; qu'elle avoit causé grand nombre de querelles entre ses amans, & qu'il en avoit coûté la vie à quelques-uns ; que presque tout ce qu'il y avoit de gens les plus considerables se faisoient honneur de pouvoir dire qu'ils en étoient considerez ; que les étrangers du plus haut rang demandoient à être introduits chez elle aussitôt qu'ils étoient arrivez à Damoram ; parce qu'ils avoient appris chez eux, que sa maison étoit le rendez-vous du plus beau monde de la ville ; que la politesse

y regnoit avec toutes ses précisions; que le
conversations y étoient également spiri
tuelles & enjoüées; qu'on s'y limoit l'e
prit; qu'on y prenoit les belles manieres
qu'on y faisoit de belles connoissances
qu'on y devenoit à la mode; enfin qu'on
apprenoit à vivre gratieusement, polimen
noblement.

En effet, on se perfectionnoit chez el
pour le monde en bien des manieres. L
femmes mêmes d'une certaine espece,
faisoient un merite de s'y trouver; & pre
que toutes s'efforçoient d'imiter ses mani
res, tant pour les habillemens, que pour l
mines, les airs & autres talens de la coqu
terie. Elle ne faisoit point de fracas en
quipage & en domestiques. Elle aim
beaucoup mieux paroître manquer du
cessaire, que de donner dans le superfl
Sans parler à personne de ses besoins,
se contentoit de les laisser à deviner:
ceux qui dévinoient le mieux, se croyo
les plus fortunez, & l'étoient en effet,
y suppléoient, s'entend. On a dit
étoit arrivé deux fois, qu'elle s'étoit
elle-même; c'est-à-dire qu'elle avoit
accroire qu'on lui avoit enlevé un jou
cassette; où étoient plusieurs bijou
prix; & qu'un autre jour on lui avoit
sa toilette, ce qui signifie qu'on la lui
dérobée. La vraisemblance étoit si bie

sée dans le recit de ces prétendus vols, qu'elle l'auroit peut-être crû elle-même, si elle n'eût pas mis auparavant ailleurs en lieu de sûreté, & sa toilette & ses bijoux. Qu'on n'aille pas croire qu'elle allât annoncer ces désastres à ceux qu'elle croyoit pouvoir y apporter remede, en remplaçant ces pertes : elle n'en disoit mot. Des gens attitrez par son industrie, prenoient ce soin. Quant-à-elle, lorsqu'elle sçavoit qu'on en étoit instruit, elle se contentoit de montrer sur son visage quelque chagrin, quelque distraction, quelque inquiétude ; ce qui faisoit le meilleur effet du monde. Il falloit voir alors comment les Soupirans travailloient à qui mieux mieux pour la rétablir dans sa gayeté & dans sa tranquilité ordinaire ; & cela par de certaines adresses ingenieuses que leur fournissoit l'amour. Car ils se donnoient bien de garde de lui faire des presens en face, de lui faire des presens comme presens, de lui donner de la main à la main, sur tout dans les commencemens qu'elle s'étudioit pardessus tout à passer pour genereuse, pour désinteressée, pour avoir ce qui s'appelle un cœur bien placé : elle auroit chassé avec indignation un homme qui en auroit agi si grossiérement avec elle. Quand elle fut plus aguerrie, & qu'elle jugea à propos de grossir ses biens par des

coups considerables, elle empruntoit à tels qui auroient plus rougi de honte en lui demandant ce qu'ils lui avoient prêté, qu'elle en refusant de le rendre. Et ainsi comme elle ne refusoit jamais, parce qu'on ne lui redemandoit point, on auroit eu tort de l'accuser d'avoir un mauvais cœur. Tout au plus on soupçonnoit, qu'elle avoit oublié de restituer, ou qu'elle n'étoit pas en état de le faire.

Elle avoit une tante qui demeuroit avec elle dans le tems de sa premiere jeunesse; ce n'étoit point une de ces tantes d'emprunt, de qui l'on n'est parent, qu'en leur païant largement ce titre quand elles veulent bien consentir de le prendre : c'étoit une veritable tante qui l'avoit élevée, & qui l'aimoit si fort, qu'elle ne lui pouvoit rien refuser de ce qu'elle souhaitoit, & qui étoit en sa disposition. Cette bonne tante lui étoit d'un secours admirable dans tous ses commerces; à la voir on la prenoit pour une femme d'une severité à toute épreuve, d'une regularité des plus scrupuleuses & d'une pieté des plus édifiantes, Frianne paroissoit la craindre à l'excez, quand elle se trouvoit avec elle en compagnie, & elles s'y trouvoient presque toûjours ensemble; mais hors de-là, la niéce faisoit à son tour la tante, & commandoit, pour ainsi dire, à baguette. En public leurs

personnages étoient tout-à-fait emprun-tez, en particulier elles joüoient naturel-lement leurs rôles : chacune s'abandon-noit à son humeur en toute liberté, & ra-rement la paix y trouvoit-elle son compte. Frianne n'avoit pour tous domestiques dans les commencemens, qu'un laquais, une femme de chambre & une cuisiniere : mais sa fortune étant grossie, & donnant souvent à manger à gens de distinction, à qui il en coûtoit plus qu'à elle, sa tan-te lui représenta, que comme ses convives étoient obligez de faire rester leurs valets pour servir à table, il étoit plus à propos qu'elle se donnât encore deux laquais de confiance ainsi que l'étoient ses autres domestiques, que d'attirer chez elle des serviteurs étrangers qui sont d'ordinaire fort à craindre par l'usage qu'ils font de leur langue en rapportant, non seule-ment tout ce qu'ils voyent & qu'ils enten-dent, mais encore en y ajoûtant maligne-ment du leur. Elle trouva ce conseil judi-cieux & le suivit ; ses amis lui en sçûrent bon gré ; parce qu'ils n'en ignoroient pas les consequences.

Quoique j'aye resolu de ne pas tomber dans le détail des histoires qu'on met sur le compte de Frianne, il y en a une dans mes mémoires à propos de table & de festin, que je suis fort tenté de ne

point passer sous silence. Je succombe d'autant plus volontiers à cette tentation, que mon histoire n'est pas longue, & que peut-être elle ne sera pas désagréable au lecteur.

Un soir certain petit maître, grand coureur de femmes, grand étourdi, grand fou & grand Seigneur, vint chez elle grandement yvre, & par consequent trés-disposé à y faire de grandes sottises. Il y étoit déja venu plusieurs fois, mais en meilleur état. Toute-fois dans quelque état qu'il y vint, elle le craignoit plus qu'elle ne l'aimoit, parce qu'elle le regardoit comme un extravagant, & qu'à cause de son caractere médisant & de sa condition, elle n'osoit pas le chasser, ni même lui faire trop paroître qu'il lui fût insupportable. Ce soir donc qu'il se rendit chez elle, sans suite, & d'une maniere fort bruyante, elle étoit seule, c'est-à-dire, n'ayant pour toute compagnie que sa tante & ses domestiques. Ce jeune fou, que j'appellerai Bibambos, qui avoit le vin fort brutal, la fit trembler en arrivant. Elle se vit dans une espece de nécessité de le recevoir malgré ses manieres pétulantes, jugeant bien que pour peu qu'elle lui témoignât être fâchée de le voir étant plein de vin, sa colere s'allumeroit bien-tôt, & le porteroit à des excez, dont ses meubles

& elle-même ne manqueroient peut-être pas de se ressentir ; elle prit le parti de le gracieuser, sans faire semblant de connoître qu'il eût pris beaucoup plus de vin qu'il n'en pouvoit supporter pour rester raisonnable, puis résolut de le mettre dans un tel état, qu'elle n'en eût plus rien à apprehender. Allons Monsieur Bibambos, « lui dit-elle, puisque nous nous trou- « vons seuls ce soir ici, il faut nous di- « vertir ensemble & boire de nôtre mieux: « il y a long-tems que je souhaitois cette « occasion, sans oser vous le dire. Les « transports de joye le prirent alors si fortement, qu'elle en eût presqu'autant de de peur que de sa colere. Cependant elle prit si bien ses mesures, & ménagea si adroitement l'esprit broüillé de ce brutal, qu'elle le conduisit sans en recevoir aucune insulte, jusqu'au tems qu'il fallut se mettre à table; car elle avoit eû soin de presser extrémement ses domestiques, afin que le soupé fût promptement servi. Le buffet étoit garni de 5. ou six bouteilles d'un vin le plus fumeux & le plus propre à porter à la tête. Enfin Bibambos tout pénétré de sa bonne fortune apparente, autant que le peu qui lui restoit de raison lui permettoit de connoître son prétendu bonheur, se mit à table avec Frianne & sa tante. Il fit d'abord quelque difficulté sur ce que celle-ci

vouloit être de la partie ; mais la niéce l'engagea pourtant à y consentir. Les laquais selon l'ordre qu'ils en avoient reçû, ne servirent aux femmes que du vin fort foible par la grande quantité d'eau qu'on y avoit mêlée, qui étoit tiré de deux bouteilles destinées pour elles, & qu'on leur avoit bien fait remarquer. Enfin à force de santez portées au jeune fou, & ausquelles il ne manqua pas de faire exactement raison, il tomba yvre mort, & ainsi tira Friannne d'un embaras qui la tourmentoit extrémement. Elle se trouva à la verité embarrassée d'une autre maniere : mais comme elle l'avoit prévû, elle avoit aussi médité le moyen d'en sortir. Quand elle le vit dans cet état, elle ordonna à ses laquais de le porter dans la ruë le plus loin de sa maison qu'ils pourroient, & de le coucher le long de quelque porte, de telle sorte qu'il ne lui pût arriver aucun accident. C'étoit en Eté, & ainsi il n'y avoit point sujet de craindre que le froid lui causât quelque mal : elle fut obéïe sur le champ, car ses valets étoient non seulement d'une fidelité inviolable, mais encore trés-soûmis à ses volontez ; ils trouvoient trop bien leur compte avec elle pour refuser de faire ce qu'elle souhaitoit. Elle ne laissa pas pourtant d'être fort inquiéte pendant la nuit, dans la crainte où elle étoit

que quelqu'un le volât ou lui fît quelque insulte. Elle s'attendoit bien que le lendemain il ne manqueroit pas de venir chez elle, & de lui marquer peut-être quelque ressentiment de ce qu'elle lui avoit fait passer si mal la nuit. Mais elle avoit pris ses précautions pour nier le fait & pour prouver sa negative. Elle ne le vit pourtant point, & n'en entendit point parler. Trois jours se passerent sans qu'elle en apprît aucunes nouvelles; elle en devint fort intriguée, non pas qu'elle souhaitât qu'il revint: car elle étoit fort éloignée de faire un tel souhait; mais c'étoit qu'elle apprehendoit qu'il ne machinât quelque mauvaise affaire contre-elle. Enfin l'impatience que lui donnoit cette incertitude l'engagea à s'informer au vrai de ce qui en étoit: elle s'addressa pour cela à celui de ses laquais qu'elle croyoit être le plus entendu: elle lui dit d'aller, sans faire semblant de rien, roder autour de la maison où demeuroit Bibambos, & de s'informer adroitement dans le voisinage s'il étoit à Damoram. Il partit, & lui rapporta ensuite, qu'on l'avoit assûré, qu'il n'avoit point paru sortir ni entrer depuis trois ou quatre jours, & qu'ainsi on ne sçavoit s'il étoit à la ville ou à la campagne. Ce rapport l'inquiéta encore devantage, elle ne sçavoit plus qu'en penser: & si elle en

pensoit quelque chose, elle concluoit, ou qu'il lui étoit arrivé quelque malheur, ou que lui-même tramoit l'exécution de quelque mauvais dessein contr'elle. Pendant tout ce tems elle fit tomber souvent la conversation sur ce jeune homme, quand elle étoit en compagnie, afin de voir si on ne lui en apprendroit rien ; elle n'en fut pas pour cela plus instruite, car tous ceux à qui elle en parloit, n'en sçavoient pas plus qu'elle.

Enfin, un jour que plusieurs personnes l'étoient venuës voir, un des parens de Bibambos arriva, & comme un homme qui est plein d'une nouvelle considérable dont il va se délivrer : je viens, dit il, en s'adressant particulierement à Frianne, vous „ apprendre une nouvelle, à laquelle, sans „ doute, vous ne vous attendez pas ; c'est „ qu'il n'y a plus de Bibambos au monde, „ le pauvre garçon en est sorti depuis „ quelques jours. A ces paroles Frianne demeura immobile, & peu s'en fallut qu'elle ne s'abandonnât à de certains mouvemens, ausquels on n'auroit pas manqué de donner differentes interprétations. A la verité, elles n'auroient pas été conformes à ce qui se passoit dans son esprit, puisque personne n'étoit au fait de ce qu'elle apprehendoit: mais on auroit jugé, que du moins il lui tenoit plus au

cœur, qu'elle ne l'avoit fait paroître : cela ne l'avoit pas embarrassée, aussi n'étoit ce pas ce qu'elle craignoit le plus. Ce qui l'allarmoit, c'est qu'elle s'alla imaginer qu'il étoit mort, & qu'on pourroit l'accuser d'en être la cause. Elle se remit le mieux qu'elle put de sa surprise, & le parent ajoûta sur differentes questions qu'on lui faisoit, que Bibambos s'étoit retiré dans un Couvent il y avoit quelques jours, & qu'il y alloit incessamment prendre l'habit de Religieux. On lui demanda comment un si grand changement s'étoit fait, quelle raison l'avoit engagé à prendre ce parti : il répondit, qu'il sçavoit seulement ce qu'il venoit de dire, & rien davantage. Chacun raisonna là dessus en sa maniere, & personne ne toucha au but.

Après que tout le monde se fut retiré, Frianne, sa tante, & même ses domestiques s'étant réünis ensemble, firent une infinité de reflexions, qui toutes se terminoient à convenir qu'ils ne comprenoient rien dans cette vocation, & à dire, qu'ils ne pouvoient se persuader, que cette nouvelle fût veritable. Frianne cependant un peu soulagée de son inquietude ; pour s'en tirer tout-à-fait, elle auroit envoyé sur le champ s'informer dans le Couvent dont il s'agissoit, pour sçavoir ce qui en étoit, si on lui avoit dit quel étoit ce Couvent :

mais comme son nouvelliste n'en sçavoit rien lui-même, elle ne pût se donner cette satisfaction. Pendant huit jours elle fit enquêtes sur enquêtes, sans en être plus instruite : & cela, parce qu'elle n'osoit pas aller à la source, c'est-à dire s'adresser aux parens de Bibambos : selon elle ç'auroit été trop risquer, aprés l'avoir exposé ainsi qu'elle avoit fait, tout vive, qu'il étoit, pendant la nuit dans une ruë, où il lui pouvoit arriver une infinité de fâcheux accidens. L'instruction qu'elle souhaitoit lui vint à l'heure qu'elle y pensoit le moins. Un matin sur les onze heures, on l'avertit, qu'un venérable Religieux demandoit à lui parler. Elle dit qu'on le fit entrer dans son appartement. Ce Reverend Pere entra, & lui presenta de la part de Bibambos une Lettre, dont voici la copie.

LETTRE

DE BIBAMBOS A FRIANNE.

M.

Je vous ai toujours paru un grand fou, & vous ne vous trompiez pas; car j'étois veritablement tel que je vous paroissois. Mes extravagances passoient dans mon esprit pour des perfections; rien ne me sembloit plus méprisable, que les sages, raisonnables, modestes & circonspects. Je m'imaginois que les airs étourdis étoient ceux qui convenoient le mieux à ma condition, à ma profession & à mon âge. Je me serois fait pitié à moi-même, si je m'étois montré plus attentif à étudier mes paroles & mes actions, afin qu'elles fussent arrangées de telle sorte, qu'on jugeât que j'eusse voulu me distinguer de tant de jeunes petulans que je prenois pour modéles de ma conduite & je me faisois un honneur d'imiter. C'est une confession que je vous fais volontiers du ridicule de mon exterieur. Je me persuade, qu'en cela je ne vous apprens rien de nouveau; mais ce sera une veritable nouveauté pour vous, quand vous sçaurez, que je condamne & que je déteste de bonne foi cet exterieur scandaleux

& que je me repentirai toute ma vie d'avoir si mal édifié les personnes que j'ai frequentées, & de les avoir peut-être excitées à se déregler elles-mêmes par l'exemple de mes déreglemens. O Ciel ! que je me rendrois encore bien plus odieux, si je déclarois avec la même ingenuité ce qui se passoit alors dans mon interieur! mais cōme c'est une déclaration que je dois faire seulement à celui à qui j'en suis comptable, c'est pour lui que je la réserve, avec resolution d'en faire pénitence le reste de mes jours. Je m'adresse aujourd'hui particulierement à vous, pour vous apprendre mon heureux changement, parce que vous en avez été en quelque maniere le premier mobile, je veux dire, que c'est vous qui l'avez occasionné, par l'exposition que vous avez faite de ma miserable personne dans une ruë pendant la nuit, sans vous faire aucun scrupule de me mettre à la merci de tous les passans tels qu'ils pussent être. Ne lisez point ceci comme un reproche que je vous fasse : au contraire, c'est pour vous marquer que je regarde cette exposition comme une faveur que vous m'avez faite, & c'est pour vous en témoigner ma reconnoissance, que je vous en renouvelle le ressouvenir. Fasse le Ciel, que toutes les faveurs que vous ferez, ayent un pareil succez : un bonheur éternel en sera le fruit, & pour vous qui les aurez accordées, si c'est dans cette vûë, & pour ceux qui les auront reçûës. Je m'attens bien, que vous serez étrangement surprise, quand vous

sçaurez la nouvelle que je vous apprens: vôtre surprise ne me fait pas honneur, car c'est une marque, que je ne vous avois pas donné sujet de vous attendre que je me rendrois si tôt à la raison & à mon devoir. Je ne doute pas que vous n'ayez été fort inquiéte, quand vous avez appris qu'il n'étoit plus mention de moi dans le monde depuis les insultes que je ne doute point que je ne vous aye faites chez vous la derniere fois que j'y allai, & depuis la vengeance que vous en tirâtes, que je regarde pourtant plûtôt comme un effet de précaution, que de malignité. Tranquillisez-vous, je vous prie: je ne suis aujourd'hui capable d'autre ressentiment, que de celui que je dois avoir contre moi-même pour tant de fautes que j'ai faites, & dont je me trouve si coupable, que je ne puis assez selon moi, m'en punir. Que je découvre à present de veritez qui m'étoient inconnuës! que j'ai ici bien d'autres idées de la perfection, que celles que j'avois dans le monde! quelle joie pour moi de me trouver dans cette Solitude! quelles douceurs j'y goûte! de quel repos j'y joüis, en comparaison de tous ces troubles qui m'agitoient avant que j'y fusse entré! Je vous souhaitte de tout mon cœur les mêmes avantages. Essayez, croyez moi, Friande, un peu de retraite: elle vous persuadera plus que tout ce que je pourrois vous dire, parce que vous y sentirez ce que je ne puis vous exprimer Portez vous au bien de vous-même: n'attendez pas, que comme moi, vous y soyez, pour ainsi

dire, entraînée. Dieu ne fait pas toûjours des prodiges; & ainsi vouloir s'y attendre, c'est vouloir en même-tems courir risque de se perdre sans ressource. Profitez de mon avis. Imaginez vous que quand un homme comme moi vous prêche, il faut que la verité le pénetre, qu'elle l'excite, & qu'il n'y puisse resister. Au reste, comme apparemment vous souhaiterez sçavoir par quelle occasion je suis entré ici, j'ai prié le Reverend Pere qui vous remettra cette Lettre, de vous en instruire. Il n'y a personne qui puisse mieux vous l'apprendre, puisque c'est lui qui m'y a reçû & qui m'a engagé à y rester. L'avanture vous semblera fort étrange : admirez là, & faites en sorte d'en imiter la suite.

Ce bon Religieux, à qui je donnerai pour nom celui de Mononte, étoit Superieur du Convent où Bibambos s'étoit retiré. Voicy de quelle maniere il parla à Frianne, aprés qu'elle eût fait la lecture de la Lettre qu'il lui avoit apportée. Je „ suis chargé, comme vous voyez, M. „ de vous apprendre par quelle avanture „ Bibambos s'est refugié dans nôtre mai„ son. Je n'ai point refusé de me charger „ de cette commission, tant parce qu'il est „ dans une espece d'obligation de vous in„ struire de cette avanture, que parce que „ le recit que je vais vous faire, ne pour„ ra que vous édifier. Pendant que ce jeune „ homme étoit exposé, ainsi que vous le sça-

vez, nôtre Frere Quêteur venoit de sortir
d'une maison, où l'on lui avoit fait des
insultes, qu'il ne s'etoit pas assurément at-
tirées par sa mauvaise conduite ; j'en suis
convaincu non seulement par la connois-
sance que nous avons depuis long-temps
dans nôtre Maison de sa sagesse, mais
encore par les informations exactes que
j'ai eu soin de faire, pour sçavoir au vrai
s'il avoit merité les indignes & malins
traitemens qu'on lui avoit faits. Tout a
été parfaitement éclairci, & cet éclair-
cissement a produit sa justification. Voi-
cien abrégé comme la chose s'est passée :
je n'en donnerai pas le détail, parce
qu'il seroit trop odieux & qu'il n'est
point du tout necessaire pour ce que j'ai
à vous dire. Dans une Auberge où il
étoit allé quêter, se trouverent quatre
personnes assez connuës (je me donnerai
bien garde de les nommer : la charité
me le deffend, car leur honneur en souf-
friroit.) Ces gens retinrent ce pauvre
Frere, partie par violence, partie sous
divers prétextes jusqu'à la nuit. Enfin
leurs procedez lui ayant fait connoître,
qu'ils ne demandoient qu'à se divertir
de lui & de sa profession, il fit tous ses
efforts pour s'échaper de leurs mains,
& il n'en pût venir à bout, que quand
la nuit fut fort avancée. Vous jugez bien

„ quel fut son embarras, quand il se „ vit à une heure si indüe hors de son „ Couvent, & même si éloigné, que pour „ y arriver, il étoit obligé de traverser, „ toute la ville. La crainte d'être surpris „ à une telle heure, & ainsi de déshono- „ rer son habit, lui donna une si gran- „ de inquietude, qu'il fut sur le point de „ le quitter, plûtôt que de faire un affront „ en sa personne à tout son Ordre. Cette „ délicatesse vous paroîtra peut-être ou- „ trée; mais nous autres Religieux qui „ avons pour un principe essentiel à nôtre „ état, de ne jamais mal édifier, ne la trou- „ vons pas tout-à-fait condamnable; Je „ ne voudrois pourtant pas la conseiller; „ aussi aurois-je bien de la peine à la re- „ garder comme une faute digne d'une se- „ vere punition. Quoi qu'il en soit, notre „ Frere étant dans cet embarras, trouva „ à quelques pas de la maison d'où il „ s'étoit échappé, Bibambos couché par „ terre dans la rue le long d'une porte; il „ crut d'abord qu'il étoit sans vie; mais „ s'en étant approché, il connut qu'il „ étoit enseveli dans un profond sommeil, „ causé par le vin pris à l'excès, & qu'ainsi „ il ne s'éveilleroit pas facilement. Alors „ la délicatesse dont je viens de par- „ ler, prit si bien le dessus dans son esprit, „ qu'il s'y rendit sans hésiter. J'avoüe que

ans ce qu'il fit, l'intention n'étoit pas oupable; mais il y avoit trop de hardiesse & d'indiscretion, pour soûtenir que 'action ne fût pas criminelle. Il change on habit contre celui de Bibambos, & insi il se trouve revêtu en Cavalier, & le aisse habillé en Moine. Naturellement n sera porté à demander comment il 'est pû faire que ce Religieux étant aussi sage que je l'assûre, ait pû se résoudre à hazarder ces deux sortes de métamorphoses: comment il a pû avoir le ems d'en venir à bout, sans être surpris sur le fait par quelque passant, ou du noins comment il a pû ne le pas craindre; comment il pouvoit s'imaginer que cette action tourneroit à bien; ce qu'il prétendoit faire après s'être ainsi déguisé? Je n'ai point d'autre réponse à faire aux quatre premieres questions, sinon qu'il changea veritablement son habit contre celui d'un Cavalier, sans faire aucune attention sur les consequences; qu'il crut n'avoir point tant à craindre de la confusion sous ce déguisement, que sous son propre habit; enfin qu'il n'y a pas grande raison dans cette démarche. Quant à la derniere question, il répondit qu'il avoit dessein de se retirer, en attendant le jour, chez un de ses parens, qui n'étoit pas éloigné du lieu où cette

„ belle ſcene s'étoit paſſée. Et en effet il
„ s'y retira, mais avant que de quitter Bi-
„ bambos, il heurta en Maître à la porte
„ où il étoit placé, afin qu'on l'enlevât.
„ Il faut juger de cette conduite, qu'il
„ agiſſoit bonnement, mais non-pas rai-
„ ſonnablement. Il en eſt convenu lui-mê-
„ me, quand on lui en a montré les in-
„ conveniens. Mais l'heureux effet que
„ cette bizarre avanture a produit ſur Bi-
„ bambos, lui ſert d'une eſpece de juſtifi-
„ cation, que l'on ne peut pourtant tirer
„ que d'un coup du Ciel qui s'eſt ſervi de
„ lui, comme d'un inſtrument fort peu pro-
„ pre à un tel ouvrage, à le conſiderer à la
„ rigueur. Il y a dans tout ceci du prodi-
„ gieux; & ainſi en vain feroit-on des rai-
„ ſonnemens pour y trouver des convenāces
„ Aprés que nôtre Frere eût heurté,
„ on ſortit de cette Maiſon, on enleva Bi-
„ bambos & on nous l'apporta, toujours
„ enſeveli dans un profond ſommeil. J'a-
„ bregé, comme vous voyez, cette hiſtoire:
„ car je paſſe ſous ſilence les plaiſanteries
„ que l'on fit ſur ce Moine prétendu que
„ l'on trouvoit dans un ſi indigne état; le
„ ſcandale que ce ſpectacle donna à ceux
„ qui en furent témoins; les mauvais ju-
„ gemens qu'ils porterent de tous les Re-
„ ligieux, à cauſe qu'ils croyoient en avoir
„ trouvé un qui ne meritoit que du mépris

& de l'indignation. Vous sçavez l'usage " ordinaire d'un certain monde à nôtre é- " gard, quand il s'agit de juger de nous, c'est " à-dire, avec quel empressement il se saisit " de la moindre occasion qui se presente, " où il croit trouver de quoi censurer " nôtre conduite ; vous en pensez du moins " autant là-dessus que je pourrois vous en " dire. Je reviens à Bibambos. Quand il " arriva, le Frere qui le reçût, le prit, sans " en douter, pour le Frere qui nous man- " quoit, & dont nous avions été fort en " peine ; il le fit porter sans l'examiner, & " sans même le regarder au visage, dans " la chambre & sur le lit de celui-cy, où " on le laissa On me rendit compte sur le " champ de son arrivée & de l'état in- " digne où il étoit. Je dis à celui qui me fit " ce raport, qu'on le laissât cuver son vin " pendant le reste de la nuit, & que je ver- " rois ensuite ce qu'il seroit à propos de " faire. On ne peut pas être plus mortifié " que je l'étois de cette avanture : tant à " cause du scandale quelle avoit causé, que " pour le chagrin que je ressentois d'apren- " dre que je m'étois si long-temps trompé " dans la bonne opinion que j'avois de ce " Frere. Le matin je me transportai dans " cette chambre avec deux de nos Peres, " bien resolu de lui faire une remontrance " severe, & de l'accompagner de la pu- "

„ nition que meritoit son crime. Quel f
„ nôtre étonnement, quand au lieu d
„ celui que nous nous attendions de tro
„ ver, un homme que nous n'avions ja
„ mais vû, se présenta à nos yeux, &
„ nous demanda ce que signifioit cette
„ Comedie & pour qui nous le prenions!
„ Et vous même, lui répondis-je, qui
„ êtes-vous, & que prétendez-vous fai-
„ re ici? Il nous regarda & nous le re-
„ gardâmes aussi quelque tems, sans rien
„ dire. Etes-vous Religieux; lui repar-
„ tis-je, Etes-vous du monde? Etes-
„ vous un voleur? Est-ce un personnage
„ de plaisant que vous ayez résolu de
„ représenter? Tel que vous soyez, vous
„ risquez de joüer un rôle trés-mauvais
„ pour vous. Mon pere, répliqua-t-il,
„ je sçai bien qui je suis; mais je ne
„ comprens pas comment je suis devenu
„ Moine depuis hier, & par quelle ma-
„ chine on m'a transporté ici: je le sçai
„ si peu, que je commence de douter si
„ je suis éveillé. Je dois assûrément, &
„ je vais achever mon somme: là-des-
„ sus il se coucha sur le lit & tourna
„ la tête du côté de la muraille, comme
„ s'il avoit voulu veritablement dormir
„ Allons, dis-je aux Peres qui étoient
„ avec moi, ceci passe la raillerie, c
„ veut nous insulter, mettons y ordre

e sortis ensuite, & nôtre homme n'en
fut pas plus ému. Je me trouvai fort
embarrassé : car je ne sçavois que juger
de ce nouvel Hôte. En attendant que
je prisse quelque résolution, je donnai
ordre à deux Freres d'aller dans sa chambre, de le garder à vûë, & de ne point
permettre qu'il nous échappât, sans
que nous sçûssions qui il étoit, & pourquoi on l'avoit apporté chez nous.
Aprés cette précaution, j'assemblai les
principaux de nos Religieux, pour
prendre conseil sur ce que j'avois à faire. Les sentimens furent partagez.
Quelques uns vouloient, que sans autre
examen, nous procedassions au châtiment que merite un Religieux tombé
dans une faute considerable. S'il est
veritablement Religieux, on ne lui fera
point d'injustice, disoient-ils : s'il ne
l'est pas, on ne lui en fera pas nonplus ; puisque voulant rire à nos dépens, il n'y aura pas de mal non-plus
de le faire pleurer aux siens. Les autres
furent d'avis, qu'il ne falloit pas se presser
d'employer la violence, parce qu'en
étant les maîtres, nous pourrions
nous en servir dans quelques jours,
aussi-bien qu'alors, si elle nous sembloit
absolument nécessaire. Ce parti me parut le plus raisonnable, & ce fut celui

„ que je pris. Dans le temps que nous raiſonnions ſur cette avanture extraordinaire, on m'apporta une Lettre du bon „ Frére Quêteur que nous étoyons perdu, „ par laquelle il me prioit inſtâment de „ lui envoyer un habit, & de le confier au „ porteur de cette Lettre. Sur les réponſes qu'il donna à quelques queſtions que „ je lui fis, je connus en gros ce qui étoit „ arrivé à ce Frere, & de-là je jugeai que „ nôtre Moine inconnu y avoit beaucoup „ de part. Mais parce que je ne ſçavois „ pas encore le détail de cet évenement, „ je n'en pûs en déveloper entierement le „ myſtere. Je fis donner l'habit que l'on „ me demandoit: & une heure aprés, nôtre Frere arriva ſuivi du même homme „ qui avoit apporté ſa lettre, & qui étoit „ chargé ſous ſon Manteau d'un habit de „ Cavalier, fort propre, avec un chapeau, „ une perruque, & quelques autres aſſortimens d'uſage pour habiller un homme du monde. Il falloit voir comment „ ce Frere étoit entouré de nous tous, „ & avec quel empreſſement chacun le „ queſtionnoit. Comme nous ne ſommes pas accoûtumez aux ſpectacles, „ nos jeunes Peres joüiſſoient avec plaiſir de celui-ci. Enfin, nous apprîmes, „ à n'en point douter, que l'homme dont „ nous étions ſi embaraſſez, étoit le

maître

maître de l'habit qu'on nous montroit, «
& qu'il n'étoit par conséquent, pas si «
coupable qu'il nous paroissoit. Je me «
sçûs bon gré de n'en être pas venu à la «
violence que quelques-uns m'avoient «
conseillée. Après avoir pris tous les «
éclaircissemens que me pût donner le «
Frere Quêteur sur cette avanture, j'en- «
voyai sçavoir dans quel état étoit nôtre «
Confrere prétendu. On me rapporta «
qu'il raisonnoit & plaisantoit avec ceux «
que je lui avois laissé pour lui tenir com- «
pagnie; & on m'ajoûta que ses plaisan- «
teries ne rouloient que sur la situation «
où il se trouvoit, mais qu'il n'y mêloit «
rien dont nous eussions sujet de nous «
plaindre: qu'au contraire, il gardoit «
tous les ménagemens possibles, pour ne «
rien faire paroître dans sa conduite, qui «
donnât lieu de soupçonner, qu'il fût «
homme à passer les bornes du respect «
qu'il devoit, & à la Maison & à ceux «
qui y demeuroient. Ce rapport m'étant «
fait, je trouvai à propos de l'aller voir: «
je pris avec moi deux de nos Peres, & «
le Frere Quêteur chargé de l'habit qu'il «
avoit fait apporter avec lui. «

CHAPITRE V.

Suite de l'aventure extraordinaire arrivée à un Petit Maître. Histoire d'un jeune Religieux.

DAns le tems que le Pere Mononte achevoit les dernieres paroles qu'on vient de lire, on entendit un grand bruit dans la ruë à la porte de Frianne ; elle mit la tête à la fenêtre, & fut fort surprise de voir plusieurs Archers qui menaçoient d'enfoncer la porte si on ne l'ouvroit. Elle fut si saisie de frayeur, qu'à peine eut elle assez de force, pour ordonner qu'on l'ouvrît, afin d'éviter cette violence. Le Révérend Pere ne fut pas moins émû qu'elle ; & assurément tout homme comme lui, étant dans une telle maison, l'auroit été pour moins. La porte ayant été ouverte, ces Satellites s'emparerent de toutes les autres portes & de tous les appartemens, afin que personne n'en pût sortir, sans qu'ils vissent auparavant, si ceux qui voudroient s'échaper, n'étoient point du nombre des criminels qu'ils cherchoient. Ces prétendus criminels étoient Frianne, sa tante & tous ses domestiques. Le Commandant ayant pris toutes ses mesures,

pour réussir dans la commission qu'on lui avoit donnée, s'adressa à Frianne, & lui dit, qu'il avoit ordre de se saisir d'elle & de tous les gens qui lui appartenoient, pour les mettre en lieu de sûreté, jusqu'à ce qu'elle eût rendu compte de Bibambos, dont on n'avoit point entendu parler depuis la derniere visite qu'il lui avoit renduë, & qu'ainsi il falloit qu'elle le representât, ou qu'elle apprît à ses parens ce qu'il étoit devenu. A cette requisition, Mononte & Frianne reprirent leurs esprits, & se rétablirent dans leur tranquilité. « Monsieur, répondit Frianne à cet Officier, il y a une heure que j'aurois été « fort embarrassée pour vous répondre sur « la demande que vous me faites, puisque « je n'en sçavois pas plus que vous. Mais « à present vous allez avoir une entiere sa- « tisfaction : ce ne sera pas de moi, le Ré- « vérend Pere sçaura bien mieux vous con- « tenter sur ce que vôtre curiosité recher- « che : interrogez-le, il n'y a personne qui « sache mieux que lui l'avanture de Bi- « bambos. „ Mononte raconta ce qu'il convenoit que ce Commandant apprît, c'est-à-dire, que Bibambos avoit pris le parti de quitter le monde, de se retirer dans son Convent, & qu'incessamment il alloit embrasser l'état Religieux. L'Officier, après avoir entendu tout ce que ce Pere jugea à

propos de lui dire, laissa par précaution, selon les devoirs de son métier, ses Archers chez Frianne, & alla rendre compte de ce qu'il avoit appris, à ceux qui y prenant le plus d'interêt, l'avoient chargé de se rendre maître de la maison de Frianne, & de toutes les personnes qui y demeuroient. En attendant son retour, le Pere Mononte continua son recit de cette sorte.

„ Quand nous arrivâmes dans la chambre de Bibambos, & qu'il vit son habit: „ Hé quoi! dit-il, mon Révérend Pere, voila mon habit! dites-moi, un „ peu, je vous prie, qui vous a chargé de „ me faire cette restitution. Est-ce par repentir qu'on me la fait? ou bien, est-ce „ qu'on l'estime beaucoup moins que ce„ lui-ci (il parloit de son habit Religieux) „ qu'on m'a donné en sa place? J'allois „ lui répondre, mais j'en fus empêché „ par un de nos jeunes Peres, que la cu„ riosité avoit attiré à nôtre suite, sans „ que je le sçusse, qui aussi-tôt qu'il l'eût „ vû, se jetta à son cou, & l'embrassant „ étroitement, s'écria: hé c'est toi, mon „ cher ami! quel plaisir de te retrouver „ ici & de t'embrasser sous un même ha„ bit que le mien! croi-moi, ne le change „ point, tu ne peux mieux faire, que de „ le porter le reste de tes jours, si tu aimes „ le véritable repos, Bibambos lui rendit

careſſes pour careſſes, & témoigna une «
tres-ſenſible joye de le voir, mais il ne «
répondit rien préciſément au conſeil «
qu'il lui donnoit. Ce jeune Religieux «
étant dans le monde, avoit été un de ſes «
plus intimes amis : leur bourſe & leurs «
plaiſirs étoient communs, ils ſe con- «
fioient réciproquement les plus ſecrets «
mouvemens de leur cœur, & avoient «
un tres-fort attachement l'un pour l'au- «
tre. Après leurs embraſſades, je parlai à «
Bibambos & lui racontai par quel ha- «
zard il ſe trouvoit chez nous. Il écouta «
avec beaucoup d'attention le recit que je «
lui en fis, ne déclama point du tout con- «
tre le Frere Quêteur : au contraire, il «
prit ſon parti ſur la condamnation que «
je portois de ſa conduite à cet égard. «
Comme il me parût, qu'il ſouhaitoit «
conferer avec ſon ami, nous le quittâ- «
mes pour les laiſſer en liberté ; ce que je «
fis d'autant plus volontiers, que je me «
mis dans l'eſprit, que le zéle de nôtre «
jeune Religieux, joint avec l'amitié qui «
étoit entr'eux deux, pourroit peut-être «
produire quelque bon effet. Je ne me «
trompai pas : car le même jour celui-ci «
m'apprit, que ſon ami avoit pris réſo- «
lution d'eſſayer pendant quelque tems de «
nôtre Regle, qu'il vouloit auſſi en por- «
ter l'habit pendant cet eſſai, & qu'il l'a- «

„ voit prié de faire serrer le sien ailleurs „ que dans sa chambre. Je tâchai de faire „ usage de cette premiere disposition : je le „ vis souvent & l'entretins selon les vûës „ que j'avois sur lui. A chaque visite je „ trouvois qu'il se fortifioit dans ce que „ nous souhaitions. Nôtre jeune Reli- „ gieux ne le laissa point se refroidir. Mais „ comme il ne vouloit pas que son ami „ hazardât une telle démarche, il prit soin „ de lui montrer l'état Religieux par ses „ peines, aussi-bien que par ses douceurs, „ afin que s'il s'y engageoit, il ne pût pas „ dire qu'on l'avoit trompé. En quoi je „ loüai beaucoup la prudence de son zéle, „ la droiture de son intention, & la bonne „ foi de son amitié. Enfin, après que Bi- „ bambos eût bien connu tous les devoirs „ de la profession Religieuse, bien con- „ sulté son cœur, bien sondé ses forces, „ il me vint trouver, se jetta à mes pieds „ fondant en larmes, mais larmes de pieté, „ larmes d'ardens desirs de son salut, lar- „ mes de componction, larmes de douleur „ pour ses égaremens, il me pria de le re- „ cevoir au nombre des Religieux de nô- „ tre Ordre, protestant qu'il ne quitteroit „ point mes genoux, à moins que je ne lui „ fisse esperer, que je voudrois bien lui „ accorder cette grace. Faites réfléxion, „ je vous supplie, mon Révérend Pere,

ajoûta-t'il, que je suis dans un âge assez « avancé, pour bien connoître ce que j'en- « treprends, pour prendre une résolution « durable; qu'il n'y a dans mon dessein, « ni emportement d'une jeunesse étourdie, « ni dépit pour quelque desastre qui me soit « arrivé dans le monde, ni ignorance de ce « que je choisis & de ce que je quitte, ni « instigation artificieuse pour m'engager « à prendre ce parti; mais que je le prens « avec mûre déliberation, avec une plei- « ne connoissance des obligations que je « m'impose, avec une liberté entiere de « ma volonté & de mes actions; & que « même l'avanture étrange qui m'a con- « duit ici, semble être un prodige fait ex- « près, pour me retirer de tant de dangers « où j'allois me perdre; & m'attacher « pour le reste de ma vie dans un lieu, où « je puisse sûrement faire mon salut. Que « de larmes de joye je répandis à la vûë « d'un changement si heureux! je lui don- « nai l'esperance qu'il demandoit. Je ne « m'en suis point repenti; car il a persisté « si constamment dans la résolution qu'il « a prise de rompre entierement avec le « monde & de se donner à Dieu, parmi « nous, qu'enfin je n'ai pû refuser de con- « sentir, qu'il prendroit nôtre Habit le « premier jour du mois où nous allons « entrer. «

Le pere Mononte s'étendit beaucoup sur la vocation de Bibambos ; & à propos de cette vocation & du trouble que l'arrivée des Archers avoit causé à Frianne, il raisonna judicieusement, & dit d'excellentes choses, pour lui montrer à combien de traverses on est exposé, quand on s'abandonne trop au monde, & combien de douceurs on goûte quand on l'a quitté sans retour. L'occasion étoit favorable, pour la toucher, aussi fut-elle assez touchée, pour prier ce Pere de la venir voir quelquefois, & de lui permettre de lui rendre quelques visites. Il le lui promit & lui tint parole.

Cependant l'Officier arriva, renvoya ses Archers, demanda excuse à Frianne de la part de ceux qui l'avoient envoyé, & témoigna aussi de leur part au Pere Mononte, qu'ils le supplioient instamment de vouloir bien prendre la peine de les venir trouver, ou de leur marquer le tems auquel ils pourroient l'aller trouver eux-mêmes. Il y alla sans differer, avec cet Officier, & les instruisit de tout ce qui regardoit la vocation de Bibambos. Il est étonnant, dira-t'on peut-être, qu'ils ignorassent sa retraite, puisque l'on a rapporté ci-devant, qu'un des parens de Bibambos avoit appris à Frianne, qu'il s'étoit retiré dans un Convent. Mes memoires répondent à cette réfléxion, en faisant remarquer, que ce pa-

rent ne voyoit point ceux-ci ; parce qu'il étoit en procès avec eux, & que la raison pourquoi cette nouvelle étoit plûtôt venuë à lui qu'aux autres, c'est qu'il connoissoit un des Religieux du Convent du Pere Mononte, qui lui avoit fait cette confidence, sans pourtant lui dire, que ce fût dans ce Convent, voulant du moins être fidelle à garder la moitié du secret.

Bibambos prit donc en effet l'Habit le premier jour du mois suivant. Il fit avertir tout ce qu'il avoit d'amis & de parens pour assister à cette cérémonie ; & cela, afin, disoit-il, d'édifier par sa conversion, ceux qu'il avoit scandalisez par sa mauvaise conduite. Il s'y trouva un nombre prodigieux de personnes de toutes sortes d'états & de professions de l'un & l'autre sexe. Frianne en fut du nombre. Tout ce cérémonial étant fini, & tout le monde s'étant retiré, Frianne après avoir prié dans l'Eglise pendant quelque tems où elle étoit restée seule, elle demanda à parler au Pere Mononte; il vint, & ils eurent ensemble une longue conférence, où elle lui marqua, qu'elle étoit absolument dans le dessein de réformer insensiblement sa vie; mais, lui dit-elle, j'ai pour cela extrê« mement besoin de vôtre secours. Com« me je ne me sens pas assez forte, pour « rompre entierement avec le monde, don«

„ nez-moi, je vous prie, des avis qui me
„ soûtiennent dans ma foiblesse, & qui
„ me fassent enfin arriver au terme de per-
„ fection où je tends de bonne foi, & où
„ je tâcherai de me tenir constamment &
„ d'y mourir, si je suis assez heureuse pour
„ y arriver. Il lui promit ce qu'elle sou-
haittoit, & le lui accorda dans la suite
avec tant de succès, que quoi qu'elle ne
fût pas entierement retirée du monde, elle
s'y gouvernoit avec tant de sagesse, qu'elle
n'y goûtoit de ses plaisirs, qu'autant que
la nécessité l'exigeoit, & que la Régula-
rité lui en donnoit la permission. Ce Pere
par une prudence dont peu de gens con-
noissent la proprieté, & sçavent encore
moins se servir, ne voulut pas entrepren-
dre d'exiger d'elle de ces ruptures outrées,
de ces détachemens éclatans, dont sou-
vent on n'a pas la force de soûtenir con-
stamment la violence. Mais il la mena pié
à pié au but où elle tendoit : il lui fit, pour
ainsi dire, découdre ses habitudes condam-
nables. Il sembloit qu'il vouloit qu'elle
changeât, sans qu'elle s'en apperçût. Voi-
la donc Bibambos, de petit Maître étour-
di, devenu sage Religieux. Voila Frian-
ne, de fille mondaine, devenuë fille reti-
rée du monde dans le monde même.

Voila de grands changemens ! ils doi-
vent assurément surprendre : mais en voi-

ci un autre, qui sans doute, surprendra davantage. Comme le Pere Mononte alloit voir de tems en tems Frianne, afin de continuer de la conduire dans le bon chemin qu'il lui avoit fait prendre. Un jour qu'il avoit dessein de lui faire une visite, il prit pour son compagnon le jeune Religieux, dont nous avons parlé, comme de celui qui avoit en quelque maniere commencé la conversion de Bibambos. Frianne, quoique d'une conduite fort réguliere, quoique fort modeste dans ses manieres, quoique très-éloignée de se donner ces airs de coqueterie où elle étoit des plus habiles par le long usage qu'elle en avoit fait, ne laissoit pas d'être toûjours aimable. Sa modestie & sa sagesse, bien loin de rien gâter à cet égard, ajoûtoient de nouveaux charmes à sa beauté : de sorte qu'en même tems qu'elle étoit aimée, on convenoit qu'elle méritoit véritablement de l'être : & ce fut le sentiment du jeune Religieux (nommons-le le Pere Philan) en un mot, ce pauvre Pere devint passionné pour Frianne; son Superieur qui étoit bien éloigné de l'imaginer, le menoit toûjours avec lui, quand il alloit chez elle & ailleurs, parce qu'il le consideroit particulierement, tant pour sa famille avec laquelle il avoit de très-grandes liaisons d'amitié, que pour ses qualitez personnelles, dont il avoit lieu

d'être fort content. Frianne ne soupçonnoit rien non plus de cette passion qu'elle avoit fait naître. Mononte étant tombé dans une infirmité qui l'empêcha de sortir pendant quelque tems, & recevant souvent des lettres de Frianne, où elle lui demandoit des avis, chargeoit Philan de ses réponses, pour les lui porter, & l'instruisoit même de ce qu'il devoit lui ajoûter de sa part, pour suppléer à ce qu'il ne pouvoit lui écrire qu'avec beaucoup d'étenduë; parce qu'il n'étoit pas alors en état de le faire. Ces confidences ne s'étendoient, comme on doit croire, qu'autant que la loi du secret le permettoit. Quelle joye pour cet amant! Pendant qu'il parloit pour s'acquitter des ordres de son Superieur, ses yeux parloient bien un autre langage. Frianne ne fut pas long-tems sans connoître ce qu'ils vouloient lui dire. Elle étoit trop habile sur cette matiere, pour l'ignorer. Elle ne voulut pourtant pas paroître deviner ce qu'on vouloit lui faire entendre. Elle le laissa parler ce langage muet tant qu'il voulut, fondée sur ce principe, qu'il ne faut pas qu'une fille sage paroisse deviner facilement, quand il s'agit d'amour. Comme il desiroit ardemment se faire comprendre, à quelque prix que ce fût, il prit le parti de déclarer ouvertement ce qu'il sentoit. Il sçavoit que Frian-

ne n'avoit pas toûjours été aussi sage qu'elle étoit alors ; cette idée lui faisoit esperer que peut-être sa sagesse se raviseroit en sa faveur. « Si je ne profite pas, disoit-il en lui-même, des occasions dont je joüis « à present, où les entretiens particuliers « que j'ai avec Frianne, me donnent toute « la liberté nécessaire, pour faire ma dé- « claration, mon Superieur gueri, je n'au- « rai plus cet avantage, & ainsi il faut que « je me presse. „ Il devoit ajoûter ; car je suis extrêmement pressé par mon amour. Il ne manqua pas, pour s'encourager, de rappeller dans son esprit ce qu'il avoit entendu dire autrefois si souvent dans le monde, quand il y étoit ; c'est que bien des femmes sages, selon elles, ou plûtôt selon qu'elles prétendent le paroître, donnent volontiers la préférence dans leurs cœurs par dessus tous les autres à des gens d'une certaine profession ; parce que ceux-ci étant obligez par plusieurs raisons d'être discrets, elles risquent moins pour l'honneur de leur réputation, & en conservent mieux les apparences. Il fit plusieurs autres raisonnemens qui lui paroissoient les meilleurs du monde pour autoriser son imprudence. Que Bibambos auroit été surpris, s'il avoit sçû ce qui se passoit dans le cœur de cet ami qui lui avoit parlé avec tant d'édification, qui lui avoit prêché de si belles

moralitez ! Je suis surpris moi-même comment il n'en eut point quelque soupçon ; car ce jeune Moine lui donnoit continuellement occasion de parler de Frianne, & montroit une curiosité fort pressante de s'instruire de ce qui la regardoit ; ce qui devoit assurément le rendre suspect. Quoi qu'il en soit, Bibambos ne se douta de rien. Nôtre Pere Philan voyant donc que la guerison de Mononte s'approchoit, s'ouvrir entierement à Frianne sur sa passion. Je vais mettre le dialogue qu'il y eut entre lui & elle, & où il fit sa déclaration, sans en retrancher un seul mot ; car je croirois lui faire tort, si je ne le rapportois pas tel que je le trouve dans mes Memoires. Après qu'il se fut acquité de ce qu'il avoit ordre de lui dire de la part de son Superieur, il commença d'enfiler ce qui le regardoit lui-même, en cette maniere.

Philan. C'est avec plaisir, Madame, que je m'acquite de toutes les commissions que nôtre Révérend Pere me donne auprès de vous.

Frianne. Je n'en doute pas, mon Pere ; vous sçavez qu'elles ne tendent qu'à me conduire à la perfection ; & ainsi il n'en faut pas davantage pour vous y engager. Vôtre charité est trop grande, pour ne vous en pas faire un plaisir.

Philan. Je vous l'avoüe, il faut que ma

charité soit excessive, pour m'acquiter avec tant d'exactitude & d'empressement de telles commissions.

Frianne. Quoi ! mon Pere, il semble que vous vous en repentiez, & que vous vous fassiez violence, pour me rendre ce bon office. Est-ce que vous me croyez indigne de ces bontez ? est-ce que vous ne trouvez en moi aucune disposition pour en profiter ?

Philan. Helas ! vous n'en profiterez peut-être que trop pour mon repos.

Frianne. Que me dites-vous là, mon Pere ? vous m'embarrassez extrêmement. Pour me parler de la sorte, il faut que vous soupçonniez qu'on me trompe. Il faut que vous ayez connu que le Pere Mononte ne me conduit pas dans la bonne voye, & que connoissant cette tromperie, vous en souffriez en vûë de mon interest. Expliquez-vous, je vous prie ; si vous me montrez en effet qu'il me séduit, je romprai avec lui, plûtôt que de me mettre en danger de me perdre.

Philan. Que je m'explique, Madame ! Quel commandement vous me faites ! l'oserois-je, après ce que vous venez de dire ? le motif qui vous feroit rompre avec nôtre Révérend Pere, me ferme la bouche ; non, je ne m'expliquerai point, je hazarderois trop.

Frianne. Si vous craignez que je lui déclare l'avis que vous m'aurez donné, vous vous trompez. A Dieu ne plaise, que pour un service si considérable que vous m'aurez rendu, j'aille pour toute reconnoissance vous broüiller avec vôtre Superieur, & vous attirer peut-être de mauvaises affaires, dont vous pourriez souffrir tout le reste de vôtre vie. Comptez sur ma discretion; je sçai parfaitement garder un secret, confiez-vous en moi; je vous donne ma parole que je ne lui ferai rien connoître, par quelque maniere que ce soit, de ce que vous m'aurez appris; & cette parole que je vous donne, tenez-la pour inviolable.

Philan. Puis-je en effet compter, que quelque chose que je vous dise, vous n'en ferez part à personne?

Frianne. Oüi, fiez-vous à moi. Je vous proteste que je ne vous tromperai point.

Philan. Promettez-moi donc encore, je vous supplie, que ce que j'ai dessein de vous apprendre n'attirera point vôtre indignation contre moi.

Frianne. Voila bien des précautions! je vous avoüe que je commence d'hésiter à vous promettre... quelque chose que vous ayez à me dire, je prends le parti de n'en vouloir rien sçavoir.

Philan. Ah! cruelle! vous ne l'ignorez

pas, quoi que je ne vous le dise point; car vous le devinez, vôtre mérite vous l'apprend.

Frianne. Helas! mon pauvre Pere, je croi que vous pensez être encore dans le monde revêtu en Cavalier. Je viens de vous dire que je ne vous tromperois point. Je vais vous prouver à present combien je suis éloignée d'en avoir le dessein. Je ne veux donc point vous marquer que je ne comprenne pas vos discours ambigus, le langage de vos yeux, les minauderies de vos manieres. Je vous déclare que tout cela me persuade que vous m'aimez; ou pour vous parler encore plus clairement, que vous êtes amoureux de moi. Qu'en dites-vous? n'ai-je pas bien deviné? Avoüez que voila bien de la peine épargnée pour vous.

Philan. Oüi, je vous aime, je vous respecte, je vous honore; je vous aime, encore une fois, je vous aimerai toute ma vie, & je n'aimerai jamais que vous. Puisque vous l'avez pénétré, avoüez donc aussi que c'est parce que vous sçavez qu'on ne peut vous voir sans vous aimer. Dites ce que vous voulez que je fasse pour vous en donner des preuves incontestables. Ordonnez, commandez.

Frianne. Puisque vous le voulez, je vous ordonne & commande de ne me tenir

jamais de tels discours ; de ne point perdre de vûë les devoirs de vôtre Profession ; de ne donner jamais de mauvais exemples, vous qui devez vous étudier sur tout à bien édifier ; de vous ressouvenir des sages avis que vous avez donnez à Bibambos, & de les suivre du moins aussi exactement que lui ; de jetter les yeux sur vôtre Habit, qui est bien plus propre pour dégoûter de la galanterie, que pour l'inspirer ; de faire réfléxion...

Philan. Ah ! si mon Habit vous fait peur, il ne tient à rien, quand je suis en vôtre presence. Je suis prest à le quitter dès à present pour vous plaire.

Frianne. Non, je n'ai point peur de vôtre Habit ; je ne suis effrayée que de ce qu'il cache, je veux dire, d'un esprit qui se dérange, d'un cœur qui se dérégle.

Philan. Est-ce se déranger, est-ce se dérégler, que d'aimer ce qui est véritablement aimable ?

Frianne. Puisque l'arrangement, puisque la régle consiste à aimer ce qui est véritablement aimable, est-ce moi qui le suis ? Le publieriez-vous ? le prêcheriez-vous ? j'en prends vôtre conscience à témoin : je vous renvoye aux instructions, aux conseils que vous donnez tous les jours. Avez-vous oublié la Religion que nous professons vous & moi ? Avez-vous

oublié celle que vous & ceux de vôtre Etat professez en particulier ?

Philan. Quel desespoir pour un amant, de trouver un prédicateur dans ce qu'il aime ! .

Friamt. Si vous aimez celui qui est véritablement aimable, ne devez-vous pas être accoûtumé de trouver un prédicateur dans l'objet de vôtre amour ? Rappelez dans vôtre esprit ce qu'il vous prêche, & ce qu'on vous prêche de sa part.

Philan. En vain me faites-vous tant de remontrances. Devenez moins aimable, & je deviendrai moins criminel, si c'est l'être véritablement, que de vous aimer.

Friamt. Je travaillerai à me rendre toûjours sage de plus en plus ; voila ce que j'ai dessein de devenir. Et ainsi, au lieu qu'à present je vous traite avec douceur, quoi que vous me teniez des discours qui devroient m'engager à vous traiter indignement : quand ma sagesse sera devenuë plus grande, si vous continuez de me les tenir, craignez que je ne garde plus avec vous aucun ménagement. Je vous ai promis de taire ce que vous me diriez aujourd'hui, je le tairai. Mais comme je ne me suis pas engagée au même silence pour les jours suivans ; si vous me parlez encore aussi mal-à-propos, je parlerai à mon tour de telle sorte, qu'on vous forcera de vous taire.

Philan. Si vous me perdez, que m'importe ? en vous perdant, je ne me soucie plus de me conserver.

Frianne. Si vous vous perdez, je vous proteste que ce ne sera pas avec moi.

Philan. Oh habit ! oh état ! oh engagement ! que je te ...

Frianne. Mon Pere, je vois que vous vous égarez, finissons, je vous prie, cette conversation ; je me trouve coupable de vous avoir trop écouté. Mal-à-propos une fille sage raisonne-t'elle avec un homme qui lui parle d'amour ; & encore plus mal-à-própos quand c'est avec un homme de vôtre sorte.

Philan. Permettez-moi du moins ...

Frianne. Je vous permets seulement de sortir ; je vous en prie même instamment, & ne m'engagez pas à vous y forcer.

Philan. Je sors. Du moins, Madame, souffrez que je revienne, si l'on m'envoye.

Frianne. Revenez, à la bonne heure, si vôtre esprit est tel que vôtre habit demande qu'il soit : sans cela, refusez absolument toutes les commissions qui exigeront que vous veniez chez moi. Gardez plûtôt la solitude ; c'est ce qui vous convient le mieux.

Philan s'en retourna dans son Convent, méditant differens projets pour venir à bout de son dessein. Comme il ne s'agit

point icy de rapporter tout le détail de son histoire, je vais dire seulement pour l'abreger, que la tête lui tourna de telle sorte, qu'il resolut, à quelque prix que ce fût, de gagner le cœur de Frianne. Elle s'en douta; car elle sçavoit par expérience que les meilleurs raisonnemens, que les plus judicieuses remontrances, que les plus sages conseils produisent rarement sur les gens nouvellement & ardemment passionnez les effets qu'on en attend, ou qu'on en souhaite. Elle ne doutoit pas qu'il ne fît naître auprès de son Superieur quelque occasion pour revenir bien-tôt chez elle. Elle s'attendoit encore que dans la premiere visite qu'il lui feroit, bien loin de modérer les expressions de sa passion, il la produiroit peut-être avec beaucoup plus d'excez qu'il ne venoit de faire; & cela parce que comme il prévoyoit que le Pere Mononte étant gueri, il ne lui seroit plus si facile d'en parler, il voudroit suppléer dans une seule visite à tout ce qu'il auroit souhaité dire & faire dans plusieurs autres. Si elle avoit pû lui parler en compagnie, elle n'auroit pas craint sa petulence: mais ce qu'il avoit à lui dire de la part de son Superieur ne pouvoit souffrir de témoins, & ainsi il falloit necessairement qu'elle n'admît personne avec lui. Ajoûtez à tout cela, que par consideration pour Mononte & son

Convent, elle vouloit éviter, autant qu'il dépendroit d'elle, d'éclater contre ce jeune Pere, de sorte que son desordre vint à la connoissance du public.

Il y avoit long-tems qu'on la pressoit d'aller passer quelques jours à la campagne. Les persécutions qu'elle s'attendoit de recevoir de Philan si elle restoit à la ville, la déterminerent à prendre le parti qu'on lui proposoit. Deux jours après elle partit. Philan ayant sçû & son départ, & le lieu où elle étoit allée, prit aussi son parti, mais parti digne d'un homme que la passion aveugloit, & dont elle avoit précipité l'esprit dans l'extravagance. Il prit si bien ses mesures, aux dépens du Procureur de la maison & de quelques autres qui avoient de l'argent, que dans l'espace de huit jours il se fit sans scrupule une somme considérable, disposa tout ce qui étoit necessaire pour sortir de son Convent déguisé en Cavalier, en sortit sur le soir dans ce déguisement sans qu'il fût reconnu, & alla loger dans une Auberge sous le nom du Comte de Brinor. Il y a, comme on voit, plusieurs circonstances dans cette conduite, sur lesquelles je passe legerement, parce que je croi qu'il suffit de dire le fait, sans s'étendre sur les moyens dont il se servit pour en venir à bout. Le lendemain il prit un valet, & alla se rendre avec lui dans

le Bourg où Frianne s'étoit retirée. En trois jours il fit connoissance avec quelques Bourgeois qui avoient des maisons de campagne dans ce païs : on le trouva si gracieux & si sociable, que chacun se l'arrachoit, pour ainsi dire, tant on prenoit de plaisir dans sa conversation & dans ses manieres. Le nom de Comte de Brinor qu'il s'étoit donné, servoit encore de relief aux belles qualitez qu'on remarquoit en lui, & ne contribuoit pas peu à faire desirer sa compagnie : enfin de l'un à l'autre, il parvint bien-tôt à connoître le maître & la maîtresse de la maison où demeuroit Frianne. On juge bien que c'étoit là où visoient tous ses manéges. La premiere fois qu'il y alla, elle étoit chez une Dame du voisinage, où elle passa toute la journée : quand elle fut de retour, c'étoit à qui lui vanteroit le merite du Comte de Brinor ; on ne finissoit point sur les éloges qu'on lui en faisoit ; sur tout on se récrioit sur sa sagesse & sur sa modestie, qui rendoient les agrémens de sa personne également charmans & respectables. En effet, il s'appliquoit sur tout à paroître sage, modeste, & même dévot ; l'idée qui lui étoit restée de la régularité de Frianne l'avoit engagé à prendre cette précaution, jugeant bien qu'il ne pourroit s'insinuer dans son esprit, & de là dans son cœur,

s'il prenoit une voye differente. Quant à la crainte d'être reconnu, il n'en avoit aucune; son déguisement le rassuroit si fort là-dessus, qu'il paroissoit aussi hardiment en public, que s'il n'avoit eu aucune mauvaise affaire sur son compte. Enfin on parla si avantageusement de lui à Frianne, qu'elle eut quelqu'envie de le voir. Elle ne fit pas même difficulté de la témoigner. On lui dit qu'il devoit venir dîner le lendemain dans la maison où elle étoit, & qu'ainsi elle auroit cette satisfaction. On avoit aussi prié à y dîner quelques personnes considerables du païs, qui ne manquerent pas de s'y trouver. Le prétendu Comte de Brinor s'y rendit aussi, tout le monde étant assemblé. On le reçût avec respect & avec plaisir. Frianne ne reconnut point du tout en lui le Pere Philan, tant il est vrai que les habits changent bien les gens. A la verité aussi, quand elle l'avoit vû Moine, comme il ne se passoit rien en elle qui la portât à faire grande attention sur lui, elle l'avoit si peu envisagé, qu'il ne lui pouvoit être resté qu'une tres-legere idée de sa physionomie; & cette idée ne pouvoit pas se retrouver dans le déguisement qu'il lui presentoit. Il rendit d'abord honnêtetez pour honnêtetez, sans paroître faire plus d'attention sur Frianne que sur les autres. J'ai oublié de remarquer, que

que pour déguiser le ton de sa voix, dont il se défioit fort, il affectoit de grasseyer; & s'en acquittoit assez bien. Cette affectation lui servoit même à ne point trop parler (ce qui avoit encore son mérite) parce que n'ayant pas l'habitude de parler gras, il auroit été en danger de revenir dans sa maniere de parler naturelle, s'il s'étoit jetté dans une trop grande profusion de paroles. Frianne trouva que sa presence ne démentoit point les éloges qu'on lui en avoit faits. Il lia souvent conversation avec elle en particulier, pendant que les autres joüoient, ou s'occupoient de quelques autres amusemens. Comme il connut, qu'il ne lui étoit pas indifferent, il parla d'amour & de mariage, n'ayant garde d'oublier celui-ci, de crainte de l'effaroucher; & en effet, il n'auroit point du tout été écouté, sans cet accompagnement. Elle ne le rebuta point; seulement elle lui remontra, que comme l'affaire étoit fort sérieuse, il étoit à propos qu'ils prissent du tems, pour se bien connoître l'un l'autre avant que de la décider. Il convint que cette proposition étoit raisonnable & l'accepta, lui representant pourtant qu'il n'avoit pas le tems de differer beaucoup, pour la raison qu'on va lire. Quoi qu'il paroisse qu'il n'y avoit que de l'extravagance dans le dessein

de ce pauvre homme ; en ce qu'il couroit continuellement risque d'être reconnu ; que son mariage ne pouvoit être valable ; qu'il ne devoit attendre qu'un châtiment affreux pour toute cette intrigue, si elle venoit à être découverte ; cependant il avoit assez bien arrangé son projet, pour se persuader qu'il n'avoit point à craindre ce châtiment. Voici de quelle maniere. Il dit à Frianne, que comme il n'étoit venu dans le Bourg où il l'avoit trouvée, que pour y passer quelques jours, parce qu'ayant reçû des lettres qui lui donnoient avis de la mort d'un oncle qu'il avoit dans une Ville d'Allemagne, [qu'il nomma] dont les richesses étoient immenses, & dont il étoit seul heritier, il lui importoit beaucoup de se rendre incessamment dans cette Ville, pour y recüeillir cette ample succession. Voila ce qu'il lui avoit fait accroire, & voici ce qu'il avoit intention de faire aussi-tôt qu'il eût été marié. Il seroit parti quelques jours après, pour aller en effet dans le lieu ; où il devoit trouver cette prétenduë succession, puis il auroit mandé à Frianne de vendre tous ses effets, afin de le venir trouver, & de s'établir dans un lieu d'où il ne pouvoit sortir de long-tems, sans se causer, auroit-il dit, un dommage considerable, attendu, qu'outre les grands biens, dont il étoit

paiſible poſſeſſeur, il y en avoit encore d'autres qui étoient ſujets à des diſcuſſions, qu'il ne pourroit terminer à ſon avantage, qu'autant qu'il ſeroit preſent. Quand Frianne auroit été arrivée, il ſe ſeroit ouvert franchement à elle, pour lui avoüer la tromperie, & l'aſſurer en même tems, qu'il n'y avoit été excité, que par la paſſion violente qu'il ſentoit pour elle; qu'il feroit pendant le reſte de ſes jours tous ſes efforts pour mériter de ſa part un amour réciproque, & pour réparer par ſa ſoûmiſſion, par ſa complaiſance & par ſon inviolable attachement, la ſupercherie qu'il lui avoit faite. Enfin il lui auroit ajoûté, que, comme il ne joüiroit point d'autre bien que de celui qu'elle lui avoit apporté (puis qu'il n'en avoit aucun de ſon côté) il n'en diſpoſeroit que ſelon qu'elle le jugeroit à propos, & qu'elle en ſeroit toûjours autant la maîtreſſe, que ſi elle n'avoit point de mari. Ce plan étoit aſſez bien dreſſé pour un homme comme lui, que l'amour aveugloit, & qui ſeul lui tenoit lieu de raiſon. Dans cette confeſſion qu'il lui auroit faite, il ſe ſeroit donné bien de garde de ſe déclarer pour Philan, parce que cette déclaration auroit produit pour lui un très-mauvais effet, puiſque Frianne regardant ſon mariage pour faux, elle n'auroit pas voulu reſter avec lui.

Elle ſongea ſérieuſement à l'épouſer. Il lui paroiſſoit ſi raiſonnable, qu'elle ſe perſuadoit ne pouvoir jamais faire un meilleur choix. Après la vie qu'elle avoit menée pendant ſa jeuneſſe, & dont le public étoit parfaitement inſtruit, elle ſe diſoit à elle-même, qu'un établiſſement pour le reſte de ſes jours avec un homme comme lui, aimable par tant d'endroits ſolides, étoit au delà de tout ce qu'elle pouvoit eſperer & prétendre. Elle s'en tint toutefois à la précaution qu'elle avoit réſolu de prendre & qu'elle lui avoit propoſée, je veux dire, à ſe donner encore quelque tems, afin qu'ils ſe pûſſent ſi bien connoître l'un & l'autre, que dans la ſuite ils n'euſſent pas lieu de ſe repentir de s'être unis enſemble d'un nœud qui ne ſe pouvoit rompre que par la perte de la vie. Nôtre Comte avoit beaucoup de peine à conſentir à cette précaution; il n'y réſiſta pourtant pas ouvertement, ſeulement il la pria d'abréger ce délay le plus qu'elle pourroit, à cauſe de la ſucceſſion qui le preſſoit de partir. Je laiſſe à penſer s'il ne l'aſſura pas bien des fois, que quant à lui, il n'avoit pas beſoin de tems, pour la bien connoître; que ſon cœur lui diſoit qu'il étoit uniquement fait pour elle, & qu'ainſi elle avoit toutes les qualitez neceſſaires pour le rendre heureux, &c. Tout

cela se sous-entend, & il seroit par conséquent inutile de le rapporter ici. Il fit tant d'instances, qu'il obtint, que son bonheur ne seroit differé tout au plus, que de dix jours.

Les visites qu'il lui rendoit, étoient si fréquentes, qu'on se douta ds ses intentions. Frianne en fit confidence à quelques-unes de ses meilleures amies, qui de leur côté lui en firent compliment, comme d'une bonne fortune qu'elle ne devoit pas laisser échaper.

Une après-dînée, qu'il étoit seul avec elle, & qu'il lui faisoit remarquer, qu'il ne restoit plus que trois jours des dix qu'elle lui avoit demandez avant que de conclure leur mariage, le Pere Mononte entra dans la chambre où ils conferoient. Frianne le reçût avec beaucoup de joye, & elle fut d'autant plus contente de cette visite, qu'elle l'avoit prié par une lettre, avec beaucoup d'instance de la venir voir incessamment pour le consulter sur son mariage. Mais il seroit difficile d'exprimer le trouble du Comte, quand il le vit. Comme il remarqua, que ce Pere s'étant assis, le regardoit avec beaucoup d'attention, & que même il songeoit bien plus à le considerer, qu'à ce qu'il disoit à Frianne; il dit à celle-ci, que comme elle avoit peut-être quelque chose de particulier à

dire à ce Pere, il jugeoit à propos de ne lui en pas ôter la liberté par sa presence. Après ces mots prononcez avec embarras, il se retira. Aussi-tôt qu'il fut parti, Mononte dit à Frianne avec beaucoup d'émotion : " qu'est-ce que cet homme là, Ma-
„ dame ? le connoissez-vous bien ? c'est,
„ lui répondit-elle, le Comte de Brinor,
„ celui qui me recherche en mariage, ainsi
„ que je vous l'ai mandé. Je vous ai prié
„ de venir ici, afin que vous le vissiez
„ avant que vous me donniez vôtre avis
„ sur ce que vous jugerez à propos que je
„ fasse dans cette conjoncture ; j'étois
„ dans une grande impatience de vous voir
„ pour cela ; car il me presse extrêmement
„ pour des raisons assez vrai-semblables
„ & que je vous dirai. De dix jours que
„ je l'ai prié de m'accorder avant que de
„ conclure, il y en a sept de passez. Vous
„ allez être sans doute, doublement éton-
„ née de ce que je vais vous apprendre,
„ repliqua Mononte. Nôtre Pere Philan
„ a disparu de chez nous presque aussi-tôt
„ que vous êtes partie pour venir ici ; assu-
„ rément ce n'étoit pas pour un bon des-
„ sein, puisqu'en disparoissant il a empor-
„ té une somme considerable d'argent ti-
„ rée par surprise de plusieurs endroits,
„ & dont apparemment il n'a pas dessein
„ de faire restitution. Quant à vôtre Com-

te de Brinor, j'ose vous assûrer, sans « craindre de faire un jugement téméraire, que c'est véritablement le Père Philan. Autre surprise de Frianne, qu'il seroit encore bien difficile d'exprimer. Après bien des considerations, elle convint qu'elle étoit persuadée qu'en effet son Comte de Brinor étoit Philan. Mononte n'en doutoit pas; mais il fut entierement confirmé dans son opinion, lorsqu'elle lui apprit la déclaration d'amour que Philan lui avoit faite avant son déguisement. Cependant, ajoûta-t'elle, comme il doit « venir souper aujourd'hui avec nous, & « que vous y serez, nous pourrons nous « éclaircir du fait à n'en point douter, & « prendre ensuite des mesures pour le retenir, de telle sorte qu'il ne nous échappe « point. Vous vous trompez, Madame, « repartit Mononte, il a remarqué que je « le regardois avec attention, il ne viendra « point; comptez qu'il prend des mesures « pour s'enfuir, & que peut-être est-il déja « en chemin. On envoya sur le-champ dans l'endroit où il logeoit; & là on sçût qu'il étoit monté à cheval avec précipitation; qu'il avoit dit que c'étoit pour se rendre à Damoram, où une affaire fort pressée l'appeloit, & qu'il avoit laissé son valet, avec ordre de l'attendre, parce qu'il devoit revenir le lendemain. Il ne revint point. Un

mois après Frianne reçût une lettre de lui par la poste, où il lui déclaroit tous ses desseins, & se faisoit connoître sous le nom de Philan, avec protestation qu'il conserveroit pendant toute sa vie de la considération pour elle. Il ne fut plus ensuite mention de lui, de sorte qu'on a toûjours ignoré ce qu'il étoit devenu. Mononte s'en retourna dans son Convent, & Frianne chez elle quatre jours après; où elle ne manqua pas de faire bien des réflexions sur cette avanture. Elle nous va donner bien-tôt sujet d'en faire aussi sur elle, quand nous la considérerons comme objet des amours de Maître Gonin; car quant à present, parce qu'on a levé la difficulté qui m'a empêché de continuer sur la fin du premier Livre le recit des intrigues que nôtre fourbe mit en usage pour se donner la réputation d'un fameux Devin; je vais reprendre, ainsi que je l'ai promis, ce recit dans le Chapitre suivant; puis je reviendrai à Frianne & à ses amours avec Gonin.



CHAPITRE VI.

Suite de l'intrigue de Maître Gonin, de Planospe & de Bibion. Planospe fait le malade ; inquietude sur sa prétenduë maladie. Discours d'une bonne femme ; la réponse que Bibion y fait. Planospe est obligé de ne plus faire le malade. On le fait Médecin malgré lui. Lettres de Planospe & de Bibion à Maître Gonin, sur ce qui se passoit à Varica. Maître Gonin entreprend une nouvelle intrigue pour faciliter celle de ses associez : il fait pour cela connoissance avec un nommé Rianor. Caractere de Rianor & de Citerine sa femme. Maître Gonin tire son nouvel ami d'une mauvaise affaire, afin de se servir de lui & de sa femme pour son dessein. Rianor, après avoir écrit à Citerine, part de Damaram, & arrive à Varica.

JE prie le Lecteur de se ressouvenir, que quand j'ai cessé de parler de la terre rouge mêlée de cendres, c'est-à-dire, de la drogue prétenduë rajeunissante que Planospe avoit entrepris de trafiquer ; je disois qu'elle commençoit par un si grand succès, qu'à peine il avoit le tems de manger, tant il lui en falloit pour en faire le debit. Il s'avisa quelques jours après avoir

commencé de la distribuer, de contrefaire le malade : c'est pourquoi il garda la chambre pendant plus d'une semaine, ne voulant absolument parler à personne, & cela non seulement afin de se donner du repos, mais encore pour faire desirer davantage sa marchandise. Comme on le croyoit véritablement malade, & qu'on craignoit extrêmement de le perdre, on ne parloit presque d'autre chose dans la ville, & l'inquietude y étoit presque universelle. Bibion qui y alloit & venoit exprès pour connoître la disposition des esprits, étoit continuellement obsedé de gens qui lui demandoient des nouvelles de son ami : il répondoit tantôt qu'il étoit mieux, tantôt qu'il étoit plus mal, selon qu'il jugeoit à propos. Je laisse à penser combien il se divertissoit de ces dupes avec Planospe, quand il étoit de retour. Il se mit alors dans l'esprit de faire une épreuve, pour voir jusqu'où ils pousseroient leur crédulité ; & si en effet ils étoient aussi passionnez pour les interêts de la santé de leur nouveau Marchand qu'ils le paroissoient. Il en parla à Planospe, qui y consentit. Voici quel fut son artifice.

Un matin Bibion étant donc sorti, paroissant fort triste, & se voyant à son ordinaire assiegé de questionneurs, il leur dit qu'il trouvoit Planospe en grand danger ;

que ce qu'il y avoit de plus desesperant dans sa maladie, c'est qu'il ne vouloit écouter aucun avis pour se tirer d'affaire, quelques prieres qu'on lui fit, quelques raisons qu'on lui apportât; que lui ayant proposé de voir quelque Médecin, ou quelqu'autre habile homme, aussi desinteressé qu'éclairé, qui pût connoître son mal, & y apporter remede, il avoit rejetté sa proposition avec un si grand emportement, qu'il sembloit y avoir épuisé le peu de forces qui lui restoient. Hé quoi, lui dit une bonne femme, non point par malice, mais par une bonté de cœur qui lui étoit naturelle, & par un zéle que sa crédulité lui inspiroit: « hé quoi! il a une si admirable drogue, que ne s'en sert-il pour se rajeunir, & se délivrer ainsi de cette malheureuse maladie? Helas! répondit Bibion, avec un air qu'on auroit crû être de la meilleure foi du monde, il peut se rajeunir, & non pas s'empêcher d'être malade: l'on sçait bien que c'est là tout ce qu'il promet. Il en a fait souvent l'expérience, lui & moi le mettons souvent en usage, & nous nous en trouvons bien quant à l'âge, non pas quant aux maladies, car nous y sommes sujets aussi-bien que les autres; céla n'est pas étonnant, puisque l'on est malade étant jeune, aussi-bien que quand on est vieux. Si vous

„ sçaviez nôtre veritable âge, ajoûta-t'il,
„ à peine pourriez-vous croire en nous
„ voyant ce que nous vous en dirions. Les
„ dents nous sont revenuës déja trois fois,
„ quoi que nous n'eussions aucune esperan-
„ d'en voir le retour : il y a quelques an-
„ nées que nous avions les cheveux beau-
„ coup plus blancs que les vôtres. Dans le
„ tems que nous ressemblions à des grands-
„ peres, nous nous sommes si bien restau-
„ rez & rétablis, qu'on nous auroit pris
„ pour de nouveaux mariez. La bonne Dame ouvroit de grands yeux, en le regardant avec admiration : le discours de Bibion lui avoit fait venir si fort l'eau à la bouche, qu'à peine en pouvoit-elle parler. Car le rajeunissement, qu'elle ne doutoit pas qui ne fût produit par la drogue, & dont elle s'imaginoit voir des effets, en considérant l'embonpoint de cet homme, étoit extrêmement de son goût, puisqu'elle souhaitoit passionnément rajeunir. A la vérité elle étoit dévote, & détachée de tous les plaisirs brillans, bruyans & tumultueux du monde, sans en aimer pour cela moins éperduëment la vie : l'air vieux lui étoit fort à charge : un certain tour d'intention, qui est d'ordinaire le pis aller de ses semblables, justifioit selon elle, cet attachement & cette aversion. Aussi fit-elle bien des vœux en faveur de Planospe ; & ce qui

l'y engageoit particulierement, c'est qu'elle n'avoit pû encore parvenir au bonheur d'obtenir de sa marchandise : la presse l'avoit empêchée d'y aborder ; son grand âge ne lui permettant pas, ainsi qu'aux autres, de fendre cette presse. Bien des gens chargeoient leurs domestiques de cette commission : mais comme elle craignoit qu'on ne lui apportât autre chose que ce qu'elle demandoit, il ne lui étoit pas possible de s'en fier à d'autres qu'à elle-même.

Elle ne fut pas assurément la seule personne que cette maladie imaginaire intrigua, ainsi que je l'ai déja fait remarquer ci-devant. Tant de gens de tous états & de toutes professions, aussi-bien que de tous sexes, y prirent tant de part, qu'apparemment on lui auroit fait quelque violence pour le guerir malgré lui, s'il avoit continué long-tems de passer pour malade, & s'il s'étoit toûjours obstiné à ne vouloir consulter personne sur son mal. Le public avoit déja décidé qu'il falloit assembler les plus habiles Médecins, & les engager à le voir à quelque prix que ce fût, les assurant que l'on se cottiseroit volontiers pour les payer de leurs peines, s'il ne vouloit pas les en récompenser lui-même. Ce qui embarrassoit le plus, c'est qu'on ne sçavoit pas quelle étoit sa maladie, Bibion ne s'étant point expliqué nettement là-dessus.

Cependant quand il apprit les démarches pressantes, mais importunes, pour être trop obligeantes, qu'on avoit résolu de faire, il en donna avis à Planospe, & lui dit qu'il falloit absolument qu'il parût être gueri, & qu'il se montrât. Celui-ci qui comprit bien qu'il étoit important pour lui que la médecine ne se mêlât point de ses affaires; parceque, ou il auroit couru risque de paroître aussi fourbe qu'il étoit; ou qu'au détriment de sa santé on auroit travaillé sur lui pour le guerir de maux qu'il n'avoit point, prit le parti de suivre le conseil de son ami; il y étoit d'autant plus porté, qu'il s'ennuyoit fort de faire un personnage si contraint. Mais auparavant il se servit de certains expédiens qui ne lui étoient pas inconnus, afin de montrer par une pâleur artificielle, qu'il avoit été aussi malade qu'on l'avoit publié; & Bibion de son côté annonça de jour à autre que le mal diminuoit, & enfin qu'il étoit devenu si leger, qu'on n'y trouvoit plus aucun danger. Cette bonne nouvelle mit le calme dans toute la ville. Ensuite le prétendu convalescent reçût des visites, en rendit, & continua de vendre sa drogue encore avec plus de succès qu'auparavant. On venoit chez lui de toutes parts: le Maître de l'Auberge se trouvoit admirablement bien de cette affluence; on faisoit

tous les jours chez lui des repas exprès, afin d'être à portée de voir le Marchand de terre rouge, & d'acheter de sa marchandise. L'imagination de ceux qui achetoient suppléoit de son mieux à ce que leur achat étoit incapable de donner. Comme ils souhaitoient avec ardeur de rajeunir, ils se persuadoient devenir en effet insensiblement plus jeunes de jour en jour. Il s'en trouvoit entr'eux qui jusqu'alors avoient crû être sans force & sans vigueur, parce que leur fainéantise & leur délicatesse leur representoient le travail comme un moyen infaillible de leur faire perdre la vie; mais qui après s'être munis de ce beau secret, se sentoient, disoient-ils, forts & vigoureux; parce que l'idée du rajeunissement dont ils se flâtoient, les encourageoit & les mettoit, pour ainsi dire, au dessus d'eux mêmes: ils entreprenoient des travaux, ausquels ils auroient assurément succombé, si cette officieuse prévention ne les avoit soûtenus.

Dans les commencemens on se cachoit, on prenoit des détours pour avoir de cette drogue; les uns par une espece de honte de se déclarer vieux, en paroissant la rechercher; les autres de crainte de mal édifier, parce qu'ils faisoient pieusement profession de se contenter de leur état tel qu'il fût. Mais dans la suite, l'empressement étant

général, personne n'en faisoit mystere, tous en alloient ou en envoyoient querir ouvertement. Après la prétenduë convalescence de Planospe ; parce qu'il n'avoit vû aucun Médecin, pendant qu'on le croyoit malade, on s'alla mettre dans l'esprit qu'il avoit été lui-même son Médecin, & qu'ainsi il falloit qu'il eût d'autres secrets que celui de rajeunir. D'abord il se défendit contre cette prévention. Il n'en fut point crû ; de sorte qu'on le fit, pour ainsi dire, Médecin malgré lui. Il jugea enfin à propos de profiter de cette simplicité : la réfléxion qu'il fit sur tant de gens qui se mêlent de métiers qu'ils ne sçavent point, & qui ne laissent pas cependant d'abonnir leurs affaires, l'encouragea à entreprendre l'exercice de celui qu'on vouloit qu'il sçût ; c'est pourquoi il commença par hazarder quelques conseils, qui réussirent assez heureusement pour lui en faire prendre le goust, & pour l'engager à continuer & à aller plus avant. Comment avec de l'esprit ne duperoit-on pas des gens si simples, puisque souvent on vient à bout des plus entendus ? Il arrive si ordinairement dans la Médecine, que pour avoir fait quelque découverte propre à guerir une sorte de mal, on entreprend hardiment la guerison de toutes les autres ; que les histoires qu'il en sçavoit, & qui se renouvel-

lent dans tous les tems, ainsi que nous en voyons des exemples dans le nôtre, ne contribuerent pas peu à le soûtenir dans ce nouveau projet. Voici un fait qui le regarde comme Médecin, qu'on ne sera peut-être pas fâché de trouver icy.

Lui & Bibion ne manquerent pas de donner avis à Maître Gonin de tout ce qui se passoit, tant par rapport à l'heureuse distribution qu'ils faisoient de la terre rouge, qu'à la profession de Médecin, que le premier se trouvoit obligé de faire. Les lettres qu'ils écrivirent méritent d'être raportées. Voici celle de Planospe.

LETTRE DE PLANOSPE A MAÎTRE GONIN.

Nos affaires vont le mieux du monde, nous ne manquons point du tout de dupes; car il en pleút icy. La bonne chose pour trouver son compte, que de promettre aux gens de les rajeunir; il étoit difficile d'imaginer une meilleure bride à veaux. Si je prétendois continuer deux ou trois ans mon commerce, je crois que j'y épuiserois toute la terre rouge que le monde contient, & qu'enfin je serois obligé de m'aller plonger dans la mer rouge, pour en chercher, s'il est vrai qu'il y en ait. Le rajeunissement que je fais esperer, me donne accès par tout, & m'attire la confiance de tous ceux

qui demandent à participer à mon prétendu secret, c'est à dire, de tout le monde. Vous jugez bien de là que je ne me suis point trompé dans ma prétention, & que nôtre projet étant bâti sur un si bon fondement, vous travaillerez à coup sûr; parce que je vous mettrai dans les voyes de deviner tant que vous voudrez. Ressouvenez vous, je vous prie, de la parole que je vous ai donnée, par laquelle je vous ai promis, en m'engageant à faire societé avec vous, que je vous garderois une fidélité inviolable, quand même vous me donneriez sujet de la rompre. J'ose vous assurer, que si j'étois d'humeur à vous tromper, il me seroit tres-facile de remplir moi seul à present toutes les conditions de nôtre entreprise, c'est à dire, de faire le devin, au lieu de vous; je n'ai pour cela qu'à parler, mes paroles passeront pour être autant d'oracles; car on est si prévenu pour moi, que je puis à coup sûr joüer tel personnage que je voudrai. Encore une fois, comptez que je m'en tiendrai à la terre rouge, & que je vous laisserai, sans partage, l'ouvrage qui vous est destiné; seulement je vous fournirai, autant qu'il dépendra de moi, tous les morceaux de devination mâchez; & ne doutez pas que vous ne trouviez beaucoup de dupes avides pour les gobber. A la vérité, je fais encore le Médecin, mais on l'a voulu ainsi: les malades me commandent presque absolument que je les guerisse, ou du moins que je

leur indique des remedes à leurs maux. Je hazarde de tems en tems pour en contenter quelques uns, & presque toûjours le hazard m'est favorable. Cela n'arrive-t'il pas d'ordinaire? ceux qui n'agissent que selon les régles d'Hypocrates & de Galien, souvent ne réussissent pas mieux; un experimentum in corpore vili, qui a secoüé le joug de ces régles, tourne quelquefois à profit. Comment ose-t'on compter sur un art de conjecture? on va à târons; avec l'habitude, on peut arriver au but. Voici ma conduite à cet égard. (Vous jugez bien que je ne la croi pas plus sûre que les autres; mais enfin, comme le bonheur s'en mêle, rarement ai-je sujet de m'en repentir.) Avec de certaines mines produites & ménagées à propos, avec de certaines manieres qui me font paroître suffisant, quoi que j'affecte d'être modeste, j'attire autant de gens que si j'étois revêtu de la robbe, coëffé du bonnet, chargé de la chausse, & muni des pancartes d'un Docteur: j'ordonne ensuite des remedes qui ne peuvent faire ni bien ni mal, ce qu'on appelle vulguairement de l'onguent miton-mitaine: on sort content d'auprès de moi, & l'on vient presque toûjours me remercier. Au reste, je ne me suis rendu aux instances pressantes qu'on m'a faites pour me porter à m'ériger en éleve d'Esculape, que parce que j'ai jugé que nôtre intrigue en vaudroit mieux, selon cette maxime: bonum additum bono facit aliquid melius. Voila

mon plan, voila comment je le conduis; préparez-vous, s'il vous plaît, pour en profiter aussi-tôt que je vous avertirai qu'il sera tems d'y mettre la derniere main. Mandez-moi cependant s'il y a quelque chose à y corriger, à y ajoûter, ou à en retrancher: je suivrai exactement vos ordres ou vos conseils là-dessus, puisque je vous regarde comme mon Maître en sçavoir dire & en sçavoir faire, quand il s'agit de souplesses, d'artifices & de stratagêmes. Je suis, &c.

La lettre de Planospe, qu'on vient de lire, fit plaisir à Gonin, en ce qu'il y apprenoit un heureux acheminement, pour réussir dans les devinations qu'il avoit projetté de commercer ensuite du commerce de la terre rouge. Elle lui donna aussi en même tems de l'émulation. Il avoit honte de sa situation tranquille, quand il considéroit que ses deux associez faisoient merveilles, pendant que de son côté il ne faisoit rien du tout. Je dis que ses deux associez faisoient merveilles; car Bibion méritoit une sorte d'applaudissement (si tant est qu'un fourbe en mérite) d'avoir adroitement disposé les esprits à bien recevoir son compagnon, en prônant avant son arrivée la vertu de son secret rajeunissant, & en le faisant desirer avec passion, comme je l'ai fait remarquer ci-devant. Gonin

prit donc résolution de mettre aussi du sien, je veux dire, de s'évertuer pour être utile à ses camarades, quoi qu'il fût éloigné d'eux. Il se seroit fait un scrupule de permettre qu'ils eussent continué plus longtems d'exceller en fait de fourberie, sans y entrer pour sa part; peut-être même craignoit-il qu'enfin ils ne s'avisassent, voyant leurs affaires en si bon train, de se passer entierement de lui: je n'assurerai pourtant pas qu'il eût véritablement cette apprehension, car mes Memoires n'en disent pas un mot. Enfin, quoi qu'il en soit, il se mit en tête de leur prouver qu'il pouvoit de loin leur être bon à quelque chose. Et en effet, il se mit en action pour cela; mais de telle maniere, que ce ne sera pas la moindre des histoires que je donne de ses tours. C'est ce qu'on verra après que j'aurai rapporté, comme je l'ai promis, la lettre que Bibion lui écrivit.

LETTRE DE BIBION A MAÎTRE GONIN.

Que nous nous sommes associez d'un habile homme! l'admirable genie pour tourner les esprits de tout un peuple, & le faire venir à son but! le patelinage, les minauderies, l'entregent, les chatemiteries, les dissimulations, la science & la pratique de l'apropos dans les

condescendances, les flâteries & les caresses La fermeté, la patience, la prudente hardiesse, Planosse a tout cela au souverain degré. La bonne école pour moi que la societé de cet homme! que je me sçai bon gré de vous l avoir produit! je n'entre point dans un détail, pour vous prouver ce que je viens de vous dire de lui; vous en êtes sans doute persuadé après la lecture de mes lettres précédentes, où je vous ai rendu raison de sa conduite, & par la lecture de sa derniere, où, ainsi qu'il m'en a assuré, il vous apprend le succès de sa terre rouge, & ce qu'il fait comme Médecin. J'ajoûterai seulement, qu'à le voir agir, je le prendrois pour un véritable Médecin, tant il en a le manége, si je ne sçavois d'ailleurs qu'il n'a pas plus étudié de médecine que moi. Il lui manque pourtant de debiter les termes de l'art, j'entends ces mots mysterieux que le vulguaire ne comprend point, quoi qu'il dise tous les jours les mêmes choses qu'ils signifient; mais il prend si bien ses mesures, que quoi qu'il ne s'en serve pas sa réputation n'en souffre point. Il connoît à present presque tout ce qu'il y a de gens les plus considérables dans la ville; & ainsi concluez qu'il sçaura bien vous aider à deviner tout ce qui les regarde quand ils vous consulteront. Il paroîtra pourtant être vôtre ennemi, & n'ajoûter aucune foy à vôtre art, ainsi que nous en sommes convenus. Je vous expliquerai exactement l'arrangement que nous

vons fait là-dessus quand vous serez icy. Il me prie de vous apprendre une chose qu'il a oublié de vous annoncer dans sa lettre, & qu'il est juste que vous sçachiez, puisqu'il s'y agit également de vos interêts & des nôtres : c'est que les presens qu'on lui fait en qualité de Médecin, sont assez considérables pour suppléer à la médiocrité du prix qu'il a mis à ses paquets de terre rouge. Je puis vous assurer, sans craindre de me méprendre, qu'il vous en tiendra fidelle compte. Je vous ai dit autrefois, qu'il rassembleroit en nôtre faveur toute la bonne foy qu'il refuseroit aux autres : je compte tout à fait là dessus, j'en ai tous les jours des preuves : comptez-y de même, je vous prie, & fiez-vous à moi. Bien-tôt nous vous manderons, afin que vous veniez travailler avec nous ; parce que dans neuf mois ou environ, apparemment il nous conviendra de sortir d'icy. Il faudra necessairement que nous mettions alors les morceaux en double, si nous prétendons en partir en bonne conche. Je suis, &c.

Après que Gonin eut reçû les deux lettres qu'on vient de lire, & qu'il les eut examinées avec attention, il prit le parti de joüer un tour de son métier, non seulement pour montrer à ses deux amis ce qu'il sçavoit faire ; mais encore pour augmenter la réputation que Planospe s'étoit acquise dans l'art de la médecine, où il

avoit fait de si grands progrès pour son profit, indépendamment des régles de l'école, dont il n'avoit aucune connoissance. Je ne sçai par quel hazard il fit habitude avec un certain homme, que j'apellerai Rianor, qui avoit une femme, à qui je donne le nom de Citerine. Comme cet homme & cette femme doivent joüer de grands rôles dans cette histoire, en ce qu'ils sont le fondement & les principaux instrumens du tour que Gonin avoit dessein de joüer, il est necessaire que je les fasse assez connoître, pour que rien n'arrête l'intelligence du recit que je vais faire.

Ce Rianor étoit établi avec sa femme dans la ville de Varica, où sa fortune étoit des plus médiocres, puisqu'à peine sa chere moitié & lui avoient-ils dequoi subsister. Ils pouvoient tous deux passer encore pour jeunes. L'un & l'autre manquoient bien plus de conduite que d'esprit; & c'est ce défaut de conduite qui avoit extrêmement dérangé leurs affaires. Le mari joüoit & bûvoit avec excès, fuyoit le travail, & aimoit beaucoup le plaisir; qualitez qui n'enrichissent assurément jamais. La femme songeoit bien plus à se couvrir de parures, à se promener, à babiller & à coqueter, qu'à régler son ménage. Quand l'argent venoit, la premiere chose qui leur venoit aussi dans l'esprit, c'étoit de songe

à le dépenser ; & à cet égard ils s'accordoient parfaitement ensemble ; car ils se le partageoient entr'eux deux avec une fidelité admirable, & ensuite chacun en disposoit en toute liberté, selon son inclination. L'un n'en demandoit jamais compte à l'autre, quand il étoit consommé. Ils vivoient, comme on dit, au jour la journée, sans se donner la moindre inquietude ni le moindre soin pour l'avenir ; enfin ils se réduisirent par cette imprudence, dans un si pitoyable état, qu'ils ne subsistoient que d'industrie, chacun selon son talent ; mais quelque sçavoir faire qu'ils eussent, ils se trouvoient à la veille de n'avoir plus de ressource. Cette situation, comme on voit, donnoit entrée à bien des sortes de propositions, quand il se trouvoit quelqu'un d'humeur à leur en faire.

Dans le tems que Planospe & Bibion faisoient leurs commerces à Varica, Rianor demeuroit à Damoram, où il étoit venu passer quelques mois, pour des affaires que je ne dirai point, parce qu'on n'en dit rien dans mes Memoires. Aussi ne paroît-il pas qu'il soit important pour cette Histoire de les sçavoir, c'est pourquoi je ne me suis point du tout intrigué pour les deviner. Maître Gonin fit alors connoissance avec Rianor, apparemment en vûë de s'en servir pour le stratagême qu'il tra-

moir. En effet, un homme comme Rianor, qui avoit de l'esprit, qui étoit affamé, & qui par conséquent ne manquoit pas de bon appetit, étoit justement ce qu'il lui falloit. Rianor qui de son côté remarquoit dans Gonin un esprit adroit, intriguant, souple, artificieux, & qui le voyoit assez riche, pour s'attendre d'en tirer quelque soulagement, s'il pouvoit parvenir à lui plaire, se rendit si assidu auprès de lui, s'étudia à lui marquer tant de complaisance, flâta si bien tous ses défauts, entra si bien dans toutes ses humeurs, se rendit si volontiers à tout ce qu'il souhaitoit, qu'il jugea par de certaines démonstrations exterieures, qu'il avoit enfin gagné son affection. Il ne se trompoit point : car Gonin, après quelques épreuves qu'il fit de son attachement & de sa fidelité, l'aima véritablement, & se confia en lui sur plusieurs de ses affaires, particulierement sur l'intrigue concertée entre lui, Bibion & Planospe, pour la Ville de Varica. Cependant, avant que de le mettre en œuvre, il voulut se l'attacher à lui-même avec un lien qu'il ne pût rompre, sans se causer bien du dommage & du chagrin. Il n'ignoroit pas, qu'on ne doit point se fier de telle sorte aux gens, qu'on n'ait pas quelque porte de derriere, afin de n'en avoir rien à craindre, s'ils venoient à manquer

de bonne foi, comme il peut arriver, & comme en effet il n'arrive que trop souvent. Une occasion qui se presenta naturellement, lui fournit le moyen de prendre la précaution qu'il cherchoit. Voici de quelle maniere.

Un jour que Rianor, qui d'ordinaire étoit fort enjoüé, parut extrêmement triste & songe-creux, Gonin qui n'avoit pas accoûtumé de le voir de cette humeur, mais qui au contraire se divertissoit beaucoup de sa conversation, parce qu'elle étoit presque toûjours gaye, lui demanda la raison de la mélancholie oû il sembloit être plongé. Rianor fit quelques efforts, afin de prouver qu'il n'étoit pas plus chagrin qu'auparavant; il se mit même sur le ton plaisant, tâchant de déguiser autant qu'il pouvoit ce qui se passoit dans son intérieur. Il eut beau faire, Gonin qui étoit pénétrant, le pressa si vivement, qu'il en eut cette réponse.

Si j'avois pû, Monsieur, lui dit Rianor, vous cacher mes inquietudes, je « vous proteste, qu'il ne vous en auroit ja- « mais rien paru; mais je n'en ai pû venir « à bout. Aussi sont-elles si violentes & si « légitimement fondées, qu'il m'est im- « possible de les surmonter. Puisque vous « voulez que je m'ouvre à vous sur ce qui « m'afflige, je vais le faire, après vous «

„ avoir prié instamment de croire, qu'en
„ vous l'aprenant, je n'ai aucun dessein de
„ vous être à charge, c'est-à-dire, de vous
„ demander un secours qui vous soit oné-
„ reux, pour me délivrer de la mauvaise
„ affaire qui me tourmente. Seulement je
„ vous suplie de m'aider de vos conseils,
„ afin de m'apprendre où je pourrois trou-
„ ver quelque retraite qui me mît en sureté
„ contre le danger qui me menace. Il lui expliqua ensuite en quoi consistoit cette mauvaise affaire. Il lui dit donc, qu'il avoit vû dans la ville un homme à qui il devoit une somme d'argent qu'il avoit empruntée de lui dans un pressant besoin; qu'il sçavoit de science certaine, que cet homme avoit obtenu une prise de corps pour le faire mettre en prison, & que sans doute il n'étoit venu à Damoram, qu'afin d'en venir à bout. Gonin le consola d'abord seulement de paroles. Puis après avoir été convaincu que cet homme étoit dans une véritable consternation, & craignant qu'il ne s'enfuît ailleurs, il le retint chez lui, & deux jours après il lui donna la somme dont il s'agissoit, pour s'aller acquitter auprès de ce creancier qui lui causoit de si terribles allarmes. Il prit pourtant la précaution de lui faire faire un billet, par lequel il se chargeoit avec lui du même engagement, dont il étoit chargé

avec l'autre ; & ainſi il le tenoit dans ſes lacs, pour le ranger à ſon devoir, s'il s'aviſoit de s'en écarter, en lui manquant de fidelité dans la ſuite, ou du moins pour le lui faire craindre. Il n'en fut pas à la peine ; car Rianor ne le trahit point dans ce qu'il exigea de lui pour joüer le tour dont on verra bien-tôt la deſcription.

Gonin ayant pris toutes les précautions qu'il jugea neceſſaires pour s'aſſurer de Rianor, lui parla un jour de la ſorte. « Je vous ai confié le commerce que font à Varica « Bibion & Planoſpe mes correſpondans, « afin de me faciliter les moyens de devi- « ner, ainſi que nous en ſommes tous trois « convenus. Je vous ai appris auſſi, que « Planoſpe y fait encore l'exercice de Mé- « decin, quoi qu'il n'en eût point du tout « l'intention, quand il partit d'ici ; mais « que ce ſont les bonnes gens de vôtre Vil- « le, qui l'y ont engagé. Comme je vois, « que ce ſecond rôle qu'il joüe, lui eſt d'un « profit conſiderable, & qui me pourra « être d'une grande utilité, quand je joüe- « rai le mien, je veux que vous y entriez « auſſi pour vôtre part ; bien entendu, que « vous vous reſſentirez des avantages que « nous tirerons de nôtre entrepriſe. Il m'a « paru par les diſcours que vous m'avez « tenus de vôtre femme, qu'elle ne man- « que pas d'eſprit, & que même elle en a «

„ assez de celui qui convient pour bien con-
„ duire une intrigue : elle peut donc nous
„ être d'un grand secours dans ce que je
„ projette. C'est pourquoi il faut que nous
„ la mettions aussi sur la scene ; & voici
„ de quelle maniere il s'y faut prendre.

Après ce discours Gonin expliqua à Rianor son dessein, & l'instruisit de tout ce qu'ils avoient à faire lui & sa femme, afin qu'il réussit. Rianor fut le plus content du monde de se voir employé par un homme qu'il regardoit comme un patron fort capable de le mettre à son aise ; il lui promit que sa principale occupation seroit d'éxécuter ses ordres ; aussi n'y manqua-t'il pas, & assurément il se montra dans cette occasion un disciple aussi habile que son Maître. La premiere démarche de cette intrigue consistoit à donner avis à Citarine de tout ce qui se passoit (car sans elle on ne pouvoit rien faire) & en même tems à lui apprendre & à lui circonstancier exactement tout ce qu'on exigeoit d'elle. Son mari se chargea de cette commission ; il lui écrivit pour cela ; & avant que de mettre sa lettre à la poste, la montra à Maître Gonin, qui n'y trouva rien du tout ni à corriger, ni à retrancher, tant elle étoit conforme à ses intentions & à ses vûës. Seulement il le pria de lui faire de grandes instances pour l'engager au secret :

car Rianor avoit oublié de prendre cette précaution ; & fut ce qu'il assura qu'il n'y avoit rien à craindre à cet égard, parce qu'il étoit sûr de la discretion de son épouse. " N'importe, lui répondit Gonin, on ne peut trop se précautionner dans de pareilles occasions. Si vous le négligiez, " peut-être s'imagineroit-elle, qu'il n'y " auroit pas grand risque à tomber dans la " faute que nous avons sujet d'appréhender. " Pendant l'absence d'un mari, il se " peut faire de notables changemens dans " l'esprit de sa femme. Je ne prétends " point vous jetter dans la défiance de sa " conduite. Mais, quoi qu'il en soit, mandez-lui " principalement d'être secrette, " & representez-lui de vôtre mieux combien " il seroit dangereux pour vous & " pour elle, s'il arrivoit qu'elle ne le fût " pas. Sans doute vous concevez aussi-bien " que moi, les conséquences de ce que je " vous dis. Sur tout, qu'il ne paroisse " point que vous ayez aucun commerce " avec Planospe & Bibion jusqu'à ce que " vous soyez dans la nécessité de les voir. " Ne vous embarrassez de rien à leur " égard, j'aurai soin de les instruire de " tout si exactement, qu'il ne sera pas nécessaire " que vous vous abouchiez avec " eux avant que nos conventions le demandent. " Encore une fois & vous & vôtre "

„ femme gardez bien le secret ; je me fie à
„ vous, parce qu'il me paroît que je vous
„ connois assez pour compter sur vôtre
„ discretion ; & je ne compte sur celle de
„ vôtre femme que parce que vous vous en
„ rendez garant. Faites-y réfléxion, il y
„ va du moins autant bien de vos interêts
„ que des miens.

Rianor écrivit sur le champ en la presence de Gonin ce qu'il souhaitoit ; puis sa lettre ayant été cachetée & portée à la poste, il se prépara à la suivre bien-tôt, c'est-à-dire, à aller incessamment trouver sa femme à Varica pour travailler ensemble à l'ouvrage dont ils étoient chargez. Gonin écrivit aussi à Planospe & à Bibion pour les mettre au fait de son entreprise, afin qu'ils se conformassent à tout ce qu'il avoit projetté.

Le jour destiné pour le départ de Rianor étant arrivé, il vint trouver Gonin pour prendre congé de lui, & sçavoir s'il n'avoit point de nouvelles instructions à lui donner. Gonin ne fit que confirmer celles qu'il avoit déja reçûës, seulement il ajoûta quelque argent pour fournir aux dépenses de son voyage, & le faire subsister commodément après son arrivée, jusques à ce qu'il pût tirer quelque chose des profits qui proviendroient du stratagême. Rianor ne refusa point cette liberalité ;

car il n'étoit pas en état de faire le généreux ; à moins que de vouloir par gloire courir risque de mourir de faim. Après avoir marqué à Gonin sa reconnoissance pour le present qu'il venoit de lui faire ; aussi-bien que pour l'argent qu'il lui avoit prêté afin de le tirer de l'embarras qui lui avoit causé tant de troubles, il partit dans une voiture publique qui alloit à Varica, où il arriva en peu de jours. Je n'ai point encore dit en quoi consistoit ce nouveau tour de Maître Gonin ; on l'apprendra dans les chapitres suivants.

CHAPITRE VII.

Rianor étant arrivé à Varica, entre chez lui incognitò, & fait à sa femme une frayeur qui la jette dans des convulsions étranges. Elle devient folle hypocondriaque. En quoi consistoit sa folie. Rianor prie une de ses amies, qui étoit presente aux extravagances de Citarine, de n'en rien dire à personne. Comment cette femme garda le secret. Les ménagemens qu'il falloit prendre avec Citarine pour ne lui point donner occasion de tomber dans son accez de folie On manque de prendre ces ménagemens : ce qui en arrive. Son mari la tranquillise un peu, en faisant semblant d'avoir les imaginations qu'elle a : discours qu'il lui fait là dessus. Elle insulte une femme dévote à l'occasion d'un livre. On conseille à Rianor de consulter des Médecins. Il en assemblé trois chez lui. Caractere de ces Médecins. Contre l'injustice qu'on rend aux Médecins & aux Apothicaires. Quel fut le succez de l'assemblée des trois Médecins. Rianor prend résolution d'employer pour la guerison de Citarine un moyen qu'il avoit long-tems médité, & qui étoit le seul qui la pouvoit guerir.

RIanor étant arrivé à Varica sur le soir, resta sans se faire connoître

dans l'Auberge où logeoit sa voiture, & y passa la nuit. Le lendemain il se leva fort tard, passa encore la matinée & presque toute l'après-dînée dans le même lieu; puis il en sortit sur le soir, & prit le chemin de sa maison : il rôda quelque tems autour, afin de prendre une occasion favorable pour y entrer sans être vû de personne. Enfin ayant trouvé cette occasion, il y entra, monta l'escalier qui conduisoit à son appartement, & voyant une de ses chambres ouverte, personne dedans, une table au milieu chargée de plusieurs mets assez ragoûtans & de quatre couverts, il se glissa dans la ruelle d'un lit, & là se cacha pour voir quelle étoit la destination d'un festin si bien préparé, & quelle en seroit la suite. Sa femme & sa servante arriverent peu de tems après apportant du pain, du vin & quelques fruits. Elles rangerent des chaises autour de la table, de sorte que tout se trouva prêt pour bien recevoir les conviez : ils n'étoient pas loin, car on les entendoit causer & rire de tout leur cœur dans une autre chambre qui n'étoit séparée de celle du festin, que par une legere cloison. Rianor jugea des ris & des agitations joyeuses qui venoient jusques à ses oreilles, qu'on se proposoit de se bien divertir. Il ne se trompoit pas : car il vit bien-tôt entrer la compagnie badinant,

dansant, chantant & se tremoussant avec une joye qui lui faisoit venir l'eau à la bouche. Il se donna pourtant bien de garde de paroître pour prendre sa part du plaisir. Il se tint fort tranquille & en grand silence dans sa ruelle. Cependant on se mit à table, & chacun commença à joüer son rôle de son mieux selon que la situation où ils étoient le demandoit. Si Rianor eut sujet d'être allarmé à la vûë de ces préparatifs d'un festin, ses allarmes dûrent cesser, quand il vit ceux qui composoient cette compagnie, car elle n'étoit formée que d'un de ses meilleurs amis, de la femme de cet ami & du frere de Citarine. On mangea parfaitement bien, & on bût de même, sans pourtant aucun excez condamnable. Il n'y avoit rien du tout de répréhensible dans leur gayeté. Sans doute Rianor seroit bien-tôt sorti de sa cachette, s'il n'avoit pas eu en tête un dessein qui ne le lui permettoit pas. Citarine mit son mari sur le tapis, je veux dire, qu'elle commença de donner occasion d'en parler. On va croire que, quand Rianor entendit qu'on le mettoit sur la scene, il jugea qu'on ne manqueroit pas de l'accommoder de toutes pieces, ainsi que cela se pratique d'ordinaire en l'absence des maris : j'apprends qu'il n'eut pas la moindre émotion là-dessus, car il sçavoit parfaitement qu'il n'a-

voit rien à craindre ; & il est certain que quand même sa femme en auroit mal parlé, il n'en auroit eu aucun véritable ressentiment : tout au plus par politique il en auroit marqué au dehors. On apprendra dans la suite la raison de son insensibilité à cet égard. On parla donc de lui, mais avec éloge, les conviez en complimentant Citarine sur son bonheur d'avoir un mari si bon & si raisonnable, & Citarine en assurant qu'elle goûtoit tous les jours ce bonheur, & qu'elle le ressentoit beaucoup mieux qu'on ne pouvoit l'exprimer. Enfin on discourut de lui comme si l'on avoit crû en être écouté.

Deux heures s'étant passées à boire, à manger, à chanter, à causer, on quitta la table, chacun étant parfaitement bien conditionné. La servante desservit ensuite, ôta la table pour rendre la place libre, laissant seulement une bouteille de liqueur, pour servir à aider à la digestion, pendant que l'on confabuleroit avant que de se retirer. La conversation commença par quelques moralitez sur la misere du tems, quoi que le régal qu'ils venoient tous de faire, ne leur donnât pas assurément sujet de s'en plaindre. Ce début, comme on voit, n'étoit pas des plus réjoüissans ; mais ce qui va suivre le sera beaucoup moins. Dans le tems donc qu'ils parloient morale, étant

à moitié endormis (car, ainsi qu'on l'a dit ; les moralitez endorment volontiers) on entendit le miaulement d'un chat à la ruelle du lit dont j'ai parlé. Citarine en fut d'autant plus étonnée, qu'elle sçavoit, ou du moins qu'elle croyoit qu'il n'y en avoit aucun dans son appartement ; parce qu'ayant une naturelle aversion pour ces animaux, non seulement elle n'avoit jamais voulu en recevoir, quelques raisons qu'on lui donnât pour l'y engager, afin de n'être point persécutée par les souris, mais elle donnoit encore avec furie la chasse à tous ceux qu'elle rencontroit chez elle ou ailleurs. Le miaulement recommença (c'étoit Rianor, qui pour se divertir à son tour, faisoit le chat, & à la malheure le fit-il, à en juger par ce qui arriva) Citarine imposa silence à sa compagnie, afin de mieux entendre d'où venoit ce cri. Rianor se mit encore à miauler ; de sorte que sa femme ne doutant point que le prétendu chat ne fût à la ruelle de son lit, elle prend d'une main une chandelle, & de l'autre la canne de son frere, court à cette ruelle pour le chasser. Aussi-tôt qu'elle en approcha, les miaulemens augmenterent, ce qui la fit reculer quelques pas ; tous les gens de sa compagnie rioient de bon cœur, voyant l'apprehension qu'elle avoit. Ces ris l'animerent

& lui donnerent du courage : c'est pourquoi elle avança hardiment pour se venger du maudit animal qui avoit fait rire à ses dépens. Elle entre donc dans la ruelle avec le cœur d'une petite lionne furieuse qui ne menace que mort & carnage. Quel fut son étonnement, quelle frayeur la saisit, quand elle vit son mari au lieu d'un chat, contre lequel elle alloit combattre ! la canne & la chandelle tombent de ses mains, & elle de son côté tombe évanoüie dans un fauteüil, qui se trouva heureusement pour la recevoir dans le moment que ses forces l'abandonnerent. Les Conviez qui l'avoient harcelée, pour lui mettre ce qu'on appelle le cœur au ventre, furent terriblement allarmez, la voyant dans cette situation ; ils s'étoent d'abord imaginez que c'étoit un rôle qu'elle joüoit, pour se divertir d'eux à son tour. Bien-tôt ils connurent que l'évanoüissement étoit sérieux. Ils allerent à elle pour la secourir, mais ils furent quelque tems sans le pouvoir faire, tant la vûë de Rianor les avoit effrayez.

Les femmes le querellerent, de ce que par plaisanterie il avoit mis son épouse dans un si triste état. Il s'excusa de son mieux, en protestant qu'il se feroit bien donné de garde de miauler, s'il avoit prévû qu'il en dût arriver un si fâcheux acci-

dent. Citarine cependant étoit comme morte, & l'on eut toutes les peines du monde pour la faire revenir. Enfin à force de vinaigre & d'agitation, elle ouvrit les yeux; mais elle les referma aussi-tôt qu'elle eut regardé son mari, & retomba dans son évanoüissement; & les femmes de le gronder encore de telle sorte, qu'il n'y manquoit rien: elles le chasserent même de la chambre, afin qu'il ne renouvellât pas la peine qu'il faisoit souffrir à son épouse par sa presence. On recommença l'usage du vinaigre & des autres expédiens qui avoient servi à la remettre, on eut beaucoup plus de peine que la premiere fois, tant il est vrai que les rechûtes sont fort dangereuses, aussi-bien pour le corps que pour l'ame. Étant donc revenuë pour la seconde fois, elle regarda de tous côtez, comme si elle eût cherché quelque chose qui lui tenoit fort au cœur. Elle ne prononça pas un seul mot. On lui demanda plusieurs fois ce qu'elle cherchoit. Point de réponse. Elle ne faisoit autre chose que d'ouvrir de grands yeux étonnez & inquiets, comme si elle craignoit quelque surprise; car aussi-tôt qu'elle entendoit le moindre bruit, dont elle ne sçavoit pas la cause, elle paroissoit inquiete, elle se tourmentoit & s'enfuyoit d'un autre côté. On ne sçavoit que juger

de ces agitations & de ces transes; chacun en discouroit en sa maniere, & personne ne donnoit au vrai. On lui fit plusieurs questions, & elle ne répondit à pas une. Il paroissoit même alors qu'elle n'entendoit point ce qu'on lui disoit, ou que si elle l'entendoit, elle n'y comprenoit rien. On lui proposa de se coucher; & sur ce qu'elle ne fit aucune démonstration qui marquât qu'elle y consentoit, on la violenta pour la faire asseoir. Elle se tint quelque tems assise avec assez de tranquilité; mais au moment qu'on y pensoit le moins, & que l'on esperoit même que le repos qu'elle prenoit pourroit insensiblement l'assoupir & lui procurer un sommeil dont elle avoit besoin, elle se jetta tout d'un coup par terre, & marchant comme une bête à quatre pieds, elle s'alla mettre sous le lit, dans le coin le plus reculé, où elle se tint ramassée comme en un peloton, pour tenir moins de place, & donner moins de prise, si on vouloit l'en faire sortir. Il sembloit qu'elle auroit tâché de se fourrer dans la muraille, pour peu qu'elle y eût trouvé quelque ouverture. On la pria, on la menaça, on lui remontra son extravagance, tout cela ne produisoit point d'autre effet, que de l'exciter à se tapir & à se ramasser encore de plus en plus en elle-même, afin de remplir moins de place

qu'elle n'en occupoit auparavant. On appela le mari, pour voir si sa presence obtiendroit plus d'elle, que toutes les instances qu'on lui avoit faites. Il vint, prit une chandelle pour se montrer à cette pauvre égarée, & la prier de sortir. A peine l'eut-elle vû, qu'elle s'agita encore davantage, & fit plusieurs cris, à la verité qui n'étoient pas fort grands, mais si aigres & si extraordinaires, qu'ils ne ressembloient en rien à la maniere de crier des humains. Il voulut la tirer de force, les cris augmenterent, & elle se mit à trembler d'une telle violence, qu'on connut à n'en point douter, que toutes ces convulsions ne venoient que de la peur qu'elle avoit euë quand elle l'avoit vû, quand elle le surprit miaulant, & que cette peur subsistoit encore dans sa même force. Jamais gens ne furent plus embarrassez, que les trois personnes qui avoient festiné avec Citarine; car pour Rianor, il parut un peu inquiet: on voyoit pourtant bien qu'il avoit pris le parti de se tranquiliser; aussi sçavoit-il bien pourquoi. Toutefois il ménagea si bien sa tranquilité, que son ami & son beau-frere l'attribuerent plûtôt à force d'esprit, qu'à une indifference capable de le rendre odieux. Quant à la femme de l'ami, qui ne donnoit pas comme les autres assez dans la force d'esprit, pour être d'hu-

meur à l'estimer, elle ne goûtoit point du tout sa conduite. « Merci de ma vie, lui dit-elle, on voit bien que les maris ne se « soucient gueres de leurs femmes : je vous « en prends à témoin ; si vous êtes assez « sincere pour avoüer la verité. Vous voïez « la vôtre prête à devenir folle ; & il sem- « ble que seriez prest à en rire, comme « vous ririez d'un fou qui ne vous tien- « droit de rien. Vous avez vrayement bon- « ne grace, vous autres (continua-t'elle en « s'adressant à son mari & au frere de Citari- ne) d'appeler cela force d'esprit ! Appe- « lez-le plûtôt foiblesse d'amitié ; s'il y a « de la force, ce n'est que celle d'un cail- « lou ; car assurément un caillou n'a pas « plus de dureté que le cœur de Rianor. «

Elle alloit enfiler une longue tirade d'invectives, non seulement contre cet homme-ci, mais encore contre tous les autres, si Rianor qui étoit plus disposé à rire, qu'à travailler sérieusement à se justifier des reproches qu'on lui faisoit, n'eût pris un autre parti, c'est celui-ci. Il alla regarder sous le lit, pour faire encore, disoit-il, quelque tentative, afin d'en retirer sa femme. Quand il se montra, elle demeura tranquille ; ce qui étonna d'abord sa compagnie, qui craignit que cette tranquillité ne fût produite par quelque chose fort ressemblante à la mort. Rianor se fourra sous

le lit, & quand il se vit proche d'elle, il l'examina de si près, qu'il connut sa véritable situation, c'est-à-dire, qu'elle dormoit d'un tres-profond sommeil. Chacun augura bien de ce repos, excepté la femme de l'ami; parce qu'elle n'y trouvoit pas son compte, en ce que les choses se tournant à bien, elle n'auroit plus tant de sujet de crier contre Rianor. Elle fut obligée de convenir que Citarine dormoit. Alors la principale occupation fut de prendre des mesures pour la porter dans son lit sans l'éveiller. Chacun y mit du sien, & enfin on en vint heureusement à bout. Voila donc cette pauvre femme dans son lit dormant tranquillement, ainsi qu'elle avoit accoûtumé de faire avant que son mari eût miaulé mal-à-propos. Après que chacun eut raisonné en sa maniere sur ce qui s'étoit passé, & sur ce qu'on avoit lieu d'esperer ou de craindre, les conviez jugerent à propos de se retirer pour aller aussi prendre du repos. Ils se séparerent de Rianor, & lui resta seul avec sa femme.

Je ne dirai point à present ce qui se passa entr'eux pendant cette nuit. Si le Lecteur souhaitte le sçavoir, qu'il tâche, s'il lui plaît, de le deviner; car il n'est pas tems que je le dise. Bien-tôt on l'apprendra; & ainsi on aura satisfaction. J'avoüe qu'après avoir assuré, comme j'ai fait, que ce

que j'allois écrire étoit, pour ainsi dire, le préambule du tour que Maître Gonin avoit résolu de joüer aux bonnes gens de Varica, afin de les fortifier dans l'idée favorable qu'ils avoient du talent de Planosspe pour la pratique de la Médecine, j'avoüe, dis-je, qu'il est difficile de comprendre en quoi l'extravagance de Citarine y pouvoit contribuer. Si l'on ne le comprend pas, on ne sera pas pour cela répréhensible, puisqu'il est si difficile de le développer. Mais s'il arrive que quelqu'un le comprenne, quelle gloire pour lui d'avoir fait cette découverte! En attendant l'un ou l'autre, je vais retrouver Rianor & Citarine, pour reprendre leur histoire, à commencer par le matin.

Les trois personnes que Citarine avoit si bien & si mal régalées; si bien, par la bonne chere qu'elle leur avoit faite; si mal, par l'inquietude qu'elle leur avoit causée; ces trois personnes, dis-je, ne manquerent pas dès le matin de lui aller faire une visite, pour sçavoir des nouvelles de son état. Elle étoit encore au lit. Rianor leur rendit compte de tout ce qui s'étoit passé, les assurant qu'elle n'avoit eu aucune agitation; que son sommeil venoit de cesser depuis environ une heure: mais qu'il n'en avoit pû tirer une seule parole: qu'elle étoit dans une mélancholie profonde,

ayant un regard fixe qu'elle ne détournoit, ce sembloit, qu'avec peine d'un objet, quand elle avoit commencé de le regarder. Chacun raisonna, comme ci-devant, à sa maniere, sur ces circonstances. Rianor parut beaucoup plus triste qu'auparavant : peut-être étoit-ce afin de ne plus soûtenir des mercuriales semblables à celles que la femme de son ami lui avoit faites. Le frere de Citarine s'approcha d'elle, & lui demanda des nouvelles de sa santé. Il en eut un regard, mais non une réponse à sa question. L'amie qui se croyoit beaucoup plus habile que les autres pour faire rentrer cette pauvre égarée dans son bon sens, lui fit plusieurs raisonnemens à perte d'haleine pour lui prouver combien il lui étoit honteux de vouloir s'obstiner à ne rien dire ; & comme elle ne douta point qu'elle ne fût écoutée ; parce que l'autre la regardoit assez attentivement, elle lui fit une description pathétique de toutes les folies qu'elle avoit faites pendant une partie de la nuit : & tout cela paroles perduës ; car Citarine ne marqua être touchée en aucune maniere de toutes ces descriptions & representations. On pouvoit même raisonnablement douter qu'elle y eût prêté l'oreille. La discoureuse ne s'en tint pourtant pas là ; elle appella Rianor, & le presentant à sa femme : « regardez bien, ma chere amie

cet homme-là, lui dit-elle, ne connois- «
sez-vous pas que c'est vôtre mari, celui «
qui vous fit hier tant de peur, quand il «
miaula ? De bonne foi, le prendriez- «
vous à present pour un chat ? „ A peine eût-elle prononcé ce dernier mot, que Citarine retomba dans ses agitations, s'enfonça dans son lit, où elle recommençoit ses cris aigres, aussi-tôt qu'on s'approchoit d'elle & qu'on faisoit quelque mouvement pour la retirer de sa cachette. Rianor prit alors occasion du babil de la femme de son ami, pour lui rendre ce qu'elle lui avoit prêté, je veux dire, pour lui faire à son tour, des réprimandes sur son indiscretion. Elle ne demeura pas sans replique. L'altercation dura quelque tems ; & enfin il jugea qu'il feroit mieux de se taire, prévoyant que la dispute ne finiroit point, s'il prétendoit lui tenir tête, parce qu'il n'auroit pas le dernier. Pour finir la tracasserie, & pour se raccommoder avec elle, il lui demanda conseil sur ce qu'il devoit faire. Cette confiance la radoucit beaucoup, puisqu'elle y trouvoit, ou plûtôt s'imaginoit y trouver une marque d'estime qu'on avoit pour son esprit, & de la disposition où l'on étoit de ne la pas contrarier. Elle en fut si touchée, que par une abondance de justice qu'elle daigna bien se rendre à elle-même, elle lui avoüa qu'elle

avoit eu tort de rappeler le passé, & qu'il étoit d'une grande conséquence de ne point prononcer le mot de chat en presence de sa femme, avant qu'elle fût revenuë de ses transports. Rianor & les autres convinrent qu'elle avoit raison, & qu'en effet le plus sûr étoit de ne point prononcer ce mot, qui n'étoit capable que de renouveller les idées qui lui avoient détraqué l'esprit. Il fut donc décidé qu'on prendroit avec exactitude ce ménagement. Rianor voyant que ses amis alloient sortir pour vâquer à leurs affaires, les remercia de leurs bontez & de leurs soins, & ensuite les pria instamment de ne rien dire à personne du malheur de sa femme. Tous le promirent; sur tout la femme de son ami l'assura qu'elle garderoit inviolablement le secret là-dessus. Je ne doute point qu'elle n'en eût véritablement l'intention: mais sa langue s'échappa, comme on va voir, presqu'aussi-tôt qu'elle se fut engagée à se retenir très-étroitement resserrée.

Rianor sortit l'après-dînée pour voir quelques uns de ses amis qu'il n'avoit pas encore informez de son retour. Le premier à qui il rendit visite, le reçût fort tristement: ce qui l'étonna beaucoup, en ce qu'il ne sçavoit à quoi attribuer un abord si sombre, & qu'il s'attendoit à une reception qui marquât de la joye au lieu de

de tristesse. Il sçût bien-tôt pourquoi on ne répondoit pas à son attente ; car après quelques discours de cérémonie, son ami lui fit un compliment de condoleance sur le malheur qui étoit arrivé à sa femme : de sorte qu'il témoigna être aussi instruit de toutes les circonstances de cet accident, que Rianor même. Celui-ci le voyant si sçavant, ne jugea pas à propos de se mettre sur la négative ; il lui avoüa tout, & le pria ensuite de lui apprendre qui l'avoit prévenu, en lui disant une chose qu'il auroit souhaitté dire lui-même avant tout autre. L'ami lui répondit que c'étoit une de ses amies (c'est-à-dire cette femme qui l'avoit assuré qu'elle lui garderoit inviolablement le secret.) Je croi, ajoûta-t'il " qu'elle n'a pas prétendu que ce fût une " chose que vous eussiez intention de ca- " cher ; car il me paroît qu'elle en a fait " part à tous ceux qu'elle a vûs depuis le " matin. Je puis vous assurer que vos in- " terêts & ceux de vôtre femme lui sont " fort chers ; difficilement pourriez-vous " comprendre combien elle est sensible au " chagrin que cet accident vous donne. " C'est assurément un bon cœur que cette " femme-là, & qui aime bien, quand elle " aime. „ Rianor en marqua de la reconnoissance ; mais il sçavoit bien que juger du zéle de cette causeuse. Il vit encore

quelques gens qui le complimenterent à peu près de la même sorte; enfin s'en retournant chez lui, il connut que son secret se promenoit par la ville, puisqu'il fut réduit à entendre quelques enfans qui, quand il passoit, miauloient pour se divertir de lui.

Citarine étoit cependant en presence de ceux qui l'alloient voir, toûjours taciturne; jamais elle ne parloit. Elle ne s'agitoit plus comme elle avoit fait dans les commencemens, parce que son mari avoit si bien pris ses précautions, que tous ceux qui la visitoient ne parloient point devant elle, ni de chat, ni de chatte, ni de minon ou de minette, ni de matou. Il lui procuroit le plus de compagnies qu'il pouvoit, dans l'esperance, disoit-il, qu'à la fin avec le tems & avec le secours de differentes personnes, dont les entretiens seroient gais & enjoüez, elle sortiroit peut-être de l'espece de léthargie où elle sembloit être. Tout cela ne produisoit point de changement.

Un jour il pria à dîner chez lui six personnes de ses plus intimes amis & amies, entre lesquelles se trouverent les mêmes qui avoient été les premiers témoins du dérangement de l'esprit de sa femme. Étant tous à table avec elle, (car elle bûvoit, mangeoit & faisoit plusieurs au-

tres fonctions à son ordinaire) après plusieurs discours sur differentes matieres, selon l'usage de la table, un des convives se mit à commencer le recit d'une histoire qu'il assura d'abord devoir bien divertir. Cet homme la fit si longue, qu'elle devint ennuyeuse plûtôt que réjoüissante. Rianor qui n'y trouva point du tout le mot pour rire, ainsi que cet homme l'avoit promis, & qui étoit dans l'habitude d'agir avec lui sans façons, lui dit franchement que la promesse qu'il avoit faite, étoit la montagne qui avoit enfanté une souris. Dans ce moment, la langue de Citarine se délia, la parole lui revint. « Helas ! dit-elle, je suis une souris, mais « ma mere ne ressembloit à rien moins « qu'à une montagne, puisqu'elle n'étoit « pas plus grosse que moi. „ A ce discours, ceux qui composoient l'assemblée, se regarderent les uns les autres avec surprise. Puis l'examinant, ils remarquerent quelque agitation en elle. Quelqu'un s'étant mis à rire, elle lui dit avec émotion, pourquoi rire ? est-ce que vous ne me « croyez pas, quand je vous dis que ma « mere n'étoit pas plus grosse que moi ? « Que ne vit-elle encore, afin que je vous « le pûsse prouver en vous la montrant. « Helas ! je l'aurois encore, si une traî- « tresse de souriciere ne l'avoit étranglée. «

Après avoir parlé de la sorte, elle continua de manger, non pas tout-à-fait comme nous mangeons, mais à la maniere des souris, c'est-à-dire, en grignotant & rongeant son pain & les autres mets qu'elle prenoit. On la regardoit avec admiration, sans rien dire; le silence étoit si grand, qu'à propos de souris, on pouvoit dire qu'on auroit entendu une souris troter. Enfin on connut la maladie de son esprit, on ne douta point qu'elle ne fût devenuë hypocondriaque, & qu'elle ne s'imaginât être véritablement souris; c'est pourquoi on ne fut plus surpris de ce que le mot de chat lui causoit tant de troubles & de frayeurs. Comme elle paroissoit avoir quelque disposition à vouloir écouter ce qu'on lui diroit, son frere lui demanda quelle raison elle avoit, qui l'engageât à se persuader qu'elle étoit souris. „ Belle demande ! répondit-elle. Vous „ qui êtes mon frere, quelle raison avez-„ vous, qui vous engage à vous persua-„ der que vous êtes un rat ? Moi ! repli-„ qua-t'il, je ne croi point du tout être „ un rat; je prétends bien être un verita-„ ble homme; que mon pere étoit un hom-„ me, son pere, un homme aussi. Si vous „ prétendez de vôtre côté, que je sois „ rat, apparamment c'est par plaisanterie „ que vous le voulez ainsi, c'est-à-dire,

qu'à cause que je ne suis pas riche, vous "
me regardez comme un rat d'Eglise, "
non pas comme ces gens qui vivent dans "
l'abondance, & qu'on dit être heureux "
comme rats en paille. Patience, ma "
sœur, patience, je suis assez jeune, "
pour esperer de devenir plus à mon aise. "
Si Rianor vôtre mari qui a l'esprit si "
fourni d'intrigues, vouloit en employer "
quelqu'une pour me faire seulement par- "
venir à la qualité de rat de cave, je ne "
desespererois pas de m'élever assez haut, "
pour jetter impunément le chat aux "
jambes des autres, & leur faire pren- "
dre un rat, quand ils oseroient m'at- "
taquer. "

Le mot de chat vint encore malheureusement troubler la tranquillité de Citarine. Elle se leva de table sur le champ, s'enfuit en trotant sous le lit. Son mari faisant semblant d'entrer dans son imagination extravagante, la retira, sans qu'elle fît résistance, parce qu'il l'appelloit sa souris, & qu'il l'assuroit que son frere convenoit qu'elle en étoit véritablement une : que s'il l'avoit contrariée, ce n'étoit que pour se divertir : que tous tant qu'ils étoient dans la chambre, ne la regardoient que comme une véritable souris : & qu'ainsi elle ne trouveroit plus de contradictions à cet égard. " Est-ce que je ne suis pas un

„ rat moi-même ? ajoûta-t'il. A la verité, „ des gens ont quelquefois voulu me persuader que je ne l'étois point, mais que „ j'étois un homme, que je parlois, que „ je raisonnois comme un homme, que „ j'en avois la figure depuis les pieds jusques à la tête. Je les ai laissez dire, „ sans me gendarmer contr'eux ; ils ont „ dit tout ce qu'il leur a plû, & je n'ai „ pas laissé d'aller mon train de rat. Il „ faut pourtant que vous & moi nous convenions d'une chose, c'est que nous sommes très-distinguez dans nôtre espece ; „ & c'est justement cette distinction qui „ nous attire ces discours, par lesquels „ on prétend nous prouver que nous ne „ sommes qu'en imagination ce que nous „ sommes assurément en effet. Quant à „ moi, je me reconnois pour rat ; je sçai „ à n'en point douter, que j'en suis un : „ mais je fais mes efforts pour ne point „ vivre aussi miserablement que les rats „ ordinaires. Il ne me plairoit point du „ tout de prendre pour mon lit un méchant trou plein d'ordures, d'admettre „ pour ma nourriture, des graillons, du „ pain moisi & des bouts de chandelle. „ Je n'ai point été élevé dans ces vilainies, & je ne suis point du tout d'humeur à m'y réduire, quand même ma „ vie en dépendroit. Vous êtes apparem-

ment dans les mêmes sentimens, ma "
chere souris. Nous avons toûjours vécu "
vous & moi aussi délicatement que ces "
animaux qu'on appelle hommes & fem- "
mes, & nous pouvons dire que nous ne "
leur cédons en rien pour ce qui regarde "
le bon goût, tant par rapport au man- "
ger, qu'aux autres necessitez, & même "
aux commoditez de la vie. Ne quittons "
point, je vous prie, une si agréable coû- "
tume ; & ainsi, quelque chose qu'on "
vous dise, n'allez point, comme il sem- "
ble que vous voudriez faire, chercher "
pour vôtre retraitte des dessous d'armoi- "
res, de chaises & de lits, afin de prou- "
ver ce que vous êtes. Vous meneriez une "
vie malheureuse, & l'on se mocqueroit "
de vous. „ Citarine devint toute autre après ce discours. Elle entra dans une espece de raison, & dit à la compagnie, que toute souris qu'elle étoit, elle ne céderoit à personne en politesse & en sçavoir vivre ; enfin elle parut ératée, gaye & éveillée comme une potée de souris.

Tous ces gens qui venoient d'entendre la remontrance que Rianor venoit de faire à sa femme ne sçavoient que penser de lui ; quelques-uns s'allerent imaginer qu'il étoit aussi fou qu'elle, tant son discours leur avoit paru sérieux. Ils revinrent pourtant bien-tôt de leur erreur, quand ayant

trouvé moyen de l'entretenir en particulier, il leur apprit qu'il ne lui avoit parlé de la sorte que parce qu'il jugeoit que cette complaisance étoit nécessaire pour la rendre paisible, pour se faire écouter d'elle, pour attirer sa confiance, & ensuite la pouvoir guerir plus facilement de sa folie. Dans le tems qu'ils raisonnoient sur tous ces incidens; une vieille Dame fort pieuse, & qui étoit des amies de Citarine, vint lui faire une visite. Nôtre visionnaire la reçût avec amitié, & lui parla d'un tres-bon sens: ce qui ne doit pas paroître extraordinaire, car les hypocondriaques n'ont qu'une espece de folie qui ne s'étend pas sur toute leur conduite. Hors de cette folie, ils raisonnent comme ils faisoient avant que leur imagination fût blessée; mais ils y reviennent aussi-tôt qu'on leur en donne la moindre occasion. Pour être bien instruit sur cette matiere, il ne faut que lire *le voyage forcé de Beccafort, hypocondriaque, qui s'imagine être indispensablement obligé de dire ou d'écrire, & qui dit ou écrit en effet tout ce qu'il pense des autres & de lui-même, sur quelque matiere que ce soit:* & cela, parce qu'il se croyoit *le heros de la sincerité.* La bonne Dame pieuse qui s'attendoit que Citarine feroit d'abord quelque extravagance, fut fort étonnée de l'entendre parler si judicieusement. On

croit même qu'elle eut quelque chagrin de voir qu'elle avoit préparé en vain une espece de beau sermon pour lui ôter sa fantaisie *souriciere*, & substituer en sa place des sentimens tels que sont ceux que doit avoir une femme raisonnable. Quand elle arriva, elle tenoit en sa main un livre de dévotion qu'on venoit de lui prêter. Citarine demanda à le voir, la Dame y consentit, l'autre parcourut quelques feüillets, & s'arrêta quelque tems à en lire un. Mais au lieu de continuer sa lecture, elle entre en inquietude, déchire à moitié l'endroit qu'elle lisoit, & jette le livre au nez de son amie. Celle-ci fort surprise de son procedé ramasse son livre & cherche des yeux nôtre hypocondriaque pour lui marquer son ressentiment, & la traiter avec l'indignité que méritoit l'insulte qu'elle venoit de lui faire. Elle ne la trouva point, car elle étoit passée dans une autre chambre, & avoit fermé la porte sur elle. Rianor employa tout son sçavoir dire pour appaiser la dévote irritée, il en vint un peu à bout, mais ce ne fut pas sans peine. Ensuite il prit le livre, examina le feüillet déchiré, afin d'y apprendre ce qui avoit si subitement changé l'esprit de sa femme. Il fut parfaitement instruit de ce qu'il souhaitoit sçavoir, quand il y lût cette belle moralité : *Trois*

sortes de pécheurs nous sont représentées par la souris en trois états. 1°. La souris dans son trou, mais prête d'en sortir, est l'image d'une ame qui sçait le danger qu'il y a de se perdre en s'exposant aux occasions, mais qui se flâte neanmoins que telle & telle ne lui sera pas dangereuse. 2°. La souris sous la patte du chat, nous represente l'ame exposée à l'occasion de pécher, & déja ébranlée par la tentation. 3°. La souris dans la gueule du chat, nous marque l'ame qui a succombé au peché mortel. Après ce que je viens de rapporter de l'horreur que Citarine avoit pour le nom de chat, on ne doit pas trouver étrange de ce que la lecture qu'elle venoit de faire lui avoit donné tant d'agitation, puisqu'il y est parlé de souris sous la patte & dans la gueule de cet animal qu'elle paroissoit tant redouter. Son mari expliqua à la Dame la raison qui lui avoit attiré de la part de sa femme l'insulte dont elle se plaignoit, & la pria de la lui pardonner, en lui remontrant qu'il n'y avoit que de l'égarement dans sa conduite, mais qu'on ne pouvoit pas l'accuser d'une malice criminelle, ni d'aucun véritable défaut de la consideration qu'elle lui devoit. Cette femme parut se contenter d'une telle réparation. On remarqua pourtant quand elle sortit, qu'elle conservoit encore dans son esprit beaucoup d'aigreur. Le reste de

la compagnie prit quelque tems après congé de Rianor. Voila donc encore le rat resté seul avec la souris. Que dirent-ils étant ainsi seuls ? que firent-ils ? comment vécurent-ils ensemble ? C'est ce qu'on ne m'apprend point : parce qu'on sçait que ce qui va suivre le fera deviner aisément. Continuons donc de rapporter seulement ce qui se passa en presence de témoins, puisqu'on l'éxige ainsi.

Citarine passa deux ou trois jours à faire differentes extravagances par raport à sa vision, dont plusieurs gens étoient témoins. Sa maison ne vuidoit presque point, tant on lui rendoit de visites ; & presque toutes ces visites étoient excitées par la ridicule curiosité qu'on a d'ordinaire de voir les foux, parce qu'on y trouve quelque divertissement. Parmi ceux qui la venoient voir, il s'en trouva quelques-uns, qui après avoir remontré à Rianor qu'il étoit d'une grande conséquence pour son repos de ne laisser pas invéterer cette folie de sa femme, parce que, disoient-ils, plus elle durera, plus elle augmentera, & enfin pourra devenir tout-à-fait incurable, lui conseillerent de la mettre entre les mains de quelque habile Médecin. Il leur témoigna qu'il goûtoit leur conseil, & qu'incessamment il alloit en faire usage : les uns lui nommerent un Médecin, les

autres un autre, chacun assurant que le sien excelloit par dessus tous ceux de cette profession. Il y en eut qui lui proposerent Planospe, comme le plus profond dans la science de médecine, & comme le plus heureux dans sa pratique. (Pour heureux il l'étoit assurément, & c'étoit son bonheur qui faisoit toute la profondeur de sa science.) Rianor rejetta absolument ce dernier, après l'avoir traité d'ignorant & de charlatan. Quelques instances qu'on lui fît pour l'engager à s'en servir, il ne voulut point s'y rendre, & protesta qu'il ne lui confieroit point sa femme. Pour contenter donc les autres de ses amis qui lui avoient conseillé de consulter la médecine sur l'égarement de sa femme, il résolut de faire pour cela chez lui une assemblée de Médecins. Il en alla voir trois du nombre de ceux qui avoient le plus de réputation. Je tais leurs veritables noms (selon la loi que je me suis imposée de ne nommer personne de son vrai nom) & je leur donne ceux-ci en la place ; à sçavoir, Riaudin, Atrable & Chichet. Riaudin étoit d'une humeur fort enjoüée, toûjours monté sur le ton goguenard, prétendant qu'il n'y avoit rien de meilleur pour parvenir à la guerison des malades, que de badiner & rire avec eux. La meilleure raison qu'il pouvoit apporter, c'étoit d'avoüer qu'il

aimoit naturellement à rire. Il en donnoit pourtant une autre ; c'est celle-ci. « En réjoüissant, disoit-il, les malades, on « peut leur faire oublier le mal qui les af- « flige, & à force de l'oublier, il pourra « arriver que le mal les oubliera aussi, & « qu'il ira prendre parti ailleurs, parce « que les voyant si gais, peut être se persua- « dera-t'il qu'il n'y fera pas bon pour lui. « Je laisse à penser s'il y avoit bien des malades qui goûtassent ce raisonnement, & si en effet ils se trouvoient soulagez des ris de Riaudin. N'importe, il ne laissoit pas d'avoir des pratiques, assaisonnant ses gaillardises de quelques mots du métier, qu'il debitoit à ceux qui l'appeloient ; il en étoit du moins aussi-bien reçû, que s'il avoit pleuré. Quant à Atrable, lors qu'il alloit voir ses malades, il montroit autant d'abattement & de tristesse, que s'il l'avoit été lui-même ; on auroit dit qu'il venoit pour assister à un convoy. Heureusement il parloit peu ; je dis heureusement, car s'il avoit parlé beaucoup, il auroit desesperé ceux qui avoient besoin de son secours, tant il mettoit toûjours les choses au pis. Tout étoit mortel, selon lui, ou du moins tres-difficile à être préservé de la mort. Chichet gardoit un milieu entre les deux, il n'étoit ni trop gai, ni trop triste ; à cet égard il s'accommodoit au

tems & aux personnes : on lui attribuë, & aux deux autres Médecins ; plusieurs raisonnemens bizarres, que je me ferois un scrupule, comme d'une espece d'injustice, de rapporter icy ; parce que je ne puis croire que des gens comme ces trois Médecins, qui passoient pour avoir de l'habileté & de l'esprit, ayent poussé la maniére extravagante de raisonner jusqu'à l'excès dont on donne un fort odieux détail. Ce qui me persuade encore qu'il y a de la passion & de la malignité dans ce qu'on en rapporte, c'est que l'on prendra occasion de la ridicule idée que l'on donne de ces trois Médecins, pour traiter de même & tous les Médecins, & toute la Médecine. Hé quoi ! ne finira-t'on jamais ces sortes d'invectives ? toûjours des Médecins critiquez, censûrez, raillez ! il n'y a si petit grimaud qui ne se mêle de leur donner un coup de plume ou un coup de langue ; & cela, parce que le Théâtre a retenti de ces satyres, & que je ne sçai combien de poësies en ont été lardées. A la verité il y a de l'abus dans cette profession, comme dans plusieurs autres, & même dans celles dont on ne peut abuser sans impieté & sans sacrilege : faudra-t'il pour cela s'en prendre à ceux qui bien loin d'avoir aucune part à ces abus, en ont peut-être plus d'horreur que ces censeurs étourdis & ces outrez satyriques ?

Quand Maître Gonin ayant pris querelle avec les deux freres Apothicaires, dont il est parlé dans le Chapitre sixiéme du premier Livre de cette Histoire, invectiva avec une espece de fureur contre la Pharmacie ; auroit-on raison, à cause de cet emportement, d'accuser tous les Apothicaires des fraudes & de l'ignorance dont il fit un détail ? Nous voyons assurément tous les jours le contraire, puisque s'il y en a de cette profession qui ayent ces défauts, ils doivent être en si petit nombre, que difficilement pourroit-on en indiquer quelqu'un. On peut dire même que la plûpart sont en probité, en habileté & en sagesse de fidéles copies de Clunier & de Goubiche. Mais quittons ces réfléxions, pour retourner à nos trois Médecins.

Rianor les pria donc de s'assembler chez lui, afin d'examiner l'égarement de sa femme, & de voir s'ils pourroient l'en tirer. Il leur dit en même tems, que de peur de l'allarmer, il étoit à propos qu'ils voulussent ne point passer à sa vûë pour Médecins ; parce qu'il pourroit arriver qu'elle ne voudroit, ni les voir, ni les écouter, si elle les prenoit pour tels. Ils consentirent à ce qu'il souhaitoit ; & il fut convenu, qu'il leur donneroit un repas, comme à des gens d'une nouvelle connoissance, qu'il avoit interêt de ménager ; &

qu'il prieroit encore pour ce régal, deux des amis de Citarine & des siens. On prit aussi des mesures pour donner à cette hypocondriaque quelque occasion qui la fit entrer dans l'accès de sa folie. Le tout étant arrangé de la sorte; & ensuite le jour destiné pour cette operation, étant arrivé, toute la compagnie conviée se trouva chez Rianor. On servit le repas, tous se mirent à table; & chacun commença & continua d'y faire son devoir. Citarine parut aussi enjoüée, que si elle n'avoit eu aucun mal sur son compte; assurément, elle joüa fort bien le rôle d'une souris distinguée de toutes les autres: car elle bûvoit & mangeoit comme une véritable femme, ainsi qu'elle l'étoit. Si elle s'étoit toûjours comportée de la sorte, les Médecins auroient été fort embarrassez pour connoître son mal. Ils n'allerent pourtant pas s'imaginer qu'on leur eût imposé, ils connoissoient trop bien le caractere des hypocondriaques, pour croire qu'elle ne le fût pas, parce qu'alors elle ne paroissoit point l'être. Enfin ils voulurent entrer en connoissance de ce qu'ils cherchoient, & ils jugerent que le tems du dessert étoit propre pour cela; parce que chacun ayant bû & mangé suffisamment, le trouble n'étoit d'aucune conséquence, s'il en arrivoit à cet égard. Ils agiterent

donc une question de physique, où chacun fit une grande dépense d'érudition, quoi qu'à dire vrai, & à considerer les gens qui les écoutoient, cette dépense fût fort inutile. Riaudin & Chichet s'échaufferent, ou plûtôt parurent s'échauffer beaucoup pour soutenir leur opinion. A les voir, il sembloit qu'ils en viendroient bien-tôt aux coups de poings. Atrable, après les avoir écoutez quelque tems avec un grand flegme, se tourna du côté de Citarine qui étoit placée auprès de lui, & lui dît : « Nous avons là deux vaillans champions, quand il s'agit de doctrine : « je croi qu'ils remporteront chacun chez « eux leur opinion, car ils sont trop bien « ferrez, pour que l'un cede à l'autre ; & « ainsi, c'est à bon chat bon rat. „ Le mot de chat prononcé, Citarine entre en agitation (c'est ce que les Médecins demandoient. Atrable ne lui avoit parlé comme il venoit de faire, qu'afin de connoître son égarement.) Elle ronge & grignotte son pain, elle fait quelque mouvement pour se lever & s'aller comme on croyoit, fourrer sous quelque meuble. Mais Rianor pour la tranquilliser, se servit en partie, du discours que j'ai rapporté ci-devant, & qu'il lui avoit tenu à peu près en pareille occasion. Les Médecins firent ensuite plusieurs questions à leur malade : elle

répondit assez bien à quelques-unes ; quant aux autres, elle se contenta de faire des mines & des singeries souricieres. Après avoir examiné, autant qu'ils crurent qu'il étoit nécessaire, tous les symptômes de cette femme, ils prirent congé d'elle, & sous prétexte de communiquer quelque affaire à Rianor, ils se retirerent avec lui dans une autre chambre, où ils discoururent en liberté du sujet qui les avoit amenez. Après un grand festin où l'on a bû amplement, on jase volontiers, c'est pourquoi la conversation fut fort longue. Quoi qu'on dise, que la verité se trouve dans le vin, elle ne se trouva pourtant pas dans celui qu'ils avoient bû : car, ainsi qu'on verra dans peu, ils ne l'avoient point du tout attrapée. Enfin, quoi qu'il en soit, ils ne laisserent pas d'ordonner, selon l'étenduë de leur connoissance, des remedes, dont Rianor écrivit exactement l'ordonnance, afin de leur marquer combien il les approuvoit, & avec quelle précision il étoit résolu de les mettre en usage. Eux partis, il ne songea à ces remedes, que pour ne se servir d'aucun. Il avoit fait cette démarche de consultation pour deux raisons : la premiere, afin de contenter ceux qui la lui avoient conseillée, & qu'ainsi ils n'eussent à lui faire aucun reproche de négligence sur l'attention qu'il

devoit aux interêts de sa femme. La seconde, qui étoit bien plus importante selon lui, c'est qu'en agissant de la sorte, il amenoit insensiblement son dessein au succès qu'il s'étoit proposé. La suite va incessamment développer ce que je n'explique pas à present.

Les Médecins retournerent quelques jours après chez lui, pour sçavoir l'effet de leurs remedes; il les assura, que, malgré son exactitude, ils n'avoient produit aucun changement, que sa femme n'étoit ni en meilleur ni en pire état, & pour les renvoyer avec honnêteté il leur protesta, que connoissant leur habileté & la droiture de leurs intentions, il n'appelleroit plus personne à son secours: parce que, puisqu'ils n'avoient pû réussir, il la jugeoit tout-à-fait incurable. Comme ils eurent la bonté de le croire, ils s'en allerent contens. Eux & leurs semblables ne doivent pas pourtant toûjours ajoûter foi quand on leur fait de ces sortes de protestations. Il arrive plus souvent qu'ils ne croyent, que leurs remedes ne produisent aucun effet, que parce qu'on n'en a pas fait assez de cas pour les mettre en usage. Quelquefois même, si après que l'on en est venu à la pratique, ils sont devenus pernicieux, ce n'a été que parce qu'on y a fait des additions ou des retranchemens,

Fin de la Table du ſecond Livre.

